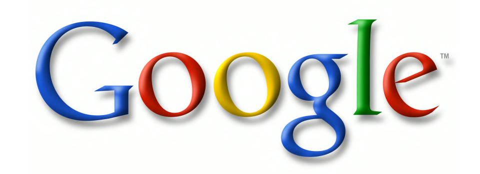
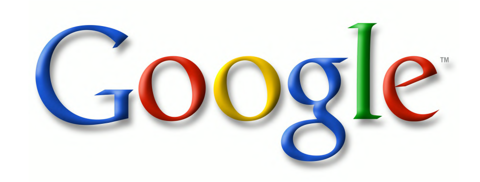



Google

197

Al Sr Cossío, al amable colaborador (véase p. XIX), á Dª Carmen y á la que debe ser ya una persona formal, el pesado convidado de marras y más pesado autor de ~~hoy~~ ahora.

Fr. Marie-Bernard

DISCIPLINES DE CLERGIE

ET DE

MORALITÉS

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS

Petrus Alfonsi.

PIERRE ALPHONSE

DISCIPLINES DE CLERGIE
ET DE
MORALITÉS

TRADUITES EN GASCON GIRONDIN DU XIVe-XVe SIÈCLE

Publiées pour la première fois
d'après un ms. de la Bibliothèque Nationale de Madrid,
avec facsimilé, carte, étude morphologique, etc.

PAR

Jean DUCAMIN
AGRÉGÉ DE L'UNIVERSITÉ

TOULOUSE
LIBRAIRIE ÉDOUARD PRIVAT
14, RUE DES ARTS

PARIS
ALPH. PICARD ET FILS
82, RUE BONAPARTE

BORDEAUX
FÉRET ET FILS
15, COURS DE L'INTENDANCE

1908

DÉDICACE

A *D. Ramón Menéndez Pidal, de la* Real Academia Española de la lengua, *Professeur à l'Université de Madrid.*

Mon cher ami,

C'est à vous que j'offre ce livre. C'est pour moi le plus vif des plaisirs et c'est aussi le plus strict des devoirs. C'est bien à un Espagnol qu'il devait être dédié et à vous plus justement qu'à tout autre.

Le manuscrit qui en a fourni la matière est propriété espagnole. Il appartient à la Bibliothèque Nationale de Madrid. C'est là que j'en ai pris copie, dans cette salle, la première qu'on trouve à gauche en entrant, où il fait si bon travailler sous un conservateur si modeste, si simple, si abordable et serviable, au milieu d'un personnel dont le plus court et le plus complet éloge est de dire qu'il ressemble à son chef.

C'est un Espagnol, Milá y Fontanals qui, le premier, a su reconnaître dans ce langage « d'une singularité relative », un dialecte gascon du XIVe siècle. C'est grâce à lui que nous sommes rentrés en possession de ces deux clergies que nous avions laissé tomber en déshérence et

sur lesquelles nous ne songions pas à revendiquer nos droits malgré notre pénurie en vieux textes littéraires. Cette restitution fut d'autant plus généreuse de sa part, qu'il était Catalan, que c'est à la littérature catalane qu'on attribuait ces traductions et qu'il lui fallut, pour nous les restituer, dépouiller sa chère petite patrie d'une œuvre qu'il jugeait « importante ». Pouvons-nous aujourd'hui présenter au public cette même œuvre sans nous faire accompagner de celui qui nous l'a rendue, ou, à son défaut, de ses ayants droit? Or quel plus légitime héritier de l'auteur de la *Poesia heroica popular* que l'auteur des *Infantes de Lara* et de tant d'admirables travaux sur les *cantares de gesta*, les *romances* ou les *crónicas*, qui vous ont si vite et si légitimement ouvert les portes de l'Académie. C'est donc entre vos mains que, au nom de la Gascogne, je dois payer la dette de reconnaissance contractée envers ce grand savant aujourd'hui défunt.

Mais ce n'est pas tout. Vous avez encore, sur mon édition, des droits personnels que vous n'avez hérités de personne. Ici point n'est besoin de démonstration, raconter suffit.

Dès 1900, sauf erreur, j'avais déjà copié la *Clergie de Discipline*, me promettant d'y ajouter bientôt la *Clergie de Moralitatz*. Les années passaient : la copie faite dormait dans mes cartons et l'autre.... ne se faisait point. Je m'étais laissé distraire de ce genre de travaux. Je me disais parfois qu'il pourrait s'écouler bien des jours avant qu'un nouveau professeur d'espagnol, doublé d'un gas-

con et frotté de quelque science paléographique, revint à Madrid ; que ma petite patrie risquait fort de ne point connaître de longtemps, de ne connaître jamais, peut-être, cette œuvre qui pourrait pourtant lui causer quelque joie en enrichissant un peu sa vieille littérature si pauvre. Il s'en éveillait quelque remords en moi, mais ma distraction restait la plus forte.

Il me serait difficile d'expliquer comment un homme aussi laborieux que vous l'êtes, put conserver quelque amitié pour un paresseux tel que moi et m'inviter à passer une partie de mes vacances avec lui et les siens au Paular, dans ce frais, touffu et riant vallon de Suisse, égaré au milieu des arides paysages, dénudés et graves de la Castille. Il en fut ainsi pourtant et vers le 20 août 1904, après avoir fait en diligence pendant toute une nuit et la moitié d'un jour, un de ces voyages toujours longs à plaisir, si courts pussent-ils être, accidentés et pittoresques, comme on n'en fait plus qu'en Espagne, je débarquai tout joyeux à Rascafría.

Vous m'y attendiez, en giboyant aux *romances*, armé d'un phonographe qui vous servait à deux fins : parfois à enregistrer la *tonada*, quand elle en valait la peine ; le plus souvent à amadouer les détenteurs de la précieuse tradition, en régalant de quelque air de musique et de danse, ces gens si friands de l'une et de l'autre. Vous rappelez-vous cette jeune paysanne comme elle écoutait l'une de vos *jotas*, comme ses pieds se mirent à frétiller d'eux-mêmes, et comme au milieu d'étrangers et d'étrangères qui l'intimidaient quelque peu, elle ne s'en écria pas moins : ¡*pero, chicos, esto se baila*! avec une

joyeuse surprise qu'un si bel instrument d'un monsieur si savant de Madrid daignât ainsi se mettre à la portée de ses goûts et un profond étonnement aussi, puisque cela se dansait, que personne ne dansât !

Quelques instants après mon arrivée, vous m'installiez avec vous, à la vieille chartreuse du Paular, dans votre famille, comme si j'eusse été, non un ami, mais un frère. Je retrouvai là et j'appris, en la connaissant mieux, à estimer davantage encore Doña María, votre admirable compagne, toute simple, toute bonne, toute laborieuse comme vous ; entendue en cuisine non moins qu'en philologie ; qui trouve moyen de diriger votre ménage, de nourrir vos enfants, de collaborer à vos travaux et d'en faire de personnels. Dieu veuille qu'elle ne préjuge point trop de ses forces et qu'elle ne succombe pas sous cette multiple et écrasante besogne.

Je vis, pour la première fois, le petit Ramoncito, et je me plus à rêver dans cet enfant déjà si éveillé, l'espoir au berceau, et bien souvent sur vos bras, de la philologie et peut-être, qui sait, de l'épopée espagnole. Qu'y aurait-il d'étonnant à ce que, fils d'un tel père et d'une telle mère qui mieux que personne connaissent et mieux que personne sentent la poésie populaire, grandi dans une atmosphère saturée de *romances* et de *cantares de gesta*, il trouve en lui de quoi faire, même en ces temps de prose, cette Iliade ou cette Enéide que *Myo Cid* et l'*Araucana* promettent mais ne donnent point, et qui sont bien dues à l'Espagne après tant de siècles d'héroïsme continu et d'aventures merveilleuses.

Jimena, votre aînée, n'était pas là. Une épidémie de

coqueluche, alarmant votre tendresse, l'avait fait éloigner et envoyer à Burgos, chez son oncle le gouverneur. Mais de temps en temps, au sortir de table, vous aviez faim encore et soif d'entendre votre fillette. Alors on mettait au phonographe certain cylindre soigneusement conservé et une voix de trois ans, déjà forte, comme il convient à une Chimène espagnole, nous chantait le *romance* de Don Bueso :

....que yo no soy mora
ni fía de judía
soy una cristiana
de nombre María....

Le père était ravi et aussi, à certaines formes asturiennes, le fervent d'une de ces petites patries, foyers de ces intenses amours qui rayonnent de là jusques aux confins des plus grandes.

Vous m'emmeniez avec vous faire la chasse à vos chers *romances* ou encore courir cette *sierra* dont vous êtes l'amant passionné, jusqu'au Reventón, jusqu'au fier sommet de Peñalara et jusqu'au port de Lozoya par où, il y a quelques siècles, allait de Hita à Ségovie le parfois fort édifiant et souvent fort scandaleux archiprêtre Juan Ruiz : plus scandaleux qu'édifiant tandis qu'il crayonne, au passage, ces vachères qu'il voyait monstrueuses à travers les brouillards de la montagne et les peurs feintes ou réelles qu'elles lui causaient, et rythme de lestes *serranillas*, sans doute sur les cadences courtes et vives des grelots de cette mule qu'il y perdit.

Au retour de ces excursions, tandis que toujours las et veule, malgré les généreux bouillons au Jerez de

Doña María, je m'en allais faire d'interminables siestes, vous autres, les infatigables, vous vous mettiez à inventorier le butin du jour ou de la veille, ou à préparer la seconde édition de cette « *gramatiquilla* », comme vous disiez modestement, dont la première, à peine parue, était déjà épuisée.

Le soir, après souper, pendant qu'on rangeait le ménage, nous allions tous deux nous promener dans le *cercado de las colorinas*, ces mères farouches à la robe baie, dont les fils paîtraient peut-être quelque jour les gras herbages de la Muñoza, et, après avoir bu les eaux généreuses du Jarama, iraient bravement rougir de leur sang le *redondel* madrilène. Je n'étais pas très rassuré lors de nos premières sorties et il me semblait parfois, aux clartés incertaines et fantasmatiques de la lune, voir émerger des touffes de *rebolledos*, le croissant inquiétant de leurs cornes effilées. Mais il me fallut bien vite reconnaître qu'en cette chevaleresque terre d'Espagne, le bétail lui-même est noble, n'assaille qu'en face qui le provoque et ne sait point donner la *cornada del pícaro*.

Nous nous promenions là jusqu'à neuf, dix heures ou plus tard, sous le ciel le plus pur, le plus serein qu'on puisse voir et le plus fourmillant d'étoiles.... C'était avant que M. Viviani ne les éteigne.

Dans l'air frais, sous le firmament radieux, nous devisions de toutes choses : d'une étymologie, d'une loi phonétique ; des travaux que vous aviez sur le métier, de ceux que je devrais mettre sur le mien ; de nos amis, de nos parents, de nos maîtres aimés ; de la patrie, de Dieu, de l'âme.... Vous me disiez votre amour du travail avec

cet accent simple et vrai, le même, sans doute, dont deux ans plus tôt vous aviez déclaré en entrant à l'Académie : « *Amo el trabajo como la vida misma y trabajaré aquí si puedo ser útil en algo.* »

En vous voyant faire, en vous écoutant parler, la fièvre me prend à mon tour, et voilà que je veux rentrer à Madrid, achever ma copie, l'éditer et vous la dédier, et ce ne sera que justice puisque, sans vous, elle ne se serait jamais finie.

Un beau matin donc, alors que de tous côtés les gazons se piquent d'*espantapastores*, gracieux avant-coureurs de l'automne, nous partons à pied ; ¡ *que eso es de valientes* ! nous dit *el Sr Secretario* de Rascafría, que nous rencontrons en route, confortablement assis sur un cheval, et après être, plus haut que les *cambrones*, montés jusqu'au Port

que era de la Fuenfría y es hoy del Reventón

(sauf erreur dans le premier hémistiche) à force de descendre et de descendre, de *canchal* en *canchal*, nous arrivons à la Granja. Là nous faisons un bon déjeuner *à la Fonda de Embajadores*, si je ne me trompe, et puis nous nous séparons. Vous reprenez le chemin de la *sierra* et je vous regarde zigzaguer vers les cîmes tant que je puis vous voir et lorsque vous disparaissez tout à fait, une grande mélancolie m'envahit, je regrette déjà ma décision et je me dis qu'une heure de plus passée avec vous et les vôtres aurait mieux valu que la meilleure des éditions de toutes les clergies du monde.... et surtout que celle qui vous est offerte.

Vous vous attendiez certainement à ce que je vous dise si Pierre Alphonse a bien pu être l'auteur de la *Clergie de Moralitatz* et, s'il n'a pu l'être, pourquoi on la lui a attribuée ; quelles sont les relations de ces textes avec leurs originaux français et latins qui, pour la *Clergie de Discipline* du moins, sont bien connus ; quels sont les défauts et les qualités de cette prose gasconne ; etc., etc. Je vous sers en tout et pour tout un mauvais exposé de la conjugaison. Car que peut valoir aux yeux du méthodique philologue que vous êtes, ce chapitre isolé de morphologie et qui ne repose point sur l'indispensable étude phonétique ?

Pourquoi donc ce livre incomplet ? Pourquoi reconnaître si chichement une hospitalité qui fut si généreuse ? Serait-ce un retour à mes anciens dégoûts et à mon ancienne paresse ?

Jamais je ne trouvai plus attrayant le labeur philologique malgré toute l'insuffisance de ma science qui me le rend pénible et ingrat, et jamais je n'aurais d'une plus joyeuse ardeur consacré tous mes loisirs à l'étude de ma langue maternelle : dialecte obscur si l'on veut, mais que d'humbles mères sont plus aimées que des mères de rois, de ceux de leurs fils, du moins, restés humbles comme elles ! Car celle-ci a été reniée par d'illustres enfants, par Montaigne qui lui fit de superbes adieux, par Montluc et Montesquieu : cœurs secs qui ne trouvèrent pas un mot à lui dire en la quittant pour aller chercher fortune en France ; par d'autres encore, et voilà pourquoi elle n'a point des Cervantès et des Calderon à comparer aux vôtres.

Mais, quoi donc? Ces clergies, en cours d'œuvre, ne m'auraient-elles pas paru assez dignes d'intérêt pour leur consacrer plus longtemps mes veilles? Vous savez bien qu'il n'est point de vieux textes insignifiants pour le philologue. Ceux-ci d'ailleurs ne manquent point de valeur. Le Gascon en est parfois un peu mêlé de Français, mais cette langue plus ou moins macaronique n'est-elle pas le fait de presque toutes les traductions, de celles du moins qui se trouvent au berceau des littératures. Le style, par ailleurs, est assez inexpérimenté, surtout dans les parties didactiques, de raisonnement, abstraites : qui ne s'y attendait? Il est moins gauche ailleurs, pour détailler un conte par exemple ou frapper une sentence. Il me semble que là, plus d'une fois, il égale son original si même il ne le dépasse. On sait, aussi, vivement alterner les répliques d'un dialogue, celui de *Seguretat* et de *Paor* par exemple (p. 94 sq.). Pour le fond on sent peut-être un peu trop dans la *Clergie de Discipline* que l'auteur est un Juif converti que sa foi nouvelle n'a pas encore dégoûté de certains contes orientaux par trop méprisants et injustes pour la femme, pour la femme chrétienne du moins. La *Clergie de moralités* manque évidemment de théories originales autant qu'elle abonde en divisions, subdivisions et définitions maladroites. Mais, en somme, on trouve dans l'un et l'autre ouvrage des idées plus saines que dans la plupart des productions modernes. Autour de ces quelques brutalités et nombreuses gaucheries que nous venons de signaler, règne un bon air de morale chrétienne qui vivifie au sortir des atmosphères délétères de nos contes réalistes et de ces singuliers traités de morale

sans obligations ni sanctions, responsables de nos « apaches » de la basse ou de la haute classe : ces derniers plus connus sous le nom moins exact de « surhommes ». De sorte que, tout pesé, il vaudrait mieux et pour les individus, et pour les familles, et pour les sociétés que l'on lût Pierre Alphonse que Maupassant ou Guyau par exemple, malgré toute la supériorité artistique que peuvent avoir ces derniers : il y aurait moins de neurasthénies, moins de divorces et moins d'anarchie. Toutes leurs excellences de fond et de forme, pour qui juge sainement, valent-elles donc cette courte formule, par exemple, où est résumée toute la sagesse divine et humaine : « Fais pour l'autre monde tout comme si tu devais mourir incontinent et pour celui-ci comme si tu devais toujours vivre » (p. 61, l. 21-23).

Quoique, à vous dire toute ma pensée, sans respect humain, dûssiez-vous la trouver bien étrange en ce xx[e] siècle, si ces deux versions, comme il est fort probable, ont été faites dans un monastère, je m'étonne que des moines qui ont à leur disposition les Saintes-Écritures, les Pères de l'Église, tous les trésors de la littérature sacrée, le plus pur froment, aient employé leur temps à traduire des œuvres de ce genre où le bon grain est mêlé de force balle et de quelque ordure ; et qu'ayant la huche pleine du meilleur pain, ils s'en aillent au dehors quêter du gland. Mais il est vrai aussi que c'est du gland d'Espagne, de cette *glans hiberica* dont se régalaient à Rome les gourmets, contemporains de Varron (cf. Aulu-Gelle, *Nuits*.... VI, xvi, 5 ; éd. Hertz) ; qui faisait si éloquemment divaguer D. Quichotte sur l'âge d'or, certain soir,

parmi les chevriers de la Sierra-Morena, et qui se sert encore aujourd'hui avec autant ou plus d'honneur que l'amande ou la noisette sur les tables d'Extremadure et même de Madrid. Rien ne nous empêche de supposer, et la charité nous y invite, que nos religieux se procurèrent ce gland sucré, dont la douceur conserve une légère amertume, pour affriander ceux de leurs contemporains égarés vers les troupeaux d'Épicure, et le leur offrir comme nourriture de transition entre les glands âpres dont ils se repaissaient dans les forêts du vice et le doux pain du ciel qu'ils savoureraient dans la maison du Seigneur. Puisse-t-il, encore aujourd'hui, servir aux mêmes fins, si, comme nous le craignons fort, parmi la douzaine de gasconnisants qui nous liront, il en est quelqu'un dont le goût se soit ainsi dépravé. Ce serait, aux yeux de ma conscience, la meilleure justification de ce livre que je laisse incomplet parce que Dieu m'a fait la grâce de m'appeler à d'autres travaux, et que, lorsque Dieu appelle, il est bon de poser le plus vite possible ce qu'on avait dans les mains et d'accourir *statim relictis retibus.*

Vous, cependant, que rien ne sollicite de délaisser vos chères études, poursuivez-les dans la joie. Vous avez reçu une trop forte culture chrétienne pour oublier la « grande curiosité » et l'unique nécessaire tandis que vous vaquerez aux mille soins et dix mille fiches, de la petite et facultative ; et vous saurez encore faire servir la petite aux intérêts de la grande.

Si nombreux soient-ils aujourd'hui, ne soyez pas de

ceux qui déclarent que la science se suffit à elle-même. Aristote pouvait le dire aux temps où il vivait, il n'est plus permis de le répéter depuis qu'a été promulguée la Loi de Grâce. Savoir pour le plaisir de savoir et de raconter en petit comité ce qu'on sait, sans plus, sauf, bien entendu, un léger rengorgement, si modeste soit-on, n'est que le fait des commères et cela ravale la science à n'être qu'un pur commérage, plus laborieux que les autres, voilà tout. Mais en sera-t-il plus méritoire, chez ceux, surtout, pour qui l'étude est un plaisir, une passion ? Qui distinguera ce savant qui passe ses jours et ses nuits à sa table de travail, de ce joueur qui les passe à la table de jeu ? Quelle différence établir entre ces deux parfaits égoïstes ?

Vous serez de ceux qui craignent de voir peser sur eux la terrible menace : « Malheur à la science qui ne se change pas en amour. »

Ne gardez pas pour quelques spécialistes et quelques amateurs ces trésors de beautés morales et littéraires que renferme le glorieux passé de la grande Nation Catholique. Songez à tous vos pauvres intellectuels, presque aussi ignorants de ces richesses que les derniers des illettrés. Car ils sont plus curieux des pires choses de l'étranger que des plus belles de leur histoire et de leur littérature. C'est ainsi qu'ils arrivent à former cette belle collection de « déracinés » non plus de leur province, comme ceux de M. Maurice Barrès, mais, ce qui est bien plus grave, de leur patrie même, dont ils ignorent tout, parfois jusqu'à la pure langue. Vous leur ferez certainement une grande charité en les obligeant

à reconnaître, en quelque livre de lecture agréable et facile (les intellectuels n'ont pas l'intelligence laborieuse) qu'ils n'ont pas besoin d'aller au dehors prostituer leur admiration, qu'ils trouveront à la placer honnêtement chez eux, si riches en soient-ils.

Mais ce n'est pas assez encore. Le banquet de votre science sera un banquet chrétien, le banquet du bon riche, d'où n'est point repoussé Lazare; où il trouve au contraire son couvert déjà mis, lorsqu'il se présente; où il est prié, lorsqu'il n'ose venir, et si, par honte plus que par dédain, il ne se rend pas à l'invitation, on va le chercher par les carrefours, les tavernes et les bouges; à travers champs, fouillant les fossés et battant les haies.

Vous l'avez remarqué dans vos excursions du Paular ou d'ailleurs et le remarquez tous les jours à Madrid : la tradition populaire s'est fort appauvrie et avilie, et, avec elle, l'âme de vos paysans et de vos ouvriers. Du meilleur de tout ce qu'ils ont oublié et que vous retrouvez dans les *cantares de gesta*, les *romanceros* ou les *crònicas* vous leur ferez de bons petits manuels à bon marché où ils le réapprendront en apprenant à lire et à chanter dans toutes les écoles primaires, leur réinfusant ainsi l'âme espagnole des époques de gloire, à la fois si religieuse, si héroïque et si positive, qui fit la grandeur du pays et pourrait la refaire un jour : cette âme de Myo Cid croyant et pratiquant jusqu'à dire l'office, à la façon d'un religieux de chœur, avec Minaya et les meilleurs de sa maisnie; fidèle à son Dieu et par suite à son roi, même injuste; et, cela va sans dire, à sa Chimène dont il ne se sépare que « comme l'ongle se sépare de la chair » ;

aimant ses filles, « ces membranes de son cœur », d'un amour qui ne s'évapore pas en tirades vaines, mais s'occupe utilement de les faire vivre et de les établir pour le mieux ; bon catholique, dis-je, bon vassal, bon époux et bon père, mais tout aussi bon chevalier : volontiers prudent et politique, il est vrai, et d'esprit pondérément aventureux, sans doute ; ne partant pas contre les moulins à vent, n'allant chercher ni les Mores au Maroc, ni les lions dans leur cage ; mais ne les fuyant pas s'ils viennent le trouver et les ramenant lestement chez eux les uns et les autres ; néanmoins, malgré cette juste mesure, guerrier d'aussi pittoresque et fière mine que le plus écervelé paladin de Table-Ronde, lorsque, à cheval sur Babieca, la terrible barbe étalée sur sa cuirasse, l'entresourcil froncé, prêt à charger tous ces moricauds, il tire Colada ou bien Tizon et, de l'éclair, éblouit les campagnes à la ronde : en somme, brave comme Achille, tendre et familial comme Hector, sage comme Ulysse, pieux comme Enée, les dépassant tous ensemble de toute la transcendance de l'idéal chrétien et, à mon humble avis, la plus complète et la plus belle des grandes figures épiques.

Le Campéador a déjà gagné sur les Infidèles une victoire posthume. Qu'il vous en doive une seconde. Par vous remis en selle, de la pointe de cette lance si terrible aux mécréants et faite, sans doute, du même acier fulgurant que Colada et Tizon, qu'il rallume au ciel des générations nouvelles les étoiles déjà éteintes, rabatte d'un rude revers d'hast les « gestes sublimes » déjà levés

pour en éteindre d'autres et fasse tous les écoliers d'Espagne chanter en chœur avec votre Chimène :

...que yo no soy mora
ni fía de judía
soy una cristiana
de nombre María.

Alors vos études, après avoir fait votre joie et votre gloire durant votre vie, vous consoleront sur votre lit de mort et feront votre bonheur éternel dans l'autre monde. Car n'importe laquelle de vos innombrables fiches d'érudit, contresignée par l'ange gardien d'un de ces enfants préservés ou régénérés grâce à vous par la saine et sainte tradition des aïeux, vous ouvrira les portes du Paradis. Vous y entrerez quoique sachant la littérature et le Psalmiste ne s'en étonnera point qui y entra pour ne pas l'avoir sue, parce que vous aurez employé votre science comme lui fit son ignorance à élever des âmes à Dieu ; la revêtant ainsi de cette intention surnaturelle, robe nuptiale indispensable pour s'asseoir aux noces de l'Éternité ; et ne voulant point être de ceux que flétrit saint Bernard : « qui veulent savoir afin de savoir, curiosité vile ; ou être sus eux-mêmes, vanité vile; ou afin de vendre leur science pour de l'argent ou des honneurs : gain vil ; » — mais de ceux qu'il loue : « qui désirent savoir pour édifier le prochain : ce qui est charité ; ou s'édifier eux-mêmes : ce qui est sagesse[1] ; » — bien convaincu, avec l'apôtre, que connaî-

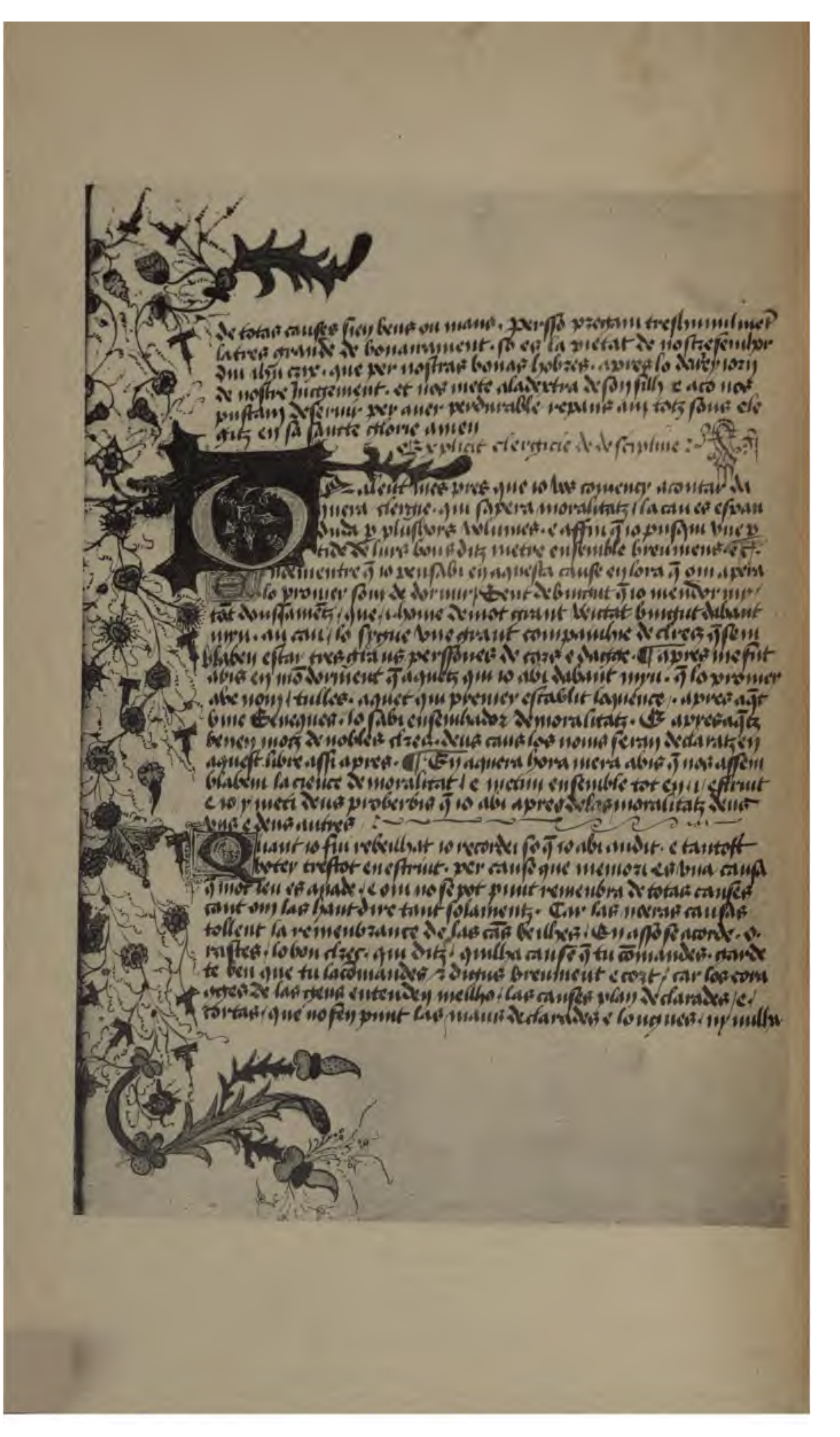
1. « Sunt qui scire volunt eo fine tantum ut sciant, et turpis curiositas est ; et sunt qui scire volunt ut sciantur ipsi, et turpis vanitas est ; et sunt qui scire volunt ut scientiam suam vendant, verbi causa pro

trions-nous toutes les langues des hommes et encore celle des Anges, de même que devant la science de l'âge mûr s'éclipse, honteuse d'elle-même, celle de l'enfant ; devant l'éblouissant soleil de la Vérité Absolue s'éteindra la nôtre plus mesquine et inutile qu'une fumeuse chandelle de résine en un plein midi d'été, et seulement de nos lumières subsistera la bienfaisante chaleur, si elles avaient une flamme et capable de réchauffer avec amour soit les corps, soit les âmes de nos frères les plus humbles : *linguae cessabunt... scientia destruetur... charitas nunquam excidit.*

Et veuille la Miséricorde Divine que dans cette éternelle félicité vous retrouviez avec tous ceux que vous aimez et parmi eux, votre tout affectueusement dévoué en N.-S.

J. DUCAMIN.

pecunia, pro honoribus : et turpis quaestus est. Sed sunt quoque qui scire volunt, ut aedificent : et caritas est. Et item qui scire volunt, ut aedificentur : et prudentia est. » *Serm.*, XXXVI *in Cantic.*, n. 3.


de totas causes sien bens on mans. Perssò pregam treshumilmens
la tres grande de bonanament. so es la pietat de nostre senhor
dieu ihesu crist. que per nostras bonas hobres. apres lo darrier iorn
de nostre iutgement. et nos mete a la dextra de son filh e aco nos
puscam deservir per aver perdurable repaus am totz sons ele
gitz en sa sancte glorie amen

Explicit clergicie de descipline :-

Talent mes pres que io levs comensi a contar di
nera clergue. qui saupera moralitatz / la cal es espan
duda p plusiors volumes. e affin q̄ io puscam une p
tide de lurs bons ditz metre ensemble breumens. e si
ueimentre q̄ io pensabi en aquesta cause en lora q̄ om apren
lo promier som de dormir / Seut debinent q̄ io mendormi
tāt doussamētz / que / i home de mot grant bentat binguet dabant
myu. an cal / lo seguie une grant companhie de clercz q̄ sem
blaben estar tres grans perssones de terre e dautre. ¶ apres me fut
abis en mō dormient q̄ aquetz qui io abi dabant myu. q̄ lo promier
abe nom / tulles. aquet qui premier establit loquence /. apres aq̄t
bine Senequa. lo sabi ensenhador de moralitatz. E apres aq̄tz
benen motz de nobles clercs. deus cals los noms seran declaratz en
aquest libre assi apres. ¶ En aquera hora mera abis q̄ nos assem
blabem la cience de moralitat / e metem ensemble tot en i / escriut
e io y meti deus proberbis q̄ io abi apres de las moralitatz deus
uns e deus autres :-

Quant io fui rebelhat io recordei so q̄ io abi audit. e tantost
boter trestot en escriut. per cause que memori es una causa
q̄ mot leu es anade. e om no se pot point remenbra de totas causes
tant om las haut dire tant solamentz. Car las nocras causas
tollent la remenbrance de las caūs beilhes. En asso se acorde. o
rastes. lo bon clerc. qui ditz. qualha cause q̄ tu comandes. garde
te ben que tu la comandes e dictes breumens e cort / car los corra
ges de las gens entenden melhor las causes plan declarades e
cortas / que no fen point las mauit declarades e longues. ny nulha

LE MANUSCRIT



LE MANUSCRIT

Le texte que nous publions est tiré du manuscrit 7884 (ancien T, 283) de la Bibliothèque nationale de Madrid. On en ignore la provenance.

C'est un volume relié, à couvertures de bois recouvertes d'une peau qui présente des losanges : dans de grands losanges s'en trouvent d'autres plus petits qui renferment des fleurs de lys.

À ces ouvertures il reste, de part et d'autre, les attaches de deux fermoirs métalliques, lesquels ont disparu.

Au dos, la peau est crevée et manque à peu près sur les quatre cinquièmes de la hauteur. Sur le dernier cinquième était collée, lorsque nous avons fait notre copie, en 1900, une étiquette en papier qui a disparu depuis. Nous avions cru y lire : « *Mons* —... *n* [ou : *u*] *pre* — ...*es* ». Il manquait à cette étiquette, rongée sur le bord de gauche, un peu plus de un demi-centimètre et la valeur de deux ou trois lettres que nous représentons par nos trois points.

C'est un manuscrit en parchemin. Nous trouvons d'abord un folio blanc ; puis quarante-quatre folios foliotés à l'encre rouge par l'auteur du manuscrit ; puis trois folios de table non numérotés et où la table s'arrête au f° 3 r°, l. 6; et enfin un folio blanc.

Une dernière feuille de parchemin, mais qui ne fait pas partie des feuillets du manuscrit, est collée à la fin, à l'intérieur de la couverture de bois. Au haut de cette feuille se voient deux lignes, d'une écriture courante, qui nous a paru être de la même époque que l'écriture appliquée du manuscrit :

V[uillau]me font dis le bon

Vniu[er]sis et singulis xp[ist]i fidelibus.

A la suite de ces mots viennent cinq raies tracées à la pointe sèche et qui tiennent toute la largeur de la couverture ; une sixième est

toute courte comme pour une fin d'alinéa ou une signature et, enfin, une septième, plus bas, tient de nouveau toute la largeur de la couverture.

Les dimensions sont les suivantes:

Couvertures : 0m235 × 0m 172,
folio 27 : 0m 224 × 0m 166,
f° 27 v°, partie écrite: 0m 148 × 0m 117, largeur prise à la ligne 18.

La belle écriture appliquée du manuscrit est datée d'une façon interrogative par Milá y Fontanals de la deuxième moitié du xive siècle (*Obras completas*, t. III, Barcelona, Verdaguer, 1890, p. 492). M. P. Meyer l'attribue au xve (*Romania*, t. VI, p. 151-2). Nous renvoyons les lecteurs compétents en la matière à notre fac-similé du f° 27 v°.

Nous ferons sur cette écriture les quelques observations suivantes :

1° Elle ne distingue guère *n* de *u*. C'est ainsi que dans certains cas les pronoms *min*, *sin*, pourraient se lire : *miu*, *siu*. Mais ailleurs l'*n* finale de ces formes est bien nette, avec le second jambage prolongé et elle est même, parfois, écrite en abréviation : ce qui rend notre lecture incontestable. Il en est de même pour les mots *oncon*, *lynson*. Quant à *Espanhon*, *Espainhon*, qui ne se trouvent chacun qu'une fois (V. Index des noms propres), ils pourraient aussi bien se lire *Espanhou*. C'est 1° l'analogie de *oncon*, *lynson* qui nous a fait opter pour *n* ; 2° la forme *Española* du *Poema de Fernán González* (v. édition Carroll Marden, *Indice de los nombres propios* s. v° *Espannones*), et 3° enfin, les formes *Espanhoun*, *Espanhouét* (< *Espanhounet*), qui se trouvent encore aujourd'hui dans mon pays soit comme nom de personne, soit comme nom de lieu.

Dans des mots comme *counoiche* on pourrait le plus souvent aussi bien lire *connoiche*. Mais notre lecture répond certainement mieux à la prononciation et elle est justifiée par des graphies comme *couuerte*, *iour*, *ou*, etc. Si, cependant, p. 3, l. 7, nous avons écrit *honnor* et non *hounor*, c'est que la prononciation, comme on le voit ailleurs, était alors comme aujourd'hui : *haûnor*.

2° Le *c* et le *t* ne sont pas non plus toujours distincts. (Voir à ce sujet l'*Etude sur la conjugaison*, 12, 20°.)

3° On pourrait aussi confondre parfois l'*y* et l'*r*; par exemple, p. 34, l. 4, *car* pourrait parfaitement se lire *cay*.

4° Enfin les abréviations sont rares et peu importantes. Cela nous excusera de ne pas les avoir indiquées dans notre transcription comme nous l'avons fait ailleurs.

Le manuscrit est enluminé de belles capitales bleues, rouges et or qui, de leurs ornements, encadrent parfois la page toute entière, comme par exemple f° 1 r° et f° 27 v° (voir le fac-similé de ce dernier). Deux connaisseurs que nous avons eu la bonne fortune de rencontrer à la Bibliothèque Nationale, M. Cossío et M. Marignan ont bien voulu, à notre prière, jeter un rapide coup d'œil sur cette ornementation et ils ont cru y reconnaître le style de tout à fait la fin du XIVe siècle ou commencement du XVe.

Le *Explicit*, etc., du f° 27 v°, l. 7 (v. fac-similé), est suivi d'un *signum* qui se retrouve au bas du f° 1 r° dans l'ornementation.

Dans l'ornementation soit du f° 1 r°, soit du f° 27 v° (v. fac-similé), figurent des feuilles d'érable d'un dessin fort simplifié, au point qu'elles ressemblent fort à des T ou à la croix des Antonins. Toutes ces feuilles sont dorées. Mon ami D. Ramón Menéndez Pidal m'avertit que des feuilles de ce genre, d'un dessin plus ou moins détaillé, se trouvent dans une foule de manuscrits français.

L'ORIGINAL DE LA TRADUCTION

La traduction a été faite d'après un original français. Cela se voit à plus d'un gallicisme dans l'orthographe, le vocabulaire, la morphologie, la syntaxe, et cela est mis hors de doute par un amusant contresens, p. 8, l. 24-25 : «.... *te ten come vna auca en cambra* », à où le texte latin porte : «.... *te in carcere suo tenet ligatum* » et le texte français de Labouderie (p. 25-27) : «.... *t'a ainsi comme loyet en sa chartre* ». Le manuscrit que notre traducteur eut sous les yeux devait porter : *loye* = *loyé* = « lié » qui fut pris pour *l* — *oye* = « l'oie » et, en conséquence, traduit par « *auca* ».

M. P. Meyer (l. c.) assure que la version française qui servit de modèle est celle qui a été publiée par l'abbé Labouderie. Il y a ici

néanmoins, nous semble-t-il, sans y avoir regardé de très près, des variantes qui mériteraient d'être étudiées et expliquées.

LA COPIE LESPY

Notre manuscrit a été signalé à l'attention des gasconnisants par Milá y Fontanals dans un article de la *Revue des Langues Romanes* qui a été recueilli dans ses *Obras completas*, t. III, p. 492-4, et où il disait : « On a parlé d'une traduction très ancienne (XIIIe siècle) du livre de Pierre Alphonse, comme existant à la Bibliothèque Nationale de Madrid. Celle que nous y avons vue n'est pas catalane.... Nous la croyons gasconne ou plutôt béarnaise. »

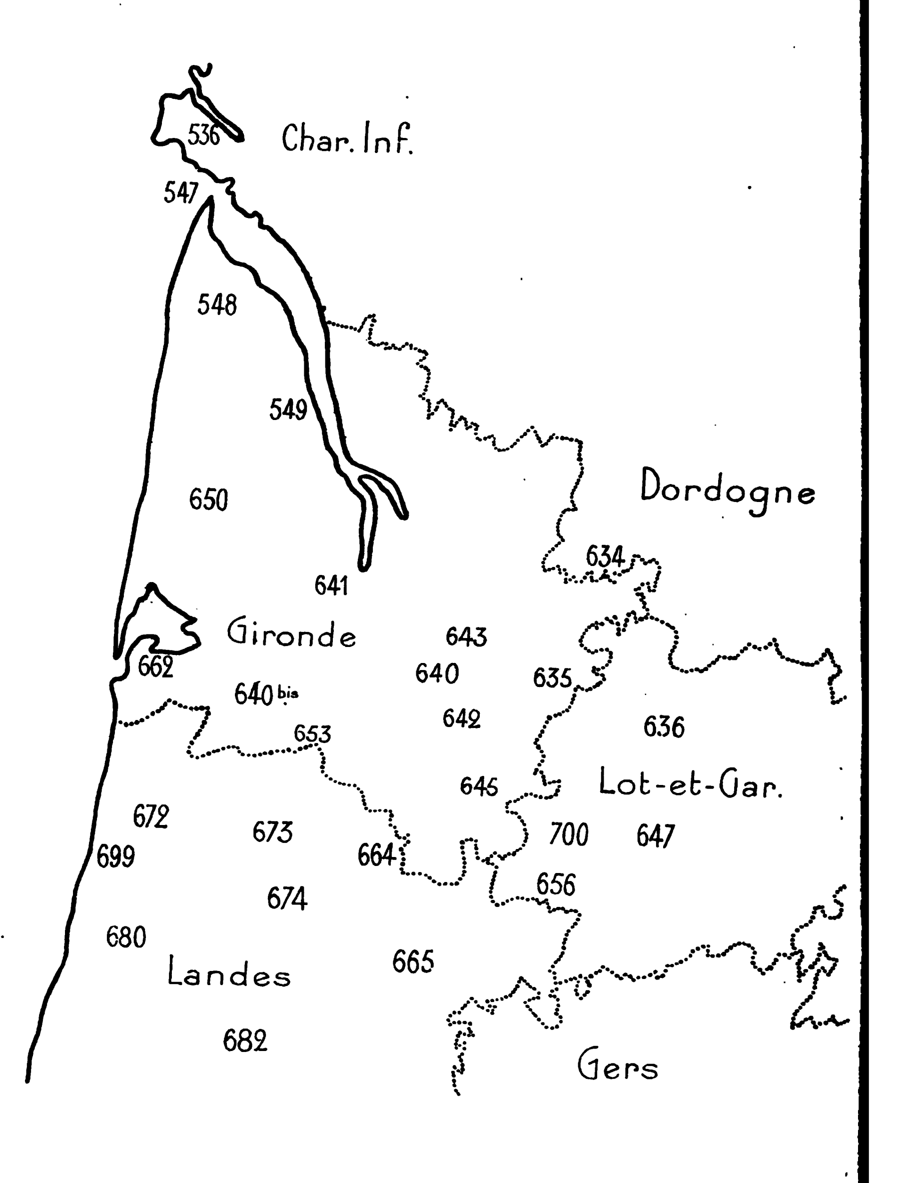
C'est à la suite de cette note, sans doute, que Lespy fit faire, en 1885, par M. Paz y Melia, qui nous a fourni lui-même la date d'après ses livres de comptes, une copie qui est mentionnée dans les *abréviations* du *Dictionnaire béarnais* de Lespy et Raymond (t. I, p. XXIII) de la façon suivante : « DISC. CL. — *Discipline de Clergie* ; Pierre Alphonse. Manuscrit de la Bibliothèque nationale de Madrid. — (Il sera très prochainement publié par V. Lespy.) — » — Nous ignorons ce qu'est devenue cette copie. Lespy ne l'a jamais publiée que nous sachions et il ne paraît pas y avoir puisé beaucoup pour son dictionnaire. C'est en vain qu'on chercherait dans celui-ci les mots les plus intéressants de notre texte, comme par exemple : *soleytosament*, *dongey*, *dongeyrous*, *beguei*, au sens de « coq », etc. On n'y trouvera même point *clergie* ni *discipline* et on peut aller jusqu'à se demander si l'indication *Disc. cl.* y figure ailleurs que dans la susdite liste des abréviations.

Cela vient, sans doute, de ce que, entre temps, notre lexicographe s'aperçut que le document n'était pas béarnais.

LE DIALECTE

En effet ce texte appartient à la région girondine. C'est à cette contrée que nous renvoient soit pour les temps anciens, soit pour l'époque où nous sommes, les particularités les plus caractéristiques de la langue qui y est employée.

Pour l'étude qui va suivre et où les noms de lieux seront le plus


536
Char. Inf.
547
548
549
650
Dordogne
634
641
Gironde
643
640
635
662
640 bis
642
653
636
645
Lot-et-Gar.
672
673
700
647
699
664
656
674
680
Landes
665
682
Gers

INDEX DES LIEUX REPRÉSENTÉS SUR LA CARTE PAR DES NUMÉROS

Nos	LIEUX	CANTON	DÉPARTEMENT
536	La Tremblade	La Tremblade	Charente-Infér^{re}
547	Pointe de Grave	St-Vivien	Gironde
548	St-Vivien	St-Vivien	Gironde
549	Cissac	Pauillac	Gironde
634	Vélines	Vélines	Dordogne
635	Andraut	Monségur	Gironde
636	Seyches	Seyches	Lot-et-Garonne
640	Beguey	Cadillac	Gironde
640 bis	Beguey	Belin	Gironde
641	Pessac	Pessac	Gironde
642	Langon	Langon	Gironde
643	Targon	Targon	Gironde
645	Saint-Côme	Bazas	Gironde
647	Aiguillon	Port-Ste-Marie	Lot-et-Garonne
650	Lacanau	Castelnau de Médoc	Gironde
653	Hostens	St-Symphorien	Gironde
656	Houeillès	Houeillès	Lot-et-Garonne
662	La Teste-de-Buch	La Teste-de-Buch	Gironde
664	Luxey	Sore	Landes
665	Sarbazan	Roquefort	Landes
672	Parentis	Parentis	Landes
673	Moustey	Pissos	Landes
674	Sabres	Sabres	Landes
680	Mézos	Mimizan	Landes
682	Tartas	Tartas	Landes
699	Mimizan	Mimizan	Landes
700	Casteljaloux	Casteljaloux	Lot-et-Garonne

souvent représentés par des chiffres, on voudra bien se reporter à la carte ci-jointe qui est un extrait quelque peu modifié de l'*Atlas linguistique de la France* publié par J. Gilliéron et E. Edmont (Paris, Champion ; en cours de publication). Nos modifications ont consisté à y ajouter quelques numéros repérés, nous l'avouons, sans grande précision, quoique de notre mieux, à savoir : 547, 640, 640 *bis*, 642, 673, 699, 700.

Les vieux textes nous offrent nos cas obliques *min* (p. 1, l. 4, etc.), *sin* (p. 94, l. 21, etc.), à 642 et à Bordeaux (à côté de 641) ; et nos formes *oncon* (p. 12, l. 24, etc.), *linson* (p. 22, l. 9, etc.), à 700 (v. Luchaire, *Rec.* s. v° *mi* et *oncon* [1]).

Si nous consultons les dialectes modernes au moyen de l'*Atlas linguistique* nous remarquerons d'abord que les cas obliques *min*, *sin*, ont disparu devant les cas sujets et que ces formes, par suite, ne nous sont plus d'aucune utilité.

Il en est de même de *oncón* qui a disparu devant le franç. *óunclẹ* ou devant l'enfantin *toutóun*.

Linsón ne figure pas non plus sur l'*Atlas*. Au dire de certains de mes élèves il vivrait pourtant encore de nos jours, par exemple à 673 : *linsoûn* ; à Pompéjac (canton de Villandraut, Gironde ; non loin de 645 au S.-O.) : *linsóûn* ou *linsóû* mais avec prédominance de cette dernière forme. Néanmoins nous ne connaissons pas suffisamment son aire pour en tirer des renseignements précis.

En résumé, *min*, *sin*, *oncon*, *linson*, nous indiquent pour l'époque ancienne une aire qui s'étend de 641 à 700 et à 699. Pour localiser notre texte à l'aide des dialectes modernes ils ne nous sont plus d'aucune utilité.

Mais prenons :

1° Le fait phonétique constant dans notre texte : $\breve{o}$ + $\hat{\underset{\frown}{i}}$ = *u*, que $\underset{\frown}{i}$ soit primaire ou secondaire (v. *Étude sur la conjugaison*, par.

1. Notre ami, M. Millardet, qui prépare un recueil de vieux textes landais, nous a envoyé sur ces cas obliques des pronoms personnels une intéressante note dont voici la conclusion : « En résumé, dans la région que limite une ligne passant par Mimizan [699], Belin [à côté et à l'ouest de 653], Bazas [645], Villéneuve de Marsan, Saint-Sever, Tartas [682] et Contis, les anciens textes permettent de supposer : 1° un domaine *sin* s'étendant dans toute la partie Nord et allant à l'Ouest jusqu'à l'Océan ; 2° un domaine *min* plus restreint du côté de l'Ouest que ne l'était le précédent ; 3° un exemple unique (*tu*) pour la seconde personne ne permet aucune conclusion. Les formes **ti*, **tin*, ont-elles existé dans la réalité ? Je ne sais. De nos jours la forme usitée par nos patois est *tu* ».

35) et cherchons son domaine actuel à l'aide de : *coxam* > *cuche*, *coctum* > *cuit*, *folia* > *hulhe*, *noctem* > *nuit*, *oculum* > *ulh*, dans l'*Atlas linguistique*.

Cúche se trouve à 643, 645, 653, 664. Sous une forme masculine *cuch* nous le rencontrons encore à 650 et 662.

Cuit n'existe que à 664.

Hulhe vit à 643, 645, 653, 656, 662, 664, 672.

Nuit ne se trouve plus nulle part et a été remplacé dans ces régions soit par *nęit* soit par *neuit*. Cela s'explique par une certaine tendance générale que constate M. Luchaire (*Idiomes*, p. 255) à substituer *e* à *u* dans certains sons-dialectes girondins, mais ici particulièrement, par l'influence d'une expression comme *uei*, *auei* « aujourd'hui » [comme nous ignorons la forme girondine exacte, nous donnons celle de L. S.] sur *anúit* « cette nuit ». *Uei* a emprunté son *a-* à *anúit* (L. S. : *anéit*) et lui a donné son *e* en échange.

Ulh (soit sous la forme *ulh*, soit sous la forme *uy*, soit sous la forme *ul* : variantes sans importance pour le fait qui nous intéresse) se trouve à : 549, 643, 645, 653, 656, 664.

2° *Fócum* > *huc* — *Huc* occupe tout le triangle compris entre la Pointe-de-Grave (547), Mimizan (699) et Casteljaloux (700) : 548, 549, 643, 645, 650, 653, 662, jusqu'à Parentis (672) et Luxey (664) dans les Landes, et il le déborde au Sud-Est jusqu'à Houeillès (656) dans le Lot-et-Garonne. On trouve seulement une enclave de *heuc* à Pessac (641).

3° Si nous prenons maintenant *ọ̆* + *l* > *ou* et si nous en cherchons le domaine actuel à l'aide de *dolum* > *dou* (p. 39, l. 9) nous trouvons cette forme dans la partie S.-E. du triangle dont nous avons déjà parlé pour *huc*, à 643, 645, 664 et un peu en dehors à 665, dans les Landes, et à 656 dans le Lot-et-Garonne.

4° *bovem* > *beu* (p. 47, l. 16, etc.) se trouve à 548, 549, 641, 643, 645, 650, 653 : toutes localités qui sont comprises dans notre triangle. Nous en sortons seulement à 656 : ce qui étend le domaine un peu vers le S.-E. et à 634, ce qui l'élargit vers l'Est jusqu'à la Dordogne.

5° *Fau* = *cau*. V. *Étude sur la conjugaison*, par. 141, rem. 6.

6° Prenons enfin *beguey* = « coq » (p. 3, l. 25), mot tout local, qui a dû naître de quelque anecdote sur quelque *beguey* (viguier

< *vicarium*) particulièrement galant peut-être. Nous constatons que *beguéi* ou *beguei* ne s'emploie que sur un territoire assez restreint, représenté par 548, 549 et 650. Plus au Sud, à 641, 643, 662, on dit *biguei*. Cela nous donne au total un triangle plus petit que celui dont nous avons parlé jusqu'ici, dont les trois sommets sont formés par la Pointe de Grave (547), la Teste de Buch (662) et Targon (643) [1]. On trouve encore *bigué* à 647. Mais le traitement du suffixe *-arium* > — *ę* semble indiquer que nous sommes ici dans un dialecte différent de celui de notre traducteur [2].

Nous pouvons dès maintenant localiser notre texte dans un triangle assez vaste, dont les trois sommets sont marqués par 547, 699, 700.

Voyons si nous ne pouvons point arriver à plus de précision et, pour cela, résumons notre enquête sur les dialectes modernes dans un tableau d'ensemble :

1. Le numéro 547 a été ajouté par nous à l'*Atlas*: par suite, on ne doit pas le considérer comme indiquant une enclave sur le domaine de *beguey*, *biguey*. Il n'indique pas, d'ailleurs, une localité mais une pointe de terre.

2. Beguey se trouve employé, au moins deux fois, comme nom de lieu en dehors du triangle que nous venons de délimiter, mais à l'intérieur de celui dont nous avons parlé précédemment. Il est certain que là il ne s'agit plus du « coq » mais du « viguier » proprement dit. Le nom complet de ces localités devait être primitivement : « *au beguéi* « chez le viguier » et elles devaient lui servir de résidence. Voici ce que nous écrit à ce sujet notre ami M. G. Millardet : « Je connais dans la Gironde deux *Beguey* : l'un est une commune dans le canton de Cadillac [c'est notre 640 : encore un numéro ajouté par nous à la carte]. M. Brutails [l'archiviste bien connu] me fait observer que ce nom de *Beguey* est relativement récent et que la paroisse portait autrefois le nom de Neyrac. J'ai vérifié dans la table des *Archives historiques de la Gironde* : *Neyracus* ou *Nayracus*. Neyrac, sont bien à identifier avec *Beguey*, canton de Cadillac. Il y a encore un lieu dit *Beguey* de quarante habitants, dans la commune de Salles, canton de Belin [notre 640 *bis*]. Ce nom doit être ancien : Belin était au XIIIe siècle le siège d'une prévôté ou viguerie. »

	548	549	634	636	641	643	645	650	653	656	662	664	665	672
cuche						643	645	650	653		662	664		
cuit												664		
hulhe						643	645		653	656	662	664		672
ulh		549				643	645		653	656		664		
huc	548	549				643	645	650	653	656	662	664		672
dou						643	645			656		664	665	
beu	548	549	634		641	643	645	650	653	656				
faut	548	549		636	641	643	645	650	653	656	662	664		672
beguey	548	549			641	643		650			662			
	4	5	1	1	3	8	7	5	6	6	5	7	1	3

Il est remarquable que tous les faits phonétiques sur lesquels a porté notre enquête se retrouvent à 643, et même tous les exemples sauf un (huit sur neuf) et l'absence de celui qui manque (*cu i̭ t*) est largement compensée, pour ce qui est du fait phonétique qui nous ntéresse en lui (ŏ + i̭ > *u*), par la présence de *cuche*, de *hulhe* et de *ulh.* Donc ici le faisceau est complet. C'est encore dans cette région, au Sud de 643, que se trouvent les faisceaux les moins réduits à 645 (7); 664 (7); 653 (6); 656 (6).

De sorte que nous croyons pouvoir situer notre texte dans la région de Targon (643) au Sud, plutôt qu'au Nord; dans un quadrilatère formé par 643, 653, 664, 656, dans la Gironde Sud-Orientale, sur les limites du Lot-et-Garonne et des Landes.

Pour confirmer cette opinion, remarquons :

1° Que cette région, se trouvant entre Casteljaloux (700) Bordeaux (641) et englobant Langon, est le domaine même des formes *min*, *sin*, *oncon*, etc., et que, par suite, le témoignage des textes anciens vient ici corroborer celui des dialectes actuels.

2° Que nous sommes ici sur la limite de *faut* et de *cau* telle qu'elle est indiquée par l'*Atlas linguistique* : une ligne qui passe par 656, 664,672, au-dessous de laquelle on dit *cau* et au-dessus *faut.* Or, notre texte emploie les deux formes, mais une fois seulement *cau* contre onze fois *faut* (v. *Index des formes verbales*), proportion qui ne peut nous étonner puisque notre petit territoire tout en touchant au domaine de *cau* est tout entier sur celui de *faut.*

3° Nous sommes aussi sur la limite de *bade* et de *naiche* telle que vient de l'établir M. Bourciez dans sa contribution aux *Mélanges Chabaneau*, p. 418. Elle passe par 642 et 653, c'est-à-dire qu'elle coupe notre petit domaine en deux parties à peu près égales. Or, notre texte emploie à la fois *bade* et *naiche* : une fois l'un et deux fois l'autre (v. *Index des formes verbales*).

Nous avouons cependant que ce dernier argument pourrait être employé aussi bien en faveur de la pointe Nord du triangle dont il a été question plus haut, car, d'après M. Bourciez (o. c., p. 419), en plein pays de *naiche*, on retrouve *bade* « dans tout le canton de Saint-Vivien, dans la majeure partie de celui de Lesparre et même

un peu plus bas, à Vertheuil, canton de Pauillac » : petite enclave représentée dans notre carte par les numéros 547, 548, 549.

On pourrait dire encore en faveur de cette même pointe, que, à côté de *beguey*, notre traducteur emploie *quot* (p. 8, l. 27) ou plutôt *quoc* (v. *Étude sur la conjugaison* 12, 20°) qui ne s'emploie, d'après l'*Atlas* qu'à 536 sur la rive droite de la Gironde, dans la Charente-Inférieure. Or, justement (cf. Luchaire, *Idiomes*, p. 199) en face de 536 à 547, nous avons une petite enclave française composée des trois villages du Verdon, des Loges et du Royannais où (si l'enclave, ce que j'ignore, existait déjà aux XIVe-XVe siècle) l'on devait dire, où l'on dit sans doute encore : « coq ».

Mais *quoc*, chez notre traducteur, peut être un gallicisme ou un mot venu de la Petite Gabacherie, toute voisine de 643, en supposant qu'elle ne soit pas postérieure à notre texte (Cf. Luchaire, *Idiomes*, p. 199).

De plus nous remarquerons, contre les prétentions de la pointe nord, qu'on n'y trouve point trace de $\breve{o} + \hat{i} > u$; ce fait constant dans notre texte ; ni non plus de $\breve{o} + l > o\hat{u}$ ni, enfin, pour l'époque ancienne, des formes *min*, *sin*, *oncon*. Nous nous en tiendrons donc à notre quadrilatère : 643, 653, 664, 656, c'est-à-dire au pays situé entre Targon, Hostens, Luxey, Houeillès.

Pourrait-on arriver à préciser davantage, par une connaissance plus étendue et plus précise des textes anciens et des dialectes modernes et surtout en faisant sur ces derniers une enquête sur place ? Nous en sommes convaincu.

Nous croyons même que, à l'aide de ce *signum* (v. supra) qu'on relève deux fois dans notre manuscrit, si on parvient à le retrouver sur des pièces d'archives, dans les dépôts de la Gironde, par exemple, on ira jusqu'à nommer le monastère où fut faite cette copie.

En attendant, notons que, si nous voyons bien, ce *signum* se compose (cf. fac-similé) d'un dessin central, flanqué d'un *s* à gauche et de *fi* (avec *i* prolongé) à droite. On pense involontairement à *Sancta Fides* et, précisément, on trouve une Sainte-Foy, entre 643 et 642, au Sud-Sud-Est de 643, non loin de La Réole : Sainte-Foy-la-Longue, 148 habitants, canton de Saint-Macaire, arrondissement de La Réole.

Y eut-il là un monastère de ce nom? C'est ce que nous ignorons et ce que nous laisserons à d'autres le soin de chercher.

Si leurs conclusions confirment les nôtres, on devra admettre :

1° Que notre texte a été rédigé dans une langue réellement parlée dans le pays où il fut écrit et non point dans une langue littéraire factice.

2° Que les dialectes modernes peuvent encore servir à localiser les textes anciens fort exactement.

3° Que ces dialectes gascons, qui se laissent encore identifier au bout de cinq siècles, ont fait preuve d'une grande stabilité.

4° Que l'*Atlas linguistique*, malgré les imperfections qu'il peut présenter, immanquables et excusables dans les œuvres qui portent sur de si vastes domaines, est un précieux instrument de travail, d'une très suffisante précision, même lorsqu'on s'en sert, comme nous, d'une façon hâtive et peu méthodique.

Il se pourrait d'ailleurs que le monastère où se fit la traduction se trouvât dans un pays sinon très éloigné, du moins assez éloigné de celui dont notre traducteur était originaire, et par suite de dialecte sinon très différent, du moins assez différent : ce qui permettrait de chercher ce monastère en dehors de notre quadrilatère, dans une contrée où les Sainte-Foix ne sont pas très rares.

Il se pourrait encore que notre traducteur, sans être né ni être domicilié dans les limites de notre quadrilatère, en parlât pourtant le dialecte. Car, aujourd'hui du moins, on constate parfois que, dans les familles émigrées, les enfants parlent l'idiome non du village où ils sont nés et où ils ont toujours vécu, mais de celui d'où sont venus leurs parents.

Ce qui revient à dire qu'il est plus facile de localiser un dialecte qu'un traducteur.

PIERES ALFONSE

I

[CLERCGIE DE DESCIPLINE]

[F° **1** r°.] Pieres Alfonce, seruidor de Jhesucrist, qui a ffeit aquest libre ditz : « io rendi gracias a Diu qui a donat tant nobla sapienssa a home et rason. Et per so que et a donat a myn peccador mot de graci et de sabiesse, ey io entrepres a ffar aquest libre per lo profeit d-aquetz qui lo legirant et audirant. Car io no builh punt que la lumeyra de la gracie de sabiesse que Dius a mese en myn sie couuerte ny sarrade. Et io lo pregui que au comensament et mete bone fin en aquesta hobra et me garde que yo no digue causa que sie contra sa boluntat ny que ly desplase et que me sie ajudant d-aquesta hobra translatar. Car quant yo ey aucune betz estudiat soleytosament a counoiche las causas de natura humane et ey regardat en myn, io trobi que Dius done senz et engint a home en estudiant en aquest monde en sanctes prophesies, per que et conosque meilhx son creator, et que et vibe meilhx adtrempadament et que se sapi gardar de abidens aduerssitatz, et que angue per taus sendeis en aquest mon que lo mene au regne deus ceus. Mas aquet viu en perfeita conoichensse de sancta doctrine, quant et ha acomplit la cause per cuy era es feita. Et atau pot ben estre aperat perfeit. Apres io ey regardat la fragille complexion de l-ome que de petit bou estre instruit, quar lo regart de beu cop de causas lo destorbe. Et per sso que la complexion es rude et dure, era s-es endurcide et amollide en aucune maneira, per so que era retengue plus leugeirament. Et per sso que era es obblidosa a era mestey de plushors

causas qui la remenent a memorie so que era a obblidat. Et per totas aquestas causas yo ey compillat aquest libre, en partide deus proberbes deus philosophes et de leurs castigamens, et de fables et de bers, en partide de cemblans d-auzetz. Mas yo ey regardat que se yo escribe plus que mestey no fey, que aquo sera plus grant greuance ad aquet qui lo legira et d-aquetz qui legir l-audirant e plus causa de desaprendre. Mas los sabies lo regarderant et metrant en memorie per las causas qui assi son contingudes. Aquest libre prent nom de sa materie : so es de clergie de descepline. Car et rend la clartat ben doctrinade. Ne cudent pas que yo no me bulhe entregarda a mon poder que om no trobe nulhe cause en mon libre que sie contrari a nostra credenssa ny diuerce a nostra fe. Ad asso me mene Diu tot puichant au cau jo me fide sens doptansse, amen. »

ENOCH

[f° 1 v°]

[F° 1 v°.] Enochc, .I. philosophe qui en langue d-arrabique es nompnat Edric, ditz a son fi[l]hz : « Tota ta entenda sie a teme Nostre Senie et tu l-auras gainhat sens treuailh. » — Ditz .I. philosophe : « qui temp Diu totas causas lo tement, et qui no temp Diu, et (no) temp (punt) totas causas. » — .I. autre philosophe ditz : « qui temp Diu et ame Diu, aquet hobedist a Diu. » — Lo Arabian ditz en son bers : « tu no es punt obedient, ny no feis tu pas semblant que ames Diu et per asso no es tu punt cause credabla ; car sy tu l-amabes leiaument, tu obedires lui. Car qui ame et hobedis. »

Socrates ditz a sons disciples : « gardatz vos que vos no siatz obedient e inobedient a Diu en vne medisse cause. » — Los disciples disen : « fey nos entendre so que tu ditz. » — Socrates ditz : « leichatz estar ypocresie. Pocresie es tant a dire cum fengir de Diu amar dabant las

gens, et de part darrey es inobedient. » — L-un de sons desciples ditz a lui et demande : « es nulha maneira de ypocresie de la cau on se diu gardar ? » — Socrates respont et ditz : « et es aucun home que se mostre bidentament en public de estre obedient a Diu, per sso que om lo tengue per sant home et debot, e que om lo porte plus grant honnor. Et y a .I. autre home que leyche aquere ypocresie et serb vna autre plus grande. Car quant deiune e et fey aumoyne, e om li demande si et l-a feyta, et respon : « Dius la sab sy io l-ey feyta o no ; » — per sso que om l-aye en plus grant reuerence, e que om digue : « aquet no es punt ypocrite qui no bou punt maniffestar aquo que et fey. » — Io crey que petitz son de gens que no ayent part en aquesta ypocresie. Gardatz vos donc que vos no-n siatz punt decebutz et que vos no-n perdetz lo loguey de vostre trabailh; et per que asso no vos auengue, fetz tot so que faratz de neta intencion, et no sercatz punt d-auer glorie de sso que faratz. »

.I. autre philosophe ditz : « si tu te fides am Diu fermament, ta causa t-(a)[1] abunddara e-t bindra a ta bulontat en quyng loc que tu angues. »

Balaam, qui en lengue harabique es apperad(e) Lucanina[2], ditz a son filh : « sies sabi eissi come la formitz qui amasse en estiu so que diu myngar et biure l-ibren. Beu filh, no sies pas tu plus necgligent que lo beguey qui beilhe a l-ora de matinas et tu dormes. Et no sies plus nessi que lo quot qui seruis et contenta .X. femnes et tu non potz punt contenta Iª. Filh, no sies pas myng noble que lo can. Car et no mesconhos pas aquet qui ben lo fey, si comme tu feys. Filh, si tu as .C. amicz, so no es pas [f° 2 r°] trop ; si tu as .I. ennamic, so es trop. »

1. Fin de ligne.
2. ou : *Lucauiua*.

De l-Arabian qui assaya sons amitz.

Qvant lo Arabian debe morir, et aperet son filh et ly ditz : « filh, quans amitz as tu conquestat en ta vita ? » — Lo filh respont : « C. amicz ey, cum yo cresi. » — Lo pay ditz : « no laude punt, ne creyes que sien tons amitz que tu no los ayes esproatz. Io sui plus beilh que tu et a pennas n-ey yo conquistat la meytat de .I. ; et tu cum n-as conquistat .C. amicz ? Aras yo te mandi que tu los esproes totz l-un apres l-autre et sapies si degun es a tu perfeit. » — Ditz lo filh : « conseilhatz me comme yo los esproarey. » — Ditz lo pay : « tu t-en yras et tuderas .I. bedet et lo portaras per nuyt a l-ostau de ton amic, et digues : « amic, vedetz assi .I. home que yo ey tudat. Yo te pregui tant que yo puscz que tu lo recebes segretament, car nulh no te aura en suspection d-aquest maufeyt, et eyssi me poiras tu ma honnor sauba et ma vita. » — Lo filh fit eyssi cum lo pay ly commanda. Lo promey amic que fut, disso : « sy tu as apportat aquet mort, que t-en l-aretornes et lo portes sus ton cot ; si tu as feyt lo mau, que fasses la penitence, car en mon hostau no entraras pas. » — En eyssy anet lo filh a totz los .C. qui cutabe aber amicz, et totz li respondurent cum lo promei. Lo filh retorne a son pay et ly conta so que habe feit. Lo pay ly ditz : « et t-es abingut so que lo philosophe ditz : « motz de gens son aperatz amitz en prosperitat, mas pautz son au besong. » — Va t-ent a mon meg amic et sapies que te dira. » — Lo filh anet cum fit aus autres et li ditz tot son cas, portant son bedet en semblant de home. Lo cau respondut : « entra en mon hostau, car yo no bulh pas que mons besins lo sapien. » — E puis enbiet sa moilher et sons enfans defora de son hostau et fit vne

fossa per sobelir lo mort dedens. Cant lo filh vit que eyssi l-abe reculhit, rendut gracias au meg amic et reconta tot son cas et puis s-ent retornet a son pay et recontet tot cum abe feyt ny abe trobat. Lo pay ditz : « paucz taus amicz, ditz lo philosophe, y a. Aquet es amit veray qui t-a aiudat quant totz t-ant failhit. » — Ditz lo filh a son pay : « viretz vos yameys .I. home qui agus conquestat .I. amic entegre ? » — Ditz lo pay : « yo no l-ey yameis bist, mas yo n-ey audit parlar. » — « Aras me digatz cum. » — Ditz lo pay : « si farey. »

De dus compainhons, l-un fut de Egipte, l-autre de Baldac.

Et me fut dit de dus marchans, l-un estaba de Egipte et l-autre de Baldac, et yameys no se eren bistz l-un l-autre, an se [f° 2 v°] entreconossent per messages, et l-un tramete a l-autre per lur marchandise. Et abingut que aquet qui era de Baldac anec en Egipte per vesonha de sons negossis. Quant aquet de Egipte audit parlar de son amic et de sa binguda, et s-en anet a l-encontra per lo reculhir et lo tingut per .VIII. iorns en son hostau et li mostra totas sas causas. Au cap deus .VIII. iorns, fut mot malaud. Lo seinhor fut mot dolent de son amic et manda totz los mecges bons qui erent en lo pais de Egipte, que vingusent per veder lo dit malau. Los medecins tasterent los pos deu malau et regarderent la urina e no trouerent en luy que agusse nulhe malaudia, sino que d-amors. E cant lo seinhor vit que no y abe autre malaudie, si demandet au malau sy en sa mayson y abe nulhe fempne que ames. Lo malau ditz : « mostratz me totas las qui son en vostra maison et sy yo bey aquera que yo amy, yo vos la mostrarey. » — Quant lo seinhor vit tot asso, ly mostret siruentes, damiseles et totas autres ; et las regardet totas et no-n bit nulha que li plagus. Apres

et li mostra totas sas filhes beras et gentas : las refusa. Lo seinhor aue vne gentiu damisele en sa mayson, et aquera gardaue et per la prendre per moilher ; e ly mostra aquera. Lo malaud la regarda fort e ditz : « mosseinher, en aquesta estar ma mort o ma vita. » — Quant lo seinhor audit asso, et dona la damisele per moilher au dit malaude e tot aquo que et debe prendre en luy, et so que ly bole donar sy l-agus prese per moilher. E quant asso fut feit, quant agut presa sa molher e tot son argent am d-era, e agut feyt sons negossis per que et era bingut en Egipte, et s-ent retornet en son pais. Apres asso, vingut que aquet de Egipte pergut totz sons bens, e fut mot paubre, e et se penset en et medis que et s-en yre a Baldac, a son amyc qui la estabe, e lo preguere que lo bolus aiudar, e que agus pietat de lui. Lo cau se meto au camyn nut e mendican, tan que bingut cum pogo a Baldac. So fut per .I. vespre, tart. Lo cau ago grant honta de anar vert son amic en tau hora, per que se doptaua que no fus conogut, e que om lo botes fora. Intret en .I. monestey mot dolent, las e caitiu, pensan de sa honta. Lo cas debingut que dus homes furen pres d-aquet loc, qui tuderent l-un l-autre. E cant l-ago ausit en lo monestey, s-ent fugit. Las gens audiren lo bruit, y corrurent, biren l-omesside feit. Per sercar lo malyfecto intrerent en lo dit monestey, on troberent lo Egipcyan e li demanderent qui tudat abe l-ome [f° 3 r°]. Lo Egipcian, bolen plus morir que viure en honta, respont e ditz : « yo sonc lo qui l-a tudat. » — En continent fut pres e mes en preyson. Lo matin fut menat dabant los iucges e fut condampnat a morir. Fut menat a las forcas per lo pendre. Grans iens corrent apres per veder la iusticia. Entre los caus y fut l-amyc de l-Egipcian qui bolen pendre, e regardet mot fortament, recounogo que era son bon amic qui tant de bens ly abe feyt en Egipte. Mot fut pensiu e cogitet los grans bens, auno, que per luy abe agut ; penset que apres

la mort lo sere fort de rendre ly a sa persona : « de feyt, — ditz — yo suffrirey mort per luy » — E crida en hauta butz : « per que comdampdatz [*sic*] vos aquet home a mort qui no l-a punt deseruyt, ny colpa no a en aquest cas? On lo menatz vos ? Car yo sonc qui tudat a l-ome, e aquet no a punt la mort deseruida. » — Leicherent lo iuggat e prengurent l-autre e lo liguerent e menerent lo d-aqui au gibet e deliurerent l-autre de mort. Aquet qui l-ome aue mort era entre los autres bedent la iusticie, e bit l-amor d'aquetz dus amicz. Penset en luy medis : « E Dius qui es puichant ! yo tudey l-ome per cuy aquet es condampnat a mort e no es punt coppable, e yo qui ey feyt lo cas ne suy quites. Per quinha causa es feyta aquesta grant offensa ? Yo no sey sy no per la souffrance de Diu. Sertas, Dius es dreyturey iucge qui venge totes iniquitatz. Et per que et no benge sus myn trop crudeument, yo me mostrarey coupable e deliurarey aquetz dus de mort e suffrirey la pena de mon maufeyt. » — Eyssy se botet au perilh de mort e disso : « mes amitz, assy es lo qui tudat a l-ome, e leychatz aquet qui n-a punt de colpa. » — Los iucges et iusticieis qui viren aquesta reson et obedience a mort, furent moutz merbilhatz deu cas ; deliurerent lo ligat e liguerent l-autre qui abe feyt l-omyssidi. Los iucges docterent mot aquest iucgament de metre l-ome a mort. Fut menat dabant lo rey am los dus autres. Reconterent au rey cum los era debingut. Lo rey audit la reson, fut tot merbilhat e en doctance de impausar iucgament sus, tant que per conseilh deu rey, d-un comun acort, totz furent perdonatz, per tau conbenent que la bertat dissosen cum los era tau cas debingut, ny per que. Los caus disorent tot lur cas e la bertat, per la cau totz per comun consentiment furent totz deliuratz. Aquet de Baldac qui volut mori per son amic [f° **3** v°] lo menet a son hostau e mot l-ondra e li disso : « si tu vos demora en mon hostau, mons bens son comuns a tu e a myn cum dreyt es

que syen. E sy tu vos retornar en ton pays, partem totz mons bens per meytatz. » — Respont l-autre : « yo vulh viure en mon pays. » — Donc partiren totz los bens per meytatz, e s-ent retornet en Egipte. » — Quant lo pay agut dit aquestas paraulas au filh, lo filh respondut : « a penas poyre om trouba .I. tau bon amic. »

Vn autre philosophe.

Vn autre philosophe ditz per los amicz qui no sont punt esproatz : « considere vne betz per totz tons enamicz e nulha vetz per tons amicz : car l-amic deben aucune de betz ennamic, e eissi te poyras tu plus leugeirament gardar de dampnacge. » — .I. autre philosophe ditz : « garde te deu conseilh de cuy tu demandes conseilh, si no sabz que sie ton leyau amic esproat. » — .I. autre philosophe ditz : « conseilhe ton amic en tot ben de tant cum tu poscz, ia sye que et sie tau que no bulhe punt creyre ; car dreyt es que tu conseilhes ton amic. Encara a totz desconseilhatz es dreyt que conseilhes per tant que no bulhent punt seguir ton conseilh. » — .I. autre philosophe ditz : « no descruba pas ton conseilh a totas gens. Car qui conceilh a dedens son cor, et pot elegir lo meilhor. » — .I. autre philosophe ditz : « lo consentiment e conseilh qui es dedens ton cor, es eissi cum es .I. preysoney en preyson ; mas lo consentiment que tu as manifestat, te ten come vna auca en cambra. » — .I. autre philosophe ditz : « no te acompainhes pas en tons enamitz, cant tu potz aber autres compainhons ; car etz reprendran tons maus e se taisaran de tons bens. » — .I. versificador ditz : « vne de las grans auersitatz d-aquest mon es a home franc qui es constreng per necessitat, so es, de requerre aiude a son anemyc. » — .I. home demanda a .I. Arabian e ditz : « necessitat me compellis que mon enamic boti en causa

que me autreye so que yo ly demandarey e borey. » — .I. autre philosophe ditz : « que no te acompainhes pas en lecays de qui tu n-ayes ad auer honcte e damp[n]age. » — .I. autre philosophe ditz : « no te glorifiques pas sy .I. lausenguey ny flator te lausa, car sa lausor bau tant cum .I. blaymar ; mas sons blaymes sont lausors. »

De .I. philosophe qui trobet .I. autre yogant.

Un autre philosophe trespassant per .I. camyn trouet vn autre philosophe yogant en .I. autre lecay, e disso : « la natura de l-amant es a sin tirar aquo qui es semblant a lui » — L-autre respont : « io iameys no seguy a luy. » — Asso respondut lo trespassant [**f° 4 r°**] : « per que donc iogues tu am luy ? » — Respon l-autre : « per necessitat ba om aucune de betz deshonestamentz a las cambras priuades. » — .I. autre philosophe ditz a son filh : « greu causa es de montar haut en las hautas maysons, e leugeyra causa es de las decendre. » — .I. autre philosophe ditz : « malibolence deu saby bau plus que la amystat deu fou. » — .I. autre philosophe ditz : « lo saby ame plus a byure a malayse entre los sabies que byure a ayse entre los fous. » — .I. autre philosophe ditz : « no preses pas l-amystat de .I. fou car era no dura punt longament. » — .I. autre philosophe ditz : « duas maneyras son de sapiences : l-une sy es naturau, l-autre sy es aquise per art, mas no poden demorar l-une sens l-autre. » — .I. autre philosophe ditz : « no cargues punt sens au fou, car tu ly faras grant tort; e no lo refuses pas aus sabies, car reson e lur dreyt es que etz ayent sabiesse. » — .I. autre philosophe ditz : « los dons d-aquest mon son diuers ; aus vns sont donatz [*sic*] riqueces ; aus autres sens. » — .I. autre philosophe ditz a son filh : « lo cau ame-

res tu plus : o saber o sapience ? » — Lo filh respondut: « l-un d-aquestes dus a mestey de l-autre. »

Vn berssificador.

Et fut .I. sabi bersificayre, mas paubre era e nesseiros e et se complanhe tot iour a sons amicz de sa paubretat e ne fit sertans vers qui aben atau sentence : « tu qui partes, digues perque ma part y faut. A tu no fey punt a blaymar d-asso, mas digues me a qui io ne blaymarey. Car sy ma destinee e ma fortune es a myn dure, creyes que certane cause es que tu no me feys punt aquesta durtat ; mas tu es auocat e iucge entre myn e ma fortune. Tu me as donat sapience sens sustancie ; digues me que fara lo cens la on no y a sustancy ? Repren vne partide de ta sapience e sy me done vne partide de riquesses ; no me fesses punt aber besoinh de so que lo dampnacge me trobi a deshauno. »

Vn autre philosophe.

Un autre philosophe ditz que .III. differences son per que conben haber counoichence que aucune subieccion y a entre l-un et l-autre a conu[e]rsar en aquest mon. Ad aquet a cuy tu feys ben, es tu plus poychant que luy, en tant que tu ly feys ben. Tu es par e gailhey ad aquet que tu n-as punt de mestey. D-aquet de cuy tu as mestey, tu es plus mendre que luy. — .I. autre philosophe ditz : « sapience rebiu per sa clartat lo cors qui s-ent mort, eyssi cum la humor de la pluya reuerdis la terra seque. » [f° 4 v°] — .I. autre [f° 4 v°] philosophe ditz : « sapience es clartat de l-arme, mas sens es clartat deu cos. » — .I. desiple ditz a son mestre : « coment farey io que io sie contat entre los sabies disciples ? » — Lo mestre respont : « ten silence d-aqui a tan que mestey sye que tu parles. Silence demynuys la lengue mau parlant. Car .I.

philosophe ditz que silence est signe de sapience, e grant parlar es signes de follye. No te hastes punt de respondre a la demande que hom te fey. Sy tu bas en loc on plus sabi sie que tu, no respondes pas a la demande que on fey ad autre, e no requeres pas lausor de causa que tu no sabz. Car lo philosophe ditz : « qui lausor requer de causa que no sab, et es mensongey approat. » — .I. autre philosophe ditz : « counoiches bertat, sie per tu ou contra tu, e no te glorifiques pas en tas sabies paraules. Car lo philosophe ditz : « qui se glorifique en sabies es fou. » — .I. autre philosophe ditz : « qui sabiement bou respondre ad aquo que om demande, et diu sabiment entendre. Qui per bergoinhe ne per souffrir decepline no pot metre .I. petit de tempz per apendre [*sic*] et sera totiour en bergoinhe de ignorance. » — .I. autre philosophe ditz : « totz aquetz no son pas sabis qui son aperatz sabies, mas aquet qui apren e reten sapience. » — .I. autre philosophe ditz : « ad aquet qui no bou estar endoctrinat, pauc approfeyta sa nobletat : noblese a mestey de enseinhament e sapienssa de espirament. »

De .I. bersificador qui no era punt noble.

Un bersificador qui no era punt noble ny de grant linacge, mas sabi era, presentet deus vers a .I. rey. Cant lo rey conogut sa sabiesse, et lo retingut honorablament. Apres aucuns n-agurent grant enbeya e especiaument los autres bersificayres, qui de noblese eren, furent en grant malice e orguilh. Bingurent au rey : « seinhor rey, per que hondratz vos aquest qui es de bas linacge ? » — Ad asso respondut lo rey : « aras abetz vos plus laudat aquet e hondrat, lo cau cutabetz blaymar e desondrar. » — En so respont lo versificador de bas estat et ditz : « om deshondra aucuna betz la roza qui bay en las espynes,

mas per tant no es pas tota deshondrade ny blaymade. » — Dont lo rey l-ondra plus e lo dona grans dons quant et s-ent departit de luy.

.I. versificador.

Et fut .I. versificador vingut de noble linage e presentet sons vers a .I. rey, los caus erent de petite descepline. Lo rey retingut sons vers et no dona [f° 5 r°] res ad aquet. Lo bersificador ditz au rey : « si tu no me bos dona aucune causa per mons bers, dona m-en per ma noblessa. » — Au cau lo rey respondut : « digues me qui es ton pay. » — « Seinhor, yo suy filh de rey. » — Ditz lo rey : « pauc t-es tingut linage de rey. » — Respont lo versificador : « rey, no sabes pas tu que en forment creys aucune de betz deu segle ? » — « A, — ditz lo rey, — aras conoiche io que tu as aprohat que tu es de plus mendre noblesa que ton pay. » — Au cau lo rey leichet sens que no li donet res.

De .I. versificador qui era rude.

Un autre versificador qui era rude e gentiu de part la may e non punt de part lo pay, vingo au rey e ly presenta sons vers qui rudes erent. La may d-aquet habe .I. fray qui ere saby e bon clert. Lo rey no lo tingut pas honnorablament mas ly demanda de cuy era filh, e aquet ly nomnet son oncon, fray de sa may. Lo rey comenset a rrire. Los seinhos demanderent au rey per que ride. Respondo lo rey : « io aby legit vne fable en .I. libre, e io au present la bey de mons vlhs. » — Los seinhos disorent : « que fable es aquere ? » — Ditz lo rey : « la fable deu mullet e deu renart.

Deu reynard e deu mulet.

Un reynard troba en vna pastura .I. mullet noerament nascut. Lo reynard se esbeylha e ditz : « qui es tu ? » — Respont lo mullet : « yo sonc creatura de Diu. » — Ditz lo reynard : « as tu pay ny may ? » — Lo mullet ditz : « .I. gentiu rosin es mon oncon. » — Eyssy cum lo mulet no bolut punt conoiche que lo rosin fus son pay, per sso que es vna bestie lache e necgligenta, e grant bergoinhe de la mentaure e dire que fus de la nature que fus son pay. » — Adonc ditz lo rey au versificador : « yo bulh saber qui es ton pay. » — Respont et ditz lo bersificador qui era. — Adonc lo rey conogut que no era que .I. home rude e villan, e mandet a sons seruidors que lo fus donat aucuna causa, car et no faze res contra son linacge, mas sigue la nature dont saylhe.

Lo Arabian ditz a son pay.

Lo Arabyan ditz a son pay : « io me merbeylhe que au tempz passat solen hondra los nobles, los cortes e los sabyes, aras hondrent plus los flateys e trufadors. » — Ad asso respont lo pay : « filh, no t-en merbeilhes pas. Car los clrecz [*sic*] honnorent loz clretz [*sic*] ; los nobbles [1], los nobles ; los cortes, los cortes ; los frians, los frians. » — Ditz lo [f° 5 v°] filh : « yo ey bist autra causa : que los clercz no son punt hondratz per lur sapience, mas los lecays benent a grant honor. » — Ditz lo pay a son filh : « asso ben per la maubestat deu tempz. » — Ditz lo filh : « aprenetz me la beraye diffinicion de noblece. » — Lo pay ditz : « eyssy cum ditz Aristote en vne pistolle que et fit au rey Alixandre, que cant lo Roy [*sic*] ly demandet : de quau home et fare son conseilhey, et respondut en tau maneyra per la pistolle : « pren tau home que sie

1. Fin de ligne : *nob-bles*.

ben apres de las .VII. artz liberaus e de las .VII. atrempances ben enseinhades e de las .VII. prouesses ben endoctrinades ; » — e io crey que asso sien nobletatz perfeitas. » — Ditz lo filh : « aquesta noblessa no es pas de mon tempz, mas d-aur e d-argent es tota nobletat. Ayssy cum ditz .I. verssificador : « riquesses noblessent a taus qui no sont pas nobles e paubretat abayche aquetz qui son estatz nobles. » — .I. verssificador ditz de l-aduersitat deu monde qui adpresse los nobles e ad aquetz qui nos mespresent per las aduersitatz qui nos abenent : « car lo monde no es a nulh contrayre sy no que aus nobles. E no beys tu que la mar porta lo fen e la pailhe, e las peiras presiosas enfondent ? e no beys tu que y a tant d-estellas au ceu que om no-n sab l-acompte, mas nulhe non soufre eclypce si no que la lune e lo soreilh ? » — Ditz lo pay : « asso ben de la maubestat deu tempz e monde qui laudent e hondrent los riques tant solamens. »

.I. diciple.

Un diciple ditz e demande a son mestre : « et son .VII. artz e .VII. proeces e .VII. atemprances : io vorry que tu me las contesses, quinhas eras sont ? » — Lo mestre ditz : « yo te las mostrarey e ve te assi la [*sic*] .VII. artz : gramayre, logique, rectorique, arismathique, geomatrie, musique e astrenomie. Las proeces sont : cabaugar, nadar, ben tirar d-art et de treyt, ben gitar de baston, auzerar, ben yogar aus escacz, ben bersificar. Las atremprances son taus que om no sie pas orgoilhos, otracgeus, bebador, e que om no se beute pas bolunteys, e que om no sie pas mensongey ny que no sye pas de maubasa continence. » — Sus asso ditz lo disciple : « io crey que no sye nulh home ny persone qui aye totas aquestas causas sus dictas. »

Vn philosophe castigaue son filh.

Un philosophe castigaue son filh e ditz : « garde te que tu no digues mensonge ; so es vne cause que volunteys on ne tomba en mau. E puys que leugeyra causa es de dire mensonge, per que es greu cause [f° 6 r°] de dyre bertat. » — .I. autre philosophe ditz : « garde te que bergoinha de refusa no te face punt mentir, car plus honesta causa es de no prometre la causa, que de far longue demorade e de lonc terme. La mensonge aiuda aucune betz, mas plus deu aiudar la uertat. .I. home qui fut acusat de .I. maufeyt fut amenat dabant lo rey per iugar [*sic*]. Lo cau deneguet lo cas de que acusat era, tant que fut aprohat que era coupable deu cas. Ditz lo rey : « tu seras dus betz punit ; l-une betz per ton cas que tu as feyt, e l-autra per que tu as mentit. » — Vn autre maufit en semblant cas. Et no denega pas so que lo meten dessus luy en lo acusant. Aquetz qui dabant lo rey estaben disoren que et sere punit. Lo rey ditz : « no sera; car lo philosophe ditz : qui conoys son peccat, om ly deu deleugeyrament perdona sa pena. » — E eyssy se despartit deu rey. Socrates ditz que eyssy cum l-ome mensongey no es punt combenable en compainhie, eyssi Diu lo desospart deu recgne deus ceus. » — .I. philosophe ditz a sson filh : « eyssi cum l-aygue escant lo fuc, eissy descant lo ben lo mau. No rendes pas lo mau per lo mau, per que tu no sies punt semblant aus maubatz ; mas rent ben per lo mau, per que tu syes mendre deus maubatz. » — .I. autre philosophe ditz : « sy tu as escapat de .I. perilh, no te fides pas sy es mau que tu y intres en vn autre perilh. »

Lo Arabian ditz a son filh : « sy tu beys aucun que sye grehat per sas maubasas obras no t-entramet punt de luy, car qui leyron iucgat deligue et es sus son perilh de son cos. »

De .I. home qui trobet .I. serpent ligat.

Un home (qui) trobet .I. serpent ligat, trespasant per lo mey de .I. bosc, qui [*sic*] los pastoreus aben estendut e ligat a .I. pau. L-ome lo deliga, lo metut en lo senc per lo escauffar. Canc lo serpent scentit la calor de l-ome, et se lyget a l-entorn de l-ome e l-estreng mot fortament e greument : « Ha, — ditz l-ome, — que feys-tu ? Per que rens tu mau per ben ? » — Dits la serpent : « io fauc ma natura. » — Ditz l-ome : « yo t-ey feyt ben e tu me feys mau ! » — Etz debaten totz dus sus aquestz cas, bant remetre lur cas au iucgament deu reynard, que iucges per entrams, e conterent leur cas cum era debingut tot au lonc. Ditz lo reynard : « d-asso io no [f° 6 v°] sabri punt iucgar ni determinar per audir dire, sy no que io bisse la maneira de vostre comenssament, e vostre cas cum fut feyt entre vos dus. » — « Nos em contens. » — La serpent fut religade cum era dabant. Ditz lo reynard a la serpent : « sy tu te potz deligar, que te deligues e t-en ba. » — Ditz a l-ome : « aras no trabailhes punt de la deligar aquesta serpent. No as pas tu audit per prouerbe, que qui deligue home qui a gainhat de estar pendut, et carca perilh sus luy medis ? »

Vn arabian ditz a son filh.

Lo Arabian ditz a son filh : « sy tu es greuat en aucune maneyra e tu t-en potz prestamentz deliurar, no aten punt. Car entre tant que tu atendras, tu te poyras plus fort agreuar, e garde te que no t-auengue pas cum fyt deu boytos e deu bersificado. » — Ditz lo filh : « e cum fut, digatz me ? » — Respont lo pay e ditz :

De .I. berssificador qui demandet au rey.

« Un versificador faze vers et los presentet au rey. Lo rey laudet mot aquetz vers e ditz : « demande me so que tu voras e tu auras. » — « Rey, — ditz — io te demandi .I. don » — Fut ly donat. — « Que me dongues que io sye portey de la ciutat e sus cascun tort que yo aye .I. deney ; e deu tinlhos [*sic*] .I. deney ; eissime[nt] [1] de l-aronhos e de autra mala taca. » — Lo rey ly autreya e ly conforma [*sic*] son don per letras sagerades de son saget. Quant et agut recebut son don, et se metut a la porta cum portey. Bingut .I. iorn que passet .I. tort am vna cappa vestida, portant .I. baston. Entrant en la ciutat, lo bersificador demandet au tort .I. deney. Aquet no ly bolut punt bailhar. Lo bersificador lo prent per sa cappe e li obrit son capeyron; bit que no abe que vn vuilh. Adont li demandet .II. deneys e dabant no li demandabe que .I. Lo tort no bolut punt pagar, mas s-ent cutet fugir, et fut retingut per so que no abe nulh que l-aiudes. Lo bersificador li descobre son cap, e bit que era tinlhos. Adont li demandet .III. deneys. Cant lo tort vit que autra causa no y pode far, se prengut a combatre am lo versificador per se deffendre, e s-esforserent tant l-un a l-autre que lo tort mostret sons bras qui furent motz ronnhos. L'autre ly demanda .IIII. deneys. Lo bersificador ly tollut la cappe e lo tort tombet. L-autre bit que fut entacat d-autras tacas e malaudies e lo tollut per fossa .V. deneys. Eyssy endebingut ad aquet qui no bolut punt donar .I. deney per bon grat, mas ne donet .V. per forssa. »

Vn philosophe dise a son filh.

[F° 7 r°.] Un philosophe ditz a son filh : « garde te que tu no passes pas per la porta de maubasas gens, que ton

1. La fin de ce mot est illisible par suite d'une correction.

trespas no sie pas causa de demora, e la demora no sie cause de te seder, e lo seder no te sie causa dura. Car io ey audit dire de dus clercz qui sailhirent de vne ciutat debert lo bespre per esbatre ; etz bingurent en .I. loc on bubedors eren aiustatz ensemble, e l-un ditz a l-autre son compainhon : « anam per autre camyn, car lo philosophe ditz : no es pas bon de passar per camyn de maubasas gens. » — L-autre respondut : « lo passar no greue res, sy om no y fey autra causa. » — Eissi cum trespassauent daban l-ostau, audirent vna tres bera canson. L-un se aresta per la dosso deu cant ; son compainhon l-en bolo[1] mena ; aquet no oc bolut punt. L-autre s-ent anet, e lo qui demora entret en l-ostau per audir la canson. Om l-apera e sona per totas partz per sede, tant que et se sedut e begut am los autres qui aqui erent, atant que debingut que .I. sirbent arribet en l-ostau sercant vne espie qui abe espiat la ciutat, lo quau fut seguid d-aqui ad aquera meyson on los bubadors erent. Ditz lo siruent : « assy es l-oste d-aquera espie, e ditz que d-assi es sailhit e assy es tornat, e vos autres etz trestotz consens de son cas et etz totz compainlhons [*sic*]. »—Los caus totz furent menatz a la forqua. Lo clert qui era intrat cridet en hauta butz que d-aquo no era punt consent. E per sso que et era entrat en loc e compainhie de maubasas gens, et ne passet mot grant pena e grant perilh de la mort, come firen los autres, sens que no l-abe punt deseruit. »

De dus clercz qui salhirent de vne ciutat.

Om ditz de dus clercz qui salhirent de vne ciutat e bingorent en .I. loc, e audirent vne butz de vna femna mot haucta, e la canson era mot bera et plan feita, e lo cant era mot bet e delissios e amoros. L-un se arresta

1. Ou : *bole*.

per la dosso deu cant e ditz a son compainhon : « partem nos d-assy. » — Etz s-ent anerent, car etz saben ben que aucune betz l-auzet es decebut e pres per lo som de l-auzerayre, en tant que ne benent a lo [*sic*] mort. Disso l-un : « aquesta butz es plus doussa que aquera no era que mon mestre e yo audirem l-autra betz. » — Demandet l-autre : « e quilhe era aquera butz, ny cum l-audiretz bos autres ? » — « Io te direy : et s-ent debingut que nos sailhirem de la ciutat e audirem vne tres aspre butz, e lo cant era mau feyt e los motz eran mau hordenatz, e aquet qui la dize la recomensabe tot iorn so que abe dit sens razon, e li plaze tant be cum sy fus estade vna canson deleitable. Sus asso disso mon [**f° 7 v°**] (mon) mestre : « asso es bertat, so que las gens disen : car etz disent que cant de choeta senefica mort de home; donc sen ffaucta aquest cant qui semble butz de choeta senefique mort. » — E io lo respondui : « io me merbeilhe per que se glorifique tant en son cant e sa butz qui es tant horrible. » — Lo mestre respondut e ditz : « no te recordes tu pas deu philosophe que ditz : en tres causas se delictent los homes, e per tant no sont eras pas bones, so es : en sa butz, en son cant e en son filh. » — Cant aquet agut ditas ataus causas et se partit d-aqui.

Vn philosophe ditz a son filh.

Un philosophe ditz a sson filh : « sec abans l-escorpion, lo leon, lo dragon que la mala femna. » — .I. autre philosophe ditz : « pregue a Diu que te garde d-engin de maubasa femna e se te engarde que tu no y sies decebut. » — .I. autre philosophe vit .I. auzeley tendre aus auzetz, lo cau sigue vne femna per son seruisse far. Lo philosophe li ditz : « O tu qui tens per prendre los auzetz, garde te que tu medis no sies pres au biscle per tau forme cum auzet. »

Vn deciple.

Un disciple ditz a son mestre : « yo ey legit aus libres de philosoph[i]a on etz comandent que om se garde de engin de peruerce femne, et Salamon amonesta asso medis en palaura de prouerbes ; mas sy sabz aucune cause de leurs engins, ny en fables ny en proberbis, io te pregui que tu m-en recontes. » — Respont lo mestre : « io lo farey volunteys per l-amour de tu ; mas io dopti que sy aucunes gens simples legent nostres escriutz de las ars e deus engins de las femnes que no las pusquent amendar ; mas per que tu e los autres sabies que sapien escriure come eras aperent lurs amicz e abrassent e baisent, que leurs maritz no-n saben res e eras n-ant leur voluntat e credent de ffeyt que nos las aprenem. » — Ditz lo diciple : « mestre, no bos dottatz res d-aquo ; car Salamon ditz au libre de proberbis e motz d-autres sabies ant escriut totas aquestas causas per amendar las maubasas costumes et no sont punt blaymatz, mas son lauzatz et hondratz. Aras me digues dont, sy te platz, de leurs costumes. » — Ditz lo mestre : « lo farey :

Vn home qui ana bendeinha.

Un home ana bendeunha sa binha. Sa moilhe entendut que et debe longament demora en aquera binha. La dona apareilhet plan de dina, non pas per son marit, mas per son amit, lo quau enbiet sercar. Ce debingut lo cas que .I. echerment dona dedens l-ulh de son marit, lo quau s-ent retornet prestament enta l-ostau, lo quau no pode punt beder de l-ulh qui era naffrat. Lo marit frapet a la porta : « Qui es aqui ? » — Quant lo marit audit, ditz : « obra leu. » — La moilhe doptet e cachet l-amic e cor a

la porta : « elas ! que abetz, seinhe ? » — Lo marit qui era mot dolent de son vlh, ditz : « obra la cambre et fey mon leyt per me repausar. » — La femna docta que sy entraba en sa cambra que fus decebude e son amic, e que lo bis [f° 8 r°], lo quau aqui era cachat. Ba ly demandar per que era tant hastat de anar en cambra : « digatz me que abetz, ny cum vos etz vingut tant leu de la binlha. » — Lo marit ly reconta tot cum ly era debingut, ny que abe. Adont la moilhe ditz : « soffretz me que io vos pusqui charmar l-autre vlh, car et es en grant dongey que bengue d-aquet qui es san cum a feyt ad aquet qui es malau e plagat, car vostre dampnage es comun a nos dus » — La molher metut sa boqua en contra son vilh qui era san, tant que son amic qui era cachat en la cambra, audit asso, en contenent s-ent anet e d-aqui fut partit que lo marit no-n sabut res. Adont ditz la moiller : « amic e dos marit, aras vos asseguri que aquet bilh es aras segur que no y abendra punt so que es vingut a l-autre. Aras, sy vos platz, podetz vos anar pausar sus vostre leyt, car et es ben apareilhat. » — Ditz lo diciple au mestre : « plan me abetz estruit. Sapiatz que yo ey mes ben en memori so que vos me abetz dit de leurs artz. » — « E io no borry pas per totas las ryquesses deus arrabians aber donat tot aquo que io ne cey. » — Ditz lo disciple : « digatz ne plus abant. » — Respont : « yo lo farey volunteys :

Vn home qui ana en pelegrinacge.

Un home ana en pelegrinacge e leycha sa moilhe en sa may, per que fus en sa may plus segura. Debingut que sa moilher amet .I. gentiu galland, e oc disso a ssa may, que, tau causa era sa may, oc suffryt, res no disso. S-ent debingut per .I. jorn que erent ensemble, menyant en leur hostau, en dementre que etz erent en menyant, lo marit

vingut e hurtet a la porta. La moilhe entendut son marit, se leue, cachet son amic, e puys hobrit la porta. Lo marit entra tot las e malaud. Tant tost mandet que lo leyt fus apperylhat [*sic*] car et era malau. Ditz la molher cum dolencta que fut et no sabe que far : « e c-abetz, mon marit ? Digatz me vostre mau. » — « Moilher, io suy las e trabeilhat, çar grant camyn ey feyt. » — La may bit asso, qui fut subtiue, ditz a la filhe : « no te hastes pas de far lo leyt car yo bulh que nos mostram los lynsons que nos abem feyt despuys que s-ent anet, e et dromyra dedens sy ly platz de repausar. » — La may prent l-un cap deu lynson e la filhe l-autre, e leuerent tant haut cum poscurent dabant los vilhz deu marit, lo plus haut que eras poscussent. Cant lo linson fut eyssi estendut dabant los vlhz deu marit, aquet qui cachat era s-ent partit e anet defòra. Quant anat s-en fut, la vilha ditz a ssa filhe : « ba t-en, fey plan lo leyt e estent aquest lynson per dessus lo leyt de ton marit, car yo e tu l-abem feyt de nostras mans. » — « Dame, — ditz lo marit, — sabetz vos tau linson far ? » — « Mon dos amic e mon filh, — dit era — yo n-ey beucop feyt de taus linsons. » — Ad asso respont lo dissiple : « io audi merbeilhes. Io borry que tu escribussetz encaras de leurs artz, car cum plus io n-audi de leurs engins, plus sonc io enseinhat e apreny de me gardar. » — Ditz lo mestre : « io t-en direy plus encara, dont [f° 8 v°] tu ne poyras estre enseinhat [f° 8 v°] e sapient per nostres eichamples. » — Ditz lo deciple : « be me platz asso. » —

De I.ª femna qui concaga son marit per lo conseilh de sa may.

« Et fut que .I. autre home anet fore deu pais e leichet sa moilher en garde a sa may. La moilher amenet .I. home a l-ostau, lo quau amabe per amors. La may consentit la boluntat de sa filhe. Debingut lo cas que *lo*

marit arribet estant en taule menyant e hurtet a la porta. La moilhe, la may e l-amic furent mot esbaytz. La moilher anet a la porta per obrir lo marit. La may no sabe que far, car no abe ont cachar l-amic. Abans que la moilher obris la pórta, la may corrut e pren[1] vna espade nuda e la bota en la man de sa filhe e li ditz que la tingussa nuda en son pung a l-entrade de son marit, e sy son marit dise aucune cause, que no dissos res. Era fit lo comandament de la veilhe. Cant la porta fut oberta e son marit la vit estant en l-espade, et fut merbilhat e se aresta e ditz : « qui es tu ? » — Era no ditz mot, era tene l-espade nuda en son pung. Lo marit se docta de aucun barat. La belha horrible, plena de art, ditz : « veu filh, estatz vos chau que et no bos audy. » — Aladonc lo marit se merbeilha plus fort e ditz : « vona dona, que es tot asso? » — Ditz la beilhe : « a, bet filh, io vos direy que nos es debingut : tres homes sigent .I. home qui assi es, lo cau bolen de ffeit tudar, e nos aben vbert la porta e lo leicherem entrar dedens. Et per que et a tant grant pou de etz que et cutabe e nos que fussetz .I. d-aquetz, e per so no bole mot parlar ny a tu respondre. » — Ditz lo marit : « dono, vos firetz tres que be, quant vos l-abetz deliuratz de la mort. » — Lo marit intret en la cambre e apera l-amic de sa moilhe e lo fit seder am luy. » — Ditz lo diciple : « tu me ditz merbeilhe de leur grant hardidement. Io te pregui que tu me digues encaras de las leurs ars, sy no t-es greu. » — Et ditz lo mestre : « e no te souffis pas d-aquo que tu n-as audit ? Io t-en ey dit tres eichamples e tu no me leiches encaras de requeryr. » — Ditz lo diciple : « encaras es asso trop pauc, car en aquetz tres tu me as dit en paucas paraules ; aras me digues vne longo [*sic*] narracion e a myn me soffira. » — Ditz lo mestre : « garde que a nos no abengue aquo que bingut entre lo

1. ou : *preu*.

rey e son fabley. » — Ditz lo diciple : « mestre, e quinha causa los abingut ? » — Ditz lo mestre : « yo te lo direy.

Deu fabley e deu Rey.

Un rey fut qui habe .I. fabley qui cascune nuyt ly contaba .V. fables. Abingut que vne nuyt lo rey pensabe a aucune cause tant que dormyr no pode. Quant lo fabley agut dit .V. fables, lo rey lo requis que ne dissos encaras de las autres. Aquet l-en disso .III. plus petites. Fut pregat encaras que ne dissos plus. Aquet no bolut punt far. Car ad et semblabe que n-agus aces dictes. Lo rey li ditz : « tu n-as plushors dittes, mas petitas son. Aras digues m-en vna longua narracion, apres yo te leicherey dormyr. » — Lo fabley ly autreya et ly ditz en tau maneyra : « .I. bilan era qui abe mille soutz, lo cau s-ent anet a la feyra e compret .II. milles houlhes, cascune .VI. deneys. f° 9 r°] Quant et retornabe, las aygues furent tant [f° 9 r°] crescudes, que et no pode punt passar a vne ribeyra. Serquet pertot aucum [*sic*] passage que poscus passar sas hoilhes. Troba vna petita naseta ont no pode punt passar que .II. hoilhes en I. cop. E comensset a passar las hoilhes duas e duas, las vnes apres las autres. » — En aquestas paraulas dizent, lo fabley s-ent durmit. Lo rey lo reueilha e ly comanda a dire e a fenir la fable que et aue comensat. Ditz lo fabley : « la riueyra es grande, la nasse es petita, soffre te que lo vilan aye passat sas hoilhes, e apres yo acauarey la fable que comensade ey. » — Ayssy lo fabley apaysa lo rey qui bole audir longue fable. Per que, sy tu me conseilhes ad asso que yo digue plus, yo vserey de taus eichemples. » — Ditz lo diciple : « on ditz aus ancians proberbys, que aquet no ce dou pas en tau maneyra qui plora per riquesses, cum fey aquet qui plora per dolor de cors. Et lo fabley no ama punt tant lo rey cum tu feys

a myn. Car et se bole excusar au rey per sas fables. Mas enseinhe me encaras de las artz de la femne. » — Ditz lo mestre : « sy farey.

De .I. gentiu home qui leicha sa moilhe en garde.

Un gentiu home (qui) laycha sa moilhe, la cau era mot casta. S-ent debingut que aquest volut anar a Rome per absolucion de sons peccatz, e leicha sa moilher sens garde, car et se fidabe en sas bones maneiras e en sa bona conuersacion. La moilher demoret, la cau viscut castament e honestamentz. Debingut per .I. yorn que era s-ent anet parlar am sa besyne, e puis retornet en son hostau. Vn gentiu yoen la ba bede, lo cau amet aquesta dona mot fortament e enbia motz de messacges a luy per aber la sua amor ; dont iameys no se bole consentir a la uoluntat de l-ome. Quant lo yoen bit que eissy lo mespresabe, et n-agut tant de dolor que et tombet en grant malaudie, e no per tant et anabe tostempz en loc ont et la pode beder anar, cant anabe fora de son hostau. Lo quau abe mot grant desir de parlar am d-era e no pode en nulha maneyra. Tant que debingut que de dou que aue comenset a plora, cant ly sobyne deu mescap en que era. Rencontret vne beilhe [f° 9 v°] femne en simple abit, la cau demandet au ioen per que et plorabe, ny cau doulor et abe. Lo ioen se doptaue fort de ce descobri de son cas ny de la causa qui en son cor estaue segret. Ditz la beilhe : « yo te dic que cant om ten segreta sa malaudie tant greue era plus fort. » — Cant lo joen audit dire e parlar la beilhe en tau maneira, et ly reconta tot mot per mot son cas cum era ny cum ly era debingut, dont ly mostret tot son segret. Ditz la beilhe : « d-asso no te cau doctar car io te donarey tant bon conseilh e aiude que tu ne seras content. » — La beilhe s-ent retorne a son hostau e leiche lo iouen.

La veilhe aue Ia petita cainha, la cau fit deiunar sens minyar per dus iorns. Au cap deus iours ly fit mynyar deu pan trempat en mostarde. Cant la can[h]a l-agut menyat, los vilhs ly plorerent tant fort, que tota se engoyhaue. Aqui medis, la veilhe anet en la mayson de la dona que lo ioen amabe e menet sa cainha en luy. La dame la recebut honorablement, per sa sympla comuersacion e bona vita que tene. E cant la dame vit la petite can[h]a, demandet que aue ny per que plorabe. La vilhe ditz : « elas ! ma dousse amygue, no me demandatz punt que a, car io n-ey tant grant doulor que yo no poyry punt dire. » — Aladonc la dame la preget plus fort que ly dissos. La fausse be*i*lhe, que autra causa no sercaue, ditz : « bedetz aquesta petita cainheta; aquesta es ma filhe la cau era mot belle et biue castament, cum vna bona filhe. E s-ent debingut que .I. ioen home l-ama fort, mas ela era tan caste que de ffeyt lo mespresaue e no lo bole punt amar, am [*sic*] lo refusaue e no lo bole punt beder ny audir; dont lo ioen n-agut tant grant dou e desplaser que tombet en vne grant malaudie. E per atau la mya filha, qui era casta es debingude cainha, cum vos bedetz, don yo n-ey lo cor dolent. » — Cant asso agut dit, comenset a plora e lamentar. Quant la dona bit e audit senblant cas, agut pou, car ela era en semblant cas. Ditz la dona : « amygue, escotatz me, e vos pregui que conseih [*sic*] sie gardat. Yo vos direy bertat : vn gentiu compainhon me ame tant que no sab que far, e sus asso io no ssey que m-en fassy. Io l-ey mespresat e metut a no res per gardar ma castetat. » — Ditz la vilhe [*sic*] : « enssy faze ma bona filhe. Mas yo vos aconseilhe que vos ayatz merce [f°10r°] **[f° 10 r°]** au plus totz que vos poyratz de luy, ma dousso amygue, e que vos gardatz que no tombatz pas en tau maneira cum a feit ma filhe, e per sso fetz oc au plus leu; car sy yo agussy sabut l-amor qui era entre lo yoen e ma filhe, era no fura punt mudade en cainhę. » — « A!

— ditz la dame — io vos pregui que vos me donatz conseilh d-aquesta causa que io no sie eissy mudade en cainhe. » — Ditz la beilhe : « io lo farey volonteys per vos et per la remission de mons peccatz. Io yrey querre lo yoen e, ·sy lo puscz trobar, lo menerey assy a vos. » — Ditz la done : « grant merses, ma bona amygue. » — Anssy fit creire la veilhe sons ditz per son grant art e mau engint, e amena lo yoen am d-era a la dame, eissi cum ly aue conuent, e los acompainha en tau maneira cum vos entendetz. » — Ditz lo disciple : « iameis io no audi sy grant merbilhes. So fut feyt, io crey, per art de diables. » — « No t-en doptes pas » — ditz lo mestre. — Ditz lo disciple : « io crey que sy aucun fus que agus grant pour tout your de estre decebut d-art e de mau engin de femne, que no s-ent poire punt gardar de lur art. » — Ditz lo mestre : « io ey audit parlar de .I. home qui labora mot abans que et poscus(qus) gardar sa moilhe, mas et laboret en ban. » — Lo disciple ly ditz : « digatz me que fit, car, sy yo preny molher, que yo la pusqui meilhor gardar. » — Lo mestre ditz : « boluntevs :

De .I. ioen home qui metut tota sa ententa a sa moilher gardar.

Un yoen fut qui metut tota sa entenda e tot son cens e tot son tempz abans que et sabus tota maneira de art de femne. Apres asso et bolut prendre femne, e, abans que ne prengos anet querre conseilh deu plus sabi home de tot lo pays e ly demandet cum poire et ben gardar vne femne que bole prendre per moilher. Lo saby home ly donet conseilh que et fis .I. hostau que agus hautes murailhes e que n-y agus que vna porta e vna fenestra per auer lutz, e fus tant hauta que per nulh loc nulh ne y pogus ny entrar ny sailhir, e aquy metus sa moilher

[fº10vº]

dedens e ly dones pro a mynyar e non pas trop a bestir. Lo yoen fit eissy cum lo prodome ly enseinhet. Au matin, cant lo yoen sailhe de son hostau, et fermabe la porta, et cant et entrabe, eissi medis faze, e quant et dorme mete deius son cap las claus. Asso fit tout tempz. Per .I. yorn de auenture que lo yoen anabe au marcat [fº 10 vº] sa moilher poya haut a la fenestra, eissy cum era sole fa, e regardaue mot ben los anans e binens. La cau vit .I. bet yoen feyt de cors, de cara e de totz semblans, mostrant ly aucum signe. La dame que vit los signes tant totz fut susmaguda de l-amor deu yoen. Sy comenset tan totz a pensar per quing art ny per cau engin era poire parlar am lo yoen que era amabe, et se penssa que per aucun art era fare tant que panere las claus a son seinhor cant dormire. Anssy cum prepauset de far botet en obro. E comensset de enbeutar son marit cascune nuyt per que poscus meilhor abenir a son entenda, e poscus meilhor leugeyrament sailhir a son amic e complir son desir. Lo marit qui abe botat lonctempz tota sa entenda a ssauer l-engin e l-art de la femne, comensset a penssar come sa moilher l-enbeutabe cada nuit, e penset que aucun barat e fausetat y pode aber. Lo cau marit se fingit vne nuyt cum si et era beut plus que dabant. La femne, qui atende a son cas, vit que son marit era en bon prepaus a sa voluntat, se leua de sont [*sic*] leyt, eissy cum era sole far quant son marit era beut, prengo las claus deius lo cap de son marit e obrit la porta e sailhit a son amyc. Lo marit, qui pas no dorme, se leuet e montet haut a la fenestra, tant que et vit sa moilher retornar de son amit. La quau fut a la porta. Son marit fut aqui, demandet qui era aqui, eissy cum sy non sabus res. Adont la moilher fut merbeilhade, pregua mot dossamens e requerit au deit marit merce e perdon e que tau cas yameys no l-abendre de far. Nulha pregari no ly balut res, car lo marit era fort yrat, e ly ditz que era no ynterre [*sic*] punt, am mos-

trere a ssons parens de cau vita era vsabe. Adonc comensa era de prega plus fort, e ditz que sy et no la bole hobrir, que era se leichere tombar dedens lo putz qui era aqui pres de l-ostau e sy li combendre rendre concte [*sic*] e reson a ssons amitz e parens de sa mort. Lo marit ly ditz que per tot aco no y entrere pas dedens l-ostau. La femne, qui era plena d-art e engin maubat, prengut vne peira e la gita au putz, penssan son marit que cutes que fus era que fus tonbade e gitade se dedens. Cant asso agut pensat la dicta femne, eissi oc fit de ffeyt. Gitat que [f° **11** r°] agut la peyra au putz, se retira de vert la porta e aqui se chachet [*sic*]. Lo marit qui simple fut, cant et audit lo som de la peyra qui era tombada dedens lo putz, sailhitz fora de l-ostau e s-ent anet corrent au putz, cutant, que sa moilher fus tombada dedens. Mas quant la moilher vit que la porta fut oberta, s-en yntret en continent dedens e fermet la porta ben fort e s-en poyet haut a la fenestra. L-ome vit que et era decebut. Ditz : « O tu, femne mot deceblable [*sic*] plene de l-art deu diables, leiche me entrar dedens, e yo te perdonarey tota l-aufenssa que tu me as feyt. » — Tan totz la moilher lo menesset e blaymar e far segrament que et no interre punt en l-ostau : « mas cum desloyau e maubat home que tu es, yo mostrarey a tons parens, amicz e aus mens ton estat e ta grant fausetat e la folye que tu feys e cum tu te despartes cascune nuyt de myn e bas a las folles femnes. » — E eyssy oc fit era. Cant sons parens audirent asso tot que la femne los recontet, credurent que tau fus cum era dize ; au cau blaymerent fort. E per tau maneira se deliura la femna de son marit per son maubas art e acusa son marit de la causa que era abe feyt. Eissy no aprofeitet res a lo [*sic*] home, an ly portet grant dampnacge per sso que gardet tant fort sa moilher. Car son dampn[a]cge e sa vergoinhe era plus per sso que las gens cutabent que fus eissy cum sa moilhe dize e que

et agus deseruit lo cas. E dont per la fermesse e aproance que sa moilhe faze e abe feyta, lo marit ne fut plus deshonnorat e gastat de bens e de dignitatz de honnor.

De I Espanhon qui bailha son tresau a gardar a son hoste.

Et fut a myn ditz que vne vetz .I. Espainhon anet a Mech e s-en vingo en Egipte, e per sso que et vole passar per lo mey deus desertz, et penssa que leichere son tresau en Egipte. Ont demandet si trobere nulh home qui fus segur e leyau, a cuy poscus leichar son argent. Sus que hom ly mostret .I. home qui era mot bon prodome e leiau. Au cau lo pelegrin deleichet son argent e tot son tresau e iuyeus en garde e y abe en contant .X. milles florins, e puys lo pelegrin s-en anet far son viacge. [f°11 v°] Fut retornat, bingut au dit prodome [f° 11 v°] a cuy abe leychat son tresau e ly demanda so que leichat ly abe. Lo marchant, qui fut plen de faucetat, respont e ditz : « Mon amic, tu me demandes argent, yo no cey tu qui es. Iameis yo no te by. » — Quant lo pelegrin vit que fut decebut en tau maneira, et s-em ba aus prodomes deu pais e los recontet tot son cas e cum et fut enganat per tau marchant au cau abe deleissat son tresau en garde. Cant los vesins audirent taus paraulas, no bolurent punt creyre lo paubre estrangei, mas que aco no erent que paraulas. Non obstant lo perdent tot yorn anabe a l-ostau deu baratayre, pregant ly que son argent ly bolus tornar, lo cau ly tene a tort. Cant lo baratayre aude tot asso e vede que no lo uole punt leissar mas lo deffamabe per tot, ditz lo decebador : « yo te deffendi que tu no parles plus d-asso, ny taus causas no bulhes plus parlar ny assi no bengues plus, car si tu y bens, tu oc compraras sur ton cos. » — Cant lo decebut audit que lo baratayre lo menassaue, s-en partit dolent e

tristz. En s-ent anant son camyn encontra vna vilha vestide en guisa de armyte. Era s-arestet sus son baston que portaue per causa que abe sons menbres freules, la cau amassabe las peiras deu camyn affin que no fissent mau aus pes a las gens. La veilhe bit l-ome mot trist e doloyros, plorant, anant son camyn. Conogut que era estrangey, n-agut pietat e ly demandet : « mon amic, que as tu ny per que plores ? » — Respont lo pelegrin : « Dona, yo vos direy cum m-es debingut » ; — e ly conta mot per mot tot cum era son cas. Cant son cas la femne agut entendut, ditz : « amic, sy tu me as dit tǫta la vertat sens nulha fautta e tu me vos creyre, yo te conseilherey e te aiuderey ben. » — « A ! — ditz lo romyu, — cum poiratz vos far asso, amigue de Diu ! » — Ditz la femne : « Si tu me menes .I. home de ton pays en cuy tu ayes tota la conffidance, en feit e en deit, yo ey esperance de te recoubrar ton tresau. » — Ditz lo romyu : « yo m-en yrey e sy vos l-amenerey. » — L-ome partit e fut d-arretorn au plus totz que poscut. Presentet son amyc a la femne quant fut vingut. La dita femne comandet prestamentz a l-amic deu pelegrin que fis far .X. coffres pintatz d-aur e preciosas colors e ligatz de bonas bendas argentades e en bonas sarraduras [**f° 12 r°**] e : « fetz los aportar en l-ostau de vostre hoste e ompletz [*sic*] los de petitas peiretes. » — Aquest fit eissi cum la veilhe ly aue dit e comandat. Cant era vit que tot fut feyt eyssi cum era aue mandat : « Aras, — ditz la femna au decebut, — mon amyc, serque .X. homes qui aiudent a portar aqu[e]stz .X. coffres, mas faut que sien portatz en horde long l-un de l-autre a l-ostau d-aquet qui t-a decebut e bindrant am myn e am ton compainhon e cant lo promey sera aribat en l-ostau deu decebado, se repausara ; e yo parlarey am lo decebado e ton compainhon. Adont tu que sies pres e bindras e demandaras ton argent, e yo ey esperance am Diu que ton argent te sera tornat e rendut. » —

Aissi fit cum li fut comandat. La veilhe no se oblidet pas, mas anet prestamentz am lo compainhon deu decebut a l-ostau deu decebador am los coffres, premeyrament .I. e ditz au decebor [*sic*] : « amic dos, sapies que .I. home d'Espainhe s-es alocgat en myn, a mon hostau, lo cau bou anar a Mech. Mas abans que et pace, et bou bailhar son tresau a gardar, lo cau es en .X. coffres, e asso a aucun bon home d-aqui atant que et retorni. Yo te pregui que per l-amor de myn que tu li bulhes gardar, car per la causa que yo sey e ey audit dire que tu es .I. bon prodome e leyau, yo no lo bulh punt bailhar ad autre que a tu. » — Endementre que la femne parlaue, bingut l-un coffre qui era bet e rique per defora e ben·pesant, lo cau era long deus autres e los autres binen darrey long. Lo qui decebut era no oblidet pas so que la femne l-abe deit, am bingut apres vn pauc deu petit coffre, eissy cum comandat ly fut per la veilhe. Aquet plen de faussetat, qui denegat agut l-argent, cant bit l-ome benyr a cuy abe decebut e retingut son argent, se doptet que sy los autres qui li bolent bailhar lur argent entendussent la demande d-aquest home que no ly bolussent punt bailhar l-autre tresau; per que, en continent que et lo vit, s-en anet en vert luy e ly ditz : « mon amic, e hont abetz atant estat? yo vos ey esperat tostempz per vos bailhar vostre argent; vinetz et prenetz so deu vostre que me leicheretz lonc tempz a ; car yo no bulh punt plus gardar, puys que [f°12v°] yo vos ey trobat. » — Aquet fut alegre e gauyos [f° 12 v°] e prengo son argent, e rendut gracias e merces. Cant la beilhe bit que aquet agut son argent, era se leua e ditz: « mon amyc, yo e mon compainhon no-n yram enbert los coffres per veder que fen tant, e nos los abansaram; atendetz nos plan e nos retornaram au plus totz, e nos gardatz plan so que vos auem aportat assi. » — Aquet decebador fut mot alegre e gardet plan so que abe recebut, regardant la femne e los coffres cant vindrent, per

aber meilhor botin, dont pot ben regardar sens fin. E, en tau engin, la femne fit auer au pelegrin son argent. » — Ditz lo deciple au mestre : « so fut merbeilhos engin e profeitable. Yo no cuteri pas que .I. philosophe agus sabut pensar plus subtiument que lo prodome agus son argent. » — Ditz lo mestre : « lo philosophe lo pot ben far per son engin naturau. » — Ditz lo deciple : « yo lo crey be, mas sy tu sabtz de aucun philosophe taus causas, digues m-en donc e yo lo retendrey en memorie. » — Lo mestre ditz : « sy farey yo :

Deu filh deu paubre home.

Et fut que .I. prodome agut .I. filh au cau no leychet res apres sa mort, sy no vne maison e biue en grant labor e en grant trabailh e aue paubrament sa sustance deu cos. Non obstant que et era en grant malayse e necessitat, et no bole punt bendre son hostau. Aquet enfant abe .I. besin qui desirabe fort de aber l-ostau de l-enfant per far la sua plus grande, e l-emfant [*sic*] per nulhe pregari que agus, no lo bole punt bendre ny per res. Cant lo rique home vit que no pode aber l-ostau, et comenca [*sic*] a penssa per cau engin ny art poire aber l-ostau de l-enfant. Tot iorn l-enfant lo plus que pode se fuge de la compainhia e famyliaritat de l-ome ric maubat. Lo ric fut dolent per sso que no pode decebre l-enfant. Bingut .I. iorn a luy e ditz : « enfant, yo te pregui que tu me prestes .I. cornau de ton cortiu per mon argent, car yo bulh gardar deius terra .X. tonetz d-oly, e no te farant nulh enpagz en res, e yo t-en donerey bon loguey. » — L-enfant, qui era de bona part, sens mau pensar, ly autreya e ly dona las claus de l-ostau a l-ome, lo cau fit vna fossa e enterret .V. plens [f° **13** r°] tonetz de oly e .V. de megz plens. Cant asso fut feit, et aperet lo yoen e

lo rendut las claus de l-ostau e ly ditz : « yo te bailhy las claus e mon oly, qui es dedens, e que lo gardes plan. » — L-enfant fut simple ; cutet que fus plen totz los tonetz ; los recebo en sa garde. Lonc tempz apres vingut que fut car oly en la terra. Lo rique home audit asso, ditz a l-enfant : « amic, oly bau ; ben sa e aiude me a desusterra mon oly que yo te bailhey en garde, e yo te pagarey plan ton loguey. » — L-enfant ly ditz que l-aiudera segont son pode. Lo rique no oblidet pas sa faucetat, ant amenet gens per estar testemonis cant prengut l-oly. Fudirent e tregurent l-oly deffora, e troberent que los .V. tonetz erent plens e los .V. megz plens. E apera l-enfant e ly ditz : « Amyc, yo ey pergut mon oly en ta garde ; tu me as pres faussamentz aco que tu me deues gardar e ey bailhat en ta garde ; yo bulh que tu me lo rendes. » — Cant agut asso dit, prengut l-enfant e si lo menet en la iusticie. Aqui demandet son oly. L-enfant no sabut que dire ny demandar que .I. yorn de dilacion per se conseilhar. La iusticie lo comdampnet, cum dreyt era. .I. philosophe y aue en aquera ciutat, qui era bon prodome e l-aperabent : Aiuda-caytiu. L-enfant s-ent anet a luy e ly demanda conseilh de son cas e ditz : « io sonc acusat de tau causa e no cey que facy, e asso es a grant tort. » — Cant lo philosophe audit sa demande, ly ditz si era acusat a tort o a dreit. L-enfant lo fit segur per son segrament que et era acusat a grant tort. Lo philosophe audit la vertat, n-agut grant pietat de l-enfant e ly ditz : « yo te deliurerey am la gracy de Diu, mas no failhes pas que tu no sies deman a la iusticie, eissi cum tu as pres lo respit, e yo sarey la e yo sustendrey la vertat e comfondrey leur faucetat. » — E eyssi fit l-emfant [*sic*] cum lo philosophe l-aue aconseilhat e mandat. L-endeman, au matin, bingut lo philosophe a la iusticie. Cant lo iucge lo vit, si l-apera sabi philosophe e lo fit acetyar apres luy. E, apres, la iusticie apera l-ome ric e l-enfant e comanda que recitecent leur cas, cum era estat lur feyt.

Sus que preguet la iusticie au philosophe que y atendus e [f° **13** v°] iucges segont son semblant. Quant las partides agurent dit tot lur cas, ditz lo philosophe : « iustici bou que los tonetz qui son plens que sien mesuratz cant y a de oly clar e cant d-espes ; eyssimedis deus tonetz megz, e asso que sien mesuratz plan. E sy tu trobes tant de oly espes aus demeys tonetz cum aus plens, creyes que et es panat ; e si tu non trobes tant aus demeis tonetz cum aus plens, mas segont so que y a d-oly, dont sapies que l-oly no es punt panat. » — La iusticy comfermet aquest iucgament e en tau maneira fut feit, e eissi fut lo ioen deliurat deu tirant barataire per lo conseilh deu philosophe. Cant lo pleit fut fenit, l-enfant rendut mot de gracies au philosophe. Lo philosophe ly ditz : « no audis tu pas yameis la paraula deu philosophe que ditz : no compres pas hostau d-aqui a tant que tu conoiches lo besin ? » — L-enfant ly respont : « nos l-abem abans que aquet y fus aubergat. » — Ditz lo philosophe : « abans lo bens plus tostz que tu y demores ampres luy, ny apres maubat besin. » — Lo deciple ditz : « ben appar que aquet iucgement es de philosaphe [*sic*] e asso es per la gracia de Diu. Per so pot ben estre aperat plan aquet philosophe : Aiudecaitiu. » — Ditz lo deciple : « aquo que yo audi m-esmau mon cor a plus audir. » — Ditz lo mestre : « e yo t-en direy de bolonteis e comenssarey :

De .I. rique home qui anabe per vne ciutat e pergut .I. sac.

Un rique home anabe per vna ciutat e portaue am lui .I. sac, au cau abe mille libres [1], e per dessus aquet medis

1. Dans le ms. il paraît y avoir eu d'abord : *lirres*. Chaque *r* a été remplacée par une *l*, d'où : *lilles*, les deux *ll* coupées par un signe d'abréviation. Je suppose que le copiste après avoir mis *lirres* a voulu se corriger en mettant l'abréviation habituelle de *libres* à savoir : *llrs* et un signe d'abréviation.

sac y abe .I. serpen ḍ-aur am los vilhz de peiras precio-sas que om aperaue yagonces ; e pergut tot ensemble aquet sac. .I. paubre home qui per aqui passaue, trobet tot asso e oc portet a sson hostau, e lo bailhet a sa moilher e li contet cum et l-aue trobat. Cant la femne audit asso, n-agut grant gautz e ditz : « puis que Dius nos a enbiat asso, gardam oc plan. » — Apres .I. pauc de tempz .I. home anant per la rue disent e cridant que sy nulh fus qui tau argent agus trobat e lo rendus, et aure .C. libres per son trabailh e om lo perdonere son maufeit. Aquet qui abe trobat lo tresau, audit aquetz crit, ditz a ssa moilher : « remdem [*sic*] aco que nos abem trobat e n-a- [f°14r°] [f° 14 r°]-uram .C. libres sens nulh pecat. » — Ditz la molher : « sy Dius vole que aquet qui a pergut aquet argent l-agus, no l-agussa pas pergut. Gardam so que Dius nos a donat. » — L-ome bole que fus rendut, lo cau agut grant pena abans que fus rendut, car la femne contra-disse tostempz. Mas otra la uolontat de sa moilhe fut ren-dut. Lo paubre home demandet so que lo crit abe promes. Lo rique home agut son sac cum era estat trobat e disso que .I. serpent semblant a l-autre ly failhe, e asso dise per maubestat, per so que no bole punt que l-ome agus la pro-messa qu-era feita per la cridada ; e lo paubre home dise que no n-aue punt plus trobat ny agut. Los de la ciutat hon-draubent [*sic*] lo rique home e despresauent lo paubre, tant que lo firent anar per dauant la iusticy e lo paubre tostempz dise que plus no n-abe punt agut ny trobat. Aquesta paraula fut contada per dabant paubres e dabant riques, tant que asso fut recontat au rey. Cant lo rey audit asso, si coman-det que lo rique e lo paubre e lo tresau fus menat e aportat dauant luy. Cant etz furent totz dabant lo rey, aperet lo rey lo philosophe qui aue nom Aiuda-caitiu e plushors d-autres sabies e los comanda que audissent la paraule deu rique e deu paubre. Ditz lo philosophe au paubre : « yo te aiuderey am l-aiude de Dyu. » — Ditz lo paubre home : « Dius sab

be que yo ne renduy tot so que ne trobey. » — Aladonc ditz lo philosophe au rey : « Sy vos platz de audir iucgament beray d-aquesta causa, yo vos direy. » — Cant lo rey audit aquesta causa, sy comandet que iucges. Adont ditz lo philosophe au rey : « Aquest rique home es bon e leyau, e no es pas causa credable que et degus demandar causa que no agus perguda. D-autra part et me semble que om deure ben creyre aquest paubre home que non troba plus que aco que et trobet e ne rendut ; car sy et fus maubat home, et no agura pas rendut so que rendut a e retornat, an hoc agura tot retingut. » — Ditz lo rey : « E que iuges tu donc d-asso ? » — Ditz lo philosophe : « Rey, prent tot lo tresau e dona au paubre .C. libres e lo plus que gardes tot, tant que aucun bindra que lo demandera. Car aquet de cuy es aquest [f° **14**, v°] argent, no es punt assi, mas lo rique home angue manda a la crida e digue que cride que si a degun qui aye trobat .I. sac am duas serpens, que et aure .C. libres. » — Aquet iugament fut mot plasent au rey e a totz los qui aqui erent de present. Cant lo ric home qui aue perdut lo tresau audit aquest iucgament, ditz : « bon rey, yo te dic en bertat que aquet tresau es men e que yo l-ey perdut ; mas per la causa que yo voly toler au prodome la promece deu crit, yo disi que .I. autre serpent me failhe encara, mas vulhatz auer mersse de myn e yo donerey au prodome so que lo crit l-a promes. » — Lo rey rendut lo tresau au rique home, e lo rique au paubre. Ayssi deliura lo philosophe per son cent e per son engin lo paubre. » — Ditz lo disciple : « Ben apar que asso es sens de philosophe cum par per aquest eychemple, e no es pas de merbeilhe so que Salamon iucga de duas femnes. »

Lo philosophe.

Lo philosophe ditz : « No entrepren pas viage am home

que tu no counoi[c]hes pas. Si aucum [*sic*] tu trobes qui demande de ton camyn, ont tu bas, digues que tu bas plus long que tu no seys ; e si porta lance va de [1] dextra e si porta espade va a senestra. »

Lo Arabian castigaue son filh.

L-Arabian castiga son filh e ly ditz : « va per los grans camyns, ya sie que etz sien plus loncz que los autres cen-teis ; pren piucelle per ta molher, ya sie que sye beilhe ; e sy porta tostempz ton paney en las cyutatz, ya sie que no y bendes tant cum aus autres locz. »

Ad asso respont lo filh e ly ditz : « pay, es vertat so que tu me dis deus grans camyns. Car yo te dic que yo e mon compainhon anabem a vne ciutat e era tart, pres deu solleyh [*sic*] cocant e erem long de la ciutat e troberem .I. cendey que nos semblaue que nos menere plus cort e dreyt, tant que sus lo cendey troberem .I. beilh home qui nos disso que aquet sendey menaba plus tost a la ciutat que lo grant camyn, mas aucune betz ba om plus tost per lo grant camyn que per cendey. Cant nos audirem aquo, nos lo tingurem per fou e leicherem lo grant camyn e pren-gurem lo cendey e no tornerem punt ny dessa ny dela [f°15r°] [f° 15 r°] e anerem tota la nuyt e no pogurem punt venir a la ciutat ; mas, si nos fussem anatz per lo grant camyn, nos fussem vingutz a meia nuyt en la ciutat. »

Ditz lo pay : « Asso nos debingut l-autre yorn quant nos anerem enta la ciutat per la grant vie. .I. fluby abe dabant nos e combine que lo passesem dabans que no poscussem anar en la ciutat. En tant que nos anabem nostre camyn, troberem que lo camyn parte en dus, e l-un anaue a la ciutat per la ribeyra e l-autre per .I. pont. Nos

1. De lecture douteuse.

encontrerem .I. velh home e autres am luy [1] que li demanderem la cau vie menaue plus dreit a la ciutat. Ditz lo beilh : « la bie de la ribeira eś plus dreita de vna legua que aquera deu pont no es. » — En anant nostre camyn, nos nos truferem de l-ome beilh, cum vos firetz deu vostre, e nos tirerem lo camyn de la ribeira, e l-un de nos fut negat, l-autre pergut son rosin, l-autre pergut son fardeu, los autres passerent a grant pena et totz furen moilhatz e firent grant dou [2] per leurs compainhons que aben pergutz. Los autres e lo bilhart anerent per lo pont sens auer nulh dampnacge ni destorby, e troberent aquetz qui plorabent a la riba deu fluby lo dampnage que auen feyt. Lo beilh home ditz ad aquetz qui plorauent : « vos autres qui fetz dolor, sercatz vostra perda au fons deu fluby am rastetz e am cordes, car si vos fussetz vingutz am myn au pont, et no vos agus punt eyssi debingut. » — Etz dissoren que oc firent per que etz bolent acorssar lo camin. Ditz lo beilh : « Aras etz vos plus destardat [*sic*] que nos. » — Aqui leicherent aquetz e s-ent intrerent en la ciutat.

Tau es lo proberby que om ditz e io ey audit : meis bau anar la longue vie en paradis que far corta bie e anar en infern. »

De dus borges e d-un billan anant lur camyn.

Dus borges e .I. vilan [3] que anaben a Mech per lurz negossis, tant que furent compainhons de despens per tot lo camyn d-aqui pres de Mech. Adonc los failhit las vitailhes tant que no los [4] demoret que .I. petit de farine de que etz fissent .I. pauc de pan. Dizent los marchans : « et nos comben que [**fº 15 vº**] nos trobam maneira de

1. *e a. am l.* en marge avec renvoi là où nous le mettons.
2. *g. d.* en marge.
3. ou *villan*, car la première *l* peut être cachée sous une enluminure.
4. Ici *en* gratté.

torre a nostre compainhon lo pan, car nos no-n abem que petit e em en grant dongey de mengar ; e si faut que nos prengam conseilh que lo pan nos demore e que nos lo mengam. » — Prengurent conseilh que etz coirent la farine e ne faren pan. Eissy fut. No y agut que .1. pan, e dissorent : « Nos faram coyre aquest pan et, interim que coira, nos dormyram, e aquet qui fara plus bet sauneilh, d-aquet sera lo pan e lo menyara. » — Asso fut ordenat per decebre lo villan, que simple home era, que cant et dormyre, que lo pan li fus panat e myngat. Lo billan, qui fut maubat, s-ent penset autant de lur barat, que cant etz furen a dormyr et se leuet e tregut lo pan deu fourn abans que fus cuyt e lo menga e, cant l-agut mingat, s-ent tornet coqua. L-un deus marchans se reueilha e se leua cum si era tot espauentat deu sauneilh e apera son compainhon. Ditz l-autre : « e que as tu ? » — « Yo te direy : yo ey feit vn merbilhos sauneilh. Yo sauneilhauy que me semblaue que dus angels oubrent las portas deu ceu e me prenent e me metent dabant Diu. » — Ditz son compainhon : « merbeilhos sauneilh as tu feit. Yo te direy : e yo ey sauneilhat .I. autre sauneilh mot merbeilhos, que dus angels me prenent e fazent la terra fendre e me metent en infern. » — Lo villan audit tot asso que aquetz disent e et faze cum si dorme. Los borges, qui bolent l-autre decebre, sonerent lo e lo reueilherent. Lo bilan se leuet cum si fus tot dormilhos : « e qui etz vos autres qui me sonatz ? » — « Nos em tons compainhons. » — Ditz lo vilan : « et cum etz vos autres tant leu tornatz? » — « Cum » — disent los autres. — « Yo vos direy : yo ey sauneilhat que dus angels ne portaba [*sic*] l-un de vos dus e obre las portas de paradis e lo menabo [*sic*] dabant Diu ; e dus autres angels prenent l-autre e obrent la terre e lo meten en infern. E quant io by asso, io cutey que yameis no bingussetz assi. (Cant) adonc io me leuey e myngey lo pan. » — [f° 16 r°] « A, — ditz lo pay a son [f° 16 r°] filh — eissi ne debingut

ad aquetz qui volent concagar lur compainhon e furent decebutz per leur engin. »

Ditz lo filh : « Ad aquetz debingut eissy cum om ditz en proberbe : qui tot couoite tot oc pert. Asso es eissi cum la nature deu can, e aquetz enseguirent eissi. Car l-un can bou torre la biande a l-autre. Mas si taus iens agussent la natura deu cameu, etz enseguissent meilhor natura. La natura deu cameu es tau, que cant om done a mengar a plushors ensemble, l-un no menyara punt sens l-autre d-aqui a tant que totz mengent ensemble. E sy .I. d-etz es malau que no pusque mengar, nulh no myngera que aquet no sy fora d-aqui e de lur compainhie. Aquetz borges, pus que etz volent prendre lur sustance am lo paubre home, etz degussent auer pres natura de meilhor vesty, car per lur maubestat etz pergurent lur viande. Mas yo vory que los fus debingut cum fit au cordurey deus drapz deu rey, qui fut plan batut de bastons. »

Ditz lo pay au filh : « aras me digues, mon filh, que te disso ton mestre, ny cum era debingut au cordurey. Car ataus causas donent grant recreacion a l-ome per las audir. »

Deu cordurey deu rey.

« Mon mestre me dit que lo rey aue .I. cordurey qui ly tailhaue diuers drabz en diuers tempz. Aquet cordurey aue diuers bayletz qui cozent ben totz so que lo cordurey tailhaue. L-un d-aquestz aue nom : Feytot, e passaue los autres de son mestey. Lo rey enbia per sercar son cordurey en contra vna festa sollempna e ly comandet que ly tailhes per luy e per sa famile [*sic*]. E per que lo cordurey se auances plus totz, lo rey comandet a .I. son cambrey que se dones garde sus los bailetz e que los bailhes a menga e tot so que los failhis. Se deuingut per .I. iorn que lo cambrey los donaue a menyar pan caut e mel am autres viandes, e aquetz que aqui erent presens comence-

rent de menyar. Endementre que etz menyauent, ditz lo cambrey : « per que mynyatz vos autres dabant que Feytot no sie assy ? » — Ditz lo mestre : « no lo atendetz punt, car puys que et no es punt assy, no menyara pas de 16v°] [f° 16 v°] meu. » — En apres bingut Feitot e ditz a sons companhons : « per que auetz vos menyat sens myn e no me abetz punt gardat ma part ? » — Ditz lo cambrey : « lo mestre a dit que per so que tu no eres punt assi, tu no menyeres punt deu meu. » — Aquest se taise e se perpence cum et en poire pagar son mestre. Cant lo mestre no fut punt a l-ostau, Feytot ditz au cambrey segretamentz : « mon mestre es aucuna vetz frenetic e pert lo cent e bat, frape sens mesura ad aquetz qui sont a l-entorn de luy. » — Ditz lo cambrey : « sy yo sabi l-ora de sa malaudie e cant et y entre, io lo liguery fort, affin que et no fis folie. » — « Seinhe, — ditz Feytot, — cant vos lo ueyratz regardar dessa e dela e batre la terra de sas mans e leuar de son sety e prendre la taula en que se cey, aladonc sapiatz que et comence de entrar en sa frenesie e si vos no vos gardatz, et vos frapara de .I. vaston en la testa. » — Apres aquestas paraules, Feytot prengut las tailhans e las chachet. Per .I. iorn, son mestre no las pode punt trobar e las comenssa a serca dessa e dela e no las pode punt trobar. Sy comensa a frapar de sas mans en terra per las sercar, e se leue, e remuda tot so qui era deius sin e prengut la taula en que et se setiaue. Cant lo cambrey vit asso, aperet totz sons bailetz e seruidors e los comandet que prengossen lo cordurey e que lo liguessent fort e batussent tant que yameis no agus talent de batre los autres. E lo cordurey cridabe e demandaue que aue feit per que etz lo batem [*sic*] eissi, e et se caraue e los autres batent plus fort. Cant etz furent lassatz de lo batre, etz lo destaquerent. Apres maudit sa vita. Apres asso grant pausa, cant fut refreidat, et demandet au cambrey quinha causa abe et

maufeit. Ditz lo cambrey : « yo te direy : Feytot, ton diciple, me disso que tu perdes aucune betz ton cens e que tu debens rauyos sy no que om te ligues, e om no te pode punt tenir, e que fusses ben batut. E per sso yo t-ey ligat e t-ey batut. » — Cant lo cordurey audit asso, et apera Feytot son deciple et li ditz : « mon amic, cant me bis tu arauyos e fora de mon cens ? » — « Mestre, cant vos dissoretz que yo no menyery punt deu meu. » — Cant lo cambrey deu [f° 17 r°] rey audit asso e los autres, si comenserent fort d-arrire e dissorent que l-un s-ere ben trufat de l-autre. » — Ditz lo pay : « aquet l-aue be deceruit ; car sy aquet agus feyt aco que Moyses comandet, que om ames son prosme eissi cum luy medis, et no ly fus punt aco debingut. »

I. *Saby.*

Un sabi castigaue son filh e ly ditz : « garde que tu no metes nulh blayme dessus ton compainhon, ny a ton fylh ny seruido, que no te auengue eyssi cum et debingut a dus menestreys dauant lo rey. » — Ditz lo filh : « pay, digues me cum fut, ny cum los debingut. » — « yo te direy, — ditz lo pay.

De .I. menestrey.

Un menestrey bingut a la cort deu rey. Lo rey l-apera e lo fit asetiar am .I. autre menestrey a omar. Lo promey agut grant enbeye sus luy per causa que lo rey e totz los de la sala lo presaben plus que l-autre. Lo premey menestrey se penssa que et fere vergoingna a l-autra [*sic*] e l-en fere fugir. Aquest prengo totz los os de la carn e los metut tot chiau dauant son compainhon. Cant deburent ostar las toilhes, prengut los os et mostret au rey dabant son compainhon e ditz : « seinhor rey, mon compainhon a

mengat la vestiture de totz aquestes os. » — E asso dise per far ly bergoinha. Lo rey regarde aquet fort, e aquest ditz au rey : « Seinhor, io ey feit so que natura requert e demande : yo ey menyat la carn e ey leychat los os ; mas mon compainhon a feit la natura deu can, car natura de can es que menya la carn e los os e no leicha res. »

Lo Arabian.

Lo Arabian castigaue son filh e ditz : « si tu bas en biacge am aucun compainhon, ame lo eissi cum tu feis tu medis e no pences punt a decebre a degun que tu no sies decebut, eissi cum ne debingut aus dus borges e au vilan, cum dessus es estat dit. »

Lo philosophe ditz.

« Honore lo mendre de tu e ly done deu ton, eissi cum tu vos que mayor de tu te hondre e te done deu son. »

.I. autre philosophe ditz : « mot es deshonesta causa de home abar e bona causa es de home meyan large. » — Ditz lo diciple : « fey me assauer que es abar e large e fou 17 v°] [f° 17 v°] large. » — Ditz lo pay : « qui done a cuy deu donar e reten so que deu retenir, aquet es large. Qui reten so que om no deu retenir es auar. Qui dona ad aquetz a qui om deu donar, e qui dona ad aquetz a qui om no deu punt donar, aquet es fou large. »

.I. autre philosophe ditz : « meis bau vn pauc de bon cor, que vna plena meison d-aur e d-argent. »

.I. autre philosophe ditz : « aco es profeitable qui per grant cens hom n-a pas trop astiuament. »

.I. autre philosophe ditz : « no prengues pas garde a plus rique que tu, que tu no y pergues ; mas prengt gardde au plus paubre que tu ; e que ne rendes gracies a

Diu per ta paubretat, e no te orgulhisses pas per ta riquece. »

.I. autre philosophe ditz : « si tu vos auer en aquest mon tan que te soffira a ta natura, no te comben punt grans causas asemblar ; e si voles sadora lo corage deu coueitos, totas las riquesses qui son au mon no lo poirent acomplir. »

.I. autre philosophe ditz : « no te acompainhe pas a cause deffailhent, e no te met pas darrey cause creichent. »

.I. autre philosophe ditz : « qui mesuradament despen sons bens, son[1] eretacge[2] li dure(n) longament. »

.I. autre philosophe ditz : « qui vou relinquyr lo monde, garde ce que no retengue nulha causa de sa partide. Car tant bau, si oc fey, cum sy escancce lo fut en las pailhes. »

.I. autre philosophe dit : « qui assemble tesaur e bens e trabailhe fort, et se vota en beilhesse ; e au darrey, cant et pert so que a acemblat, mor de dou. » — Lo deciple ditz au mestre : « me laudes tu de acemblar bens ? » — Ditz lo mestre : « o io, per los aquerir iustamentz e despendut en bon vsage, e no lo leiches pas en tresau. »

.I. autre philosophe ditz : « no desires pas las causas de l-autruy, ny no te doles pas de las causas qui pergudes son. Car per dou om no recubra pas las causes e per sso om ditz de .I. auseu qui aprengo a .I. villan .III. sabiesses.

De .I. auset.

Un home habe .I. bergey au cau corrent plushors arrius per lo meiloc de las erbas berdes ; et, per la beutat deu loc, se assemblerent los auzets e cantauent delectable-

1. *s* finale grattée.
2. *s* finale grattée.

ment tant que debingut per .I. iorn que l-ome era trabailhat e se repausaue en son yardin .I. auzet se estaue sus 18r°] .I. aubre [f° 18 r°] e cantaue doussament. Cant lo bilan l-agut audit e vist, et tendut en [1] .I. lac e fit tant que lo prengut. Ditz l-auzet : « per que prens tu tant grant pene de me prendre ? Cau profeit cutes tu auer de ma preyson? » — Ditz l-ome : « yo ey grant desir de audir tant solamentz ton cant. » — Ditz l-auzet : « aco es per nyent, so que tu feis, car yo no cantarey punt ny per promessa ny per argent. » — Ditz l-ome : « Sy tu no cantes, io te menyarey. » — Ditz l-auzet : « cum me menyaras tu? Si tu me cois en aigue, que vara .I. tan petit mosset ? E la carn sera dura. E si io sui rostit, encaras sarey io meis dura. Mas si tu me leiches anar, tu y auras grant profeit. » Ditz l-ome : « cau profeit y aurey io ? » — Ditz l-auzet : « io te mostrerey .III. maneiras de sapienca [*sic*] que meis te barant que la carn de tres vedetz. » — Cant l-ome fut segur de sa promesse, et leichet anar l-auzet. Adont ditz l-auzet : « la promeira maneira de sapienca es : no creyes pas tot cant que tu autz. La segonde es : que tu tengues ben so que tu as. La terce : no fesses punt dou per ta perda. » — Cant l-auzet agut asso dit, et s-ent volet haut sus .I. aubre, e ditz dossamentz en sa cansson : « benedeit sie Dius qui te coubrit los vlhs e te tollut sapiensse ; car si tu agusses ben regardat dedens mon bentre, tu y agusses trobat vne iagonssa de vna onssa pesant. » — Cant l-ome audit asso, et comenssa a plora et a batre sas mans, per sso que cutaue que l-auzet dissos bertat. Ditz l-auzet : « per que as tu oblidat aco que yo t-abi deit ? E no te dissui io que no credusses pas so que audires ? Cum creys tu que yo aie iagonce dedens mon bentre deu pesant de vne onssa, car io no pezy pas tant ? E si te dic que tu no te doles pas si tu perdes aucuna causa, per que te doles

1. ou *eu*.

tu si io ey vne iagonce dedens mon bentre ? » — Cant l-auzet agut eissi trufat lo vilan et s-ent bola. »

Lo philosophe castigaua son filh.

Lo philosophe castigaua son filh e ditz : « legis tot cant que tu troues, mas no credes pas tot cant que tu legis. » — Ditz son filh : « yo cresi ben que no sie pas vertat so que om vota en los libres. Car segont asso, ey io trobat en los libres de philosophie e en proberbes que motz de aubres sont maubatz e totz no portent punt de fruyt ; e beucop son de fruytz, mas totz no son pas bons a menyar. »

Deu bouey.

L-Arabian castigua son filh e li disso : « qúe no leiches pas so [f° **18** v°] que tu potz aras aue per so que es a uenir e que tu no pergues l-un per l-autre, eyssi cum abingut au lop de la causa que lo vilan lo prometut. Car om ditz de .I. bouey qui era au camp am sons beus qui no anaben punt dreit lo camyn, e et disso aus beus : « be que mau lop te pusque menyar ! » — tant que lo lop audit asso que lo boey abe dit. Atendut que lo boey agus deligat. Apres lo lop ditz au boey que ly bailhes los beuz qui donat li aue. Lo boey ditz que no era pas eissi e que et no aue punt iurat que tau fus que los agus. — Ditz lo lop : « io debi auer so que tu me as promes. » — Au darrey se acorderent que etz debent anar au iucge. Anant leur camyn encontrerent la done de bolp, sabi e discreta, la cau disso : « e ont anatz vos autres ? » — E etz conterent leur cas tot au lonc. Ditz la dona de bolp : « per nyent anatz vos autres sercar autre iucge, car io vo-n direy veray iucgament ; mas leichatz me parlar promei am l-un e apres am l-autre de conseilh, e si no vos pusc acordar sens anar

dabant lo iucge, la centencie no sera punt manifestade, sino io ne farei iucgament en comun. » — Los caus totz furent d-acort. Lo reynard parlet promey au boey e disso: « done me vne galina e a ma moilhe vna autre e tu auras los veus. » — Lo vilan ly autreya. Apres la bolp parlet am lo lop e li ditz : « mon amic, per tu vulh io plan parlar, si io sey, car tu l-as plan desseruit. Io ey tant parlat am lo villan que si tu li leiches menar sons veus en patz, (que) et te donara .I. fromage deu gran de la largo de .I. esc[u]z. » Lo lop ly autroya. — Ditz la bolp : « leissa mena au boey sons beus e io te menerey au loc ont los fromages son, per causa que io vulh que tu te causisques lo cau que tu boras. » — Lo lop, qui fut decebut per las paraulas dosas de la bolp, leichet anar los beus e lo vilan en patz. La volp ditz au lop : « anem aqui on son los fromages. » — E menet lo dessa e dela, fora de camyn, desbiant lo tant que poscut, e lo menet de nuytz escura tot dreit a .I. pust fort pregont. Cant etz furent sus lo born deu putz, la bolp li mostret la forme de la lune, de meya plena, qui luze au fons deu putz e li disso : « assi es lo fromage que io t-ey prometut. [f° 19 r°] Debara lains si te platz e menga tant cum te plaira. » — Ditz lo lop : « Debara tu promey e l-aporta am tu assi, e si tu no lo potz aportar tot solet, io te yrey aiudar e farey so que tu me diras. » — Eissi cum etz parlauent, etz virent vne corde pendent au putz, e en cascun cap y abe vna seilhe pendent en tau engin que cant l-une era bas, l-autre era haut. La volp vit e, counoissent ven l-engint, era s-ent intra en l-une seilhe, a la requesta deu lop. D-aqui au fons, era se sente ben secura de son cas. Cant lo lop bit que no portaue punt lo fromage, ditz : « per que no portes tu lo fromage ? » — Ditz la bolp : « mon amyc, iameis tu no vis tant bet fromage, ny tant grant que io no lo pusc punt portar. Mas ben tu assi, cum tu me as promes, e me aiuderas a lo portar. » — « E cum farey io ? » — Ditz la bolp : « intre en aquera seilhe cum io ey feit en

aquesta, e tu bindras assi. » — Lo lop intra dedens, tan totz fut au fons, per so que et era pesant e grant. L-autre seilhe fut tant leu defora e la bolp sailh defora de la seilhe. Ditz la bolp: « menya deu meilho a ton plase. » — En tau maneira lo lop pergut los beus e lo fromage. »

Lo Arabian.

Lo Arabian castigaue son filh e li disso : « no creyes pas tot lo conselh que tu audiras d-aqui a tant que tu l-auras esproat en aucuna causa si et es bon ou no, que no t-en auengue so que debingut au leiron qui sabut lo conseilh de .I. seinhor de son hosstau [1] » — Ditz lo filh : « pay, digue me cume [*sic*] ly deuingut. » — Ditz lo pay :

De .I. leiron qui puyabe aus hostaus.

« Et me fut dit que .I. leyron ana en l-ostau de .I. ric home per panar, e puyet haut en vna fenestra de l-ostau per vna chamyneia, e escotet si negun beilhabe en l-ostau, e audit que lo seinhor disso a sa moilher : « digues me tot doussamentz e demande me dont me podent venir tans grans bens cum io ei e digues me oc tot haut, que om pusque entendre dont tant de bens me podent venir, e pregue me que io te oc digue per que om sapi que nos abem deu ben. » — Aladonc la moilher li disso en hauta butz : « seinhor, io me doni merbeilhe dont vos ben tant de riqueces, que iameis vos no furetz marchant. » — « Moilhe, — disso l-ome, — guarda tu plan so que Dius te a donat e fei ne ta boluntat, e no me demandes pas dont tant grans vens me son vingutz. » — Asso [f° 19 v°] la molher no oc fase punt sino que per cause que son marit li abe

1. Mss. : *hos-stau*, *stau* à la ligne.

mandat que li dissos, e era li demandaue plus fort. Dont a la fin, eissi cum si l-ome fus constrentz de li dire per sas pregaris, disso a sa moilhe : « garde be que tu no digues pas a degun nostres segretz, ni nostres conseilh [*sic*], car yo te direy : yo sonc estat .I. leiron mot merbilhos e subtiu. » — Ditz la moilhe : « cum potz tu auer feit tant segretamentz e gainhat tant grans vens que tu no ayes iameys agut nulh corros ny reproche de res que aies panat ? » — Ditz lo marit : « .l. mestre que io abi me aprengo .I. charme que io dyzy cant montaui sus los hostaus. E cant io beni a la fenestra, io preni lo ray de la lune en la man e disi mon charme .VII. vetz, e dizi : — Saulem, — e deuaraui seguramentz sens perilh e preni cant que trobaui en l-ostau de bon, e cant io abi tot pres, io rebeni a l-aray de la lune e redisi lo charme .VIl. vetz, e montaui en tot aco que aui pres e lo portaui en mon hostau. Per tau engint ei io eissi conquestat tot mon aur e mon argent. » — Disso la femne : « tu as plan feit que me oc as dit, que canc io aurey .I. filh, io ly apendrey aquet charme que et no sie paubre. » — Disso lo seinhor: « leisse me dormyr, car io vulh dormyr e vulh pausar. » — E asso era tot per meilho enganar lo leiron. Lo seinlhor [*sic*] comence de froncar eissi cum si et dormysse fort. Lo leyron qui aquestas paraulas agut audides fut alegre e comence de dire lo charme e lo disso per .VII. vetz e puys metut sas mans au ray de la lune e leichet las mans e los pes anar fora de la fenestra e cadut dedens l-ostau e donet tant grant cop en terra que ce romput la cuyche e lo bras, tant que comenset a se plainhe. Lo seinhor qui audit lo cop, cum aquet qui arres non sabe, ditz a la moilher : « qui es aco qui es cadut ? » — « Seinhor, io no ssey. » — Ditz lo leyron : « io sonc lo meichent [*sic*] leyron qui sonc assi cadut per taus maubasas paraulas cum io ey audit e mot decebables. » — Ditz lo filh au pay : « benedeit sies tu qui tau me as enseinlhat [*sic*] a

esquibar los maubatz conseilhs que io no tombi en semblant cas. »

Vn philosophe ditz

[f° 20 r°] Un philosophe ditz : « garde te deu conseilh d-aquetz qui son plens de bantance per costume. » — .I. autre philosophe ditz : « no creyes pas lo conseilh d-aquet qui te amonesta que apprenggues[1] lo ben feit d-autruy qui retrone dabant los vilhs d-aquet qui tot bey e acuse. » — .I. autre philosophe ditz : « si tu es en aucun ben e hauno, no pecques pas per aco, car .I. grant ben es ben totz deminuyt e pergut. » — Lo deciple vingut a son mestre e ly ditz : « mestre, lo philosophe deffent de denegar lo qui fey ben ? » — Ditz lo mestre : « qui denegue lo qui ly fei ben, et denegue Diu e aquet qui no hobeditz pas au rey qui es bon, aquet es inhobedient a Diu. » — Ditz lo disciple au mestre : « fey me entendre cum ny come asso se pot estar. » — Ditz lo mestre : « nu[l]h ben no ben de creature a creature, si no ben de Diu. Car eissi cum aquetz qui se destrement fora deus feitz deus factors qui fen las sciences, tot eissi etz se destrement de Diu. » — .I. autre philosophe ditz : « qui mau ditz de rey et es plus a blaymar. Dius leisse plus longuamentz durar lo temps e lo regne de .I. rey qui tant solamentz pecca en sa propie perssone, mas que autrementz sie bon e debonayre a sons subgeytz, que no fey de .I. rey iuste en sa persona si et es maubas e crudeu aus de son regne. » — .I. autre philosophe ditz : « ten dreita iustice entre los homes e etz t-amerant e no hastes pas de rendre lo gasardon a a[u]cum [*sic*] deu ben ou deu mau. Car si et es ton amic, et regardara a tu plus longament, e si et es ton ennamic et te temera plus longament. »

1. Mss. : *apreng-gues*, *-gues* à la ligne.

De .I. rey qui era de Grecy.

Platon reconta aus libres deus prophetes que .I. rey era en Grecy qui era beilh e era mot crudeu a totas gens, tant que ly surbingurent per totas partz grans batailhas en contra luy que no sabe, que far, dont n-era mot esbait. Sus que volut saber per que Dius l-enbiabe tau percucion. Mandet totz los philosophes qui erent en son pais et en tot son regne, que bingussent a luy. Cant etz furent totz asemblatz, lo rey ditz : « e vos autres, no vedetz pas tant d-a[r]mas cum se fey en contra myn per tot mon pais e en contra vos autres ? Io cresy que asso sie per mons pecatz debingut. Mas si aucune cause es a myn per [f° 20 v°] (per) reprendre, digatz me lo, car yo l-amendarey deu tot a mon poder e a vostre iugament. » — Respont .I. philosophe : « deus peccatz qui son en vostra persona no sauem nos nulh de nos autres, ny no sabem punt so que es a benir sus vos, ny sus nos autres ; mas sapiatz que en vn pays pres d-assi demora .I. saby home qui a nom Mariam, qui parla per lo Sant-Sperit ; enbyatz a luy aucun de vostres philosophes e et vos enbiara ben a ssaber aco que vos a endeuenir en tota vostra vita. » — Lo rey y enbiet .VII. de sons philosophes. Cant aquetz furent en la ciutat ont lo sabi sole demora e habita, etz troberent vne grant partide [de] la bille degastade. Los caus demanderent de l-ostau de Marian ny et ont era. De que om los disso que et e motz d-autres sabies eren anatz en armitacge au desert. Cant aquestes audiren aco, anerent a luy a l-armytacge. Cant lo sabi home los vit, incontenent los disso : « vinetz sa, vinetz los sabis deu rey inobedient ! Dius ly a donat plushors nacions en sa garde de las caus et no es punt dreyturey gouuernador, ans a estat trop crudeu. Diu, qui a feit luy e sons subgeitz de vne medisse matery e qui longuement a souffert sa longue

folie e demesurade fellonye, l-a amonestat en mantes maneiras de corrections per que et se conuertisse, de que no a punt volut audir. Mas au present ly a amenat a sa fin vnes gens estranges e crudeus a sa mort per sons maus e crudelitatz. » — Cant lo sabi agut asso dit et se caret. Los philosophes qui audirent tot asso furent mot esmerbeilhatz e totz los autres qui aqui furent. Quant vingut au tertz iorn, los philosophes prengorent congeit per etz anar enta leur repaire. Lo sabi disso : « per lo Sant-Sperit, anatz vos en de part Diu, car vostre seinhor es mort, e Dius a mes ia .I. nouet rey en son loc, per que et sie leiau e dreiturey gouernador e debonayre a sons subgeitz. » — Cant los philosophes qui aqui estabent audirent aquestas noellas per etz mot amaras, los tres demorent am lo sabi home, e los quatre s-ent anerent en lor pais e trouerent que vertat fut so que l-asabi abe dit ny recontat per lo Sant-Sperit.

De .I. familiar e de son pay.

L-Arabian ditz a son filh : « no demores pas en la ciutat [f° 21 r°] deu rey qui es de plus grantz despens que no bau sa terra, car om ditz que .I. rey am lo conseilh de sons barons metut e fit son recebado .I. de sons famyliars, lo cau sabe las arrendas e lo domaine deu rey, e que recebus e agus en gouernance tot son reiaume per rec(r)ebre. Tant que aquest aue .I. fray qui demoraue en autre pais, en vna ciutat qui era riqua, lo cau era poichant marchant. Cant lo marchant sabut que son fray fut abanssat en tau maneira, et s-en vingut enta son fray, seruidor deu rey, be montat e abilhat, e cant aquet fut pres de l-ostau deu rey, enbiet .I. seruido envert son fray cum et era aqui per lo veny beder. Lo fray tan tost pren seruidors e gentius homes de l-ostau deu rey e bingut reculhir son fray en gran estat e firent vona cara. Apres, aquet recebado anet au rey

e ly reconta d-aucunes materis tocant aus feitz deu rey, entre las caus hubrit au rey cum son fray era bingut per lo beder. Ditz lo rey : « sy ton fray es vingut e bou demora en ma terra, io ly carcarey comunaument en tu tota ma terra en garde, e si et recep lo trabailh e la cura, io ly donarey en aquesta ciutat grans pocessions, e li leisserey costumas e autres causes qui deuent a myn venir ; e cant et s-ent vorra anar en son pais, io lo bestirey de vestidures de diuersses maneiras. Et tu que li doneras tot so que mestey ly fey. » — Cant et agut audit las paraules deu rey, et s-ent vingut a son fray e ly reconta tot cant que lo rey ly aue deit e promes. Ditz lo fray : « si vos que io demori am tu, mostra me cum grandes son las receptez [*sic*] deu rey. » — Aquet li mostret tot. Apres lo fray ly demandet quins despens lo rey faze. Et li disso tot e contet que tant se montaue los despens cum la recepta, e eissi conterent tot entre etz. Lo marchant disso a son fray : « mon amic e fray, io vedi que los despens se montent tant cum la recepte de sa renta. Si batailhe o aucune cause surbent au rey, de que pagara et sons barons ny on pendra [*sic*] et argent ? » — Ditz : « io me dopti que mon argent fusse [f° **21 v°**] partide de aquet conseilh, e per asso, io te comandi a Diu, car io no bulh plus demorar assi. »

Ditz lo philosophe deu rey.

Ditz lo philosophe : « lo rey es semblant au fuc, car si tu es pres deu fut, tu te ardras ; si tu es long deu fut, tu auras freit. » — Ditz lo filh : « pay, si io cresi las paraulas deu philosophe, io no serey pas famyliart deu rey. » — Lo pay respont : « filh, io te dic que playre a la voluntat deu rey, es lo subiran e principau cens. » — Ditz lo filh : « pay, enseinhe me cum comben que io serui lo rey, que io pusqui plazer a lui cum sabi e cum plan enseinhat. » —

Ditz lo pay : « ad asso far, faut mot de causas necessaris que io no ey pas en memori e per venture si io te lo desi, te tornere en enuy. Mas .I. petit t-en direy de beucop de causes que y comben e si sont vtilles [1], si tu las aretens. » — Ditz lo filh au pay : « io ey mas aureilhes adressades per beucop de causas a audir, per que io desire de las audir, e per sso vos pregui que me digatz so que m-abetz promes. » — Ditz lo pay : « qui vou estre famyliart deu rey, et comben auer de l-uilh deu cor que, cant et ben dabant lo rey, que et pusque longament estre e que no se cede punt d-aqui que lo rey li comande, e que no parle punt tant d-aqui que tempz sie e no y demores punt si lo rey no te comande a demora, e leiaumentz que tengues conselh e tostempz que sies entendiu a audir so que lo rey te dira e que no combengue pas que lo rey te lo digue duas betz sa boluntat. Fasses tot cant que lo rey te comandera. Garde te be que tu no mentes e atau seras tu obedient a luy, e no t-acompainhe en home que lo rey bulhe mau. Cant tu auras aur e autras causas motz, per auentura no te vindra pas motz autres grans profeitz deu rey. » — Ditz lo filh : « grant enugz es de seruir a rey de qui ont profeit no y ben. » — Ditz lo pay : « asso es debingut aucune betz e per sso comande lo philosophe que om no demore pas trop longament en seruice de rey. Qui serb rey e res no conquesta en son seruice, et pert aquest mon e l-autre. » — Ditz lo filh : « per que as tu oblidat a me dire come hom deu menyar [f° 22 r°] en taula dabant lo rey ? » — Ditz lo pay : « io no l-ey punt oblidat a dire car et no es pas aduercitat de mynyar dauant lo rey e en totz locz. » — Ditz lo filh au pay : « digues me donques cum om deu menyar per tot. » — Ditz lo pay : « cant tu auras lauat tas mans per mynyar, no toques res d-aqui a tant que ayes mynyat, si no tant que ta viande ; no menyas pas deu pan

1. Mss. : *vtil-les*, *les* à la ligne.

d-aqui a tant que autra biande bengue sus la taula, que om no digue que tu es impacient ; e no botes pas tant grant morset en ta voca que te tombe sus la taula, que om no digue que tu sies gloton aperat. No passes pas lo morcet d-aqui a tant que sie plan chapat, per sso que tu no esttangles [*sic*] e no bebes pas d-aqui a tant que la voca sie buyta, que om no t-aperen pas friant ; no parles pas tant que tu auras lo morcet en la uoca, que aucune cause no entre en lo garguetet, que cie cause de ta mort. Si tu beis .I. bet mocet dauant ton compainhon, no lo prenges pas, asso sere villanie. Apres menyar laua tas mas, car so es sana causa, car per sso s-afolent los vilhz de motz de gens que los voichent sens lauar e an las mans ordes. » — Ditz lo filh : « si aucun me conbide a dinar, cum respondrei io ? ly autreyerey io tan totz ou no ? » — Ditz lo pay : « fei eissi cum las autoritatz deuz ludius lo comanda [*sic*] que ditz que si aucum te pregue de menyar, regarde sa persona, car si es grant persone, autreye ly tan totz sens demore ; en apres, segont que ere sera, a la segonde o a la terce betz. Om troba de Habraam que et se estaue .I. jorn dabant sa porta, et vit .III. angels trespassant per dabant luy en forme d-ome, et los prega mot honestament de demora en sa mayson, Aquetz birent que era home de grant balor, lo bolurent complaser e firent tot so que et bolut. Habraam los fit lauar los pes e apres los fit mynyar e repausar a lur plaser. » — Ditz lo filh : « cant io serey en aucune persone a menyar, que farey io ? Menyarey o pauc o pro o trop ? » — Ditz lo pay : « menye asses ou pro ou pauc. Caur [*sic*] si et es ton amic, per ton menyar et sera youyeuz ; sy et es ton enamyc, et sera dolent. » — Cant l-enfant audit tot asso, se prent a rryre e ditz : « et me 22v°] soben de .I. mot que io [f° 22 v°] audi vne vetz de Mimont lo negre, que .I. beilh li demanda cant be et poire menyar de bianda, ny de la cau meis, o de la sue o de l-autruy. Respont e ditz : « plus de l-autruy ; io menya-

rey mon bentre plen tant que poirey o plus. » — Lo beilh ditz : « tu recordes paraule de gloton. Necgligens tostempz son trufadors e cum plus om ditz de etz, plus om y trobe que dire. » — Ditz lo filh : « mot me platz de audir parlar de luy, car tot cant que de luy es, no es que derresions ; e si tu de sons ditz o de sons feitz as aucune cause en memorie, digues m-en en loc de don. » — Ditz lo pay : « si farey io.

De Maymonde.

Lo seinlhor comanda vne nuyt a son seruido Maymonda que sarres la porta. Lo seruido era necgligent e no ce pode punt leuar e dize que la porta era clausa. Lo seinhor ditz : « Maymonde, fei que la porta sie de matin oberta. » — « Seinhe, — ditz Maymonde, — io sabi be que vos volitz que la porta fus oberta de matin e per sso io l-ey oberta. » — Dont sabe ben lo mestre que per peresse l-aue leichade oberta tota la nuyt. Apres ditz lo mestre : « leue te e ba far ta labor, car et es iorn e lo so es haut. » — Ditz Maymonda : « si lo so es haut, que me donatz a menyar ? » — Ditz lo mestre : « vos tu menyar de nuytz, maubat seruido ? » — Ditz lo seruido : « puys que es nuyt, que me leichatz dormy. » — « Encaras te dic, Maymonda, leue te, regarde si plau o no. » — Maymonda apera lo can qui iaze defora de l-ostau e lo tasta aus pes e los troba secz, e disso a son mestre que no plaue pas. Encaras demandet lo mestre de nuytz : « Maymonda, a y punt de fut en l-ostau ? » — Maymonda apera lo gat e lo tasta si era caut e lo trobet que et era freit. Ditz : « mestre, no y a punt de fuc. » — Ditz lo filh : « mot ei audit de sa perece ; mas grant desir ey de audir de sas trufes. » — Ditz lo beilh : « io t-en direy, si plan me vos audir. Om ditz que son seinhor bene de defora tot gauyos per so que habe gazainhat. Maymonde son seruido salhit

[f°23r°]

defora per anar recontrar son mestre, per lo recuilhir. Canc son seinhor lo bit, lo sona e ditz : « Maymonde, no me di-[f° 23 r°]-gues nulhes maubases noellas ! » — Car aco era sa costuma. Ditz lo seruido : « Pipe-petite, vostra cainheta, es morta. » — Ditz lo mestre : « cum es morta ? » — « Vostra mulla fut espauentade e romput son cabestre. En tant que era s-ent fuge, era escacha am los pes la cainha. » — Ditz lo mestre : « Que fit om de la mula ? » — « Era cadut en .I. putz e s-es morta. » — Ditz lo mestre : « cum fut era espauentade ? » Ditz lo seruido : « vostre filh cadut deu soley en terra tant que et es mort, e de aco se espauentet la mula. » — Ditz lo mestre : « que fey sa may ? » — Ditz lo seruido : « era es morta per lo dou que a agut de son filh. » — Ditz lo mestre : « qui garde l-ostau ? » — « Nulh, car era es arsse e tot aco qui era dedens l-ostau. » — Ditz lo seinhor : « come es era arsse ? » — Ditz lo seruido : « aquera medissa nuyt que ma dona fut morta, la seruenta, que veilhaue per ma dona, la candela oblidet en la cambra e eissi es era arsse. » — « Ont es la siruenta ? » — Ditz lo seruido : « era vole escantir lo fuc e tonbet dedens e es morta. » — Ditz lo seinhor : « e tu qui es tant necgligent e peressos, cum escapes tu ? » — Ditz lo seruido : « cant yo by la seruenta arsse, io m-en fugi tant cum poscuy. » — Adonc bingut lo seinhor a son hostau e trobet que fut arsse. Preguet a ssons vesins que lo bolussen aubergar en .I. de lurs hostaus. Parlan en sons vesins, lo bingut .I. de sons amicz. Cant aquet lo bit sy trist ly demandet que aue. Lo bon home ly ditz tot so que auengut ly era, que son baylet ly aue deit. L-amic ly comenssa de ly recontar aucuns vers per lo apagar e conforta e ditz : « amic, no te desconfortes pas, car mot souent deben a home motz de auerssitatz que et desira de estar en cas de mort deshonesta, e tantotz apres ly ben grans auenturas de bens, e que ly platz mot de remenbrar los maus e tribulacions que a passat. Mas

tans grans instabilitatz de las causes humanaus benent aucune betz sens que l-ome no l-a punt deseruit, mas es segont la uoluntat de Nostre-Seinhor qui tot gouerne. Los prophetas comfortauent Yob per aquest eichample, que no se tormentes ny se descomfortes per riquesses que pergus. No as pas tu audit que lo propheta ditz : qui pot auer, en aquest mon [f° 23, v°] qui es mudable, aucuna causa qui sie ferme ! Om deu laudar Diu de tot so que li enbie. »

Lo Arabian ditz a son filh.

Lo Arabian ditz a son filh : « si aucune aduersitat te aben, no te doles pas ni te desconfortes pas trop, car et es vne maneira de arenegar Diu. Tu dius tot yorn laudar Diu, eissi de l-aduercitat cum de la prosperitat. Car mot de maus auenent aus homes per plus grant mau exquibar, e, per sso, deus tu tot iorn laudar en totas causas e te fidar am luy, eissi cum ditz lo bercificaire : « cant tu ceras en aduercitat, no sies pas solitaire, mas met l-obre en la disposicion de Diu, e te souengue tostempz deu ben que te deu auenir, e eissi te oblidera los maus. Car moutz de maus benen qui finen en ben. » — .I. philosophe ditz que los bens d-aquetz mon son mellatz en autres compostes. Car tu no mengaras pas meu sens benyn, qui son causes contrarioses, qui plan enten — .I. autre philosophe ditz : « aquetz qui fen aus necgligens lur voluntat e desir, aquetz medis no sofrent pas aucune betz au suffrent a atendre aco que couueitent. » — .I. autre philosophe ditz : « la gloria d-aquetz mon trespasse eissi totz que vne porta se clau e se barra. »

De Socrates lo philosophe.

Om ditz en proberbe que Socrates, per exquibar los tumultus deu mon, habitet en lo boscacge e fit son hostau

dedens .I. tonet. E en contro lo bent tornabe son tonet tot yorn e a la pluye tornaue lo fons e l-autra part debert lo soreilh. Los cassadors deu rey passeuent [*sic*] per aqui e lo surbingurent que se espiugaue au soleih [*sic*]. Socrates los ditz tot dossamens : « no me toletz pas aquo que no me abetz punt donat. » — Aquetz se corrosseren e lo bolurent batre e botar de fora de son hostau e menar fora deu camyn per que no desplagus punt au rey qui debe passar per aqui am VI^{xx} homes. No poscuren punt gitar lo, mas lo menasserent fort e li dirent : « garde te que no te auengue plus, per lo desir de gardar ta testa, car nostre [f° 24 r°] seinhor lo rey deu passar per [f° 24 r°] assi àm sa famil[h]e e sons barons. » — Lo sabi philosophe los audit en tau maneira parlar e los ditz : « mes amicz, vostre seinhor no es pas mon seinhor, mas et es seruido de mon seruido. » — Aquetz audirent aco, furent motz marritz e lo regarderent crudeument. Los vns lo bolurent trencar lo cap, los autres dissorent que atendussent la vinguda deu rey e son comandament. En dementres que etz debatent entre etz, lo rey bingut e los demandet per cau causa etz debatent aqui si fort. Los seruidos li dissorent tot so que abent feit ny deit. Cant lo rey agut audit tot asso, volut audir si lo philosophe abe dit bertat o no. Lo philosophe bingut au rey e lo rey li demandet que abe et dit de lui. Lo philosophe ly disso eissi cum aue dit aus seruidors, que et era seruido de son seruido. Lo rey ly preguet dossamens que ly expauses la sentence de las paraules. Lo philosophe ly ditz de bona e perfeita affeccion : « io dic e enten plan que ma voluntat es sucgeita a myn e seruido a myn, non pas io a luy. Mas tu es sucgeit a ta voluntat e seruido a luy, nom pas era a tu. Eissi es tu seruido d-aquet qui seruis a myn. » — Lo rey lo regarde fort e li ditz : « ben par per tas paraulas que tu ditz que la poichance de aquest monde es nulhe. » — Lo philosophe regarda estreitamentz lo rey 'en son pensament e li ditz : « tu sabz be que las causas

d-aquest mòn te an tingut trop subgeit. Mas causa comune e poblique es que tu oc as feit per la couueitesse de bana glorie. (A)[1] aras regarde e penssa que era es mot petite e bane la puychance de ta gloria qui trespassade es e nulhe, e dont no faut pas era doctar ; ny aquera qui es a uenir tant pauc, car no ès causa que tu sies sertan ; d-aquet qui es aras, mas causa videnta es que era es causa petite e trespasse e ba a nient e a no res eissi leu cum om pot claure lo pepet [*sic*] de l-uilh. E per sso era no fauc punt a doptar en nulha maneira. » — Cant lo rey agut audit las paraules deu philosophe ditz a sons seruidors : « aquet es ser- [**f° 24 v°**] -uido de Diu, e, per sso, gardatz vos que no ly fassatz nulha causa deshonesta. »

Pa[r]la lo diciple am son mestre.

Ditz lo diciple a son mestre : « puis que aquestas causas son tant leu trespassades e anades a no res, per que las amassam nos ni las gardam eissi cum si eres debussent tot iorn durar ? » — Ditz lo mestre : « per so que nos no em punt sertans de nostra vita cant durera ».

Parla lo philosophe.

Un autre philosophe ditz : « fey per l-autre monde tot eissi cum si tu degusses tot en continent morir, e per aquest mon cum si tu degusses tot iorn viure. Car meis bau que apres ta mort tons amicz aient so que tu as conquistat en ta vita, que si tu abes mestei de lur aiuda en ta vita. Per so te dic que te prouedisques honestamentz de totas causas, car lo cors d-aquesta vita es petita e mot breue. » — .I. autre philosophe ditz : « aquest monde es

1. *A*, fin de ligne.

eissi cum vne fontaine mudable de la cau l-entrade es la mar e la sailhide es la mort. » — Vn bersificador ditz que la mort es vne porta vberta per hont totas causas terrenaus passent. Aras dic io e demandi cau hostau om aura apres asso. Ditz lo mestre : « l-ostau qui aperten ad aquetz qui deseruent de auer glory, lo cau hostau es plen de dillisses [1] ; mas ad aquetz qui deseruent pena, lur hostau es la mort, qui es diuersse en l-autre monde. »

Ditz l-Arabian a son pay.

Ditz l-Arabian a son pay : « pay, cum poirey io gainhar l-ostau de delices e la glorie qui es dedens ? » — Ditz lo pay : « met per lo gardar lo meilhor tresau e lo plus precios que tu ayes, e, cant tu lo borras, tu lo trobaras appareilhat, tot prest. » — Ditz lo filh : « cum puis io metre mon argent en l-ostau dont io no pusc punt trobar la porta ? » — Ditz lo pay : « e no sabz tu que fit lo filh deu conseilhey deu rey, apres la mort deu pay son ? » — Ditz lo filh : « pay, digues me cum fut, affin que io no refusi a hobedir a tons mandamens. » — Ditz lo pay : « io oc builh.

Deu filh deu familiart deu rey.

[f° 25 r°] Un rey haue .I. conseilhey sabi, qui era son [f° 25 r°] familiart, lo cau, eissi cum es dreit de nature, morit. Aquet abe .I. petit filh qui era son eretey liberau, qui era plan endottrinat, au cau lo pay ly leicha grant tresau e riquesse que et abe assemblat. Lo rey, apres la mort deu pay, apera l-enfant e l-amonesta que no fis nulh dou de son pay per la sua mort e li prometo que cant et sere grant e d-acge, que et lo tindre en loc de son pay, tant

1. Mss. : *dil-lisses; lisses* à la ligne.

que l-enfant prengut congeit deu rey e s-ent retornet tot alegre enta sons bens e heretacges. Lo rey lo metut en hoblit per lonc tempz que no n-aude parlar e eissimedis l-enfant no se asstabe pas de y anar ne retornar enta-u rey. Lonc temps apres, en aquera region ont l-enfant era, fut tant grant famyne que las gens muren de fame. L-enfant qui de bon linacge era, cant et vit asso, et ne fut mot dolent e pietados, tant que et era fornit de blatz, sas granges plenas, plens sons seleis, sons carneis e plus autras causes abondantes de bens. Sas granges departit aus paubres qui no aben blat, e tregut sons bins de sons sereis e totas sas carns e donet tot per mor de Diu aus neceiros. La famyne e la necessitat creiche en lo pais e los bens e l-argent de l-enfant amermabent tant que no pode punt souffir aus neceiros. Apres debingut que donet tot son tresau per blat e secorrut los paubres tant que poscut, mas no pode punt souffir ny abastar a totz, e, eissimedis fit de sons drapz e de sons diamans e de sas peiras precioses, e eissi passet tot l-an en lo quau et secorrut mant paubre gens qui fussent peritz de fame si et no fus. En aquera region abe vn notary qui era amic deu rey, lo quau fut embeyos dessus l-enfant e si s-esmabe en yra sus luy e dize taus paraulas au rey : « seinhor, trop abetz estat chau e mot enbert l-enfant de vostre conseilhey a cui son pay aue leichat tant grant tresau, que vos ny l-enfant no l-auetz punt, car et l-a despendut solamentz en maus vsages. » — Lo rey envia sercar l-enfant e li ditz tot corrossat : « faus filh de sabi, home sens vigor e fou larges, per que as tu decipat las riquesses qui furent sabimens assemblades e te furen carcades a gardar ? » — L-enfant qui abe en reuerensse las costumas de son [f° 25 v°] seinhor e bit que eissi era endignat en contra lui, torna sons vilhz en contra luy, disent : « saubant vostra reuerence, io sui eretey de mon pay e los bens que et me abe ley[c]hat en ma garde no los ey pas eissi decipatz cum disent, cum .I. fou,

ny en maus vsacges. Vertat es que mon pay assemblet deus vens habundansse e los metut en loc que los leirons no los poscussent punt auer ny panar, e si me lo leicha, a cuy vos l-agussetz ben poscut torre e au fuc ardre e l-agussi poscut perdre en aucune mala meichensse. Mas yo l-ey mes ont et sera leyaument gardat per myn e per luy. » — Adonc lo rey ly demanda que n-abe feyt. L-enfant ly contet cum l-abe tot departit aus paubres nesseiros. Cant lo roy [*sic*] agut audit e entendut lo sentz de l-enfant, qui mot fut laudat e presat per son sens, lo rey ly bailhet l-aufisse de son pay e lo gasardonet lo seruisse que haue feit au pay e comenset de ne gainhar, dont ne conquistet plus que dabant e plus grans riquesses. E eissi metut lo filh deu conseihhey [*sic*] deu roy [*sic*] son plus presios tresau e sons bens en l-ostau de delisses e de plasenssas. »

Cant lo filh agut audit.

Quant lo filh agut audit las paraulas de son pay, et lo disso : « aquet enfant fit sabiement et mostra grant maneira de bontat qui era a benir am d-et, et fit eissi cum lo philosophe lo comandet a son filh, qui ditz : « Filh, ben-t aquest monde per l-autre e si gainharas l-un e l-autre » — e eissi abingut etc. »

.I. philosophe castigaue son filh.

Un autre philosophe castigaue son filh e ditz : « filh, labora per l-autre monde abans que la mort te tolle la hora deu cors. » — .I. autre philosophe ditz : « garde que las riquesses d-aquest mon no te dessebent que tu no sies enlassat de las fausetatz deu mon e oblides la mort qui ben a totas horas e que no t-abengue aissi cum fit au leiron qui entra en l-ostau deu rique home. » — Ditz lo filh :

« pay, digues me cum li debingut. » — Ditz lo pay : « sy farey :

Deu leyron qui entra en l-ostau deu rique home.

Un leyron entra en l-ostau de .I. rique home e trobet [f° 26 r°] l-ostau plen de riquesses, joieus e grant abondansse de toutz bens, lo cau se esmerbeilha fort. Comensset de causir de las meilhors causes a son appetit e las plus precioses. E en causissent las causes, aquet pergut son tempz, car et demoret tant que la nuyt passet e lo jorn bingut, e fut jorn. Los de l-ostau se leuerent e cant furent leuatz, troberent lo leyron qui triabe las riquesses e so que bole, e no se gardabe punt deu yorn ny deus de l-ostau qui dedens erent. Lo leyron fut pres e ligat, batut et frapat am bons bastons, puis fut mes en preison, e fut jucgat per sentency que fus pendut. Dont si et agus penssat au jorn que era pres, ny aus perilhs, et no agura pas estat batut ny e[t] no fusse pas estat pendut. »

De .I. pastor.

Un autre philosophe ditz : « los delices d-aquest mon trespassent atant leu cum los sauneilhz de .I. home qui drom, que cant se reueilhe et obra los vilhz, aladonc et pert sens recobrar tot cant que et a sauneilhat. Anssi cum om ditz de .I. pastor, lo cau abe mille houilhes en sauneilh e las bole bendre a .I. home e lo semblaba que aquet home l-en bole donar de cascune .II. s[os]. Aquet qui las bende demandabe plus, de cascune, II dy[nes]. Tant que etz eren en aquet marcat, lo sauneilh se esbanuyt, e cant lo bendador se perssabo que aco era sauneilh, et tingut los vilhz claus e comenset a crida : « dono me per cascune .XX. d[ynes] e las enmena totas. » — En tau maneira benent los iorns de la fin, sens nu[l]he conoichence, a totz

aquetz qui seguent fausetatz en aquest mon, e aquet iorn lo tou, builhe o no, tot cant que aura couuoitat ny faussement agut. » — Ditz lo filh : « poiram en nulha maneira escapar la mort ? » — Ditz lo pay : « no se pot far, car aquet morset no pot estar esquibat per nulh art de medecines, ny per res no y podes escapar. » — Ditz lo filh : « Aqueras amaras viandes cum las poiram nos atendre sent grans dolors ? » — Ditz lo pay : « fey so que lo berssificador ditz : recep de franc coracge so que tu no potz exquibar, e eissi te sera la mor doussa, que assi t-es amare. »

De .I. philosophe qui passa per .I. beilh semeteri.

Om ditz de .I. philosophe qui trespassaue per .I. beilh semyteri e bit .I. aubre dessus .I. mort [f° 26 v°] e aue dessus sertans bers qui contenen ataus paraules : « tu qui per assi passes sens saludar, arreste te e reten en ton cor mas paraulas que son taus e disent eneissi : yo sui tau cum tu seras e fui so que tu es cant io no doctaui pas la mort amara. Mas despuis que la mort bingut que me desoparet de mons amis, de mons parens, de mons seruidors e de mon haut parrage e deu mon e de las causas en que lo cors se delectabe sens rason, aras mons seruidors me an cubert assi de terra e an plorat per myn qui assi jasy ; aras degasti io assi aquesta terra de mons viaires que io ey feit, e las grans glories de ma beutat es cadude. Car si io ery aras descubert de la terra, tu no visses pas per ventura, ny tu no poires conoiche que iameis io agussi poscut estar home. Per que io te pregui tant que pusc que tu pregues Diu per myn de bon cor, que me done repaus en la vita perdurable ; e aquet qui per myn pregara, lo regne deu ceu ly sie appareilhat am la mye compainhie, amen. » — Cant aquest agut legit e relegit los vers et leichet e derelinquit lo mon e se fit armyte au desert.

Deu rey Alixandre.

Eissi medis se ligz de Alixandre lo Grant que son sepulcre era d-aur, e era en .I. loc ont cascun e totz y podent anar beder, tant que plushors de philosophes y anerent beder, e disso l-un d-aquestes : « Alixandre de aur et fit tresaur, mas aras fey l-aur de lui tresaur. Jey no ly souffize punt de auer tot lo mon, mas aras ly souffist de auer .IIII. aunes de telle. » — Vn autre philosophe ditz : « jey aue et seinhorie sus tot lo poble, aras ha lo poble sus et. » — Vn autre philosophe ditz : « jey pode deliurar mout de jens de mort, aras no se pot pas gardar de luy. » — Vn autre philosophe ditz : « jey et menabe tot l-ost, aras l-ost lo mene e si lo met au sepulcre. » — Vn autre philosophe ditz : « jey era et sus la terra, aras es la terra sus lui. » — Vn autre philosophe ditz : « jey lo doctauent las gens, aras lo tenent per vill e de nient. » — Vn autre philosophe ditz : « jey abe et amix e ennamix, aras los a et totz en gailhey. » — Mas de .XXII. philosophes que aqui abe, longue cause sere per recontar de cascune cause que cascun dize deu noble e puichant rey Alixandre [f° 27 r°].

De .I. philosophe hermite.

Un philosophe armite castigaue s-arme en tau maneira : « o tu, arme nude, sapies e conois e entens qui[n]ha causa tu faras en dementres que tu as ta poissance en ta man, abans que tu sailhes de ton loc, que tu angues en l-ostau on iustice demora. E abans que tu passes la porta tu legiras en .I. cartet tot cant que tu auras feit en aquest monde, on los angelz a la part dreita e a senestra descobrirant e manifestarant tot ton conseilh e tot cant que tu

auras feit. Dabant Diu vindra ton jucgament. En .I. roll sera ton ben que tu auras feit, e en .I. autre totz los mau e deu tot ne sera feit .I. jucgament. Totz tons frais, i totz tons amitz no te requitarant, ans te relinquerant e t leicharant. E, per sso, pren huy ton requitament. Ass es a dire que fei tot iorn ben e te retorne a Diu abans qu bengue lo iorn qui es de amaritut, que no digues pas : i retornarei doman o part doman. Car si tu mespreses s que t-a a uenir de certan, so es la mort, coueitesse te decen dra d-aqui au darrey iorn de ta fin. Dont que te retorne de ta vita e te souengue deus ans qui sont passatz e deu presens e deus qui son a uenir. Ont son los reis, on soı los dutz, on son los contes, on son los princes, papes n cardenaus, ny los riques qui an tant amassat las riquesse e qui an estat orgulhos ? Aras son eissi cum si etz no fus sent iameis estatz, aras son etz a la fin perpetuaument for d-aquest miserable monde. O tu, arme mie, no doptes pa tant las aduercitatz d-aqueszz [*sic*] mon que tu no dopte plus lo iorn de ton jucgement ! La multitut deus tons pec catz souengue te e deu ton creator qui es ton jucge e toı testemoni. »

De vn autre armite.

Un autre armite cridabe per las aruas : « no metes pa en oblit so que tot iorn dura per la causa qui pren fin. — .I. autre philosophe ditz : « amatz vostres amatz [*sic* eissi cum vos amatz vostre cor e eissi vos aprofeitaratz. — .I. autre ditz : « no oblidatz pas aquet qui vos a feit affin que no vos oblide, e s[e]ruetz aquet qui vos gouerne. — .I. autre ditz : « temp Diu, car la temor de Diu so es las claus de tot ben per auenir au regne e glorie perdu

1. Mss. : *sos* avec une abréviation et une s finale presque effacée. Peut être faut-il lire *son* qui aurait été écrit sur un *es* antérieur.

rable. » — De que Salamon ditz : « temp Diu. Elas, — ditz Salamon, — e cau loguey auram per teme Diu ! Dius fera jucgament [f° **27 v°**] de totas causes, sien bens ou maus. » — Per sso pregam tres humilment la tres grande debonairament, so es la pietat de Nostre-Seinhor Diu Jhesu-Crix, que per nostras bonas hobres, apres lo darrey iorn de nostre jucgement, et nos mete a la dextra de son filh e aco nos puscam deseruir per auer perdurable repaus am totz sons elegitz, en sa sancte glorie, amen.

EXPLICIT CLERG(IC)IE DE DESCIPLINE.

II

[CLERCGIE DE MORALITATZ DE PHILOSOPHIA]

[27 v°] [f° 27 v°, l. 8] Talent m-es pres que io vos comency a contar d-aquera clergie qui s-apera moralitatz, la cau es espanduda per plushors volumes, e affin que io pusqu: une partide de lurs bons ditz metre ensemble breumens ecetera.

En dementre que io pensabi en aquesta cause, en l-or: que om apera lo promey som de dormir, s-ent debingut qu io m-endormy tant doussamentz que .I. home de mo grant veutat bingut dabant myn, au cau lo sygue un grant compainhie de clrecz [*sic*] que semblaben estar tre grans perssones de cors e d-agge. Apres me fut abis, e mon dorment, que aquetz qui io abi dabant myn, que l promey abe nom Tulles, aquet qui premey establi loquence ; apres aquet, bine Seneques, lo sabi enseinha dor de moralitatz ; e apres aquetz benen motz de noble clrecz, deus caus los noms seran declaratz en aquest libr assi apres. En aquera hora m-era abis que nos assembla bem la cience de moralitat e metim ensemble tot en .I escruit [*sic*] ; e io y meti deus proberbis que io abi apre de las moralitatz deus vns e deus autres.

Quant io fui rebeilhat, io recordei so que io abi audit tantost botey trestot en escriut, per cause que memori e vna causa que mot leu es anade, e om no se pot pur remenbra de totas causes cant om las haut dire tant sol: mentz. Car las noeras causas tollent la remenbrance d las causas beilhes. En asso se acorde Orasces, lo bon clre qui ditz : « quilha cause que tu commandes, garde te be

que tu la commandes e digu[e]s breument e cort. » — Car los coragges de las gens entenden meilho las causes plan declarades e cortas que no fen punt las maus [*sic*] declarades e longues ; ny nulha [f° 28 r°] causa no es punt difficile a cor qui es desiderant de audir ny saber, abans li semble que la voluntat de la paraula si demorance grande. E eissi medis lo profeit de mon libre no es punt tant grant per dire en longas paraules cum es en cortas. Car io vos dic que a grant [*sic*] penas fut retengut e mot leugeirament oblidat, per sso que aquesta mortau vita no pot souffrir en nulhe maneira de aber ny retenyr moralitatz, si en communes causes ou en propies, si(en) en estranges o en segretes. Car qui moralitatz bou retenir, et li conuen que mene bona e honesta vita e bona conuerssacion ; car qui mena maubasa e deshonesta vita, aquet mespresa la noble science de moralitat.

Tres que car e bon [*sic*] amat, sapiatz que per vostra hauno e per vostre profeit ey io feit aquest libre, e vos pregui tant que puscz que y vulhatz regardar, per vos estruire e ensenhar comme vos debetz viure. No pertan assi no es pas tota la cienssa de moralitat, mas vne petita partide ; tout semblantament cum si io vos donaby a beure plena vna petita coupa de vna grant ribeira d-aigue. E si vos dic que la entencta d-aquesta terrenau fragilitat pot tourre la voluntat de biure honestamentz, eissimedis io sey ben que cant las vesoinhas terrenaus tirent vostres cors a las hobras terrenaus, que vostres coragges contradissent, e per sso si m-en pren dou e grant pietat : don io vos vulh donar profeitable conseilh a vostres cors e a vostras armes e corages.

De prendre conseilh.

Tres maneiras son de conseilh : la promeira es de **honesta causa** ; la segonde causa es de profeitable cause ; **la terce** cause es de contraire cause e de profeitable.

La promeìra es departide en dus. Car om docl mantes betz de vne houre si es profeitable ou nuysable e si demande om de dues profeitables causes la cau es plı profeitable. E si son duas maneiras de conseilh prendı departides en .IIII.

La terce qui es de contraire cause e de profeitable e (honestetat e no es punt despartide. Et eissi sont .\ maneiras de conseilh prendre.

f°28v°] La promeira es : cau causa es honestetat ; [f° 28 v°] segonde : que cause es plus honesta l-une que l-autra ; terce : que cause es plus profeitable ; la quarte cause : cau es la plus profeitable ; la quinta es cant vne cau: honesta e vne profeitable s-acordent ensemble abans q sien contraires l-une a l-autre.

Aras me conben aquestes .V. maneiras assauer e deı sar cascune a son ordre, e de honesta causa premeiramer

De honesta causa.

Honesta causa es aquera qui per sa vertut e per dignitat nos tira a lui. Aras deuetz vos donques saber q es vertut. Sapiatz que virtut es .I. abit de coracge aco dant a nature segont rason. Virtut e honesta causa ε diuertz noms, mas et es tot vne causa. Et Seneques dit: que honestetat es tant graciouse que per luy counoicheı los maubatz homes las vonas causas. Car et no y a nu tant maubat home que no bolust aber gainhat de bon dre so que et a agut a tort.

De honesta causa.

Honesta causa es departit en .IIII. maneiras : en sobr tat, en dreitura, en force, en atemprance. Sobrietat es v vertut qui fey counoiche que om diu leichar fou hardic

ment, afin que om no tombe en fole coardie. E per sso ditz Salamon : « garde te en totes gardes ; e si tu claus ta porta, garde que ta porta de darrey sie ouuerta. » — E Oraces ditz : « qui tomba en .I. pecat, mot leu tomba en .I. autre, se et no se garde plan. » — Aras debem nos parlar de esquibament.

Esquibament es vne vertut departide. Mas las vertutz deuis[a]des [1] sont qui an semblance de ben et se descruben plus totz per la causa que se cubren per feit de bontat. Car motz de homes son qui son crudeus e felons que om los ten per bons prodomes ; e mant [*sic*] homes son maubatz e necgligens que om cute que end etz no y a nulhe cause que bertut.

E per sso ditz Lingues : que nulha traission no es plus grande que aquera que om fey en semblance de seruice. Car la magena de fust, qui fut feyt a Troye, decebut los Troyans per cause que abe la fassi d-une deesse qui aue nom Pallas. Aras vos ey mostrat que es proueesse, esgart e esquibamentz ; [f° **29** r°] aras vos direy de enseinhamentz.

Enseinhament.

Enseinhement es vne science d-aprendre los no sabens ; e la maneira de enseinhament es atau que l-enseinhador diu enseinhar a sin medis e puis los autres apres; et per sso ditz Salamon : « mon filh beu l-aygue de ton putz e so que cour de ta sisterna ; leicha corre tas fontaines deffora e leissa corre e espant l-aigue en tas places ». — Io te dic que aquet veu l-aygue de sa scisterne qui pusa la science en son cor. La natura de tota gens es eissi establide que cascun presa e ama tant las autrui causas, ou plus, come et fey las sues. Aquet leiche sas fontaines

1. a à moitié rongé.

corre defore qui done sa riquesse e so que a ad aquetz a cuy es maubasamentz emplegat.

Enseinhamentz.

En aquesta science conuen esquibar .II. causas : la promeyra si es car etz son aucuns que cutent conoiche vne cause e si no la counoichent punt, mas se acordent a lur boluntat tant solament. E qui aquest vice bou esquibar, comben que mete son tempz e son penssament a counoiche las causas que om pot benir en ben o en mau, gardant son honor. L-autre causa que om diu esquibar es que om no mete punt grant trauailh en las causas qui son oscuras e greus e que res no aprofeitent : e aquest vice es aperat curiositat.

Curiositat.

Curiositat es de metre om sa entente en causa qui no es gaire profeitable. Eissi cum de taus y a qui leichen a aprendre moralitatz e philosofie e corren a ieomatrie o a autra scienca [*sic*] meyngz profeitable. E per sso ditz Senequa : « et te bau meis retenir deus comandamentz de philosophia vne partida que tu pusques tirar abant au besoinh, que trauailhar e estudiar en mantes causas meis profeitables que tu no las pusques plan menar a memory. » — Encara ditz : que aquet no sera punt bon campyon qui totz los torns se met a saber, mas aquet qui met son cens perfeitamentz a ssauer .I. o .II. bons torns per los caus et pusque bensse son enamic car plan sab iogar a l-esgrima qui sab bensse.

Curiositat.

[f° 29 v°] [f° 29 v°] Eissimedis son aucuns qui meten lur temps en aprendre las ciences, en las caus mot se delectent, qu

petit los bau ny no los aiude. Car cum om ditz que per se votar en testa ny enmagenar cum se pot far que la mar monte tant haut e se espant, eissimedis debara tant bas e se retrey, dont se pot far? ny perque dus enfans qui son en lo bentre de leur may no se tenent? ny perque no naichent ensemble? ny perque l-un mor plus tost que l-autre? ny perque l-un mor de vne mort e l-autre d-una autre? E si tu no sabes totas aquestas causas, no te combindre pas mot penssar a cause que pauc te barre, si tu no la sabes. Donques io vos ey contat de sobrietat e de las .IIII. vertutz qui son deius, so es: proueance e esgart e enseinhamentz e esquibamentz. Aras vos direi de dreiture.

Dreiture.

Dreiture es vne vertut gardadore de l-umaine vita. Dreiture garde la compainhie de las gens en tau maneira so es assauer que los vns ant grant abondance de terres e los autres de bestis e los autres de aur, argent, e los autres de bens; e d-autres n-y a qui no an res qui contradit a las causas sus dittes. E donc si no fus dreyture, la cau done a cascun son dreit e garde la comunytat de las gens, en tau maneira que los vns son caballeis e los autres marchans, e si perdent los vns am los autres; e aquetz qui perdent an grant enbeya sus aquetz qui gainnhent [1]; mas dreiture es qui los tou los maubatz coragges, qui ben tot de malissiosas e fellones causas. Car Tulles ditz: que nulh no pot aber dreiture en sin qui no dopte mort, ny dolor, ny eichil, ny paubretat, car per so que aquestas son causas comunes de iorn a iorn. E sapiatz que totz los establyssamentz d-aquetz monde furent feitz per dreiture.

1. *gain-nhent*; *-nhent* à la ligne.

digue pas aucune de las vetz : « io no m-en donabi punt de garde. » — Mas aquet es bon conseilhador qui amonesta l-ome que no aye trop grant fidance en son coragge e que no aye punt trop grant confidance per la cause que et aye feit longue demora sens nulha caduda d-auercitat. Car totes las terrenaus causas son tournaus e aucune betz plus tota s-en ban que no tornen ny benen. Car atau es la maneire de fortune que aquet qui cute estar plus haut, plus tota trabuque e plus debara en .I. iorn que no monta en .I. mes. Los faus amicz qui seruen de lauzengues, en loc de conseilh donar, no entendent que en deceber en leurs blandissementz. E per sso ditz Iouuenaus : que no es nulha causa que om no pusque ben far acreire a fou haut home cant om lo laude, car et cuta que tot quant que om ly ditz que sie come om lo laude adreit. E per sso an maus homes cutat que balussent cent betz plus que etz no fazen ny no balen, sus que etz ne son estatz mortz e destruitz e eichillatz : dont io vo-n direy .I. eichample deus fautz lausengueis e deus deleiaus conseilheis.

Eychample.

Persses, lo rey deus Mediens, prengut batailhe en contra los Grigois, tant que bingurent a luy los lausengueis de son hostau. Ditz l-un au rey : que los Grigois no l-atendren punt, an s-ent fugirent tant leu cum etz audirent nobellas de sa vingude, car etz seren doptans en lur benyr e nos nos doptam que nos trobaram las ciutatz e las villas buitas e desertas e no auram en cui combatre. E eissimedis autres dizent : que tot lo mon no sere [f° 31 r°] punt trop grant a vostra gens e la mar es trop petite a vostres nabires, e la terra petite a vostres aubergues, ny l-aire no ce poire punt estendre a la volade de vostres sagittes.

Eysample.

Endementres que aquestes escaufabent eissi lo rey de leurs flataries en tau maneira, bingut .I. mot sabi home demorant am lo rey e ly ditz : « seinhor, per mon cap, vos deuritz aver mot grant paour d-aquesta merbeilha que vos entreprendetz de ffar, regardant que vos etz mot poichant per far mot de causes, mas nulha cause no bau que no builhe estre menade per conseilh e per reson, ny nulha causa no es si forta que no pusque ben anar a mau e a mala fin. » — Eissi cum lo sabi home ly disso, eissi li debingut. Car lo rey fut desconffit en la batailha per sso que no volut creire que los lauzenguеis, qui paut de sciensse aben. E per sso podetz vos veder que los leiaus conseilheis ant plus de prouidenca a regart de conseilh que los desleiaus lausengueis plens de fausetatz. Aras vos ey parlat de prouidence ; aras parlaram de esgart.

De esgart.

Esgart es vne virtut de esquibar las contrariosas causas. La maneira de esgart si es atau : que om deu tant plan gardar la sue cause que se om no fug auarice, es perilh que on ne tombe en folle largesse sens reson, en tau maneira per lo segont punt que sera causa de sobenence deu tertz punt. Considerant per que me courresserey io end aquet que io ey donat e bailhat mons bens abondance a ma boluntat, que y gasainharey io per me corrossar. Io no y pusc gasainlhar [*sic*] si no que de mon amyc far ennamic. Car si et me gasardona mausamentz [*sic*] et no me fey punt de tort, mas lo fey a sin medis. Car lo seruice qui plan es gasardonat vou tot iorn recomenca, e aquet qui no es punt plan gasardonat es envege. Aquet no es punt de grant corracge qui no ause que

donar tant solamentz ; mas aquet qui ause prendre donar, aquet es de grant cor. Qui no done so que et prc met, aquet trespasse la maubestat deus maubatz gasardc nadors ; et per sso, si vos prometetz a .I. maubat hom f°31 v°] nulha causa, donatz ly ; non pas [f° 31 v°] pér et, ma per vostra promesse aquitar. E so ditz Tulles : « si vo: donatz res, abans regardatz si aquet a cui donatz e: digne, e regardatz si es digne d-auer lo don, e sa maneira e son coracge e en cau compainlhie [*sic*] et es, ne caus vens de lui benen. » — Car nulh no faut punt mespresar en qui om bei semblant de bontat. Car nos debem plus donar ad aquetz qui plus nos ament que aus autres. Etz son mantz homes qui donent desprouidanement, e si no los chaut a cuy ny a cuy no. E aquet donar no fey punt tant a presar cume los dons qui sont donatz per esgart. Mas vne gentz y a qui son atengz de mot grant paubretat ; autra gens y a que bolen poya plus haut que etz no son. Ad aquetz qui son ateingz de paubretat, deuem nos estar plus larges, se etz no son taus que ayen deseruit lur paubretat. Enbert aquetz qui bolen puyar haut, non obstant que per rason om deu meilhor donar tostempz au paubre que au rique, car lo rique cuta que om lo dongue per sa riquesse ou per auer deu son. Mas si om done e om fey ben au paubre, totz sons parens lo pendrant en ben e se y atendran aucun secors e aiutory. E eissimedis lo paubre pence que om no li dona pas per sa riquessa mas per sa perssona. Cum se troba que au tempz passat .I. rique home qui abe nom Themistodes, .I. home li dema[n]da sa filha, lo cau era rique de bens e paubre de cors. L-autre li fit resposta e ditz : que et no li donere punt, car et amabe plus home sens bens que bens sens home. E sapiatz que vos no debetz punt donar armaduras a femmes. Vos no debetz punt donar a beure a home ybre. Vos no debetz punt donar dons a home qui vos reproche so que vos li donaratz, e tostempz debetz donar plasentas causas. Car mout platz a donar .I. petit don de bon cor.

De conbenable seruice.

Negun seruice no es plus conbenable que rendre merses. Car vnas mercis fent plus grant honour en tempz e en loc, que no fare pas vn don qui no sere punt [f° 32 r°] sabut. Mas que debem nos far enbert aquetz de cui nos abem recebut e agut los seruisses ? Nos los debem eissimedis rendre, car la terre nos rend e gasardone ; dont era nos rend beucop plus que nos n-y metem. E donc si nos seruem bolunteis aquetz de cui nos abem agut bon [*sic*] e seruice, mot plus debem bolunteis seruir ad aquet de cuy lonc tempz abem agut ben e seruice, plus que d-aquet qui es present. Car si om vos à seruit, no oblidatz punt lo seruice per tant que lo seruice no sie present, car tot lo monde a en hodie ad aquet qui oblide so que om ly fey. E om ne deu metre lo tort sus luy, car aquet es maubat home qui oblide lo seruice que om li a feit ; e aquet es plus maubat qui fey bet semblant qui no n-a punt au tallent ; e aquet es tres maubas qui oblide. Car aquetz n-an punt talent de gasardonar seruice, que tant petit lo prese que no lo deinhe tant solamentz remenbrar. Car remenbrance no oblide punt nulha cause qui li plaze. E, per sso, gardatz vos que no oblidatz punt lo seruice que om vos a ffeit. Car son maus homes qui no ant punt grant entendta en gasardorn [*sic*] qui longamentz demora, ne etz no tenent punt lo gasardon tant solamentz a demora, mas per perdut. En apres, gardatz vos que no siatz tau gasardonador cum son vna maneira de gens, los caus disent cant om los a seruit, sent faucta disent etz : « io lo vori tenir en tau loc on et agusse mestei de myn, car de bolunteys io l-aiudery. » — So es tant a dire : que etz preguent que pusque tombar en tant grant paubretat per lo aiudar ; ou que tombe en malaudie per lo relebar ; o que bengue en eichilhame[n]t

per[1] bengue a luy. Aqueste amor diu estar aper[a]da : amor de cadude; car ataus bolent e de ffeit desirent a lurs amitz so que vorent de lurz enamitz. E dont io pusc**z** ben dire que no me ame punt qui boure que io tombessi en cas per que et me releues, ou que io rompussi ma came per que et me agus a gary. Apres [f° 32 v°] vos deuetz sauer e gardar vos que, ce om vos fei seruisse, que vos no siatz trop hastiu de lo rendre. Car aquet qui trop tostz lo rend no lo ten punt a ceruice mas a carga. Qui rend seruice tant leu cume et es feit, et no lo gasardone punt, an lo bota e gita fora, en rey, a no res. Apres vos debes gardar que vos no rendetz vostre seruice en cachat, mas vedent tota la gentz; e si vos prenetz seruice, vos lo debetz de bona boluntat e an bona effection prendre, car so es vne maneira de mersses, non pas per que vous ne siatz quite ny en plus grant franquesse optenyr.

Crudeutat.

« Crudeutat, — so ditz Tulles, — es vne virtut qui restreing torcionaria per torment. » — La promeira maneira de crudeutat si es que nulh home no deu far tort a l-autre se et no li fey abans. La segonda maneira es tau que cascun deu prendre las comunes causas cum comunes et las propis cume propis ; e si sapies que nulha causa no es propry per natura mas per establissementz. Eissi come aucuns prodomes qui ant conquestat las terras per cabalaria ou per science ou per aquetz qui lo tinent per eretacge de lurs pais e de lurs mais, aquestas causas ly son propies per la ley e solen estar comunes par [*sic*] natura. E qui ne prent plus que la ley no li-n doune, aquet maumet e desprese humaine compainhia. La terce maneira si es de

1. En marge avec renvoi ici : *que*, qui nous paraît une correction fâcheuse.

cassar e botar fora de gens los leirons e los murtreis et totz aquetz qui atau vita menent. Car etz no son punt a ssoufrir entre gens ny en compainhia. Car cant .I. deus menbres de .I. hôme et ce sec e no s-ent pot plus aiudar et conben que li sie couppat affin que no pergue los autres per la infirmetat d-aquet. Tot eissi conuen que om gitte los leirons e murtreis e gens de aula vita fora de la compainhia de gens, car etz no son pas homes, en son lopz en semblance de homes, e om no los deu punt esparinhar [1]; e, si la iustice oc fey, et s-ent dampne si espargnie [f° 33 r°] e leicha anar home qui la mort a deseruide. Aras vos ei deuisat que es crudeutat, aras vos direy que es franquessa.

Franquessa.

Franquesa es vne virtut large de ben far. — « Aquesta virtut, — so ditz Seneque, — es tote en douna e en gasardona. » — Promeirament, si tu dones, garde te que tu no dones punt desabisadamentz, sens nulh respeit que no y ayes punt en apres, e que sapies a cuy ny cum e francamentz. Car et y a mantz homes que no deseruent punt, que demanden sens nulh regart si es cause que se dibe far, mas de tota franca voluntat, sens plus, disent : que om no los diu punt contradire ; e si om los demande aucune cause, etz fen trop layde cara e tornent leur teste de l-autra part, e fen semblant que etz son affasendatz en aucune causa ; e eissi no deben punt far, mas donar tot alegramentz cant om ly demanda. Eissimedis nulh no deu volunteis donar so que li es dounat de maubasa boluntat. Car so no es punt don, en es propie toute. Apres vos devetz gardar que vostre don no face demorance. Car lo don no es punt de grant merite qui demora longamens en las mans deus deitz donadors. Asses escondit qui longue demoura

1. *espar-inhar* ; *-inhar* à la ligne.

fey a ffar sa bontat e promessa. Tant cum tu demores a far e a donar lo don, tant perdes tu de ta gracia. Mot es vona causa de donar abans que om demande. Car pauc demande om sens vergoinha; e dic que nulha causa no es plus caramentz comprade que es aquere que om demande; e dic que no es punt don, ny nulha cause no es plus ennuyose que de longamentz pregar. Car yo voury meis estar prestamentz escondit que de far longue demore. Apres debetz regardar que vostre don no fasse nulh dampnacge ad aquet qui lo recep ny a autruy. Car Tulles ditz: « qui done cause a home qui ly nuyse, om no lo deu punt tenir a nulhe bontat ny a franc, mas a ffellon e crudeu. » — E [f°33v°] si sont aucuns qui donen aus vns e tollen aus [f° 33 v°] autres, e asso fen etz solamentz per auer laus, e asso no es punt seruice. E d-asso ditz Senequa : que nulhe causa no es plus contrarye que seruice. Om diu donar en tau maneira que sons amicz y ayent honor et que aus estranggeis [1] no porte dampnacge. Apres vos deues gardar que no reprochatz punt vostre don. — « Car la ley de donar, — so ditz Seneques, — es tau que lo donador lo deu tantost oblidar. » — E aquet prodome qui lo pren lo deu auer tot iorn en memori; car prodome no penssara ia punt a son don dabans que ly sie rendut. Apres vos debetz gardar de contradire per maubas barat, anssi cum fit Anthigorus lo rey : .I. paubre menestrey li demanda .I. besant, e li ditz que aco era trop grant don per .I. menestrey ; e ly demanda .I. deney, e et ditz que so sere trop petit don a .I. rey, tant que caitiuamentz l-escondit ; car et pode donar lo besant come rey e lo deney come paubre menestrey. Mas Alixandre lo fit meilho, car et donet vne rique causa a .I. cabaley, lo cau li ditz : que no lo contentaba punt. Respondut Alixandre e ditz : « io no preny punt garde cau don te conben ny s-apertengue, mas au don que io deby donar. » — Apres

1. Mss. : *estrang-geis* ; *geis* à la ligne.

vos debetz gardar que vos no vos plainhes de home que vos ayatz seruit, si et vos a mau gasardonat vostre seruice, per que et vos varra meis que vous en souffretz que si vos en plainhetz. Car si et no vos gasardone en .I. seruisse, esperance es de gasardonar en .I. autre ; e si et l-oblide, que vos per lüy no siatz gasardonat, que prengatz en pacienssa de bona boluntat ; mas per que plus de bona volunt[at] ly rendetz, diuetz oc far. Car om diu rendre mot volunteis volontat e seruice per seruice. Duas maneiras son de seruices : l-un de boluntat, l-autre d-aur e d-argent. Mas aquet de riquesse es trop plus leugey a far, especiaumentz a rique home. Mas aquet de voluntat es plus plasent e plus digne a balent home, car cascun lo pot auer aquest seruice en ssi medis e que no demande punt hostaus ny rendes, mas l-ome tout nut ; e non [f° 34 r°] obstant que om demande gasardon de cascun de l-un e de l-autre, l-un ben de la borsa e l-autre deu cor ; e aquet de la borssa se pot be failhir, tant om ne pot ben hostar ; mas aquet deu cor no pot nulh espusar ; car cum plus en hostaratz, plus n-y trobaratz. Mas aquet de la borssa fey las gens plus apareilhatz a seruir, et si vo-n direy .I. eichample.

Eychample d-Alixandre.

Alixandre dona plus largement que nulh home deu monde vibent, per aber lauso e l-amour de sas gens. E quant son pay sabut que no donaba punt rasonablament, mas a grant otracge e fora de rason, si ly enbiet vnes letras que disent eissi : « vet filh, que es aco que tu feis ? Cutes tu los Masedoines far leiaus per trop donar ? Tu bos que no te tenguent punt per rey, mas per capitaine o per perbost ! » — Car aquet qui a tout iorn acostumat a prendre, cant om ly faut, aquet leiche a estar amic. Mas non por tant om no diu punt leychar de donar resonable-

mentz e a taus gens qui en sient dignes. Car mans homes an despendut grans bens en solamentz donar; e no y a causa plus folle que de far taus dons que om no pusque mantenir; e cant lo larges n-a plus que donar on s-ent moque e ne conquiste malibolence de las gens. Ou et n-es eichilhat ou et ne perdra son cors : dont totz maus s-en abenent de fola largesse. Dues largesses sont : la promeira es de gitar purament la sua causa. L-autre si es de sabiement donar. Aquet gita purament sa causa qui lecays e ribautz neuris et met en tabernas. Mas aquet dona sabiementz so deu son, qui met en remenbrance aquetz qui son estatz pres en guerra, e en maridar las paubras gentius femmes, e en sustenir los nesceiros. Los bienfeitz son en manta maneira per defendre los paubres. Mas om se diu gardar que se on deffent so deu son, que om no nuyse aus autres, dont nulh peccat s-ent abengue. Car mantes betz aben que om nois a mantes gens que om no °34 v°] deure punt noire, ne nulha causa no es plus [f° 34 v°] crudeu que es de bendre sa lengue per la destruccion de .I. home. Car la bontat de Diu done tot lo cens per profeitar a aucunes gens, mas iustice diu tenir bertat, e lo precuraire diu tot iorn deffendre lo dreit e botar fora long lo tort. E sapiatz que totz aquetz qui tenent iustice etz los conben estre neuritz d-amor e de malibolence e ira e de misericorde. Car nulh no pot pas leiaument iucgar en qui vne d-aquestas quatre a seinhorie. Car mantas vetz aben que iustice fey tort au ric home per envige e done au paubre per pietat, e asso no es punt reson. Car io te dic que l-ome bota tot bas totas amistatz cant et comence de estre iusticiey e lo comanssament de iustice ben d-abenture dont faut que de sin fasse mudance, que se mude en tau maneira per que om digue que en luy om trebo [*sic*] resor perfeita. E eissi bingurent las causas de natura qui furen releuades per la ley e per religion.

De plushors vertutz.

Totas las vertutz rendent a las bonas causas lur dreit ; si sont menbres de natura, si come religion, pitat, ignocensse, amistat, honorabletat, concourde e misericorde.

Vertut.

Totes aquestas virtutz rendent lur dreit ad aquet a cui debent. Car religion rent a Diu tot so que es tingut, si la vou om plan seruir ; pietat rent a pay e a may lur deupte, car l-enfant diu aber pitat de son pay e de sa may ; ignocensse rent son dreit, car om no diu pas a plus bas que lui estre nuysant ; amistat rent son dreit, car om diu honorar los plus puichans de sin ; concorde rend son dreit, car om diu aber misericorde deus neceiros. Aras deuetz vos saber que es religion.

Religion.

Religion es vne virtut qui done couracge de Diu seruir e volontat perfeita. En religion a .IIII. causas : la promeira si es que om se repencte de sons peccatz que a ffeit. E qui plan se vou repentir, et li conben touta couueitese gitar fora de lui e refrenir los folz couracges per dyuersses souffrances. La segonde cause de religion, si es que om diu paut presar las causas terrenaus, car tot ben de nyent [f° 35 r°] e a nient tornara, e nos debem demora a la mort, nos e las nostras causas. La tersse causa de religion, si es que om se mete deu tot a la voluntat de Nostre Seinhor. Car so ditz louenaus : « si tu feis mon conseilh, tu leicharas a Diu de tu medis e de las tuas causas. » —Car si tu t-atens de tot a lui, tu no perdras ia causa que et no te

rendre [*sic*] plus conuenable. Car plus ame Diu las gens que etz no saben ; tant solamentz diu om pregar a Diu que et face lo cor e lo corage san au cors. La potency de Diu n-ame pas tant solamentz per pregaris, si l-obra no y es segont sa puichance ; e, per sso, faut deiunar e veilhar e trauailhar lo cors. E eissi a hom l-amor de Diu. La quarte causa de religion si es de gardar bertat. Bertat es vne virtut qui ten ferme totas las causas qui sont e qui furent e qui a venir sont. E no per tant om no ten pas en vertat totas las causas que om a en conbinent. Car si vos iuratz a .I. home que vos l-aussiratz, vos no voz [*sic*] espariuretz punt si vos no l-aussidetz. E si vos prometetz vne cause qui plus vos nuyse que era no vos varre, vos la diuetz ben leichar. Car totas las comuenances no fent pas a tenir. Si vn home vos bailhe .I. cotet e en apres et failh de sont sens, vos no li deuetz punt rendre, car vos faritz lo dampnacge de vostra amistance. Eissi son mantas causas deshonestas en loc e en temps qui semblent estar honestas per nature. Aras auetz audit de religion ; aras vos direy que es pietat.

Pietat.

Pietat si es vne virtut per que om serb e ame sons parens carnaus e amicz e bens bolens de son pais. Tota la maneira de aquesta vertut ben de nature. Car vos sauetz ben que nulh no pot constreinhe a .I. autre de lui amar. Atant pauc no comande pas la ley que om bulhe mau ad aquetz de sa carn ; an es que per nature om n-a pietat. Car asso sere pena perguda qui me forssere de cause dont io suis entalentat. E per sso nos debem ben gardar de fa tort a nostres amitz carnaus plus que aus autres. Ca
35 v°] nulh no deure amar home qui bou mau [f° 35 v°] a so linage. Cau fidance poirey io aber en aquet qui mau far a son pay e a sa may ? Maubasamentz me donera deu son

qui toura a sons amicz. Io vos ei dit que es religion e pietat ; aras vos direy de ignocence.

Ignocensse.

Ignocence es vne virtut de pur coracge qui dopte a far totas extorconaries ; meis ame era que .I. paubre vengue a lui net de pecatz, tot buitas mans, que .I. rique home ant grant abondance de dons. Qui bou innocence, et deu cutar que totz sons pecatz petitz siens [*sic*] trop grans. Innocence a .II. mesteis.

Lo promey.

Lo promey mestey de innocence si es que om no nuyse a negun. E so ditz Seneques : mantes gens menassent que fent tort a .I. soul.

Lo segont.

Lo segont mestey de innocence si est que nulh no prengue venyance, car et perdre innocence ; e si es mout grant causa de perdre innocence. Car om no deu punt rendre mau per nulh autre. Mantz homes son anatz a mau port qui bolent benyar lur amic. Aras abetz audit que es religion e pietat e innocence ; aras vos direy que es amistat.

Amistat.

« Amistat,— so ditz Tulles, — es vne virtut que fey aber bone boluntat a .I. home per l-amor de .I. autre. » — En amistat a .IIII. mesteis.

Lo promey.

« Lo promey mestey de amistat si es,—so ditz Seneque, — de boler so que sons amicz volen e de refuzar so que etz refusent. »

Lo segont.

Lo segont mestey d-amistat si es tau que om deu sons amicz laudar dabant las gens e castigar darrey, priuadament. Car et y a tau ley en amistat que om no deu punt demandar vilayna cause, ne far, si autres li demandent.

Lo tertz.

Lo tertz mestey de amistat si es tau que vos no debetz requerre a vostre amic cause que et no bulhe que vos sapiatz, car plus cause conuenienta es de far semblant que vos non sapiatz res, que de requerre cause dont vostre amic vos vuilhe mau e sie marrit am vous ; e, per sso, bau meis fingir de no saber.

Lo quart.

f° 36r°] [f° 36 r°] Lo quart mestei d-amistat si es tau que om no deu son amic grupir ny deleichar per nulha mala meichansse ny aduercitat que ly auengue. Car so ditz Lucans: que om deu son amic laudar e amar en sa paubretat come en sa riquesse. E Seneques ditz : « qui amara, que mostre son cor au besoing, sens fingir. » — Aras vous ey deit que es religion, pietat, ignocence e amistat ; aras vos direy de honorabletat.

Honorabletat.

Honorabletat si es vne vertut per que om honore los hautz homes. Honorabletat no a punt que .I. tot sol mestey, e io vos direy cau es.

Lo mestei de honnorabletat si es tau que nos debem

[*sic*] aprendre los feitz e las hobras deus vons prodomes qui podent plus que nos. Car lurs hobras sont resonables. Cum ditz Seneque : « nos debem regardar lo prodome e aber sons feitz dabant nostres vilhz. » — Car si vos obratz a l-eichample de .I. prodome, grant confort debetz aber, si gran ben bo-n aben. E per so que vos fassatz tot iorn ben, debetz vos cutar que om vos regarde que fetz. E eissi dopteratz vos de far mau. Aras auetz vos audit que es religion, pietat, innocence, amistat, honorabletat ; aras vos faut audir de concorde.

Concordi.

Concorde si es vne virtut que ten ensemble vne compainhia. E en comunitat de tote gens e de toutz debem aber compainhia. E Tulles ditz : que nos no em punt en (a) [1] aquest monde tant solamentz per nos, mas per que nos aiudam l-un a l-autre. Car om deu autant amar lo ben de son besin come lo son medis. En aquesta virtut debem nos estar segont natura ; e om deu aucune betz leichar de son dreyt ; car mantes vetz om ne fey son profeyt. Car las petites causes creychent per concorde, e, per descorde, ban las grans causas a nyent. Aras auetz audit de religion, de pietat, de innocence, d-amistat, de honorabletat e de concorde ; aras vos direy de misericordi.

Misericordi.

Misericordi si es vne virtut qui fey lo cor tendre e pitable envert aquetz qui son neceiros e no, per [f° 36 v°] tant, a grant pena pren om garde sus sin medis, sus que et conben dues causas exquibar qui nuysent a dreyture e a tort aiudent. Despeit si es quant om poire e deure nuyre a tort, e om no bou ny no dainha de las autruis causas.

1. a, au bout de la ligne.

Mas misericorde no ten nulha causa autrui. Car miser corde ten los autruys dampnacges et los autruis profei tant cum deu [*sic*] sons, e qui es pietados e misericordi per devert lo nesseiros, aquet es bert lui medis.

Misericordy.

Io vos ey dit dabant e diuisat duas maneiras de dre ture. Aras vos deuisarey duas maneiras de torssionarie q son contraires ad aqueras duas, so es : felonie e despei E qui bou mantenir dreiture et li conuent aquestz du exquibar : fellonie qui a dreiture nuyg e au tort aiude despeit si es quant om poyrre et deure nuire a tort e or ne deingne ny no bou. Eissi es despeit contraire a crudeu tat, car crudeutat manten e garde dreiture, e qui despei vou mantenir. Aladonc felonie, es contraire a franquessa car franquesa si es large de ben far, e felonia no ente tant solamentz que far tort. Los menbres de felonie son peiors que auarisse ny coueitise. Que causa es plus peio que cant .I. home bou a .I. autre nuyre e et a poder Aquet fey, aladont, que l-autre aye dampnacge. Auaress [*sic*] es que quant vn home entreprent a ffar tort, es pe auer so que et a couueitat. Couueitese fey motz de home desloiaus. Car lo cor deu couuoitos pense vne cause e l boca ditz vna autra, et ame vne houra e autre bou mai non pas tant per traission, mas per son profeit far. eissi y a mantes maubestatz. Car los harditz e los large son decadutz mantas betz en couuoitese per conquesta las hautes causes e seinhories. Car leur hardiesse los fe plus hardis de conquestar, e lor largesse los done m grant aiude. Car per so que etz bolent plus haut mont que leur parion, etz ne debenent plus larges. E per s ditz Lucans : que et no y a punt de fe entre aquetz q serant de vne baillie, e per sso debin- [f° 37 r°] -go

guerra entre Iullius Cesar e Pompee, car l-un bole que fus sucgeit a l-autre.

Felonie.

Felonie es departide en dus maneiras : en force e en trecherie. Mas nulh home no deu aber aquestas duas causas, car trecherie s-aperten au reinard e force au lion. E, d-aquestes duas, tricherie es la plus mau bolude. Car etz son maus homes que no fen que enpirar e ant semblant de estar prodomes. Despeit si vos ey jo deit que es maubat entre los enseinhementz de nature e dreit mantenir. Aquetz qui lo debent mantenir e l-entreleissent, etz lo fen per pour de estre hais o per trabailh, o per despens, o per occupacions, ou etz haissent aquetz qui deurent aiudar e si los souffrent a far tort a qui ont los poyren deffendre ; e tot asso es despeit. Mas plus deurent mengpresar .I. rique home que om no deure .I. paubre, car lo paubre cute que om lo mesprese per sa paubretat.

Vigor.

Vigour es vne virtut qui bota arrey las mauuases voluntatz qui abenent per maubasas meichances. En vigor a sinc partides, so es : ardiement, fidance, seguretat, permenance e souffrence. Hardiement si es cant vn home enprent a ffar vne cause resonablement de son grat. Fidance si es de menar a cap la causa que a comenssada. Seurtat si es cant hom no docte nulhe cause per que pusque debenir ny abenir per las causes qui sont comensades. Permenance si es establetat de coracge qui se ten en .I. perpaus. Suffrence si es vne virtut de souff[r]ir las causes e los ditz de fellonie e los autracges e las meschanses. Deshordenadamens parla lo saby quant et ditz :

arretornatz vostres cors e vostres couracges a souff[r]ir 1 virtutz en sas houbras e los hautz trabailhs. En hardid ment deu om premeirament esquibar auarisse. Car m laye causa es cant om es vencut per auaresse, qui no pc estre bencut per pou ny per trabailh. Apres deu om esqu bar coueitese. Car mans homes y a qui aprendent a fa las greus causes per coueytese de aber laus. Mas los sabie f°37 v°] lo fent de lur prouece segre-[f°37 v°] -tamens en lur con sience, e los fous l-ament dabant las gens per auer la gl rie. Mas la probesse bau [*sic*] meys estre sua propi p luy soule que sy om cuto estre so que no es per l autruis. E per sso no deu pas om querre las hounors p maubassa glorye. Aras abetz audit de hardidement ; ar auyatz de fidance.

Fidansse.

Lo mestey de fidance es tau que om se haste de men a fin la cause que comensade es. E d-asso ditz Lucans que Iullius Cesar no cutabe res aber feit tant que et al res a ffar en aucune cause.

Seguretat.

Seguretat si es de aber confort en sin medis entre l duras causas de fortune. Car en la meichance qui ben, o deu auer esperance de ben apres, e si deu aber doctan de la chansse qui s-ent pot debenir. Mas la cause qui pl destorbo [*sic*] seguretat, so es pour. Car pour ditz : moras. — Seguretat respont : no m-en chaut, car per t combent intrey io en vita que io ne sailhirey. Car aco q om maleba conuen rendre. Io no morrey punt ny prom ni darrey. Folie es de doctar de so que om no pot pu exquibar. — Ditz pour : tu auras lo cap trencat. — Seg

retat respont : per tant que io aye beucop de plagues, io no morrey que vne betz. — Ditz pour : tu morras en estranges terras. — Seguretat respont : autant es dura e crudeu la mort en l-ostau cum es defora. — Ditz pou [*sic*] : tu morras iouen. — Seguretat respont : meis me bau morrir ioen que tant viure que io desire la mort ; aquet mour asses veilh qui no pot plus viure. — Ditz pour : tu morras sens sepulcre. — Seguretat respont : asso es mot petit dampnage, car si io no sui couuert de la terra, io serey cubert de l-ayre. — Ditz paur : tu tombaras en langor de malaudie — Seguretat respont : ou la malaudie me leichera o io la malaudie. — Ditz pour : las gens mau dizent de tu. — Seguretat respont : no m-en chaut ; los blaymes deus maus dizentz me baut .l. laus ; car etz no disent pas per cause que io l-aye deseruit, mas per cause que etz no sabent punt meilho dize. — Ditz paour : doulors t-abindra. — Seguretat respont : si la dolor es petite, la suffrence sera leugeyra ; e se era es granda tant aurey io meis de lauso. — Ditz por [*sic*] : dura [f° **38** r°] causa a en dolor. — Seguretat respont : per sso que tu es trop mot, es era trop dura. — Ditz pour : tu es trop paubre. — Seguretat respont : o, per sso que tu lo cutes. — Ditz pour : aquet home a grans riquesses. — Seguretat respont : no es punt home, mas vne busque plene de bermes. — Ditz paour : totz los leirons bant darrey e apres tau home. — Seguretat ditz e respont : etz no seguen pas l-ome mas los deneis ; eissi pareilhament los cans segen las caroinhas. — Ditz paour : io ey perdut mon tresau. — Seguretat respont : no m-en chaut ; aquet es fou qui plora per las mourtaus causes d-aquest monde. — Per aissi podetz counoiche que pour no dona nulh bon conseilh en aquesta mortau vita. E Lucans ditz : que paour a feit mant home morir, e motz de causes nos espabentent sens auenir, plus que d-aqueras qui abenent. E, per sso, gardatz vos que no cridatz

pas abans lo cop. Car de mantes causes a om pour ia no abenen ny no debendrant.

Permanence.

Permanenca es atau que om deu estar de vne ma e de .I. semblant en paubretat e en riquesse. Car lo e bament de bon penssament es de se tenir en patz demorar en vne medisse maneira. E Oraces ditz : qu deus estar felon e corracgos entre las feloneses cau en bones autant ben. Car etz son maus homes que se etz an comenssat, etz leichent tan tostz ; e d-asso etz bolen que les sie rendut e aqui medis, sobtament n-an cure ; e cant los mescay de nulh mau, no s-ent sa punt aiudar. Sus asso ditz Oraces : « mon coracge se bat am myn, car et refusa so que et a coubeitat e de e reprent so que et a leissat e recuzat. » — E en loc ditz : « e cum creirey io ad aquet qui iameis no s en .I. estat de cor[a]cge ? » — De so s-ent deben q apren plushors mesteis e blayme lo son. Aras vous de souffrance.

Souffrance.

« Suffrance [1], — so ditz Lucans, — sofra gauyosan las duras causas. » — Aquesta virtut si es medeci las autras virtutz. Mot es plan garit qui de tot sor pot souffirr [*sic*] so que et no pot amendar. E per so Voece : que om deu souffrir de bon coracge so que a ture aporte, car folie es de pucgir contra l-aguillon.— [f°38 v°] lo malau [f° 38 v°] no se pot atemperar, » — so d maubat mecge, ne nulhe cause no es tant leugeir no greue ad aquet qui de mala boluntat oc fey.

1. Peut-être y avait-il *Souf.* et l'*o* a-t-il été couvert par l'enlumi

Atemprance.

Atemprance est seinhorie de rason, encontra luxurie e encontra las maubasas voluntatz. Aquesta vertut es ahornament de toute vita e appressament de tote tribulacion. D-aquesta virtut ditz Oraces : que si lo baichet no es frecz e net, tot so que om y metra dedens en agrira. Dont esquibatz los delitz de la carn. Car las delectacions son motz maubasas, car eras porten dolors. D-atemprance decent mesure et vergoinhe e abstinence e castetat e spermenabletat [*sic*].

Mesure.

Mesura es vne virtut de refrendre los hornamentz e las voluntatz de octracges. D-aquesta voluntat Oraces ditz : que en totas causes a mesure, e qui mesure trespasse, et no pot la cause a dreit menar. Si l-ome se bou hornar de nu[l]ha cause, comben que sie feit resonablementz. Car totz los hornamentz no son pas resonables. E si lo hornament no es resonable de part de fora, et semblara que lo coracge no es punt resonable de part de dens. En honestetat a .II. causes, so es dus moubamens : l-un si es deu cuer, l-autre deu cors. En aquet deu cors si es de anar trop choau ou trop tost. Om no deu punt anar choau trop sino a procession e en penitence. Car quant om ba trop tost, lo cent se mau e lo cors se trabailha e lo bisacge s-escauffa e se enrogis, e en asso no pot om nulh ben notar. Dus mouuementz de couracge son : per pensament e talent de rason. Per pensament si fey enquerir de la causa, e talent la fey far. Aras conuen donques que razon sie dame e talent sie atemprament per sin. Car si no s-acorde a rason, come era es deius per nature, lo cor e lo cors seran troblatz e la lengue empachade. Car lo

cor qui es corossat se sousmau e sautique, e lo visacg s-escauffa e los seillz se leuent. E per sso ditz Iouenauz que om no pot counoiche quant lo cor es ad aise ou malayse au cors, sino que per semblant de biaire costumes. E ditz : « car mans homes son dont cascun son talent e son corracge. » — E Cherences ditz : que cascu home ha son talent. E Tulles ditz : que en totes cause deben [*sic*] nos sercar nature. Car si .I. home es feble d [f° 39 r°] cors [f° 39 r°] e et es de leugey sens e de bone memorie om no-n deu punt far caballey mas clrec ; e si es fort, ardit e dur, aladonc ne deu om far caballey ; car om ne li pot punt toller la maneira que Dius li a donat, ne om no li [*sic*] deu punt metre a las causes que et no pusque aprendre. E si besoing es de metre .I. home a mestey qui no s-aperten a luy e et no lo pot aprendre, et lo deu mantenir au meilho que pusque. Car nos no debem punt tant beder aus bens que nos podem haber, cum nos debem far aus vices exquibar.

Bergoigne.

Vergoigne si es vne virtut de gardar reson en beure e en mengar e en raubes e en autres hornamens. E Tulles ditz : que nature regarde mot grant rason en home far, car ella metut en vbert la plus belle semblance que l-ome a, so es lo bisacge ; e las autres partides deu cors qui no erent punt beras per mostrar videntamentz, so son los menbes [*sic*] qui son donatz a nature de home e de femme. Car totz aquetz qui an vergoigne escondent leurs menbres qui no son a beder. E cant om parle, om deu gardar bergoigne. E si om ten parlament de grant affar, om no deu punt parlar paraula qui fasse a reprendre. D-aquesta vergoigne d parlar ditz Oraces, que ditz : que .I. home irat deu iracment parlar e .I. home alegre deu alegramentz parlar yra. Apres ditz Oraces : que nulh no deu enquerir lo c

seilh pribat d-autruy ; e sy et te descrube son conseilh, garde te que tu no lo descrubes pas per ybresse ny per corros : car la paraula qui es dite no pot arrey retornar per res.

Abstinensse, *honestetat*, *honorabletat.*

Abstinence, honestetat e honorabletat refrenent la maubasa voluntat. Lo promey mestey d-aquestas .III. si es d-apareilhar sons menyar abans que tempz ne sie. Apres asso, se deu om gardar que om no sie friant de bonas viandes. E auyatz que Oraces ditz : « cascun deu gardar e prouedir son petit e sa mesura. » — Car aquet qui n-a que vne myailhe no deu punt marchandar .I. peison de .V. s[os]. En autre loc ditz Oraces : « o tu, glotonye, de totz bens gasteiresse e famillente de bons morssetz, io t-ensseignerey de caus petitz morssetz om pot viure segont natura. Asses deu pan e de l-aigua. » — Apres vos debetz gardar que no menyatz trop. Car Iubenaux ditz que las viandes qui son preses glotonament [f° 39 v°] tornen totz a ennug e apres ne son plus holatz de Iurs cors.

Castetat.

Castetat es vne virtut qui casse arrey totas luxuris per atemprament de rason. Car si lo cor se leiche bensse a luxury, e era es dona de luy, adonc lo cor no a nulh poder sus luy. Car nulh home no pot seruir a luxure e a luy. Dont aquestas no se podent acordar ensemble. Car luxure es .I. delit qui mot es desirat e petit dura. E cant era es feita, de tant que era es estade plus desirare[*sic*] de tant desplatz era plus. E cascun qui en tau iustice tomba, ou et s-ent repent en la fin, ou et n-a honta. Car lo feit es lag e la fin orde. E, per sso, es maubasa causa asousmetre la franquesa deu cors au seruice de .I. tan maubat

deleit. E per sso deu ben regardar home e perpenssar en son cor quant ben es plus haute la nature de l-ome que de las vesties. Car las vesties no entendent a nulhe cause que au plaser e delit de luxure, e asso es tote lur entende. Mas lo cor de l-ome diu entendre a pensar e ad apenre las causes per que om pusque regir. E si aucun home enten a luxury, et no deu pas per sso deleichar que no entende en los autres vens. Car si autramentz et faze, et sere semblant a las besties qui no entendent tant solamentz que a leur delitz. Encara y a autra reson per la cau luxury om deu exquibar : car so no es pas honesta causa bidentament dabant las gens ; e si no n-y a nulh que si et s-ent vou mellar, que no lo bulhe far segretamentz. Car si vn home cometent luxury es suspres de aucun, la boluntat ly tou e lo feyt ; e tot asso fey bergoigne. E per sso la debem nos exquibar, que los delitz de luxury no ayent seinhorie sus nos. Car en lo cos ont luxury es done, no pot punt aber aquesta virtut mot grant poichance. Io vos ey dit que es honesta causa e aquo qui ben de honestetat. Mas aras vos direy la cau es la plus honesta, l-une ou l-autre.

La cau causa es plus honesta.

Io vos dic que sobrietat conoigz las causes ont las autres vertutz son, so es assaber : force, dreiture e atemprance. E si vos dic que sobrietat es la plus hauta per so que era conseilhe so que las autres tres fent, e que lo conseilh deu anar dabant los feitz. — Asso no me semble punt de rason, abans m-es abis que los feitz son plus hautz que lo f 40r°] consenti- [f° 40 r°] -ment, dont es sobrietat plus basse que las autres .III. so es : force, dreiture e atemprance e d-aquestas .III. atemprance es la plus haucte, e si v< direy per que : per atemprance garde l-ome sin medis

se manten ; per force e per dreitura manten et sons homes e sa terra ; mas et deu mantenir e amar meilho la sua seingnoria que l-autruy. E so ditz Horences : « tu as plus grande seingnoria si tu bences ton cor e lo podes amenar a rason que si tu abis las duas pars deu monde, e tu no potz mellor ton cor iusticiar. » — Si tu bos aber totas causes dessus tu, et conuendra que tu te metes deius rason ; e aladonc seras tu seingnor de grant terra, si rason es seingnor de tu. Car nulh home no pot aber nulh ben beray si et no es bon de part dabant.

De quatre virtus.

Aras auetz audit de las .IIII. virtutz que atemprance es la plus haucta e sobrietat la plus basse. Aras debetz saber que, de las dus rasons qui remanent, que dreiture es la plus hautta e force la plus basse. E si vos dic que nulhe no es si grant force ni de cor ny de cors que si era no es amenade segont dreyture, que era no deu estar aperade force mas fellonie. Cruautat a plushors mesteis : lo promey que diu estar rendut a Diu ; segondamentz a son pay e a sa may ; lo tertz a son pays e los autres aissi cum io ey contat dabant, la on parla de religion e de .VI. autras virtutz qui benent de natura. Aras vos direy de profitabla cause.

Profeitable cause.

Profeitable cause si es aquelle que om fey per sso que om fasse cause om y age profeit. Profeitable cause es departide en .III. maneiras : en bontat de cor e bontad de cors e en los dons de fortune. Las bontatz deu cor son e benen en [1] de bona part de sens e de franquessa e totas las autras que io ey deuisades de honesta cause. Aras vos

1. Ms. *benenen*.

direy e deuiserey las bontatz deu cors, so es assauer : beautat, gentillesse, abilletatz, force e grandesse. E d-aqu[est]es bontatz abent soubent plus de maus que de bens. Car eras no se podent aucune de betz acordar am las bontatz deu cor, e, per sso, a grant penas veiratz f°40v°] [f° 40 v°] que los bons clrecz acordent ensemble beautat e castetat. E bos dic que gentillesse pourta aucune betz plus blayme que laus. Car de tant cum l-ome a estat plus gentiu e plus balent e plus large, de tant es son filh plus deshonorat, si et es maubas e couart. Car la balor deus prodomes es myrai[l]h de lurs hereteis. E per sso leur bontat ny leur maubestat no se pout celar, an comben que los y bengue dabant. Car de tant cum l-ome es plus de grant hautesse, de tant sont leurs bontatz ou leurs maubestatz plus totz sabudes. Mas si vos voletz sauer que es veraye gentillesse, audiatz que Lucans ditz : « gentillesse es vne sola vertut tresque clara e esmerade qui done tres franc cor, haut e hardit ; de totas causas aspres e de surmontar merbillosamentz an discreccion segon lo cos de natura. » — E aquestas causes no podent punt auenir sino que benguent de franc e liberau coracge. Per que ditz om : aquet es gentiu e et sera felon, maubas, crudeu e villan. Aquet no aura tant solamentz que lo nome. E io farey cum .I. caitiu, si io li meti nom on et no y aura punt de part. E io ameri meis estar filz de .I. paubre home payes e fussi aussi ballent cum Alixandre, que si io fussy filh de Alixandre e io fussi lo plus maubas de .I. pais. E si y a nulh profeit en gentillece, so es so que Lucans ne ditz, que ditz : que lo profeit qui es, es lo glorios heretacge qui remant aus ereteis de part lour, e aquet meis que nulh patrimony per cant que sie riche, so es lo laus e la grant prouesse e sa bona bita que et a agut, auer honta e villanie, e aquesta es la viraye gentillece Mas de las autras bontatz deu cors, caus profeitz ne benen- Plus n-ant las besties que los homes. Car nulh no es

tant grant corracge ny de tant grant force come l-auriflant ; ne nulh no es de tant grant cors come lo cameu ; ny nulh no es si leugey come es tigres. A la mort counois om de cau labour l-ome a estat. Vos auetz audit de las bontatz deu cor e deu cors ; aras audiratz deus dons de fortune.

Dons de fortune.

Los dons de fortune so son de riquesses e de hautesses. Las de [f° 41 r°] riquesses son que s-apertenent : premeirament grant mainage e grandamentz de bestias gros e menut e beras raubas e betz edifficamentz. Mas si bos boletz edifficar, vos no vos debetz punt desmainaggar per far rique meison, ans ne debetz tant gardar que la maison sie honorablament mantingude. Car lo seinhor no deu punt estar hondrat per la maison, mas la maison deu estar hondrade per lo seinhor. Car la maison no es pas petite la ont y a grant demoranssa e compaig[n]ia de prodomes. Mas la maison gastade fey grant bergoingna a son seinhor, quant aquet de dabant luy la tine rique e plena de totz bens. Ditz lo poeto [*sic*] : « no ayatz cura de grans causes, car tu potz viure cuma .I. rey en petita meison. » — E per sso debem nos estar atempratz de desirs, eissi cum aquet de qui Obidius ditz e parla : « las viandes d-aquet erent ataus que eres ly hostabent tant solamentz la fame, e sa maison atau que ly era garentida tant solamentz de bent e de pluye. » — Car si vos abetz grande meison e dedens abetz grant tresau e riquesses, ia pertant no seratz vos plus long de la mort. Atant leu mor lo rique cum lo paubre, car grans pocessions no garentissent pas de benir a la mort degun. Tant leu abat la mort .I. rey en son castet cum fey .I. paubre home en son hostau. Yo vos ey dit d-edifficamentz ; aras vos direy deus familiartz.

Deus seruidors.

Tot promeiramentz deu lo seinhor trobar a son se so que mestey lo fey. Apres deu lo seruido sor trauailhar en sa besoinhe far, e son cors e sa bolunta estar appareilhat aus comandamentz de son seinh eissimedis deu estar lo seinhor envert son seruid vore que et fus envert luy. Yo vos dic que totas la que vos soben cau poder vos auetz sobre vostre se encara ha vostre seinhor sent vetz plus grant pode vos. Lo seruido deu regardar e estre de semblantas r ras que son mestre e son seinhor es. E se son seinl yrat, et no-n deu punt estar gauyos ny mostrar seml e si son seinhor parla, et se deu taise. En apres se seruido gardar que no laude nulh home a son seinh no debe laudar. E Caton ditz : « garde que tu no [f° 41 v°] home que tu no lo coniches [*sic*] [**f° 41 v°**] affin c no-n ayes punt de bergoinha ad aquet a cui tu lo ras. » — Apres deu lo seinhor hostar de luy aua luxury, e asso ditz Cathon : « garda te que tu n couoitos, car home couuoitos no aura ia profit ny a garde te que tu no sies decebut per fempne, car aq pert son cor no pot gaingar [*sic*] nulhe preciosa riqu — Apres se deu gardar lo seruido que no se bant so ditz Chaton : « garde te que tu no laudes tas ho que no blaimes las autras d-autruy. » — Apres gardar lo seruido que no demande a son seinhor t questions. Car, cum ditz lo poueta : « aquet qui s a plus de son seinhor que aquet qui demande. » — prodome pren plus a garde sus son seruido que lo s no fey et medis. E la cause per que y debetz g Lucans vos hoc demostra cant ditz : « grant hono seruido cant et fey atau seruice que pusque plase seinhor. » — La maneira deu seruido deu estar at

et deu far tost e leu tot so que son seinhor ly comanda que sie a ffar, sens contradire. Car so ditz Lucans : « si lo seruido es tau que si tant mau entremes que no fasse so que deu far, la bergoigne no es pas sue mas deu seinhor. » — Car sus totas causes deu gardar lo seruido que no sie mau parley, car so ditz lo sabi : « lo plus maubat menbre que lo seruido a, so es la lengue iangleyrose. » — E lo seruido deu elegir atau seinhor dont et aye haunor de luy seruir. Car lo seruidor es honorat per la cause que es noble e balent. E nulha cause no aperten au maubas coracge. Ny nulha causa no es plus honesta que de mespresa riquessas, qui no las a ; e qui las a, aquet las deu donar en maneira de frant home. E si vos direi cum, per sso que la vita es petita cause, io vos deffendi que vos no ayatz punt longue esperance de vostres vitas. Car si nos y em huy, nos no y em punt deman per uenture. Mas nos em ben decebutz per cause que nos no pensam punt a la mort. Car aquet qui cuta estar [f° 42 r°] au comenssament de sa vita es au comenssament de sa mort, e, per sso, deure cascun penssar a la mort qui abenir ly a, e dire : io morray. So es la promeira reson que nulh no deure counoiche riquesses. L-autre reson si es que aber coueitese tou las virtutz. E Oraces ditz : que aquet a pergut totz los menbres e leicha las virtutz, qui tot iorn enten e trabailhe a riquesses amassar. E per so dic io : que aquet es de grant cor qui autant prese aur cum plom e plom cum aur. Mas lo abaricios dira : « bet seinhe, de que biurey io ? Car si io no aby res, io no biury punt cum .I. gentiu home, que io no fusse tingut per malestruc ; tant as, tant baus ; e qui a pro et a hounor e a amicz ; et es tingut per prodome e per sabi. » — Tot asso ditz l-abaricios. E sus asso ditz lo poeta : que coueitese tou promeirament las bones costumes e la bontat deu monde. Io vos ey dit dues rasons per que nulh no deu couueitar riquesses.

De amassamentz.

Aras vos direy que nulh amassament no pot sadorar los couuoitos, car quant plus an, e plus etz couuessent d-aber. Mas aquet es rique a cuy souffis so que et a. Si vostres cors son ad aise e vostres cos e vostres menbres, per que voratz vos plus? Sus asso ditz Oraces : que aquet qui a a conquestar, cum plus monta son tresaur e sa [*sic*] riquessas, aladonc plus couueita. Io vos ey dit .III. resons. Aras vos direy la quarte.

La quarta.

La quarte si es que aquet qui a riquessas no sera punt segur. Car si vos anatz per camyn e vos portatz grant argent, vos auratz grant pour que om vos aussigue. Mas Oraces ditz : que aquet qui res no porta pot cantar dabant leyron. Aras vos direy la quinta.

La quinta.

La quinta si es que tot iorn l-avarisse vou far son seruido de aquet qui la gainha. E per sso ditz Oraces : « io meti pena de metre mon tresau e ma riquesse deius myn, non pas io deius mon tresau. » — E per sso aquet no es punt [f°42v°] bon [*sic*] hurous qui es gardador de [f° 42 v°] grans riquesses, mas aquet es bon eureus qui sab biure de petita riquesse e petitz bens, e honorablamentz mantenir son estat e sa paubretat, e qui plus dopte bergoingne que la mort. Car mot grande aunor y a en paubretat, ny aquet no es punt paubre qui ly souffis so que et ha. E si vos voletz estar rique, que no pensatz punt a las riquesses d-aquest monde. E qui bou estar riques, que mesprese la

riquesses d-aquest monde ; non obstant que nulh home no pot pas mespresar totas causes, ny no pot pas tanpaut totas causes haber. E per sso es plus rique lo paubre home, qui plus no desire, que lo rique, quant tot lo monde sera son, encara couueitare plus haber. Dont lo paubre poire plus refuzar que lo rique no poire dounar. Mas qui bou saber la bone maneira de riquesse io ly direy : c-est assaber que l-ome demande so que li fey mestey segont Diu. L-autra maneira si es que so que et a li sie souffisant. Io vos ey dit de riquesse; aras vos direy d-atemprance.

Atemprance.

Nos debem aber atemprance, car de tant cum [om] plus monte plus haut, de tant es lo descendre plus greu. E d-asso parle Oraces : que envege a feit mant home trebucar. Car las grans causes per eras medisses trabuquent. Om conquert leugeirament la ont la ventura s-ahurta ; mas om no garda pas leugeirament aquo que om a conquestat. E de tant cum l-ostau es plus haut de tant cay era plus perilhosamentz. E tout iorn s-entdeben que la frugua tomba en los plus hautz locz. Lo mestey de .I. haut home es que fasse en maneira que conqueste l-amistat e l-amor de sas gens. Car a home qui ten seinhorie no es nulha cause tant vona cume de estar amat de las gens, ne nulha cause tant perilhouse cume de estar mau bolut. Car las gens desirent la mort d-aquet qui mau bolent. Dont ditz lo philosophe : « io no teny punt a puichant qui es mau bolut d-aquetz qui son deius luy. » — Car per rason comben que los subgeitz tement lur seinhor e amen. E cant lur seinhor fey tort a sa [*sic*] gens, et s-entdeben aucune betz que s-ent desperent e metent en auentura etz e meis totas lurs causes, e fent atau causa que no pot estar amendade, dont mans homes ne sont estatz

f° 43 r°] peritz [f° 43 r°] e deffeitz en leur temps. Aras abe d-atemprance ; aras vos direy de glorie.

Gloria.

Glory si es vne virtut de sercar proesse e laus de cause qui es renomnade en mans locz. Glorie l dire come renom. E per sso ditz lo sabi : que ren fey lo prodome mort areuita. E en autre loc encar contra : que mort mespresa auta renommee, car a ssin los hautz e los bas. E nos no entendem glorie percassar, e per sso nos volem meilhor re estre prodomes que estre lo contrary. E per ss poeta : « faussas honors aiudent e menssonge aiu E per sso ditz lo bon clrec : que glorie no es que aquesta mortau vita, ne nulh ben no-n pot sailhi no es acompaignade de aucune vona virtut. Mas g(r)ardar la beraye glorie, et deu estar tau come lo cutent que etz sien. Car si etz la cutabent co per fauces demonstrances, aco no se pot far. Car l glorie enrassine los bons, e la fauce tombe eissim faus eissi cume la flor tombe aus aubres. Io vos e que profeitable cause es; aras vos direy que causa profeitable.

De plus profeitable cause.

Plus profeitable cause es que vne autre. Mant sont que ament plus grant [*sic*] cors que no fen ri e autres que amen meis lo contrari. E eissi se p los dons de fortune. E a la bontat deu cors bau vns que los autres. Car meis bau bone force que g ny leugeiritat, e deus dons de fortune balent meis que los autres. Car meis bau bone renommee que ri E io vos dic que nulha causa no es honesta q

profeitable. Mas, cant vne causa es profeitable, et conuen que aucun profeit en bengue; e si aucune cause es honesta, et conben que era vos tire debert luy per dignitat. Mas aucunes gens cutent que aucune cause sie profeitable cause, que es mot deshonesta ; cum aucuns que cutent que sie profeitable cause, cant .I. home creis de son argent e riquesses per autry [*sic*] dampnage. Mas so es plus contrari(a) a[1] natura que mort ny paubretat [f° **43** v°] ne que dolors. Car si vn home despoilhe .I. autre de sons bens per lo son creiche, aladonc mesprese et humane compaignie qui ben de natura. Mas eissimedis cum natura concent que cascun conqueste plus volonteis per luy que per .I. autre autrui, aissi deffent nature que degun no acreisse sons vens ny sa riquesse de l-autruy dampn[a]cge. E aquet qui fey dampnage a autruy per son profeit far, et cuta que no fasse res contra natura, mas si fey : car et es mort e decebut. Car plus es perilhos lo bisse deu cor que deu cors per sso que et es feit tort. E lo dampnacge deu cor e de fortune es mort e paubretat. Mas aucun pot dyre : « io mory de fame e, per sso, fedi yo mau si yo tolly la viande a .I. autre home que no-n a punt de mestey e s-ent pot passar? » — Yo te dit que o, car tu deus meilho amar la virtut de ton cor que ta vita. Car eissi cum lo visse deu cor es plus greu que aquet deu cors, eissimedis bau meis lo ben deu cor que no fey aquet deu cors. Per sso no debetz amar nulh darrey profeit. So es atant a dire que vos perdetz lo nom de prodome. Car nulh profeit terrenau no bos pot rendre aqueste nome, si vos lo perdetz. Mas que es la causa que las gens no conoichent punt la bergoigne ny la deshonestetat qui es en conquestar? so es las fractures e ignorance de mantenir las leys. Car et los es abis que es honesta causa, e etz son pergutz.

1. Dans interligne. Le copiste en se relisant ou son correcteur n'a pas u que le verbe *a* était collé à *contrari*.

Per sso que etz fen semblant de estar prodomes e etz no-n son punt. Eichample : si .I. home abe .I. anet qui agus vne peira que agus atau virtut e tau force que per aquera vertut om no poscus beder l-ome quant et fare mau, no peccare pas plus aquest home que si om lo bede. Io dic que lo prodome no entent punt a ffar las fausses cubertu- ras mas las honestes. Car prodome no fara punt nulha causa que no bulhe que om no lo sapy. E si vos vos gar- datz de mau far, vos no lo fetz ny no bo-n gardatz sino que per la doctance que vos auetz que sie sabut. Dont vos no bo-n leichatz punt per ben, mas per sso que vos dot- tatz que lo cors lo compre; e, per sso, en aquesta causa etz vos semblantz a la nature de las vesties. Car Oraces ditz que lo lop a pou de totas las fossas que et bey, car et dopta que y aie pecge; e los ausetz an grant pour tot [f° 44 r°] iorn de tombar dedens [f° 44 r°] los filatz. E apres ditz Oraces : « le [*sic*] prodome se garde de peccar per l-amor de Diu, e lo leiron per la mour de la forque. » — Mas si vos bedetz que vos vengue cause que sie profeitable e vos vedetz que era sie laide a ffar, io no vos dic punt que vos no lo fassatz, mas io vos dic que nulha causa qui sie lage a ffar, no es punt profeitable. Mas et s-entdeben aucune betz que vne causa que no semble punt estar profeitable a ffar, ne ben aucune vetz profeit, dont io vos en direy .I. eissample.

Etz furent dus compaignons en la preison de .I. tirant lo cau abe nom Deffine, tant que l-un d-aquestes preiso- neis fut iucgat a mort. Lo iorn de sa mort fut nomnad quant debe estar e l-autre fut deliurat. Lo iucgat preguet a l-autre son compaig[n]on que s-ent anas a son pais e que pregues a sons amitz que preguesent per luy car yameys no lo beyren punt. Lo quau son compaig[n]on li respon- dut que no yre punt, mas que et medis y anes e que et remandre en preison per luy. Sus asso ditz lo tirant : « si et s-en ba e no reben, tu ne passaras la pena e la mort.

Aquest fut content e l-autre s-ent anet ; lo cau no failhit punt au iorn de retornar. Cant lo tirant bit que aquestes furent tant leyaus l-un a l-autre, los prega que, per Diu, lo volussent prendre per lur compaignon e, de ffeit, los deliura de la mort emtrampz. Dont fut mot grant causa profeitable per la vingude deu qui s-en era anat. Car totz dus ne furen deliuratz. Non obstant que lo comenssament fut mot perilhos, la fin ne fut bone e perfeita. E per sso podetz veder que honesta causa, cau que era sie au comenssament, tot iorn es era profeitable en la fin ; e la causa deshonesta no es profeitable ny au comenssament ny a la fin, ny punt no portara de fruit ny profeit. Dont per sso bau meis tenir en sin honesta causa que no fey profeitable. Aras vos ey deuisat las sint maneiras de conseilh.

Qui bora saber.

Quy vourra saber e tenyr lo comandament d-aquest libret, et poira viure honestamentz e pacientamentz e en multiplicance d-aquest monde, e poira sa vita ordenadement menar a la lengue de reson. Car eissi cum aquet qui sona la viole entent cant vne de sas cordes de sa viole no sona plan et l-acorda a l-acort, tot eissi nos comben acordadament menar nostra vita que nulha causa no [f° **44** v°] y aye que la fasse desacordar. Car si y a nulha causa per que nostra vita se desacorde, nos no la podem punt adreit menar, eissi pareilhamentz cum lo som [*sic*] de viole es pergut quant las cordes no sonen acordadament. Mas vne merbeilhe es de nos que nos no bedem punt clar en nostras maubestatz come [en] las autruys. E per sso ditz Oraces : « puis que tu as tant maubas vilhz que tu no potz conoiche ta maubestat, cum podes tu donques beder la maubestat de ton besin? » — E, per sso, pregui io ad aquet qui bora menar honesta vita que et audi e beye soent aquestas paraulas e garde que las recorde

plushors betz. Car nulhe honesta paraula pas no es tro audida. E lo poeta ditz que la bona causa dex betz audid platz plus a la fin que au comenssament. E per asso fe bon legir souen aquest libre. Car et no y a gaires de bon motz en la moralitat qui bailhen a parlar, que assi no-n age aucune paraule petite, e om las pot assi plus leugeira ment apprendre que se om las anabe querre per plushor locz ont eras sont espandudes. E plus bera causa es home de asso saber que de anar dessa e dela sercant s que et no pot metre ensemble. E per sso ditz l-Esscripture que so qui es pertot no es punt en .I. loc. Dont et endebe ad aquetz qui bant en pelegrinacge que troben pro hoste mas paucz d-amicz. Pareilhament es d-aquetz qui s-enttrametent de plushors mesteis e a nulh no se tenent deu tot. Mas Oraces ditz : que la biande no aprofeitara gaires au cors qui es gitade deffora tant leu cum es recebuda, ne nulhe cause no tou tant au malaude de aber santtat come de cambiar medecines souen. E per sso es grant folie de entreprendre tant de causes don om no-n pot benir au cap. Mant home es, qui es dongeiros, que sabora de mantes viandes e menge e si retourne a d-autres a son appetit. Dont no y gaigne autre causa que tant solamentz s-ent orrege et no s-ent amendara pas. Per sso vos dic que no votatz punt pena a retenir totz los ditz e causas que vos audiratz, mas tant solamentz ad aquetz de moralitatz, e que pensiatz [*sic*] ad aco que vos dirant e metetz oc en obra. Car vos no beiratz punt mecge, per tant que sapi enseinhar de mediscine, que bailhe son aprendre si no vous bailhe l-acostumance de obrar. Car mout grant laus y a en conquestar. E per sso son donatz los comandamentz los caus om no deu punt aber per audir ny per escota tant solamentz, mas om deu metre pena e trabailh e vsa a far so que om comande a far per reson deus sabies.

De philosophia las moralitatz
la fin abetz ; e que plan escotatz !

[TAULA]

[f° 45 r°] Assi comenssa la taula de la Clercgie de Descipline, en continuant en apres la Clercgie de Moralitatz de Philosophia, partitz en dus libres, compillat e ordenat per mestre Pieres Allfonsa seruidor deu sobirant Ihesu. E es vne doctrine e conseruacion per totz aquetz qui per ferme intencion audirant, legirant e retindrant la dicta disposission ; e a natura humana preserbacion descendent a totas armes saubacion, amen ; comenssant e continuat per capitres.

En lo promei capitre de Clercgie es lo proheme comenssant : Pieres Alfonssa seruido de Ihesucrix.

En apres recontta deu philosophe Enochc au primey fulh.

De l-Arabian qui assaia son amyc

De dus compainhons l-un de Egipte l-autre de Baldac.................................. in 2° ffo°

De .I. autre philosophe

De .I. philosophe qui trobet .I. autre philosophe iogant........................... in 3° ff°

De .I. berssificado

De .I. autre philosophe

De .I. bercificado qui no era punt noble

De .I. bercificador .... in 4° ff°

De .I. bercificado qui era rude

Deu reynard e deu mulet

Lo Arabian ditz a son pay

Lo disciple
Un philosophe castigaue son filh............. in 5
De .I. home qui trobet .I. serpent ligat
L-Arabian ditz a son filh
De .I. bercificador qui demandet au rey
Un philosophe dise a sson filh.............. in 6
De dus clrecz qui sailhiren de vna ciutat
Un philosophe ditz a son filh................ in 7
[f° 45 v°] De .I. decipple
De .I. home qui anet bendenihar............ in
De .I. home qui anet en pelegrinacge
De vne femna que conquaga son marit per lo conseilh de sa may
Deu sabi e deu rey......................... in 8
De .I. home qui leichet sa moilher en garde in 9
De .I. ioen home qui metut tota sa entende a sa moilher gardar........................... in 10
De .I. Espainhon qui bailha son tresau a gardar a son hoste.......................... 11
Deu philh deu paubre home................ in 12
De .I. rique home qui anabe per vne ciutat e pergut .I. sac plen de tresau.............. in 13
Lo philosophe
Lo Arabian castiguabe son filh .... in 14
De dus borgues e dus vilans anant leur camyn 15
Deu cordurey e deu rey .... in 16
De .I. sabi
De .I. menestrey
Lo Arabian
Lo philosophe ditz
De .I. auzet............................ in 17
Lo philosophe castigua son filh
Deu bouey............................. in 18
Lo Arabian
De .I. leiron qui puyabe aus hostaus

Assi fenissent las desciplines de clergie, e comenssent las moralitatz de philosophia en seguen per la ditta taula.

Eichample de Alixandre a
De plushors vertutz a
Vertut a
Religion a. . . . . 34 fº
[fº 46 vº] Pietat
Ignoranse qui a dus mesteis
Lo promey
Lo segont
E amistat qui a .IIII. mesteis
Lo promey
Lo segont
Lo tertz
Lo quart. . . . . a 35 fº
Ho(ho)norabletat
Concordi
Misericordi. . . . . a 36 fº
Felonia
Vigor
Fidance
Seguretat. . . . . 37 fº
Permanence
Soufrance
Atemprance
Mesure. . . . . 38 fº
Bergoinha
Abstinence, honestetat, honorabletat
Castetat
E la cau causa es plus honesta. . . . . a 39 fº
De quatre virtutz
De profeitable causa
Deus dons de fortune. . . . . a 40 fº
Deus seruidors. . . . . a 41 fº
De amassamens dont y a V resons la IIIIe, la Ve

Assi finissent los capitres de las moralitatz de philosophia, amen.

LA CONJUGAISON

OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES

1. Notre étude sur la conjugaison se compose :

1° De l'étude proprement dite ;

2° De l'index par ordre alphabétique de toutes les formes verbales qui se trouvent dans notre texte.

2. Dans l'étude, nous distribuons les verbes soit réguliers soit irréguliers en trois conjugaisons d'après les désinences de leurs infinitifs.

Nous nous occupons d'abord des verbes dont l'infinitif se termine en *-a* ou *-ar* ; puis de ceux dont l'infinitif se termine en *-i* ou en *-ir* et enfin de ceux dont l'infinitif se termine en *-e*, *-er* ou *-re*.

3. Cette classification a l'avantage de placer en tête et côte à côte les deux conjugaisons les plus régulières et d'aller ainsi du plus simple au plus compliqué. Elle a l'inconvénient de changer l'ordre traditionnel et de mettre au second rang des verbes que l'on met d'habitude au troisième et réciproquement. Pour éviter les confusions qui pourraient en résulter, au lieu de parler de première, seconde ou troisième conjugaison, nous nous astreindrons à dire : verbes en *-a*, verbes en *-i*, verbes en *-e*, en entendant par verbes en *-e* aussi bien ceux qui se terminent à l'infinitif par un *-e* accentué que ceux qui se terminent par *-e* atone ou par *-re*.

4. Dans chacune de ces classes nous distribuons les temps en trois groupes selon leurs affinités :

1er groupe = infinitif, indicatif présent, indicatif imparfait, subjonctif présent, impératif, participe présent ;

2e groupe = indicatif parfait, subjonctif imparfait, participe passé ;

3ᵉ groupe = futur, conditionnel.

5. Dans chaque temps les formes sont numérotées de 1 à 6 de la façon suivante :

1 = 1ʳᵉ personne du singulier
2 = 2ᵉ id. id. id.
3 = 3ᵉ id. id. id.
4 = 1ʳᵉ personne du pluriel
5 = 2ᵉ id. id. id.
6 = 3ᵉ id. id. id.

Lorsqu'il s'agit d'un participe :

1 = masculin singulier
2 = masculin pluriel
3 = féminin singulier
4 = féminin pluriel

6. Dans notre *Index des formes verbales*, ces chiffres précèdent l'indication du mode et du temps de la forme verbale isolée accompagnée de ses références, et elles suivent cette même indication lorsque la forme verbale, dépourvue de toute référence, est groupée avec les autres formes du même verbe.

7. Car nous avons groupé sous l'infinitif de chaque verbe toutes les formes de ce verbe qu'offre notre texte.

Lorsque l'infinitif d'un même verbe a plusieurs formes, nous faisons notre groupement sous celle qui se présente la première par ordre alphabétique.

Cet infinitif chef de file est toujours écrit en caractères gras. Lorsqu'il est de notre invention, nous le mettons entre crochets, et nous le marquons d'une étoile lorsque nous doutons de son existence.

Nous mettons également entre crochets dans les paradigmes de notre *Étude* les formes qui ne sont pas suffisamment justifiées par des exemples du texte.

8. Toute forme, isolée ou à la tête d'un groupe, donnée dans notre *Index* sans indication de mode, de temps, de personne, est un infinitif.

9. Dans l'*Index* nous reproduisons toutes les graphies du texte. Dans notre *Étude*, du moins dans les paradigmes, pour éviter d'encombrantes variantes purement orthographiques, nous avons adopté un alphabet quelque peu spécial où :

ą̣ = un son indécis entre *a*, *o*, *e* et qui est ou pourrait être écrit dans le texte tantôt *a*, tantôt *o*, tantôt *e* (v. Zauner, p. 435, n. 1).
ę̣ = un *e* dans le genre de celui que nous prononçons en français dans *devons*.
e = un *e* sur la qualité duquel nous ne nous prononçons pas.
ę = *e* ouvert.
ẹ = *e* fermé.
i̯ = *i* semi-voyelle.
lh = *l* mouillée.
nh = *n* mouillée.
o = un *o* qui peut être soit ouvert soit fermé et même se prononcer *ou* français. V. *supra* : *e*.
ǫ = un *o* dont je ne saurais dire s'il est ouvert ou fermé (ce qui est le cas des *o* de mon dialecte) mais qui en aucun cas ne peut se prononcer : *ou*.
ọ = *o* fermé qui peut se prononcer : *ou*.
u̯ = *ou* semi-voyelle.

Les autres signes ont la même valeur qu'en français avec cette réserve que les voyelles ne peuvent avoir que la valeur orale.

10. L'accent aigu sert toujours à indiquer la tonique, jamais la qualité de la voyelle.

Dans la voyelle *ou* nous le mettons sur l'*o*.

11. Notre étude sur chaque conjugaison se composè d trois parties :

1° les paradigmes du verbe type ;
2° les remarques sur ces paradigmes ;
3° les verbes à formes anomales.

Le plus souvent, d'ailleurs, nous ne considérons point l formes gasconnes dans leurs relations avec leurs types étymol

giques, mais dans leurs rapports entre elles. Ainsi, par exemple, nous ne nous préoccuperons pas de savoir comment *recuperare* donne *recọbra*, mais comment *recọbra* peut avoir à l'ind. prés. 3 : *recubra*.

12. Bien entendu nous ne considérerons pas comme anomales des formes qui ne présentent que certaines particularités orthographiques sans importance qui se retrouvent en dehors de la conjugaison et qui n'étonnent plus dès qu'on a lu quelques pages du texte. Par exemple, et pour ne parler, en règle générale, que des graphies qui intéressent le verbe :

1° *b* s'écrit tantôt *b*, tantôt *u*, tantôt *v*, d'où *auances* à côté de *abansaram* et *va* à côté de *ba*. L'*u* peut, inversement, s'écrire *v* : *vlh* p. 21, l. 2, et même *b* : *bilh* (*ulh*), p. 21, l. 17. Ce même *b* est tantôt simple : *oblidar*, tantôt double : *obblidat*.

2° le *c* dur s'écrit tantôt *c* : *cocant*, tantôt *qu* : *coqua*, tantôt *cqu* : *pecques*, tantôt *cc* : *peccar*, tantôt *ch* : *chachet* à côté de *cachar*, dont on peut rapprocher *Chaton* à côté de *Caton* (v. *Index des noms propres*).

3° le *d* est tantôt simple et tantôt double, même après consonne : *abunda*, *abunddara*.

4° *e*, devant *n* mouillée, s'écrit *e* : *deinhe*, ou, par influence du français, *a* : *dainha*.

5° *f* se double à volonté : *manifestat*, *maniffestar* ; s'écrit *ph* : *philh*, p. 114, l. 20.

6° le *g* dur s'écrit *g* : *prega*, même devant un *e* : *preget* ; ou *gu* : *preguet*, même devant un *a* : *pregua* ; ou *gg* même après cons. : *aprenggues*.

7° *h* latine est conservée : *hondra* ou supprimée : *ondra*. Cette lettre s'emploie *ad libitum* dans les mots commençant par voyelle : *ordena*, *hordenat*, et entre deux voyelles qui forment hiatus : *aproat*, *approhat*.

En d'autres termes, l'*h* est partout sans valeur, sauf pourtant dans *họlatz*, p. 99, 19 qui doit bien être un dérivé de *hol* < *follem*. Nous aurions ici un gallicisme d'orthographe, car *h* aspirée < *f* continue à s'écrire *f* dans notre texte (v. *infra*, 42). Il est à

remarquer que ce verbe *hola* n'est donné ni par Raynouard, ni par Levy, ni par Lespy, ni par Cénac-Moncaut, ni par Mistral. Il se retrouve pourtant dans Camélat « *Et piu-piu d-éra me laguta* (Tarba, Lescamela, 1895), p. 12, l. 2 : « *Et countentè nou lou troubàrat at houns de libes qui pùden, ou pe houlan d'ourguy, mes èna amistat déra bosta*

Càza, cazéta,
Quan seré de hàugaréta
E nou g' ayré que miquéta. »

Ce qui signifie : « Le bonheur vous ne le trouverez pas au fond de livres qui puent, ou vous enflent d'orgueil, mais dans l'amour de votre

Maison, maisonnette
Serait-elle de fougère
Et n'y aurait-il que du pain de maïs. »

8° *i* voyelle est écrit soit *i* : *minyar*, soit *y* : *mynyar*.

9° *i̯* semi-voyelle ou *j* ou un son intermédiaire, on ne sait pas au juste, est rendu par *i* : *assaia*, *iucgar* ; ou par *y* : *assaya*, *menyar* ; ou par *j* : *jucgar* ; ou par *g* : *menga*, *iugar* ; ou par *gg* : *iuggat*, et même par *cg* : *iucgar*.

10° *l* mouillée est écrite tantôt *lh* : *eichilhat*, tantôt *ll* : *eichillatz* ; *mellor* (p. 101, l. 6).

11° *m* se redouble à volonté : *comanda*, *commandes*. — Devant consonne il alterne avec *n* : *conforta*, *comfortauent*.

12° *n* encore est tantôt simple : *deshonorat* et tantôt double *deshonnorat*.

13° *n* mouillée s'écrit d'au moins huit façons différentes : *nh* *ensenhar* ; *nnh* : *bendennha* ; *inh* : *enseinhar*, *bendeinha*, même aprè consonne : *esparinhar* ; *nih* : *bendenihar* ; *gni* : *espargnie* ; *ign* *ensseignerey* ; *ing* : *gaingar* ; *ng* : *estreng*, *mengpresar*.

14° la voyelle *ou* s'écrit tantôt *o* : *couoite* [pron. : *coubéite*], tan tôt *ou* : *coueitar* [pron. : *coubeitar*].

15° *p* est tantôt simple : *apareilhar*, *aproat* ; tantôt double *appareilhat*, *approbat*.

16° *r* simple s'écrit quelquefois double : *morir* et *morrir*. — *r* double s'écrit tantôt double : *arresta*, *arribet*, tantôt simple : *aresta*, *aribat*.

17° *s* douce est représentée par *s* : *ausa*, ou par *z* : *auzeratz*.

18° *s* dure s'écrit *s* : *comensa* ; *ss* : *comenssa* ; *c* même devant *a* : *comenca* ; *sc* : *scentit* à côté de *senti* ; *x* devant consonne : *exquibar* à côté de *esquibar*.

19° *t* est tantôt simple : *dite*, tantôt double : *ditte* ; et peut s'écrire par recherche étymologique : *ct* : *endoctrinat* à côté de *endottrinat* ; *pt* : *doptar* à côté de *dottatz* et de *doctar*.

20° Enfin notre scribe, à plusieurs reprises paraît ne pas faire de distinction entre le *c* et le *t*, écrivant par ex., fort nettement *autun* pour *aucun* ; *escancce* pour *escantte* ; *decendra* pour *detendra* ; *pectatz* pour *peccatz* ; *amic* ou *amit*.

13. Pour plus de commodité pour nos références, nous avons découpé notre étude en une série de paragraphes numérotés de 1 à 150.

14. Dans l'*Index* les verbes à formes anomales portent, entre parenthèses, à la fin de leurs groupes de formes les numéros des paragraphes où ils sont étudiés.

15. Voici la liste des abréviations que l'on trouvera dans notre étude et l'indication de ce qu'elles signifient :

Bartsch = *Chrestomathie provençale*, 3e édit.

Beaurredon = *Grammaire du gascon-landais*. Dax, 1894.

Bourciez = *La conjugaison gasconne d'après les documents bordelais* dans les *Annales de la Faculté des lettres de Bordeaux*, 1890, p. 196-225. — Cette étude, simple, claire, solide, sur la conjugaison bordelaise au début du XVe siècle, nous a été fort utile pour étudier à notre tour la conjugaison dans un texte de la même région et de la même époque.

Castet = *Étude grammaticale sur le dialecte gascon de Couserans*. Foix, 1895.

Cénac-Moncaut = *Dictionnaire gascon-français*... Paris, 1863.

Grateloup = *Grammàire gasconne et française* par de Grateloup. — Cette grammaire, publiée par la *Rev. des Langues romanes*, 1886, p. 1-52 et janvier-février 1887, p. 15-48, fut écrite par de Grateloup, de Dax (Landes), au XVIIIe siècle à l'usage de Mgr François d'Andigné, désireux « d'apprendre la langue vulgaire de son diocèse qui était la seule que la plupart de ses diocésains entendissent ». La dédicace est datée de « Dacqs ce 4 juin 1734 ». Elle nous sert donc à connaître le dialecte de Dax dans la première moitié du XVIIIe siècle ou, plutôt, à la fin du XVIIe, puisque l'auteur semble dire dans sa dédicace qu'il était vieux en 1734 et que chacun de nous parle toute sa vie, sans grands changements, le patois de son enfance.

Lespy = Lespy et Raymond, *Dictionnaire béarnais ancien et moderne*. Montpellier, 1887, 2 tomes.

Lespy *gram.* = Lespy, *Grammaire béarnaise*, 2e édition, Paris, 1880.

Levy = *Provenzalisches Supplement-Wörterbuch*, 1-21 Heft. Leipzig, Reisland, 1894-1907 [en cours de publication].

L. S. = *Dialecte de Lanne-Soubiran* (par Nogaro, Gers), qui est le nôtre.

Lübke = Meyer-Lübke, *Grammaire des langues romanes*, édit. française.

Luchaire *Ét.* = *Études sur les idiomes pyrénéens*... Paris, 1879.

Luchaire *Rec.* = *Recueil de textes et glossaire de l'ancien dialecte gascon*. Paris, 1881.

Mistral = *Lou tresor dóu Felibrige*.

Pidal = *Gramática histórica española*, 2ª edic., Madrid, 1904.

Zauner = *Die Konjugation im Bearnischen*, dans *Zeitschrift f. rom. Phil.*, t. XX, p. 433-70. — Ce travail m'a été fort utile, également, quoiqu'il s'applique moins directement que celui de M. Bourciez au dialecte de mon texte.

I. ÉTUDE SUR LA CONJUGAISON

16. VERBES EN -a. — Ces verbes sont, et de beaucoup, les plus nombreux : 339, sauf erreur, presque tous réguliers, c'est-à-dire se conjugant d'après le type suivant :

INFINITIF : *cantá, cantár.*

IND. PRÉS. : 1. *cántẹ, cánti* ; 2. *cántẹs* ; 3. *cántą* ; 4. *cantám* ; 5. *cantátz* ; 6. *cántẹn, cántẹnt.*

IND. IMP. : 1. *cantábi* ; 2. *cantábẹs* ; 3. *cantábą* ; 4. *cantábẹm* ; 5. *cantábẹtz* ; 6. *cantábẹn, cantábẹnt.*

SUBJ. PRÉS. : 1. *cántẹ* ; *cánti* ; 2. *cántẹs* ; 3. *cántẹ, cánti* ; 4. *cantám* ; 5. *cantátz* ; 6. *cántẹn, cántẹnt.*

IMPÉR. 2. *cántą, cántẹs* ; 3. *cántẹ* ; 4. *cantám, cantẹ́m* ; 5. *cantátz* ; 6. [*cántẹn, cántẹnt*].

PART. PRÉS. 1. *cantán, cantánt* ; 2. *cantáns, cantántz* ; 3 *cantánt* ; 4. [*cantáns, cantántz*].

IND. PARF. 1. *cantẹ́į* ; 2. *cantẹ́s* ; 3. *cantá, cantẹ́c, cantẹ́t* ; 4. *cantẹ́rẹm* ; 5. *cantẹ́rẹtz* ; 6. *cantẹ́rẹn, cantẹ́rẹnt.*

SUBJ. IMP. 1. *cantẹ́ssi* ; 2. *cantẹ́ssẹs* ; 3. *cantẹ́s* ; 4. *cantẹ́ssẹm* ; 5. [*cantẹ́ssẹtz*] ; 6. *cantẹ́ssẹnt.*

PART. PAS. 1. *cantád, cantát* ; 2. *cantátz* ; 3. *cantádą* ; 4. *cantádẹs.*

FUT. 1. *cantarẹ́į, cantẹrẹ́į* ; 2. *cantarás, cantẹrás* ; 3. *cantará, cantẹrá* ; 4. *cantarám* ; 5. *cantarátz, cantẹrátz* ; 6. *cantaránt, cantẹránt.*

COND. 1. *cantẹrí* ; 2. *cantẹrẹ́s* ; 3. *cantarẹ́, cantẹrẹ́* ; 4. [*cantarẹ́m*] ; 5. *cantarítz* ; 6. *cantarẹ́n.*

17. INFINITIF. — Nous avons 161 *-ar* contre 34 *-a*. Il est probable pourtant que cette r finale ne se prononçait plus. Aussi dans notre *Index* avons-nous adopté la seconde de ces formes pour les infinitifs de notre invention. Il en sera de même dans les verbes en *-i* et dans les verbes en *-e*.

18. Indic. prés. — 1. Sur dix-huit formes, nous avons treize *-i* ou *-y* contre six *-ẹ* (v. Zauner, p. 434). — 3. Sur cent quarante et un cas : soixante *-a*, soixante-dix-neuf *-e*, deux *-o* (v. supra 9 : *ą*). Remarquons que à 2, quoique cette forme soit assez richement documentée (*cantes, conseilhes, cutes, demandes, demores, dones, fides, iogues, iuges, laudes, leiches, menes, mespreses, pusses, plores, portes, recordes, trobes*) nous n'avons aucun cas de *a* ou de *o*. C'est qu'ici, sans doute, *-ąs* a été remplacé par *-ẹs* d'après l'analogie de l'ind. prés. 2 des verbes en *-e* et en *-i* aidée par le subj. prés. 2 des verbes en *-a*. Mais le rôle principal a été joué par l'ind. prés. des verbes en *-e* et en *-i* et ce qui le prouve c'est que 3 a conservé *-ą* uniquement, sans doute, parce que les verbes en *-e* et en *-i* ne lui offraient point de *-ẹ* dans leur forme correspondante, tandis que le subj. des verbes en *-a*, s'il eût été le principal, et surtout l'unique agent de l'analogie, encore ici aurait imposé son *-ẹ*. Au contraire c'est ici l'ind. prés. 3 des verbes en *-a* qui a fourni son *-ą* aux verbes en *-i* qui en ont eu besoin (v. infra 76). — 5. V. infra 41 bis. — 6. Sur cinquante-deux exemples : quarante-trois*-ent* et neuf*-en*. Cette dernière graphie doit être la plus exacte. Remarquons encore ici que pas plus que à 2 et pour la même raison, nous ne trouvons pas de *-ą*, et cela, malgré les liens étroits qui rattachent toujours 3 et 6. — Aujourd'hui à L. S. nous avons surtout :

1. *cánti* ; 2. *cántẹs* ; 3. *cantą* ; 4. *cántẹm* ; 5. *cántẹtz* ; 6. *cántẹn* quoiqu'on dise aussi :

1. *cánti* ; 2. *cántąs* ; 3. *cántą* ; 4. *cántąm* ; 5. *cántątz* ; 6. *cántąn* et *ą* se prononce *o* d'une façon assez nette.

L'*s* de 2 a-t-elle contribué, par un effet que nous ne saurions expliquer, à ce changement de *ą* en *ẹ*, nous ne saurions le dire mais nous sommes frappés de ce fait que, au participe passé, alors que à 3 *ą* est assez abondamment attesté, il ne l'est qu'une fois à 4 et dans une forme de graphie savante : *dictąs*, sur un assez grand nombre d'exemples : 14 pour les verbes en *-a* (*assemblades adressades, anades, argentades, carcades, comensades, declarades deuisades, endoctrinades, enseinhades, priuades, releuades, sagerades*

trespassades) ; trois pour les verbes en *-i* (*contingudes*, *audides*, *departides*) ; huit pour les verbes en *-e* (*sabudes*, *crescudes*, *dictas*, *dictes*, *dittes*, *espandudes*, *pergudes*, *preses*). Donc un cas sur vingcinq exemples, alors que à 3 nous avons vingt et un *-ą* sur soixante-dix exemples, c'est-à-dire une proportion d'à peu près un *-ą* par trois exemples. En voici le détail :

verbes en *-a* : 30 *-e*, 6 *-a*
verbes en *-i* : 12 *-e*, 7 *-a*
verbes en *-e* : 7 *-e*, 8 *-a*

Nous n'oserions pourtant pas dire que à 4 *ą* est devenu *ę*, et cela n'a pas eu lieu, en tout cas, à L. S. On est cependant fondé à croire qu'ici *ą* se prononçait assez nettement *ę*.

19. Ind. imp. — 1. le *b* de la terminaison ici et aux autres personnes est écrit tantôt *b* et tantôt *u* (v. *supra* 12, 1°). — 2. Un seul cas : *amabes*. — 3. Sur soixante-treize cas : huit *-aba*, un *-aua* ; trente et un *-abe*, trente-deux *-aue* ; un *-abo*. — 4. Deux cas : *assemblabem*, *anabem*. — 5. Un cas : *cutabetz*. — 6. Dix-neuf cas en *-aben*, *-abent*, *-auent*. — Il est à remarquer qu'ici encore nous ne trouvons *ą* attesté que à 3. Cela ne saurait nous étonner pour 2, 4 et 5 si pauvrement documentées, mais est surprenant pour 6. Nous devons y voir l'analogie de l'indicatif présent, et supposer que si l'on disait 3 *-ábą* on devait prononcer 6 *-ábęn*. Cette analogie a pu être exercée non seulement par l'indic. présent des verbes en *-a* mais aussi par celui des verbes en *-e* et s'étendre alors à toutes les formes, sauf à 3. Le fait que nous ne trouvons aucun *ą* attesté à 4 et 5 me le ferait croire et aussi ce qui se passe à L. S. où nous avons :

1. *cantáu̯i* ; 2. *cantáu̯ęs* ; 3. *cantáu̯ą* ; 4. *cantáu̯ęm* ; 5. *cantáu̯ętz* ; 6. *cantáu̯ęn*.

à côté de :

1. *cantáu̯i* ; 2. *cantáu̯ąs* ; 3. *cantáu̯ą* ; 4. *cantáu̯ąm*; 5. *cantáu̯ątz* ; 6. *cantáu̯ąn*.

ą toujours prononcé *o* d'une façon assez nette.

20. Subj. prés. — 1. Six *-i* contre un *-e* : *desire*. On pourrait

songer à voir dans ce dernier un pur gallicisme, mais remarquons que cette double désinence se retrouve dans les verbes en *-e*. Elle provient, croyons-nous, du subj. prés. 3 qui hésite entre *-e* et *-i* du fait de formes comme *pénsi* < *pènsįe* < *pénsia* (v. *infra* 46 *bis* et 144 *saber*, rem. 6) à côté de la forme ordinaire *pénse* ; d'après la formule :

3. *desíri* : 1. *desíri* = 3. *desíre* : 1. *desíre*.

Il peut y avoir aussi l'analogie de ind. prés. 1. — 3. trente *-e* (sans compter des formes anomales comme *angue*) contre un seul *-i* : *retorni* (v. *infra* 46 *bis* et Zauner, p. 437). — 4 et 5 : A propos de ces deux personnes il nous faut noter l'élimination des désinences du subj. présent par celles de l'ind. présent ; de 4. *-ém* < *-émus* ; 5. *-étz* < *étis* par 4. *-ám* < *-ámus* ; 5. *-átz* < *-átis*. Ce même phénomène s'est produit dans les verbes en *-e* et, par suite, dans les verbes en *-i* qui, ici, se sont assimilés aux verbes en *-e*. D'où : subj. prés. 4. *-ém* ; 5. *-étz* au lieu de 4. *-ám* ; 5. *-átz*. Nous croyons que l'impératif a été l'agent de cette transformation, lui qui à 5 est identique à l'ind. présent, à 4 identique au subj. présent, et qui a, de plus, avec ce même subjonctif d'étroites relations de sens et d'emploi. Nous avons d'abord à l'impératif des verbes en -a : 4. *-ém* ; 5. *-átz* que l'analogie de l'ind. prés. change en : — 4. *-ám* ; 5. *-átz*, selon la formule :

ind. prés. 5. *-átz* : 4. *-ám* = impér. 5. *-átz* : 4. *-ám*.

Ces relations entre l'ind. présent et l'impératif sont surtout visibles dans *ana* (49, rem. 6) et dans les verbes en *-endre* (142, rem. 2).

Mais, comme nous l'avons déjà dit, l'impératif se rattache aussi au subj. prés. et par ses formes et par ses emplois, de là vient que celui-ci lui emprunte 4 et 5 d'après les formules suivantes :

1° impér. 4. *-ém* : 5. *-átz* = subj. pr. 4 *-ém* : 5 *-átz* ;
2° impér. 5. *-átz* : 4 *-ám* = subj. pr. 5 *-átz* : 4. *-ám*.

Pendant quelque temps, d'ailleurs, il va sans dire, les formes

honétiques et analogiques ont coexisté et l'on a eu par ex. à impér. 4. soit *-em*, soit *-am*. Cet état de transition dure encore ans notre texte pour *ana* (v. 21).

Dans les verbes en *-e* et en *-i*, de la même façon à l'impér. 4 5 *-ám*, *-étz* deviennent *-ém*, *-étz* et au subj. prés. *-ám*, *-átz* assent à : *-ém*, *étz*.

On ne trouve plus dans les verbes en *-e* et en *-i* les désinences a *a* du subj. présent que à 4 et 5 et dans quelques verbes irréuliers, à savoir :

subj. prés. 4. *prengam.*

impér. 4. *puscam.*

impér. 5. *audiatz*, *auyatz*; *ayatz* ; *sapiatz* ; *vulhatz*; *digatz*, *tengatz*.

Comme on voit, ces formes sont surtout attestées avec valeur mpérative, d'où il semble résulter que, en même temps que impératif transformait le subj. prés. en : 4 *-em*, 5 *-etz*, le subj. résent en revanche transformait l'impér. en 5. *-atz*. — Relevons ncore ces formes au subj. présent de *far* : 4. *fassám* ; 5. *fassátz*, ar ce verbe étymologiquement et par quelques-uns de ses emps encore, appartient aux verbes en *-e*.

21. Impératif. — 2. Soixante et un cas (sans compter les ormes anomales comme : *fasses*) dont : quatorze *-a*, vingt-eux *-e* ; vingt-quatre *-es*, un *-o*. Les seules formes proprement ites d'impératif sont celles en *-a*, *-e*, *-o*. Les formes en *-es* sont es subj. prés. 2 empruntés par l'impératif. — 4. Trois cas dont eux *-am* : *anám*, *gardám*, et un *-em* : *aném* (v. paragr. antéeur). — 5. dix-neuf cas.

22. Indic. parf. — 3. Sur cent cinquante cas : soixante-neuf , un *-ec* : *ànec*, quatre-vingts *-et*. Ces trois formes sont bien connes et on trouvera dans Zauner (p. 441 sq.) une répartition, ailleurs fort sujette à caution, des dialectes anciens et modernes tre elles. Il n'y a d'intéressant ici que leur coexistence en un oint du domaine gascon. La forme en *-ęc* est seule employée à S. N'en existe-t-il réellement qu'un exemple dans notre texte ? y existe-t-il même un seul exemple ? La façon indistincte

dont notre scribe emploie parfois le *c* et le *t* (v. *supra* 1
ne permet pas de se prononcer catégoriquement. Cep
puisque nous ne trouvons pas de *-ic* dans les verbes en *-i*,
-uc dans les verbes en *e*, il est plus que probable que not
doit se lire *anet*. — 4, 5, 6 : On voit que l'analogie de 6 1
encore étendue que à 4 et à 5.

23. SUBJ. IMPF. — 3. V. *infra* 49, rem. 7. — Il est à
quer que dans les verbes en *-á*, 3 n'a pas subi l'analogie des
personnes et que nous ne trouvons pas de désinence *-ésse*,
une documentation assez riche : dix-huit verbes, plusieu
employés (v. *infra* 70).

24. PARTICIPE PASSÉ. — 1. Sur 144 cas, un seul *-ad* e
prédominance de la sourde sur la sonore à la finale n
d'étonnant. — 3. Sur 34 cas : 4 *ada*, 29 *-ade*. — 4. quator
tous en *-ades* (v. *supra* 18).

25. FUTUR. — 1-6 : le dialecte devait hésiter entre *-a-*
toutes les personnes quoique cette hésitation ne soit pas a
pour 4. Si on fait la statistique on trouve que partout les
en *-a-* l'emportent sur celles en *-e-* :

1 :	19 *-a-*	contre	15 *-e-*
2 :	12 —	—	3 —
3 :	17 —	—	9 —
4 :	5 —	—	0 —
5 :	5 —	—	2 —
6 :	4 —	—	2 —
	62 *-a-*	—	31 *-e-*

Ce sera l'inverse au conditionnel. A L. S. ce dualisme p
à toutes les personnes, mais les formes en *-e-* me paraisser
les plus employées. Elles sont les seules employées dans le
anar : toujours 1. *anęrę̂i* ; etc., sans doute par dissimilatio

26. CONDITIONNEL. — 1-6 : Comme nous l'avons dit d
paragraphe précédent, les formes en *-e-* l'emportent ici en n
sur les formes en *-a-* :

1 :	5 *-e-*	contre	0 *-a-*
2 :	2 —	—	0 —
3 :	12 —	—	2 —
4 :	0 —	—	0 —
5 :	0 —	—	1 —
6 :	0 —	—	1 —
	19 *-e-*	—	4 *-a-*

— 5. Nous n'avons qu'un exemple : *faritz*, et l'*-i-* de la désinence s'expliquera lorsque nous parlerons de l'ind. imp. des verbes en *-i* et en *-e* (v. *infra* 109 et 110). — Pour le conditionnel de *anar* à L. S., même observation que sur le futur de ce même verbe au paragr. antérieur : toujours 1. *anẹri* ; etc.

Verbes en *-a* de formes anomales.

27. Parmi les verbes en *-a* on ne trouve que trois verbes irréguliers proprement dits. Mais on relève dans plusieurs d'entre eux un certain nombre de particularités dont nous nous occuperons tout d'abord.

Certaines pourront paraître orthographiques, mais elles méritent pourtant une explication.

28. *Comdampdatz*, ind. prés. 5 de *comdampna* ; *desirare*, part. pas. 3 de *desira* ; *esttangles*, subj. prés. 2 de *estrangla* ; *rendre* subj. prés. 3 de *rendre* ; *sec*, ind. prés. 3 de *secà* ; *trebo*, ind. prés. 3 de *troba* sont des erreurs de plume qu'il faut corriger en : *condampnatz*, *desirade*, *estrangles*, *rende*, *secq*, *trobe*.

Il faut remarquer cependant que dans *condampnatz* nous avons une *n* dentale, son assez voisin du *d*, ce qui explique des doublets comme : *negún* < **necunum*, p. 49, l. 16, et *degún*, p. 50, l. 4. A L. S. on ne connaît plus que *digún*.

Desirare serait un lapsus intéressant s'il se reproduisait plusieurs fois. Dans mon dialecte, en effet, le *d* intervocalique se prononce d'une façon très voisine de *r*. En écrivant sous la dictée de gens de mon pays des mots que l'on ne connaîtrait pas par avance, on risquerait fort de commettre des fautes de ce genre. Cela arrive plus d'une fois à mes élèves, dans mes cours d'espagnol. Cela est

arrivé encore à un marbrier qui a fait des épitaphes au cimetière de Saint-Griède (canton de Nogaro, Gers) et qui, sans doute, se fit donner de vive voix le nom de cette paroisse, il a gravé : *Saint-Grière*. Mais dans *desirare*, forme isolée, l'*r* de *re* peut venir de celui de *-ra-*, de même que dans *condampdátz* le *d* de *-datz*, de celui de *-damp-*.

Sec s'explique par le fait qu'il est suivi dans le texte de la conjonction *e* : *seque e* > *sec e*. Nous avons un fait du même genre, quoique inverse, dans : *mostre ebidentament* > *mostre bidentament*, p. 3, l. 4.

Trebo est un lapsus par métathèse : faute qui abonde dans les copies de certains élèves. Nous relevons encore dans ce genre *remon* pour *renom*, p. 108, l. 6.

29. *passeuent*, ind. imp. 6 de *passar* est un exemple unique (sur 21 cas) d'une forme courante dans une grande partie des Landes et ailleurs (v. Zauner, p. 439). Nous ne saurions faire grand fond sur ce cas isolé. C'est probablement un lapsus pour *passerent* qui conviendrait très bien à une phrase dont un second verbe est : *surbingurent*.

30. *houdraubent*, ind. imp. 6 de *hondra*, s'explique par l'emploi simultané de deux graphies possibles (v. 12, 1°) : *hondrauent* et *hondrabent*. On trouve d'autres cas de ce singulier synthétisme orthographique, par ex. *pecques*, synthèse de graphies comme *peca* et de graphies comme *peques* (v. 12, 2°).

31. *Enseinlhat*, *gasainlhar* sont deux exemples curieux d'une graphie qui associe *l* et *n* mouillées. Des exemples de ce genre se retrouvent en dehors de la conjugaison, par exemple : *tinlhos* (p. 17, l. 7 et 19) ; *compainlhons* (p. 18, l. 21) ; *binlha* (p. 21, l. 7); *seinlhor* (p. 50, l. 22); *compainlhie* (p. 80, l. 9); *quinhe* (p. 24, l. 1) ; *quinlhe* et enfin *quilhe* (p. 19, l. 7 et p. 70, l. 27). Il semble, en effet, que dans certains pays, du moins dans certains mots, *nh* ait évolué vers *lh* et même soit passée tout à fait à *lh*. C'est ainsi que dans mon dialecte on dit toujours *gàsálho* (le verbe *gasalha* s'est perdu) dans l'expression : *balhá un cap de bęramį a gasálho* (donner une tête de bétail à cheptel).

32. Dans un certain nombre de formes *o* et *e* alternent. Ce ont : *autreyá* et *autroyá*, ind. parf. 3 de *autreyá* ; de *coueitar* : *ouuéita, coubite, coueitát, couuoitat* ; de *comfermá* : *conformá*, et de *orrossar* : *courresserény*.

Autroyá, coubite, couuoitát sont des graphies françaises comme *oy*, p. 13, l. 29, à côté de *rey* < *regem* (passim), *droitura*, p. 77, . 1, à côté de *dreiture*, p. 77, l. 2, et qui s'expliquent par ce fait ue *oi*, dans plusieurs cas en français à cette époque, devait se rononcer sinon *ẹi*, du moins d'une façon assez voisine.

Conformá et *courresserey* ne peuvent guère être que des lapsus ttribuables l'un à la syllabe en *o* qui précède et l'autre aux deux yllabes en *-e* qui suivent.

33. Dans d'autres cas cette alternance se produit entre *a* et *e* : *ppareilhát, apperylhát* ; *menassá, menessét* ; *trabailhát, trabeilhát* ; *rebucár, trabúque, trabúquent*.

Remarquons que ces altérations se produisent toutes à l'atone ù les voyelles se substituent assez facilement les unes aux autres, otamment *a* et *e* alternent assez facilement avant ou après *r*, 'où : *appareilhat, apperylhat* (quoique ce dernier me choque eaucoup) ; *trebucá* et *trabucá*. Ces deux derniers s'emploient ncore à L. S. (v. aussi Lespy : *trebuca*).

Trabailha paraît s'efforcer de se défaire d'un de ses trois *a*. 'est tantôt *tribalhá* (v. Lespy et Luchaire, *Rec.*, s. v°), tantôt *rebalhá* (v. Mistral, s. v° *travaià*), selon les dialectes ou dans le nême dialecte, et tantôt, enfin, sans doute : *trabeilha* qui pourait être néanmoins un lapsus métathétique pour *trebailha*, d'après e substantif *treuailh*, p. 2, l. 21, qui coexiste d'ailleurs avec : *rabailh*, p. 54, l. 5. Cf. au lieu de *enamic*, p. 8, l. 32, *anemyc*, p. 8, l. 31.

Dans *menessét* je verrais volontiers une erreur de plume amenée par l'*e* qui précède et l'*e* qui suit.

34. Dans d'autres l'alternance est entre *e* et *i*. Ici les cas sont plus nombreux. On les trouvera en se reportant à l'*Index*, s. vv : *apareilhar, conquestar, delecta, deuisar, entrar, menga, merbeilha*.

Notons que dans ces verbes les formes en *-e* sont partout plus

nombreuses que les formes en *-i* et que souvent, aux mêmes personnes, les formes en *e* et en *i* coexistent.

Notons enfin que ces alternances se trouvent aussi bien à la tonique qu'à l'atone.

Comment les expliquer ? De plusieurs façons, selon les cas.

1° *delectá* (que donne Mistral pour le domaine gascon); *deléctent*, *delectabe* que fournit notre texte, sont des formes savantes. Quant à *delictent* c'est, fort probablement, un emprunt au français, aggravé d'une graphie savante : *delictent* pour : *deliten*. Le texte Labouderie donne *delite* à l'endroit en question. Cependant *delictent* pourrait être une graphie savante de *delitent* qui existerait à côté de *deleitent* de même que *delit*, p. 100 l. 4, à côté de *deleit*, p. 100, l. 1 ; *bilha*, p. 26, l. 9, à côté de *beilhe*, p. 26 l. 5, etc.

2° Dans *apareilhàr*, *merbeilhà*, *entra* nous devons avoir normalement un *e*. Dans *menga* nous ne devrions avoir ni *ę* ni *i* mai *a*. Quoi qu'il en soit, dès les plus anciens textes, c'est *men-* o *min-* que l'on trouve et *man-* est très rare (v. Luchaire, *Rec.*, s v° *mengar*). Dans mon dialecte, *min-* existe seul, de même dar celui de Lespy (v. Lespy : *minya*). Mais dans notre texte nou trouvons 22 *e* contre 9 *i*. Nous rangerons donc ce verbe parm ceux qui normalement doivent avoir un *e*.

Dans ces quatre verbes, il s'agit, croyons-nous, d'un *ę* si aig qu'il peut être confondu avec un *i*. Dans certaines parties d domaine gascon, l'*n* (v. Zauner. p. 436), le *į*, les lettres mouillé ont la propriété de fermer les voyelles ouvertes et de ferm davantage encore les voyelles fermées. Il devait en être de mêr dans le domaine de notre traducteur. Aussi est-ce dans ces qua verbes, devant *n* et devant *lh*, que nous trouvons le plus gra nombre de ces formes où *e* alterne avec *i* et, en dehors de la cc jugaison, c'est encore en pareille position que ce phénomène d se reproduire le plus souvent : *bilhart* (p. 39, l. 10); *vilha* (p. 2 l. 16) à côté de *veilhe* (p. 23, l. 9) ; *merbilhes* (p. 27, l. 11), e

3° **conquīstare* doit donner et donne *conquistar* en gasc comme en espagnol. Mais à côté de *conquistar* se trouve le su

ıtif *conquestą* > **conquęsta* (v. Luchaire *Rec.*, s. v° ; Lespy : ıqueste) qui provoque le doublet : *conquestar*. De là viennent loubles formes en *e* et en *i* de notre texte, qui doivent se ıver encore dans le Béarnais moderne à en croire Lespy, qui ne *counquista* à côté de *counquesta* et consacre même à chacun article spécial.

° Dans *deuisar* l'alternance n'existe qu'à l'atone et a, par e, peu d'importance. Cette alternance se retrouve d'ailleurs s les dialectes modernes (v. Lespy : *debisa, dibisa*) et dans ançais : *deviser, diviser*. Mais il est à remarquer que les dia-es modernes et le français ont fait de ces doublets des verbes à fait différents pour le sens.

° Il semble, d'ailleurs, que dans le dialecte de notre traduc-on ne distinguât pas bien, d'une façon générale, l'*ę* de l'*i*. à cette hésitation à l'ind prés. 1 et au subj. prés. 1, 2, 3, e *e* et *i* à la désinence ; de là en dehors de la conjugaison : *nicion* (p. 13, l. 27) et *dillisses* (p. 62, l. 7) à côté de *delices* 62, l. 11) ; *disciples* (p. 2, l. 29) et *desciples* (p. 3, l. 2) ; *teri* (p. 66, l. 11) et *semyteri* (p. 66, l. 13) ; *seruenta* (p. 58, 3) et *siruenta* (p. 58, l. 20) ; *disscepline* (p. 2, l. 11) et *desci-* (p. 69, l. 10) ; *envege* (p. 107, l. 15) ; *envige* (p. 86, 7) ; *veraye* (p. 102, l. 16) ; *viraye* (p. 102, l. 33).

5. Dans les deux verbes *poya* et *recobra* (v. *Index*) l'alternance ntre *ǫ* (prononcez *ou*) et *u*. Elle est d'origine phonétique. n effet dans le dialecte de notre traducteur *-ųę-* provenant de *ǫ + į* soit de *-uǫ-* aboutit à *u* :

hǫdie > *hųęį* (L. S.) ; *huį*, p. 68, l. 5.
inǫdium > *enúį*, p. 55, l. 3.
nǫctem > *noeyt* (Lespy), *nęit* (L. S.), *nuįt*, p. 57, l. 10.
**pǫstius* > *puįs*, p. 57, l. 21.
ǫculum > *ųęlh*, *ųęl* (L. S.) ; *ulh*, p. 12, l. 27.
**vǫcitam* > *bųęįto* (L. S.) ; *búįta*. p. 56, l. 7.
**plǫvia* > *ploujo* (L. S.) ; *pluia*, p. 10, l. 26.
cǫxam > *cųęcho* (L. S.) ; *cúįche*, p. 50, l. 29.
fǫlium [*folia* > *hųęlho*, L. S.] > *fulh*, p. 113, l. 13.
**fuǫcum* > *hųęc* (L. S.) ; *fuc*, p. 57, l. 27.

[A propos de *fuc* notọns que, au XVII[e] siècle, dans l'*Inte tation d'aucuns mots gascons*... mise à la suite de sa *Pastou* Garros dit s. v°, *houec* : « feu, qu'aucuns appellent *hoc*, *hec*, *foc*, et *huc* en Bordelois. »]

Par suite, dans un verbe comme **podiare* nous avions pho quement *-u-* dans les formes où l'*o* était tonique, *ọ* là où il atone. De là deux radicaux :

pọį- et *puį-* qui se faisaient la guerre et empiétaient l'un l'autre, de là *puyár* à côté de *pọyá* ; *puyét* à côté de *pọyét* et *puyábe*.

Des verbes comme *pọyá*, ces doubles formes sont passées verbes comme *recobrá* : d'où *recúbra* et cela d'autant plus fa ment que *ou* parait avoir une certaine tendance, dans le dia de notre traducteur, à se réduire à *u*, si on en juge par des fo comme :

vộcem > *butz* 7, 3 et passim
**lộrum* > *lur* 9, 28 et passim
sộam > *sue* 56, 34 et passim

et à l'atone :

sọperánum > *subiran* 54, 31 et *puychance* 61, 4, à cô *poichance* 60, 33 ; *puichant*, p. 7. l, 11, à côté de *pọychant*, p l. 21.

36. *Leichar* < *laxare* et son composé *deleichar* ont au ra tantôt *leich-* tantôt *leiss-* avec prédominance des formes e C'est là un fait que nous retrouverons dans les verbes à ra terminé par *sc* (v. *infra* 148), de même que dans les substan *-sc-* ou à *-x-* final. Le groupe : *acs* donne *eįs* et puis par la fu de *į* et *s* : *ech*. De là :

laxare > *leissar* > *lechar*.

De la coexistence de *leissar* et *lechár* s'engendre une trois forme *leįchar*, à moins que *leichar* ne soit une graphie d tueuse de *lechar* de même que, par exemple : *enseinhar* à cô *ensenhar*. — Il devait en être de même dans *entreleissa*, dont ne possédons qu'une seule forme en *-ss-* une seule fois emplo

37. Arenegar et autres verbes à préfixe *a*. — Certains verbes commençant par *r* ou par *s* prennent ou laissent à volonté le préfixe *a*. Ce sont parmi les verbes en *-a* : *arenegar*, *areuita* [*renegar*, *reuità* ne sont pas attestés mais devaient exister]; *arretorna* à côté de *retornar* et peut-être même de *retrona* [l'unique forme attestée de ce verbe se trouve dans un passage obscur, ce qui ne nous permet pas d'assurer que ce soit une autre forme de *retorna* avec métathèse de *r*]. Nous trouverons encore dans les verbes en *-i* : *arreteni* à côté de *retenir* et dans les verbes en *-e* : *arrire* à côté de *rrire*, *assaber* à côté de *saber* et *asousmetre* à côté d'un *sousmetre* non attesté. C'est là un fait bien connu et qui se produit même en dehors de la conjugaison. Nous relevons dans notre texte : *arretorn*, p. 31, l. 18; *arauyos* (< *rabiosus*), p. 43, l. 7, à côté de *rauyos*, p. 43, l. 3; *arrius* (< *rivos*), p. 45, l. 28; *ray* (< *radium*), p. 50, l. 11 et *aray*, p. 50, l. 15; *sabi* (passim) et *asabi*, p. 53, l. 16; *arrendas*, p. 53, l. 23 et *rentas*, p. 54, l. 19; *arrias*, p. 68, l. 23 (rues).

A L. S. on retrouve la plupart de ces exemples et en plus : *arrę̄lho* et *rę̄lho* (soc de charrue); *aglán* < *glándem*; *agrám* < *grámen* (chiendent).

On trouve des cas en espagnol populaire. On entend dire à Madrid dans les cohues : *¡ no arrempuje vd !* pour : *¡ no rempuje vd !* et l'on y parle de distribuer *arrempujones*. J'ai cueilli *arrabel* pour *rabel* (le rebec) sur les lèvres d'un pâtre de Rascafría (prov. de Madrid) en train de réciter des *romances* à mon ami D. Ramón Menéndez Pidal : « *Ese* — disait-il d'un de ses camarades — *al arrabel le hace hablar.* »

37 *bis*. Atemperar a comme part. pas. : *atemprat* avec la disparition d'un *e* protonique qui ne doit pas nous étonner et qui se retrouve, compliquée d'un déplacement de *r*, dans l'adverbe : *adtrempadament* < *ad-temperada-ment* (p. 1, l. 17) et dans le subst. *atrempances* (p. 14, l. 1), < *atemprances* (p. 14, l. 20), < *atemperances*.

38. Carca : impér. 2 *cargues*, tandis que toutes les autres formes ont *carc-*. Luchaire, *Rec.*, donne *carqa* pour Casteljaloux qui est

bien dans la région de notre texte. Mais *carga* et *carca* coexistent en Béarnais ancien et moderne (v. Lespy : *carga*) et à L. S., si on emploie constamment *carg-* lorsque l'on parle sérieusement, on emploie aussi *carc-* en parlant d'une certaine façon humoristique. Ce changement du 2ᵉ *c* en *g* doit venir d'ailleurs du souci d'adoucir quelque peu cette répétition de *ca*. Notons que le substantif verbal est *cárga*, p. 82, l. 9, et que ces alternances de sonore et de sourde se trouvent en dehors de la conjugaison, par ex. dans : *ententa*, p. 27, l. 21 ; *entenda*, p. 27, l. 22 ; *entendta*, p. 81, l. 23 ; *renta*, p. 54, l. 19 ; *rendes*, p. 85, l. 15. — V. ci-après *cutar*.

39. CUTAR : subj. prés. 6 *cudent* alors que toutes les autres formes, et elles sont nombreuses, ont : *cut-*. Nous avons vu dans *carca* un autre cas du passage de la sourde à la sonore (v. 38). On peut supposer ici l'influence du franç. *cuident* que portait sans doute le texte que notre traducteur avait sous les yeux. Notons cependant que, dans la région de notre traducteur, Sainte-Croix-de-Bordeaux nous fournit deux formes de conditionnel : *cudere* et *cudren* [ce dernier est, sans doute, une mauvaise lecture pour *cuderen*] qui ont fait supposer à M. Luchaire un infinitif *cuder*, qui devait être *cudar* (v. Luchaire, *Rec.*, s. vº *cuder*, et *supra* 26).

40. DEMORA : ind. parf. 6 *demorent*. Cette forme en *-ẹn* est la seule employée dans notre dialecte. Comme nous ne trouvons que ce seul exemple sur trente et un cas, nous le considérerons comme un lapsus du scribe pour *demo[re]ren*, causé par ces deux *-re-* qui se suivent.

41. ENTRAR : cond. 3 *interre*, *ynterre*, à côté de la forme régulière : *entrere*. Il y a eu là passage de *r* du radical dans la terminaison et *-reré* est devenu *-erré* sans doute sous l'influence de la terminaison habituelle : *-eré*. Pour l'*i* du radical, v. *supra* 34, 2º.

41 *bis*. ESPARIURA : ind. prés. 5 *espariuretz*. Sur 16 cas, c'est le seul qui présente la désinence *-etz*, alors que tous les autres ont *-atz* jusques et y compris : *iuratz*. Aussi voyons-nous volontiers dans cette forme un gallicisme, car le verbe *esparjurer* existe en ancien français. V. Godefroy, s. vº.

42. Froncar pour : *roncar*. Labouderie a *ronkier*, mais on trouve aussi en vieux français *fronchier* et c'est probablement *fronchier* qu'offrait le texte suivi par notre traducteur. Ce *fronchier* doit être d'ailleurs un hybride de deux verbes de sens analogues et même de certains sens identiques, à savoir : *ronchier* < *roncare* qui a donné aussi le gasc. *roncar* et *froncier- froncir* < **frontiare*-**frontire*. Quoi qu'il en soit, notre scribe, en présence de *fronchier*, a d'autant plus facilement ajouté une *f* à *roncar*, qu'il employait le plus souvent cette *f* avec valeur de *h* aspirée, dans les mots dont les ancêtres latins avaient une f, et qu'il continuait à écrire cette f même là où une *h* aspirée n'était guère prononçable, dans *front* < *frontem* par exemple, dans *frem* < *firmum*, etc

C'est ainsi, d'ailleurs, que lorsque *f* avec valeur de *h* aspirée eut été remplacée par *h*, on continuait encore à écrire au XVIIe siècle : *hrem* (Ader, *Gentilhomme*, 111); *hreta* (*ibid.*, 790); *hremide* (*ibid.*, 870); *hremailles* (*ibid.*, 1520), que l'on ne pouvait guère prononcer que : *rem*, *reta*, *remide*, *remailles*. De même devant *l* : *hlac* (*ibid.*, 1902); *hlaqua* (*ibid.*, 204); *hlaüte* (*ibid.*, 2627).

43. Il nous semble que *grehá* et *greuá* sont un seul et même verbe. Nous ne voyons pas bien pourtant comment on peut passer normalement de *greua* à *greha*.

44. Hasta : imp. ind. 3 *asstabe*. Il ne faut pas voir dans l'*h* de *hasta*, l'*h* germanique. Car si l'aspiration s'était conservée, ce mot serait écrit : *fasta* (v. 42 : *froncar*). C'est ou une *h* parasite comme celle de *hobedir* (v. .2, 7°) ou une *h* empruntée à l'original français. D'ailleurs je ne crois pas que ce mot soit bien gascon, ni même bien méridional. En vieux provençal, il est bien faiblement attesté (v. Levy : *ast*, *azastar*). Mistral ne me semble pas le connaître. Luchaire, *Rec.*, ne le donne pas. Cénac-Moncaut l'ignore. Lespy, tout en ignorant aussi le verbe, donne un subst. *haste*, et un adj. *hàstat* imprimés en caractères qui donneraient à croire qu'ils font partie du Béarnais moderne; mais pour appuyer ces mots d'une orthographe déjà quelque peu inquiétante, il ne

trouve soit pour l'un soit pour l'autre qu'un exemple de Fon ville. En tout cas mon dialecte ne connaît que *amaneja-s* qui ex aussi en béarnais (v. Lespy : *amaneya*). — Relevons cepenc dans notre texte *astiuament* (p. 44, l. 27).

45. LAUDAR.

ind. prés. 3 *laude* et *lausa* ;
part. pas. 1 *laudat*; 2 *lauzatz*.

On serait tenté d'expliquer ce phénomène en supposant nous sommes voisins du domaine où le *d* se change en *z* aprè et devant voyelle. Mais on ne s'expliquerait pas bien qu'or retrouve aucun cas de ce genre dans le verbe *audir*, qui pourtant plus richement documenté que *laudar*. Comme paı fait exprès, dans Luchaire, *Rec.*, s. v° *làudar*, *audir*, nous tı vons attestés à Auch, pour le premier de ces verbes, à la *laud-* et *laus-* et pour le second, seulement : *aud-*. On ne] s'empêcher de penser alors que l'on se trouve en présence c fait particulier à *laudar* et dont l'explication se trouve c l'existence à côté de *laudar* du substantif *laus* < *laus* (identi au vieux français *los*) qui est attesté pour le provençal ancieı moderne et pour le gascon du XVIIe siècle (v. Levy : *lau*; l tral : *laus*; Cénac-Moncaut : *laous*) et qui se trouve dans n texte, p. 84, l. 14; p. 94, l. 7; p. 102, l. 8 et 32; p. 108, l p. 112, l. 29. L'influence de *laus* était renforcée ici de celle dı dérivés : *lausor*, p. 11, l. 5 ; *lausenguei*, p. 9, l. 5 et passim.

45 *bis*. MENGA : impér. 2 *ményas*, à côté de *ménga*, *mı* Cette forme ne se trouve qu'une fois et est un lapsus amené le mot qui suit, à l'endroit où elle se trouve : « *no menyas deu pan*... » On ne saurait y voir une de ces graphies hésita entre *a*, *e*, *o*, dans le genre de *ménga*, *ménye* car *ą* ne se trı jamais ni au subj. prés. 2 ni à l'ind. prés. 2 (v. *supra* 16 et d'aucune conjugaison.

46. MENGPRESAR : toutes les autres formes de ce verbe, soit commencent par *mes-*. On peut dire que ces verbes indiq mépris, dépréciation, ont, dans certains dialectes gascons, c formes de leur préfixe : l'une forte qui est l'adverbe « moiı

lui-même, tel qu'il existe dans ces dialectes, l'autre faible qui est d'habitude : *mes-*. Dans le premier cas on pourrait, à la rigueur, voir dans le préfixe l'adverbe lui-même, et l'écrire à part, séparé du verbe ; ici, par ex. : *meng presar*. On trouvera d'autres cas de ce genre dans Lespy non seulement dans les verbes, mais encore dans les subst. et adj. : *menhs-coneche*, *mescounexe* ; *menshsconte*, *mescoumpte* ; *menhs-credent*, etc. — On peut se demander, d'ailleurs, d'où vient cette forme *meng* = *menh* avec *n* mouillée finale. D'abord *menh* est une abréviation de *menhs* (qui se trouve dans notre texte au moins une fois, écrit *meyngz*, p. 74, l. 18) et *menhs* ne peut guère venir que de **minius*, forme analogique des comparatifs en *-ius*, dont *minus* devait tout naturellement subir l'influence.

46 *bis*. Pensar : subj. prés. 5 *pensiatz*. Sur cette forme de subj. prés. cf. Bourciez, p. 220 et Zauner, p. 437 et 462. Elle existe dans mon dialecte avec cette différence que *a* est devenu *ẹ*. Je ne l'emploierais pas avec tous les verbes. Elle me choquerait dans *pensa*. Elle me paraîtrait au contraire toute naturelle dans *trouba* (trouver) : 1. *trǫbịi* ; 2. *trǫbịẹs* ; 3. *trǫbịe* ; 4. *trǫbịẹm* ; 5. *trǫbịẹtz* ; 6. *trǫbịẹn*, à côté de la forme ordinaire : 1. *trǫbi* ; 2. *trǫbẹs*, etc. — On trouvera le paradigme complet de ce type dans notre texte *infra* 144 : *saber*. On peut songer à rattacher à ce type le subj. prés. 3 *retorni* qui se trouve une seule fois à côté de *retorne* deux fois employé et de 30 autres verbes qui tous ont *-e* à cette forme (20).

47. Recontrar : ind. parf. 3 *rencontret*. Comme nous ne trouvons de ce verbe que ces deux formes, nous ne saurions dire quelle est la forme normale et quelle l'anormale. On peut penser que *recontrar* est la forme propre du dialecte de notre auteur, et que *rencontret* est dû à l'influence française. Mais il faut dire aussi que Mistral donne *recountra* comme forme languedocienne, *rencountra* comme forme gasconne, et que notre texte a été écrit sur la limite des deux domaines. Mistral (s. v° *rescountra*) connaît quatre types différents de ce verbe qui sont, en allant des plus simples aux plus complexes : *encountra* et *recountra*, *rencountra* et *rescountra*. Lespy ne donne que : *encountra*.

48. Verbes irréguliers. — Comme nous l'avons déjà dit (27), il n'y a parmi les 339 verbes en *-a* que trois verbes irréguliers : *aná*, *doná*, *fa* et un verbe fort incomplet : *está*. Nous les étudierons séparément par ordre alphabétique.

49. Anar. — En consultant l'*Index* s. v° *anar* on verra que

Rem. 1. — L'ind. impf., le part. prést., l'ind. parf., le subj. impf., et le part. pas. de ce verbe se conjuguent régulièrement. Il en est de même à L. S.

Rem. 2. — Le 3ᵉ groupe se forme du radical *ir-*. Il en est de même à Bordeaux (Bourciez, p. 224). Ce radical a disparu à L. S. et nous avons régulièrement : ind. fut. 1. *anẹrę̣i̧*, etc. ; condit. 1. *anẹri*, etc. (v. *supra*, 25 et 26).

Rem. 3. — Il n'y a en somme que trois temps franchement irréguliers, qui appartiennent tous trois au premier groupe, à savoir :

Ind. prés. 1. [*bau̧c*] ; 2. *bas* ; 3. *ba* ; 4. [*anám*] ; 5. *anátz* ; 6. *ban*.

Subj. prés. 1. *ángui* ; 2. *ánguẹs* ; 3. *ánguẹ* ; 4. [*anám* ; 5. *anátz*] ; 6. *ánguẹn*.

Impératif. 2. *ba* ; 3. *ánguẹ* ; 4. *anám*, *anẹ́m* ; 5. *anátz* ; 6. [*ánguẹn*].

Rem. 4. — A propos de ind. prés. 1, cf. 51, rem. 2 — 4 et 5 : à L. S. *anám*, *anátz* ont disparu devant *bam*, *batz* (v. Bourciez, p. 204 et Zauner, p. 467).

Rem. 5. — A L. S., au subj. prés., nous avons une double série de formes : *áni*, etc. ; *ángui*, etc. à toutes les personnes. Cette dualité n'est pas attestée ici pour *anar*, mais elle l'est pour *doná* (cf. 50). Il ne serait donc pas impossible qu'elle existât pour *anar* aussi. Cependant il serait téméraire de supposer pour 4 et 5 des formes en *-g-* qui ne sont attestées ni dans *anar* ni dans *doná*, ni au subj. prés. ni à l'impératif et alors que *donatz* est attesté pour *doná* (50). Ces formes n'ont dû naître que plus tard, après le recul de l'accent, sans doute. D'après impér. 4 *aném* on pourrait supposer subj. prés. 4. *aném* ; 5. *anétz*. Nous avons préféré inscrire dans notre paradigme 4. *anám*, 5. *anátz*

d'après la conjugaison régulière et surtout d'après *donar* (51). — Sur ces subj. prés. à *g* épenthétique v. Zauner, p. [illegible] et sur *angui* en particulier *ibid.*, p. [illegible].

REM. 6. — De *vade*, à l'impératif, on arrive à la forme à L. S. : *vade* > **bae* > *bai* > *bi* > [illegible] d'après [illegible] > *ei* ; *sapio* > *sei* ; suffixe -*arium* > -*ei*. D'autre part, il ne nous paraît pas que *ba* ou *va* étant tout à fait [illegible] de l'évolution de tout autre forme on puisse y voir un phénomène. Ce *ba* a dû naître de *bai* mal analysé en *ba-i*, en voyant dans *i* l'adv. de lieu. La forme languedocienne de cet impératif, la forme toulousaine du moins, est d'ailleurs : *ba*. L'analogie de l'impératif des autres verbes en *a*, toujours identique à l'ind. prés. 3, a pu aussi jouer un rôle d'après la formule :

ind. prés. 3. *canta* ; impér. 2. *canta* = ind. prés. 3. *ba* : impér. 2. *ba*.

4. *anám* : v. *supra* 20. Cette analogie ne s'est pas exercée à L. S. où l'on dit toujours : 4. *anem*, 5. *anatz*. Sur cette introduction de l'ind. prés. à l'impér., v. Zauner, p. [illegible] et *infra* 142, rem. 2.

REM. 7. — Il nous faut relever au subj. imparf. 3 à côté de la forme ordinaire *anés* la forme *anast* une seule fois employée. Nous n'y verrons pas un archaïsme, mais plutôt un gallicisme. En l'écrivant, le scribe avait encore ou dans l'oreille ou dans l'œil le français *alast*. Si la finale -*ast* eût encore existé à côté de -*és* nous en trouverions d'autres exemples dans une documentation assez riche qui comprend dix-sept verbes différents.

50. DONA. — V. *Index* s. v.

REM. 1. — *Doná* a complètement éliminé *dar*, élimination qui n'a pas eu lieu à Bordeaux (v. Bourciez, p. [illegible]), avec l'aide, sans doute, de *balhá* (v. *Index* : *balhar*). C'est le contraire qui a eu lieu dans mon dialecte où il ne reste de *doná* que le subj. prés. 1. *dóunqui* ; etc., et où, partout ailleurs, ce verbe a été remplacé par *da* ou *balhá*.

REM. 2. — D'après les formes que nous relevons dans notre texte, tous les temps de ce verbe devaient être réguliers sauf le :

Subj. prés. 1. [*dóni, dóngui*] ; 2. *dónęs, dónguęs* ; 3. *ι dónguę* ; 4. [*donám*] ; 5. *donátz* ; 6. [*dónęn, dónguęn*] (v. Zau p. 461).

Rem. 3. — V. *supra* (49, rem. 5) la raison pour laquelle ɪ ne supposons pas 4. *dongám* ; 5. *dongátz*.

50 *bis*. Estar. — V. *Index*, s. v°. Toutes les formes que r connaissons de ce verbe sont régulières. Mais il nous faut ren quer que de même que *da* a été supplanté par *dona, estar* re devant *estre*. Il ne se trouve plus que à l'infinitif, à l'impératif à l'ind. impf. 3. et 6. ; au part. présent et au participe passé toutes ces formes, sauf au part. prés. et pass. où il n'a pas de (currents et à l'infinitif (où il l'emporte, et assez fortement, mê sur *estre*) il est infiniment moins employé que les formes (respondantes de *estre*. De sorte que l'on peut dire qu'il plus, comme formes réellement vivantes, que infin. : *estar*, p prés. *estant* et part. pas. : *estat*.

51. Fa. — V. *Index*, s. v°.

Rem 1. — Ce verbe est irrégulier dans le 1er et 2e gr., où i conjugue ainsi qu'il suit :

Ind. prés. 1. *fauc, fédi*; 2. *fęis*; 3. *fauc, fęi*; 4. [*fęm*]; 5. *j* 6. *fęn*.

Ind. imp. 1. [*fazí*; 2. *fazés*]; 3. *fazé*; 4. [*fazém*; 5. *fazétz*] *fazén*.

Subj. prés. 1. *fássi*; 2. *fássęs*; 3. *fássę*; 4. *fassám*; 5. *fassátz* *fássęn*.

Impératif 2. *fęi, fássęs, féssęs*; 3. [*fássę, féssę*; 4. *fęm*]; 5. *j* 6. [*fássęn, féssen*].

Part. prés. 1. [*fazén*, etc.]

Ind. parf. 1. [*fi*; 2. *fis*]; 3. *fit*; 4. [*firęm*]; 5. *firętz*; *firęn*.

Subj. imp. 1. [*fissi*; 2. *fissęs*]; 3. *fis*; 4. [*fissęm*; 5. *fissętz*] *fissen*.

Part. pas. 1. *fęit*; 2. *fęitz*; 3. *féitą*; 4. *féitąs*.

Rem. 2. — A l'ind. prés. 1 la forme *fauc* ne se trouve qu' fois. On y voit d'habitude (Lübke, t. II, § 234) une forme an

ique de *bauc* (*supra* 49, rem. 3). *Bauc* se trouve à Bordeaux Bourciez, p. 204) et devait se trouver aussi dans le dialecte tout oisin de notre traducteur. — Bourciez (p. 205) et Zauner p. 468) voient dans 1. *fedi* une forme analogique de 4 et 5 qui ont dans les dialectes dont ils s'occupent : 4. *fadem*, 5. *fadetz*. Cette hypothèse peut satisfaire pour le domaine dont il s'agit, elle n'est pas à l'abri de toute critique. Car enfin, 1. *fatz* <*facio* travaillé par *fadem*, *fadetz* eût dû donner **fadi*, et si ce *fadi* pouvait devenir *fedi* sous l'influence de 2. *fei̯s*; 3. *fei̯*, on s'attendrait néanmoins à en retrouver quelques traces puisqu'on en trouve le ce *fatz*, forme plus ancienne encore. Quoi qu'il en soit l'explication de MM. Bourciez et Zauner n'est plus valable du tout pour le dialecte de notre traducteur où *z* <*c* + *e* ou *i* ne passe pas à *d*. Car même en supposant que cette évolution commençât à se produire ici aussi, pouvons-nous admettre qu'elle ait transformé tout d'abord un **fezi* où le *z* était d'emprunt et plus récent que celui de l'ind. impf. 1 *fazi*, etc., par exemple.

Nous chercherons donc une autre solution et nous croyons la trouver dans l'analogie de l'ind. prés. de *bede* (*Index* et 139, rem. 3).

Nous avons eu à une époque à l'indicatif prés. de fa : 1. *fatz*; 2. *fei̯s*; 3. *fei̯* (Bourciez, p. 205) en face de *bede* : 1. *bei̯*; 2. *bei̯s*; 3. *bei̯*. Des relations analogiques s'établissent entre ces deux groupes, qui font disparaître *fatz* trop différent de 2 et 3 et qui n'est pas d'ailleurs soutenu ici par 4. *fazém*; 5. *fazétz* qui n'existent point. Il est remplacé par 1. *fei̯* d'après la formule :

3. *bei̯* : *fei̯* + 2. *bei̯s* : *fei̯s* = 1. *bei̯* : *fei̯*.

Et comme à côté du phonétique 1. *bẹi̯* nous avons l'analogique 1. *bedi*, cela nous donne *fedi* d'après la formule :

1. *bei̯* : *fei̯* = 1. *bedi* : *fedi*.

La différence de qualité des *e* (ẹ dans *bẹi̯*, etc., ę dans *fęi̯*, etc.) ne pouvait empêcher ces opérations de se faire. — 3. Sur *fei̯* de *facit*

v. Bourciez, p. 205. Quant à 3. *fauc* encore ici il ne se trouve qu'une fois. Il ne peut nous être donné que par la formule :

1. *fei* : 3. *fei* = 1. *fauc* : 3. *fauc*.

et est une raison de plus d'admettre à 1. l'existence de *fei* qui nous a déjà été nécessaire pour expliquer 1. *fedi* et qui se trouve d'ailleurs aujourd'hui en Armagnac, dans le Béarn et ailleurs.

REM. 3. — Au subj. prés. à côté des formes en *-a-* devaien exister des formes en *-e-* dont on trouve des traces à l'impér. 2 *fesses*. A L. S. on dit : 1. *hássi*; ou 1. *hęssi*; etc. Sur 4 et 5, v *supra* 20.

REM. 4. — Pour l'impér. 2 *fesses*, v. la rem. précédente. Dar mon dialecte on a : 4. *hęm*; 5. *hatz*, où il faut remarquer que l'- est fermé tandis qu'il est ouvert à l'ind. prés. 4 : *hęm*.

REM. 5. — L'ind. parf. 1. *fi* se prononçait peut-être *fii* comm dans mon dialecte *bii* (je vis). V. Bourciez, p. 213, Zaune p. 448 et *infra* 58. — C'est là un parfait moitié phonétique (é c *fēcī* pouvait aboutir à *i* sous l'influence de l'*ī* de la terminaison moitié analogique des verbes en *i*. La forme 1. *fi* que nous su posons d'après 3, 5 et 6 est d'ailleurs donnée par Luchaire, *Re* s. v° *far* et Zauner, p. 448.

REM. 6. — Au subj. impf. 3 on pourrait admettre une 2e forn analogique *fisse* d'après ce qui se passe dans les verbes en (v. 59). Voir cependant ce que nous disons *infra* 70.

REM. 7. — *maufa*, *deffa* se conjuguent comme *fa*. *Escauffar* conjugue régulièrement. V. *Index*, s. vv.

VERBES EN *-i*.

52. — Ici les verbes à formes anomales sont déjà plus nombreux que dans la conjugaison précédente. Mais pour les caractéristiques des personnes, ils diffèrent assez peu des verbes normaux. Aussi plus d'une fois pour l'établissement de nos paradigmes emprunterons-nous indifféremment nos exemples aux verbes réguliers et aux verbes irréguliers.

53. Infinitif : *parti, partir.*

Ind. prés. 1. *párti*; 2. *pártęs*; 3. *part*; 4. *partę́m*; 5. *partę́tz*; 6. *pártęn, pártęnt.*

Ind. imp. 1. *parti*; 2. [*partę́s, partís*]; 3. *partę́*; 4. [*partę́m, partím*; 5. *partę́tz, partítz*]; 6. *partę́n, partę́nt.*

Subj. prés. 1. *párti*; 2. *pártęs, pártis*; 3. *pártę, párti*; 4. [*partę́m*]; 5. *partę́tz*; 6. [*pártęnt*].

Impératif. 2. *part, pártęs, pártis*; 3. [*pártę, párti*]; 4. *partę́m*; 5. *partę́tz*; 6. [*pártęn*].

Part. prés. 1. *partę́n, partę́nt*; 2. *partę́ns*; 3. *partę́nt*; 4. [*partę́ns*].

Ind. parf. 1. *parti*; 2. *partís*; 3. *partít*; 4. *partíręm*; 5. *partírętz*; 6. *partíręn, partíręnt.*

Subj. imp. 1. [*partíssi*; 2. *partíssęs*]; 3. *partís, partíssę*; 4. [*partíssęm*; 5. *partíssętz*]; 6. *partíssęnt.*

Part. pas. 1. *partíd, partít*; 2. *partís, partítz*; 3. *partídą*; 4. *partídęs.*

Ind. fut. 1. *partirę́i*; 2. *partirás*; 3. *partirá*; 4. *partirám*; 5. *partirátz*; 6. *partiránt.*

Conditionnel. 1. [*partirí*]; 2. *partirę́s*; 3. *partirę́*; 4. [*partirę́m*; 5. *partirę́tz*]; 6. *partirę́nt.*

54. Infinitif. — Soixante-cinq cas, dont quatre *-i* ou *-y* seule-

ment (v. 17). Nous avons donné *apari* et *pari* comme infinitifs à *apar* et *par* (v. Zauner, p. 457). On pourrait supposer encore *aparẹ̈isse, parẹ̈isse* et même : *aparẹ́r, parẹ́r*. Les deux formes *aparẹ́che, apari* ; *parẹ́che, pari* coexistent dans mon dialecte. — On trouve *refrẹ́ndre* à côté de *refrẹnir* et *requẹ́rre* à côté de *requẹrir*. — Pour *béngue* à côté de *benir*, v. *infra* 64.

55. Ind. présent. — 3. A côté de *mọr* on trouve *mọrt* et de même *conquẹrt, requẹrt* à côté de : *requẹr*. Le *t* ne se prononçait probablement pas plus que dans *envert* (envers), p. 104, l. 6 et *passim*.

56. Ind. imp. — Les personnes non attestées sont empruntées par nous aux verbes en *-e*, en nous fondant sur l'identité des formes attestées.

Nous parlerons plus longuement de ce type d'imparfait à propos des verbes en *-e* qui le possèdent au complet. Notons seulement ici qu'on n'est pas habitué à le trouver dans les verbes en *-i* où il a été généralement remplacé, sur le domaine gascon, par l'analogique : *-ibi, -ibạs*, etc.

56 *bis*. Subjonctif présent. — 2. Sur sept cas, six *-es*, un *-is*. Sur cette alternance, v. *supra*, 34, 5° et Zauner, p. 436 et 438. — 3. Sur onze exemples, dix *-e*, et un *-i : audi* (v. 81 s. v°).

57. Impératif. — 2. Sur huit cas, quatre sans désinence, qui sont des impératifs proprement dits, trois en *-es* et un en *-is* qui sont des formes de subjonctif.

57 *bis*. Participe prés. — Pas plus ici qu'à Bordeaux (Bourciez, p. 199) on ne trouve de trace du partic. présent en *-in*.

58. Indicatif parf. — 1. Dans mon dialecte cette terminaison se prononce aujourd'hui *-iị* et c'est bien ce que devait donner *-ivi* > *-ii* > *-iị*. de même que *-ávi* > *ái* > *áị* > *ẹ́ị*. Peut-être notre scribe prononçait-il aussi *partiị* mais n'a-t-il pas su transcrire exactement cette diphtongue. — Notons encore ici l'action analogique de 6 sur 4 et 5 (v. 22 et 129).

59. Subj. impf. — 3. Sur quatre cas, deux *-is* et deux *issẹ*. Sur cette dernière désinence qui devait se prononcer *-issẹ* et non *issẹ*, v. *infra*, 70.

). PART. PAS. — 1. Sur vingt-cinq cas, un seul *-id.* (v. *supra*, — 2. Sur sept cas : un *-is*, six *-itz* ou *ytz*. — 3. Onze cas trois *-ida*, huit *-ide*. — 4. Deux exs. en *-ides* (v. *supra*,

. VERBES EN *-i* A FORMES ANOMALES. — Nous trouvons rd des groupes de verbes, puis des verbes isolés.

I. GROUPES DE VERBES EN *-i* A FORMES ANOMALES.

. VERBES INCHOATIFS. — Ces verbes, comme on sait, ne ntent pas de terminaisons spéciales, mais, entre le radical et sinence, ils intercalent un suffixe *-es* ou *-is*, *-esc* ou *-isc*. Dans dialecte cette conjugaison s'est étendue à tous les verbes en à presque tous les temps de ces verbes. Dans notre texte, est si pauvrement représentée, que nous donnerons ici le é complet de toutes les formes inchoatives qui s'y rent.

DICATIF PRÉSENT : 3. *enrogis ; compellis ; hobedis*, *hobedist*, *hobeneuris ; refrenis ; reuerdis ; sailhitz ; seruis.* — 6. *couuẹ́ssẹnt ; ẹnt ; finissẹnt ; garentissẹnt ; haissẹnt ; noblẹ́ssent*, *partissẹnt*.

BJONCTIF PRÉSENT : 2. *causisquẹs*, *orgulhissẹs*, *prouedisquẹs*. — *rnisse.*

RTICIPE PRÉSENT : 1. *causissẹ́nt*.

EM. 1. — *hobedist* n'est autre que *hobedis* avec addition de ce *t* 3[e] personne qui ne se prononçait plus et que nous avons trouvé dans *mort*, *conquert*, *requert* (v. 55) et que nous retrouns dans *souffist* à côté de *souffis* (v. 81). Ce peut être une ence de l'orthographe française car Labouderie donne :

EM. 2. — *hobeditz*, *sailhitz* me paraissent être des altérations *bedis*, *sailhis* sous l'influence de *ditz* < *dicit*, forme très oyée et dont l'analogie a dû s'exercer facilement sur un en *-di* comme *hobedir*. Nous aurons eu d'abord *hobeditz* et *beditz* sera né *sailhitz* d'après la formule :

hobedis : hobeditz = sailhis : sailhitz.

Rem. 3. — A côté des formes inchoatives peuvent se trouver les formes ordinaires, par ex. à côté de *refrenis : refrenent*, qui suppose *refren ; serb* à côté de *seruis ; sailh* à côté de *sailhitz ; fin*... à côté de *fenissen*.

Rem. 4. — *Souffir* n'est pas un verbe inchoatif malgré des formes comme ind. prés. 3 *souffis, souffist* (v. 81 s. v°).

63. *Benir, tenir* et composés.

Infinitif : *bẹ́nguẹ, bẹní, bẹnír*.

Ind. prés. 1. *bẹ́ni*; 2. *bẹns*; 3. *bẹn, bẹnt*; 4. [*bẹnẹ́m*] ; 5. *bẹnẹ́tz*; 6. *bẹ́nẹn, bẹ́nẹnt*.

Ind. imp. 1. *bẹní*; 2. [*bẹnẹ́s, binẹ́s*]; 3. *bẹnẹ́, binẹ́*; 4. [*bẹnẹ́m, binẹ́m*; 5. *bẹnẹ́tz, binẹ́tz*]; 6. *bẹnẹ́n, binẹ́n, binẹ́nt*.

Subj. prés. 1. [*bẹ́ngui*] ; 2. *bẹ́nguẹs*; 3. *bẹ́nguẹ*; 4. [*bẹngám*; 5. *bẹngátz*]; 6. *bẹ́nguẹnt*.

Impératif. 2. *bẹn, bẹ́nguẹs*; 3. *bẹ́nguẹ*; 4. [*binẹ́m*] ; 5. *binẹ́tz*; 6. [*bẹ́nguẹnt*].

Part. prés. 1. [*binẹ́n*]; 2. *binẹ́ns*; 3. *binẹ́n*; 4. [*binẹ́ns*].

Ind. parf. 1. [*bingúį*; 2. *bingús*]; 3. *bingó, bingút*; 4. *bingúrẹm* 5. [*bingúrẹtz*]; 6. *bingórẹnt, bingúrẹnt*.

Subj. imp. 1. [*bingússi*; 2. *bingússẹs*]; 3. *bingús*; 4. [*bingússẹm*] 5. *bingússẹtz*; 6. *bingússẹnt*.

Part. pas. 1. *bẹngút, bingút*; 2. [*bẹngútz, bingútz*]; 3. *bingúdẹ* 4. *bingúdẹs*.

Ind. fut. 1. *bẹndrẹ́į*; 2. *bindrás*; 3. *bẹndrá, bindrá*; 4. [*bẹndrám, bindrám*; 5. *bẹndrátz, bindrátz*]; 6 *bẹndránt, bindránt*.

Conditionnel. 1. [*bẹndrí*; 2. *bẹndrẹ́s, bindrẹ́s*]; 3. *bẹndrẹ́, bindrẹ́*; 4. [*bẹndrẹ́m, bindrẹ́m*; 5. *bẹndrẹ́tz, bindrẹ́tz*]; 6. *bindrẹ́nt*.

64. Infinitif. — Dix-neuf cas dont un *-gue*, un *-i*, dix-se[pt] *-ir* ou *-yr*. Sur *-gue*, v. Zauner, p. 461.

65. Indic. présent. — En somme ce temps est régulier, sau[f] à 2 qui se termine comme dans les verbes en *-ndre* (v. 142).

66. Ind. impf. — 3. Six cas dont deux avec *-e-*, quatre avec *-[i-]* au radical. Cet *-i-* ne se trouve pas à 1 à cause de l'*i* tonique d[...]

terminaison. Pour cette alternance ici et aux autres temps, v. *supra*, 34, 2°. — 6. Quatre cas : deux *-e-*, deux *-i-*. — On remarquera que ce temps aussi est régulier.

67. SUBJ. PRÉS. — 1-6. Sur le *g* de *bénguí*, etc., v. Zauner, p. 461. — 4 et 5 : nous les formons d'après *prengám* de *prendre* (v. 75). D'après l'impér. 5 *binétz* et d'après ce que nous avons dit de *anar*, subj. prés. 4 et 5 (v. 49, rem. 5), peut-être attendrait-on ici : 4. *biném*; 5. *binétz*. Mais je crois que, grâce à l'infinitif en *-ngue*, l'analogie de 1, 2, 3, 6 s'est exercée ici plus vite que dans *anár*.

68. IMPÉRATIF. — 4. *biném* est calqué par nous sur *binétz* (v. 20).

69. INDIC. PARF. — 1-6 : v. *infra*, 129-130. — Partout *i* au radical, jamais *e*. V. à ce sujet *supra*, 34, 2° et surtout 51 rem. 5, car cet *i* doit provenir principalement du parfait phonétique primitif dont la 3ᵉ pers. du sing. *vinc* (Luchaire, *Rec.*, s. v° : *bier*) a servi à former 3. *bingo*, d'où sont sortis : 1. *bingúi*; etc. M. Bourciez (p. 215) ne cite également que des formes en *-i-*.

70. SUBJ. IMP. — 1-6 : ici encore comme au parf. et sur le modèle du parf., partout *-i-* dans notre texte, qui nous fournit d'ailleurs fort peu d'exemples : un pour 3, un pour 5, deux pour 6. — 3. *bingus* se justifie par la documentation des verbes en *-e* (131). Nous ne trouvons ici qu'une forme : *tingussa* et on comprendra, par l'explication que nous allons en donner, pourquoi nous ne la faisons pas figurer dans les paradigmes de *benir*. Cet *ą* de *tingussą* nous ne le retrouvons que dans les verbes en *-e*, et seulement dans *agussa*, subj. impf. 3 de *aber*, point ailleurs : dans aucune autre personne que 3 et dans aucun autre verbe que *aber* et *tenir* (c'est ce qu'il faut bien remarquer) et cela malgré la riche documentation du subj. impf. 3 dans les verbes en *-e* (*agus*, *agussa*, *agusse*, *sabus*, *bis*, *bolus*, *bolust*, *degus*, *desplagus*, *plagus*, *pogus*, *poscus*, *pos(cus)qus*, *atendus*, *dissos*, *fus*, *fusse*, *metus*, *pergus*, *prengos*, *recebus*, *rendus*). Cet *ą* nous empêche de voir dans 3. *-ússa* une forme analogique des autres personnes qui toutes ont *ę* et qui nous auraient, par suite, donné 3. *-ússę* et non 3. *-ússą*. Nous

croyons que *agús* a emprunté son *ą* à la 2ᵉ forme du condition de *aber : agúrą* type qui ne s'employait probablement plus qu cette troisième personne, que notre texte en tout cas, ne con que là. *Aber* et *teñir* étant unis par le sens, *agussą* forma *tingu* Mais *estre* avait aussi *furą* à côté de *fus* et de là se forma *fu* que notre texte nous fournit deux fois écrit *fusse*. Quant à l tionde *agura* sur *agus* et de *fura* sur *fus* elle naquit de ce l'impf. du subj. s'emploie, lui aussi, avec valeur de condition On en trouverait plusieurs exemples, mais nous n'en saur citer de plus topique que celui-ci, p. 65, l. 15 sq. : « *Dont agus penssat au jorn que era pres, ny aus perilhs, et no* AGURA *estat batut ny no* FUSSE *pas estat pendut* » où l'on pourrait rem cer manifestement *agura* par *agus* et inversement *fusse* par *f* Cette explication de *-ussą* par l'analogie d'une seconde form conditionnel qui n'existait plus, au moins dans ce dialecte, dans les deux verbes *aber* et *estre* et à la 3ᵉ personne du sing. r fait comprendre :

1° Pourquoi nous ne retouvons pas l'*ą* de 3 *-ussą* à d'au personnes de l'impf. du subj.

2° Pourquoi dans les verbes en *-a*, pourtant de beaucou plus nombreux et les plus employés, nous ne trouvons pas en d'impf. du subj. 3. *cantęsse*.

3° Pourquoi, dans les verbes en *-e* cette forme analogiqu se trouve que dans *aber* et *estre*.

4° Quant aux deux exemples que nous trouvons dans verbes en *-i* de 3. *-isse*, ce sont, en réalité des fautes de conju son de même nature que celles que commettent nos élèves l qu'ils disent : *qu'il choisisse* au lieu de : *qu'il choisît*, confon subj. présent et subj. imparfait. Pour l'un de nos deux exem d'ailleurs, *conuertisse*, on peut se demander si on n'a pas affaire présent. Le second *dormysse* est sûrement un imparfait. M ne serait réellement fâcheux pour notre théorie que s'il se trou écrit : *dormyssa*, ce qui n'est point.

Cela ne veut pas dire que, ailleurs, ces formes 3. *-ęsse*, - *-ússe*, ne soient point dues à l'analogie de 1, 2, 4, 5, 6, ni q

cette analogie n'ait pas joué un certain rôle. Mais elle n'a pas agi seule ni, surtout, agi la première.

71. PARTICIPE PAS. — V. *supra* 18. *-i-* l'emporte encore ici avec 4 contre 2 dans 1; 2 contre 0 dans 3; un contre 0 dans 4. (v. 34, 2° et surtout 69).

72. IND. FUT. — 1. Deux exs., les deux avec *-e-*. — 2. Un ex. avec *-i-*. — 3. Six cas dont trois avec *-e-* et trois avec *-i-*. — 6. Trois cas, un avec *-e-*, deux avec *-i-* (v. 34, 2°).

73. CONDITIONNEL. — 1. Nous ne supposons pas à 1 la forme en *-i-* à cause de l'*-i* tonique de la terminaison (v. 66). — 3. Quatre cas : 2 avec *-e-*, 2 avec *-i-*. — 6. Un ex. avec *-i-* (v. 34, 2°).

74. Ainsi se conjuguent : *abenir, bengue, combengue, rebengue, sobengue, surbengue, apertenir, contenir, debenir, detenir, endeuenir, mantenir, optenir, retenir* ou *arretenir, soutenir, tenir.*

75. Ces verbes, par tout leur second groupe forment transition entre les verbes en *-i* et les verbes en *-e*. Ils se distinguent fort peu dans leur conjugaison des verbes en *-éndre*, de *préndre* par exemple (v. 142).

76. VERBES A RADICAL TERMINÉ PAR *-br-*, *-fr-*. — Ils prennent une voyelle d'appui à l'ind. prés. 3 : *óbrą, sófrą*; et à l'impér. 2 : *óbrą, sófrą* (Bourciez, 206; Zauner, 434 et *supra*, 18).

77. VERBES QUI ONT AU RADICAL TANTÔT *-e-*, TANTÔT *-i-*. — Ce sont outre *benir, tenir* et leurs composés : *fengir, fenir, legir, seguir*. V. ce que nous avons déjà dit sur ce phénomène à propos des verbes en *-a-*, ci-dessus 34, 2°.

78. VERBES QUI ONT, AU RADICAL, TANTÔT *-ou-*, TANTÔT *-u-*. — Ce sont : *coubri, descobri, dormir, hobrir, souffrir*. V. ce que nous avons déjà dit sur ce phénomène à propos des verbes en *-a*, ci-dessus 35.

Cette alternance pouvait se trouver aussi dans *complir, fudi, sustenir, reculhir*, quoique les formes que nous fournit notre texte ne nous permettent pas de l'y constater. Pour *sustenir* cela ne fait guère de doute et explique le gallicisme : *soutenir*. Il est certain en tout cas que *sous-* existait à côté de *sus-* comme on le voit dans : *sousmaure, susmaguda*. Elle pouvait se trouver encore dans

pucgir (regimber) dont nous ignorons l'étymologie et même dans *gurpir*, ne fût-ce que par influence analogique, et enfin dans tout verbe ayant *o* ou *u* au radical.

79. Verbes où une *r* est transposée. — C'est là un phénomène bien connu et particulièrement fréquent dans nos dialectes. Nous l'avons déjà relevé (37 *bis* et 41). Il se trouve ici dans *descobri*, *dormir*, *gurpir* (v. *Index*). — Il est à remarquer que toutes les formes de *descobri* qui ont *-u-* et qui doivent avoir *-br-* présentent l'interversion. Elle ne se trouve pas dans celles qui ont *o*. — Dans *dormir*, l'interversion est ici exceptionnelle, tandis qu'elle s'étend à toutes les formes dans mon dialecte. – Dans *souffirr* = *souffrir* nous avons un lapsus.

80. Verbes dont le part. pas. est en *-ert*. — Ce sont : *coubri*, *descobri*, *hobrir*, *souffrir* qui ont conservé leur part. pas. latin (Bourciez, p. 202; Zauner, p. 454).

II. Verbes isolés en *-i* de formes anomales.

81. Nous les passerons en revue par ordre alphabétique.

Abenir. — *Aduenir* forme unique contre 15 *ab-* ou *au-* doit être considéré comme un gallicisme.

Aquerir. — Part. pas. 3 : *aquise*. Ce doit être un emprunt au français et en fait Labouderie donne *acquise* à l'endroit en question. Nous ne connaissons en gascon d'autre participe de ce genre que : *bis* qui fait, au fém. : *bisto*. — V. *infra* : *requerir*.

Arreteni. — V. *supra* 37.

Audir. — Ind. prés. 2 : *autz* qui est à rapprocher de *bens* (63 et 65); — impér. 5 *audiátz*, *auyátz* sont des formes de subj. prés. La seconde appartient au subj. phonétique 1. *auyi*, etc., qui se prononçait peut-être : *auji* (12, 9°). Pour *audiatz* c'est un subj. prés. analogique, c'est un *auyatz* refait sur le radical de ind. prés. 1, 4, 5, 6. Le paradigme complet de ce subj. prés. analogique devait être :

1. *áudy*; 2. [*áudies*]; 3. *áudi*; 4. [*audiám*]; 5. *audiátz*; 6 [*áudien*].

infra 144, rem. 6, et *supra* 46 *bis*. — M. Bourciez ne ɪas de ce temps et M. Zauner (p. 463) ne connaît que ɪi est notre *áuyi*, ou *audesquej* qui est un *audy* passé à la aison inchoative.

ɛDI. — V. *infra dire*, 138, rem. 7.

ɛUENIR. — Ind. prés. 3 *entdeben*, contre trois autres formes dont un ind. prés. 3 *endeben*. *Entdeben* est une simple ɛ orthographique, conforme d'ailleurs à l'étymologie : *ent* qui se retrouve, par ex., dans *s-ent volet*, p. 46, l. 22 ; *git*, p. 6, l. 23.

JRCI. — Part. pas. 3 *endurcide* (p. 1, l. 25) qui fait faux .e texte latin a : *mollienda et dulcificanda* ; le texte français ɔuderie : *adouchie et amolliée* ; le texte gascon : *endurcide et e* ; d'où l'on peut conclure que l'original de notre traduc- ɪrtait : *endurciée et amoliée* du fait d'un scribe qui avait vu position là où il y avait redoublement d'expression et .it été amené à cela par les deux adjectifs : *rude et dure* cèdent. On ne peut guère songer à voir dans *endurcide* ɪnsformation de *endulcide*, en arguant de ce que dans ɛs mots empruntés au français les dialectes modernes, dentale, changent *l* en *r*, par ex. : *soldat* > *sourdát* ; > *ensúrto*. Car **indulcitam* eût donné *endoussidą* d'où *endus-* ɪ admettant que le traducteur se fût contenté de décalquer s : *endoucie* écrit *endoulcie*, il n'eût pas fait de but en blanc x transformations de *l* en *r* et de *ou* en *u*.

ɛDIR. — Part. prés. *obediént* et de même : *inobediént*. Ce sont ɔrmes savantes calquées sur le latin. — V. 150, s. v° *saber*,

ɛDI. — V. *hobedir*.

ʀ. — Ind. prés. 3 *ligz*. Cette forme d'aspect singulier t bien n'être qu'un caprice ou une gaucherie orthogra- de notre scribe. *Legit* doit donner *lej* de même que *fugit* > ɔn. : *fuj*]. Nous savons déjà que *lẹj* peut passer à *lij* (34). ɪboutir encore à *lich* par passage de la sonore à la sourde : ɪène fréquent à la finale. C'est ce *lich* qui a été transcrit :

ligz. Notre scribe est arrivé à cette graphie par l'intermédiai formes comme *conoigz* de *connoiche*. A l'ind. prés. 3 *connoiche* d soit *conóis*, soit *conóch* (v. 148). *Conóis* peut s'écrire soit c soit *conoys*, soit *conogs* ou *conogz*, puisque le *g* peut servir à *i* (12, 9°). Quant à *conoigz* c'est un hybride de *conois conogz*. Comme par ailleurs on pouvait dire soit *conói conóch*, on a attribué à la graphie *-gz*, peu claire par elle-m les deux valeurs soit de *-is*, soit de *ch*. C'est ainsi qu'en d des formes verbales nous trouvons *enpagz*, p. 32, l. 28, verbal du verbe *empacha* (v. *empachade*, p. 97, l. 31) qui ne vait guère se prononcer que *empach*, tout au plus : *empat* p. 35, l. 5, *megz* < *medios* qui devait se prononcer *meis* d *demeys*, p. 35, l. 7, *demeis*, p. 35, l. 8 (<*dimidios*).

Dans les dialectes modernes (v. *Atlas linguistique*) les f qui se rapprochent le plus de ce *ligz*=*lich* ce sont, sur la du domaine où nous localisons notre texte, *liech* à Mézo Soustons, *liech* à Tartas (Landes) qui ne peuvent guère s' quer que comme des synthèses de *lich* avec la forme coexi *lech* ou *lech*.

Mori. — A l'ind. prés. 3 *mour* indique bien la prononc de *mor*, *mort*. Le substantif se prononçait également : *mour*, p l. 18. Cette prononciation se trouve ailleurs en Gascogr moins pour le part. pas. : *mourt*, *mourto* et le subst. : *la* (v. Lespy). Dans mon dialecte à l'ind. prés. 3 on emp forme inchoative : *moureis* ou *mourech*, mais au part. pass. o *mor*, *morto* et le subst. est : *la mor*. Dans *mour* nous avons logie des formes où l'*o* étant atone aboutit normalement à cette analogie a pu être aidée par l'influence fermante de *m* ner, p. 458). — Relevons les formes anomales mais bien co de l'ind. fut. 1. *morrey* [*morray* n'est pas un archaïsme m gallicisme]; 2. *morras*, dont *moras* est un mauvais doublet graphique (12, 16°). — Notons enfin le part. pas. 1. *mo mortz*; 3. *morta* [pron. : 1. *mourt*, etc.].

Ompli. — *Ompletz* < *empletz* < *impletis*. Nous retrouv même phénomène dans *promey*, p. 31, l. 31, <*primarium*

ere < encoere (Lespy), *moumbra* < *membra* < *memorare*), *bourrugo* < *verrucam* (L. S.), *rouzéo* < *resinam* (L. S.), an < *demane* (L. S.), *domora* < *demorare* (Ader, *Gent.*,

LINQUYR. — Ind. fut. 6 : *relinquerant*. Cette forme pourrait ue à une dissimilation pour éviter les deux *i* consécutifs *inquirant*. M. Bourciez, p. 224, cite un condit. 4. *suffrerem frirem* pour lequel notre explication ne serait plus valable il faudrait voir, sans doute, un cas de plus de cette hésita- ntre un *ẹ* probablement très aigu, et un *i* (34) ou de cette stance des voyelles à l'atone (33).

PENTIR. — Subj. pr. 3 *repencte*. Le *c* et le *t* étant souvent ndus dans l'écriture de notre scribe (12, 20°), *repencte* peut *repentte* qui équivaut à *repente* (12, 19°).

QUERYR. — Ind. parf. 3 *requis* à côté de *requerit*. Cette forme ouve en provençal (v. Bartsch, p. 438 s. v° : *querre*), mais 'est signalée sur le domaine gascon ni par Bourciez (p. 214) Zauner. Aussi y verrions-nous volontiers un emprunt fait nçais, d'autant plus que le texte Labouderie porte *requist* à oit correspondant. — M. Bourciez nous fournit un *requero* oit être une mauvaise graphie de *requerro* et se rapporter à 1. *requerre*. — M. Bourciez (p. 202) nous fournit encore *st* < **requestus* comme part. passé de ce verbe. — V. *supra* : *ir*.

TENIR. — V. *arreteni*.

UFFIR. — < *sufficere*. Ce verbe a deux radicaux, tantôt *souf-*, t *soufis-* d'où ind. prés. 3 *souffis* ; ind. impf. 3 *souffizé*. Quant art. prés. *souffissant* c'est un gallicisme aggravé d'une faute hographe. Dans mon dialecte ce verbe a été refait en entier e rad. *souf-* devenu *suf-* et conjugué inchoativement : ind. 1 *suféchi* ; etc. ; ind. imp. 1 *sufli̯i* ; etc. ; ind. parf. 1 *sufli̯* ; — Pour le *t* de *souffist* v. *supra*, 62, rem. 1.

. — Cette conjugaison est la plus pauvre de toutes. Elle n'a 101 verbes en comptant *bengue* et ses composés, ainsi que *dre*, *querre* et *requerre*.

---

83. INFINITIF : *dęcębę dęcębęr, dęcę́brę.*

INDIC. PRÉS. 1. *dęcę́bę, dęcę́bi* ; 2. *dęcę́bęs* ; 3. *dęcę́b, dęcę́p* ; 4. *dęcębę́m, dęcębę́n* ; 5. *dęcębę́s, dęcębę́tz* ; 6. *dęcę́bęn, dęcę́bęnt.*

IND. IMP. 1. *dęcębí* ; 2. *dęcębę́s, dęcębís* ; 3. *dęcębę́* ; 4. *dęcębę́m, dęcębím* ; 5. *dęcębę́tz, dęcębítz* ; 6. *dęcębę́m, dęcębę́n, dęcębę́nt.*

SUBJ. PRÉS. 1. *dęcę́bę, dęcę́bi* ; 2. *dęcę́bęs* ; 3. *dęcę́bę, dęcę́bi* ; 4. [*dęcębę́m*] ; 5. *dęcębę́s, dęcębę́tz* ; 6. *dęcę́bęnt.*

IMPÉRATIF. 2. *dęcę́p, dęcę́bes* ; 3. *dęcę́bę* ; 4. *dęcębę́m* ; 5. *dęcębę́tz* ; 6. [*dęcę́bęn*].

PART. PRÉS. 1. *dęcębę́n, dęcębę́nt* ; 2. *dęcębę́ntz* ; 3. *dęcębę́nt* ; 4. *dęcębę́ntz.*

IND. PARF. 1. *dęcębúį* ; 2. [*dęcębús*] ; 3. *dęcębó, dęcębút* ; 4. *dęcębúręm* ; 5. *dęcębórętz, dęcębúrętz* ; 6. *dęcębóręn, dęcębóręnt, dęcębúręn dęcębúręnt.*

SUBJ. IMPF. 1. *dęcębússę, dęcębússi* ; 2. *dęcębússęs* ; 3. *decebós, decebús, decebúst* ; 4. *dęcębússęm* ; 5. *dęcębússętz* ; 6. *dęcębóssęn, dęcębússęn, dęcębússęnt.*

PART. PAS. 1. *dęcębút*, 2. *dęcębútz* ; 3. *dęcębúdą* ; 4. *dęcębúdęs.*

IND. FUT. 1. [*dęcębęrę́į*], *dęcębrę́į* ; 2. [*dęcębęrás*], *dęcębrás* ; 3. *dęcębęrá, dęcębrá* ; 4. [*dęcębęrám, dęcębrám* ; 5. *dęcębęrátz*], *dęcębrátz* ; 6. [*dęcębęránt*], *dęcębránt.*

CONDITIONNEL. 1. [*dęcębęrí, dęcębrí* ; 2. *dęcębęrę́s, dęcębrę́s* ; 3. *dęcębęrę́*], *dęcębrę́* ; 4. [*dęcębęrę́m, dęcębrę́m* ; 5. *dęcębęrítz, dęcębrítz* ; 6. *dęcębęrę́n*], *dęcębrę́n.*

84. INFINITIF. — Nous trouvons quinze infinitifs en -*e* ; dix-neu en -*er* ; cinquante-six en -*re*.

Tous les infinitifs en -*re* sont paroxytons. Parmi ceux en -*e* e ęn -*er* il en est d'oxytons comme : *ané, abér* ; de paroxytor

comme : *bénsse, córre, connóiche,* etc. Nous ne croyons pas qu'il soit possible de faire sûrement le départ des uns et des autres et nous ne l'essaierons pas. Nous nous contenterons de dire que dans notre dialecte un seul verbe est resté oxyton et c'est : *aụę* < *habere.*

Nous avons déjà relevé *refrenir* à côté de *refrendre, requeryr* à côté de *requerre* (54). Il est probable que, à côté de *querre,* seul resté, on trouvait aussi : *querir* (Zauner, p. 457).

Quelques verbes hésitent entre *-er* et *-re : deceber* et *decebre*; *ẹ* et *dire*; *plaser* et *playre*; *toler* et *torre.*

Comme nous le verrons plus bas (138, rem. 2) il nous faut supposer *taisá* à côté de : *taise.*

85. Nous ne trouvons que des infinitifs en *-e* ou en *-er* dans les verbes remontant à un radical primaire ou secondaire terminé par :

1° voy. + *m : teme* < *temere.*
2° voy. + *nc : bensse* < *vincere.*
3° voy. + *ng : constreinhe* < *constringere.*
4° voy. + *rr : corre* < *currere.*
5° voy. + *sc : connoiche* < *cognoscere.*
6° voy. + *t : poder* < **potere.*

86. Nous ne trouvons que des infinitifs en *-re* dans les verbes remontant à un radical primaire ou secondaire terminé par :

1° voy. + *g : destruịre* < **destrugere.*
2° voy. + *nd : aprendre* < *aprehendere* (v. 142, rem. 4).
3° voy. + *r : querre* < *querere.*
4° voy. + *rd : ardre* < *ardere.*
5° voy. + *ss : estre* < **essere.*
6° voy. + *tt : metre* < *mittere.*
7° voy. + *v : viure* < *vivere.*
8° *au* + *d : claure* < *claudere.*

87. Nous trouvons des infinitifs en *-er* et en *-re* dans les verbes remontant à un radical primaire ou secondaire terminé par :

1° voy. + *b : àber* < *habere*; *mentaure* < **mente-haber*
beure < *bibere.*

2° voy. + *c : plaser, playre* < *placere*; *dire, dise* < *dicer*
taise < *tacere*; *coyre* < **cocere.*

3° voy. + *d : bede* < *videre*; *creire* < *credere.*

4° voy. + *l, ll : boler* < **volere*; *toler, torre* < *tollere.*

5° voy. + *p : saber* < *sapere*; *deceber, decebre* < *decipere.*

88. Indicatif présent. — 1. Quatorze cas dont deux -*e* douze -*i* ou -*y* (v. Zauner, p. 434). — 4. Quatorze cas don douze -*em*, deux -*en* : *aben, deben*. Sur cette désinence -*en*, M. Bou ciez (p. 202) nous apprend qu'elle est aujourd'hui de règle Bordeaux et qu'elle y est attestée dès le XIVe siècle (v. *infra* 89) — 5. Vingt-deux cas dont deux -*es* : *debes, deues*; vingt -*etz* (v Zauner, p. 435).

En somme les verbes en -*e* à l'ind. prés. ne se distinguent p des verbes en -*i*. Nous trouvons bien ici quelques particularit (1. *decebe*; 4. *deceben*; 5. *decebes*) que nous n'avons pas relevées l bas, mais c'est un pur hasard qui fait qu'elles sont attestées i plutôt que là-bas, car elles devaient se trouver des deux côtés à fois.

89. Indicatif impf. — 1. Onze cas. — 2. Six cas dont 5 -*e* 1 -*is*. — 3. Vingt-huit cas. — 4. Deux cas : un -*em*, un -*im*. — 5. Deux cas : un -*etz*, un -*itz*. — 6. Vingt-quatre cas dont un -*em* *batem* ; huit -*en* ; quinze -*ent*. Cette alternance de *n* et de *m* retrouve en dehors de la conjugaison, par exemple dans *aucu* p. 24, l. 18, à côté de *aucun* (passim); *am*, p. 26, l. 16, à cô de *an* (passim). — Voir paragraphe précédent : ind. prés. 4, Zauner, p. 435.

Ici pas plus qu'à l'indicatif présent, les verbes en -*e* ne se d tinguent des verbes en -*i*.

Ce que ce paradigme présente de plus intéressant c'est la coex tence à 2, 4 et 5 de désinences en *e* et de désinences en *i* : dual dont, tout naturellement, nous retrouvons des traces au con tionnel. D'où provient-elle? Nous tâcherons de le dire lorsq

nous nous serons demandé d'où vient l'imparfait de l'indicatif dit gascon.

90. Il existe en Gascogne pour les verbes en *-i* ou en *-e* un imparfait tout à fait original dont les terminaisons habituelles sont :

1. *-i*, 2. *-ęs*, 3. *-ę*, 4. *-ęm*, 5. *-ętz*, 6. *-ęn*.

Il n'existe plus aujourd'hui généralement dans les verbes en *-i*, mais il vit toujours dans les verbes en *-e* et il est attesté de plus par le conditionnel des trois conjugaisons. Quelle en est l'origine ?

91. Voici quel était l'état de la question en 1890, tel que l'expose M. Bourciez (p. 210–211), après avoir donné le paradigme ci-dessus :

« [C'est] le seul qu'on puisse, dans le gascon parlé à Bordeaux vers 1400, assigner à l'imparfait des verbes en *-ir*, *-ér*, *-er* ou *-re*. Cet imparfait se distingue nettement du provençal *metia*, *partia*, etc., qui reparaît à l'Est, du côté d'Agen, et dont on ne trouve dans nos documents bordelais que de rares vestiges, d'introduction évidemment littéraire, ainsi *bolian* [*Archives hist. de la Gironde*, 10, 592 (1331)]; *abian* [*Registres de la Jurade*, 1, 38 (1406)]. De plus son origine est ancienne. P. Meyer le rencontrant autrefois dans une charte landaise de 1268, éprouvait quelque difficulté à se l'expliquer (cf. *Romania*, 3, 438), et il n'est pas en effet aisé d'en donner une explication phonétique. Ce qui paraît probable, c'est qu'il faut partir de la désinence *-ia*, qui de bonne heure, en Gascogne, sera devenue *-ie*, dont on a d'anciens exemples tels que *-avie*. (Montsaunès, 1179); *avien* (Lézat, Haute-Garonne, 1232). Il est plus difficile d'admettre que *-ie* se soit ensuite réduit à *-e* par effacement d'un *i* primitivement accentué : néanmoins je ne vois pas trop comment on pourrait se soustraire à cette hypothèse. Les exemples de cette forme réduite sont déjà fréquents dans les documents du XIII[e] siècle et surtout dans ceux de la région bordelaise : 3. *ave*, Sainte-Eulalie 1237 ; *dide*, Sainte-Croix 1248 ; 6. *bolen*, Saint-Michel 1236 ; *aven*, La Sauve 1240. En voici maintenant quelques-uns qui se placent aux

environs de 1400 : 1. *fadi* [*Archives hist. de la Gironde*, 6, 23
(1396)] ; 3. *fade* [*Bouillons*, 519, 28]; *bole* [*ibid.*, 444, 33]; *te*
[*ibid.*, 410, 30]; *complisse* [*Archives...*, 1, 73 (1384)]; *possedis*
[*Jurâde*, 1, 182 (1406)]. »

92. Telle est la thèse de M. Bourciez. L'objection qu'il y fai
lui-même est facile à écarter. Dans les désinences primitives :

1. *-ía*, 2. *-ías*, 3. *-ía*, 4. *-iám*, 5. *-iátz*, 6. *-ían*,

l'*i* est atone à 4 et 5 et ces deux formes ont pu être le point d
départ d'une accentuation nouvelle rendant l'*i* partout atone, qu
est, sauf erreur, l'accentuation courante en languedocien, e
dans les dialectes gascons voisins du Languedocien qui ont con
servé *-ía* sous la forme *-i̯ó*, dans le Couserans, par exemple (v
infra 118).

93. Mais que cet *i* soit tonique ou qu'il soit atone, que nou
ayons le dissyllabe *-íą* ou la diphtongue *i̯ą́*, ni ce dissyllabe n
cette diphtongue ne se réduiraient à *e*, mais à *i*.

Pour *-íą* > *i* v. *infra* 103.

Pour *i̯ą́* il est difficile d'apporter des exemples. L'*ę* ne se diph
tonguant généralement pas en gascon, cette diphtongue n'exis
guère que au temps qui nous occupe et dans certains subjonctifs.
Dans ces subjonctifs, il est vrai elle peut aboutir à *i* : *sapiat* >
**sápi̯ą* > *sápi* (v. 150); *audiat* > **audi̯ą* > *áu̯di* (v. 81 : *audir*)
mais cela se passe à l'atone. De même dans le verbe *pintouá* qu
mon dialecte forme du substantif *pi̯ę́ntou* (peigne). Nous en
sommes réduits à citer l'exemple de l'espagnol où *-i̯é*, soit dans
les noms soit au temps qui nous occupe, passe à *í*, jamais à *é* (v.
Pidal, p. 37 et p. 212 sq.) Cela tient certainement à ce que la
diphtongue se réduit par le passage de *ę* à *i* sous l'influence de *i* :
i̯ę́ > *i̯i* > *í*.

94. M. Zauner s'est occupé lui aussi de notre imparfait, et
d'abord pour combattre la théorie de M. Bourciez. Il dit, p. 441 :
« Cette théorie est à rejeter parce qu'elle est impossible phonéti-
quement. Pourquoi la finale verbale *-ia* se serait-elle développée
autrement que la finale substantive *-ia* et que *siat* ? Pourquoi

trouve-t-on *-é* comme finale d'imparfait, même là où *a* posttonique ne s'affaiblit que en *-ǎ* comme à Arréns, Garlin, etc. ? Les xemples en *-ie* que M. Bourciez cite pour l'étape d'après lui antéieure à *-é* viennent tous deux d'une région (Comminges) qui, ncore aujourd'hui a la finale *-ię* et ne prouvent rien par suite. Donc la finale de l'imparfait gascon *-é* n'a rien à faire avec le latin ulgaire *-eat* et le provençal *-ia*, comme on peut l'affirmer avec ertitude ; c'est ailleurs qu'il faut en chercher l'origine [1]. »

95. Ces objections ne sont pas bien sérieuses.

1° M. Zauner sait mieux que nous que l'analogie joue dans e verbe un rôle pour le moins aussi grand que la phonétique et qu'ici, par suite, une théorie n'est pas forcément à rejeter « parce qu'elle est phonétiquement impossible ».

2° L'argument tiré de la finale des substantifs en *-ia* et de *siat*, s'appliquerait aussi bien à l'imparfait espagnol en *-ié* et en *-i-* qu'à l'imparfait gascon. Ces formes en *-ie* et en *-i* ne se trouvent pas dans les substantifs en *-ía* en Espagne non plus, ni même les formes en *i* au subj. présent de *ser*. Personne pourtant n'a encore essayé de nier que, à l'imparfait de l'indicatif, elles ne proviennent des formes en *-ía*.

3° Il semble bien en effet que, dans les textes publiés par M. Luchaire, les désinences en *-ie* appartiennent toutes au Comminges. Mais celles en *-ia* se trouvent un peu partout (v. Zauner, p. 440) et ne sont, sans doute, qu'une graphie archaïque de *-ie*, graphie qui se trouve aussi dans le Comminges à côté de *-ie* et plus tard que *-ie*. S'il fallait pourtant admettre que *-ie* ne se trouvait réellement dès le XIIe siècle que sur la frontière orientale de

1. Voici le texte allemand : « Diese Ansicht ist indes, eben weil sie lautlich unmöglich ist, zu verwerfen ; warum hätte die Verbalendung *-ia* sich anders entwickelt als die Subst.-Endung *-ia* und als *siat* ? warum findet sich *-é* als Impf.-Endung auch dort, wo nachtoniges *a* nur zu *-ǎ* geschwächt wird, wie in Arréns, Garlin, u. a ? — Die Beispiele mit *-ie*, die Bourciez für die nach ihm ältere Stufe des *-é* anführt, sind beide aus einer Gegend (Comminges), die noch heute die Endung *-ię* hat, beweisen also gar nichts. Die gasc. Impf.-Endung *-é* hat also mit der vl. *-eat*, prov. *ia* etc., wie man mit Gewissheit behaupten kann, nichts zu thun ; der Ursprung muss anderswo gesucht werden. »

la Gascogne, nous en conclurions seulement que cette désinen[illegible] a disparu avant la période documentée, au centre du domaine [illegible] partout où elle n'était pas maintenue par le voisinage du langued[illegible]cien et où elle avait pu suivre plus rapidement son évoluti[illegible] purement gasconne.

Il nous semble donc que M. Zauner ne s'est pas arrêté à com[illegible]battre bien sérieusement la thèse de M. Bourciez, sans dout[illegible] parce qu'il avait hâte de nous exposer la sienne qui lui paraiss[illegible] devoir en être la meilleure réfutation. La voici, telle qu'il nou[illegible] la développe p. 445, à propos du parfait en *-úi*, etc. :

96. « Si maintenant on se demande quelle est l'origine de cett[illegible] forme toute spéciale de parfait, il est vraisemblable que l'on [illegible] affaire avec une extension de la finale de *fui*, car on ne saurai[illegible] parler d'un déplacement d'accent qui aurait fait passer *cáduit* [illegible] *cadúit* et une transformation phonétique de **caduisti* en **cadus*[illegible] ne peut pas se justifier non plus. Il ne nous reste qu'à cherche[illegible] pourquoi et de quelle façon cette extension s'est produite. Nou[illegible] sommes tout d'abord frappés de ce fait que le gascon, qui, mal[illegible]gré maintes différences, est très étroitement apparenté avec le pro[illegible]vençal, ne connaît absolument pas, à l'époque historique, le par[illegible]fait en *-dedi*, là où on s'attendait à le trouver tout d'abord, à savo[illegible] dans les composés de *dare* et ensuite dans les verbes de 2e [verbe[illegible] en *-e*] conjugaison en général. En admettant maintenant, comm[illegible] on y est autorisé par la parenté du gascon avec le provençal, qu[illegible] le premier a lui aussi possédé jadis le parfait en *-dedi* avec l[illegible] même extension que le second, on doit supposer comme conju[illegible]gaison préhistorique pour le gascon :

	Impf.		Parf.
I	*parlaba*, etc.		*parlei*, *-est*, *-a*, *-am*, *-ats*, *-an*.
II	**metia*	comme en prov.	*met(e)i*, *-est*, *-e*, *-em*, *-ets*, *-en* (c'est-à-dire : *dedi*).
III	**audia*		*audi*, *-ist*, *-i*, *-im*, *-its*, *in*.

« L'imparfait III d'après l'imparfait I se développa en *audiba*[illegible] dès lors, dans ces deux conjugaisons la voyelle de l'imparfait

ait pareille à celle de l'ind. prés. 4, 5. On chercha à établir cette entité pour la IIe aussi. **Metia* et plus encore **metiba* présent une voyelle tout à fait insolite dans la IIe conjugaison. Au ntraire le parfait II offrait l'accord désiré avec l'ind. prés. 4, 5, il prit par suite la place de l'impf. II qui disparut. Le changement de fonction put se produire d'autant mieux que le parf. II i) à quelques formes coïncidait avec le parfait I, ce qui était isi évité. Pour remplacer le parfait II, on s'empara de la finale . Pourquoi choisit-on précisément celle-là, cela est difficile à e. Peut-être le parfait *estui* (formé sur le modèle de *bui* = *fui* rattaché à **essere*) existait-il déjà (je ne puis produire des emples), de telle sorte qu'en résulte la proportion :

éste : *estui* = *méte* : *metui*.

« Dans le Comminges, où l'impf. en *-ia* persista, le parfait en *di* put aussi se maintenir dans sa fonction primitive et c'est urquoi l'on a là : *asolbeg Rec.* 5, *arceberen* 6, *bengeren* 9, et dans temps modernes : Aurignac : *kurrek*, *apersebek*, *digek* ; Luchon : *ngeren* ; Rieumes : *auek* (*habuit*), *bengek*, *bezek*, *baskek* (il fit), c. Parce que là aussi la conjugaison inchoative prend les mêmes nales, il s'ensuit que dans le Comminges *-erei*, *-eres*, *-ek*, etc. rvent de terminaison aux trois conjugaisons à la fois : uniforité qui est caractéristique du dialecte de cette région.

« Il faut dire que le parfait en *-ui* se trouve déjà dans les plus nciens documents gascons ; toutefois, vu la date relativement cente de ceux-ci (fin du XIIe siècle), cela n'a pas une très grande nportance. A l'impf. du subj. la forme en *dedi* paraît s'être naintenue un peu plus longtemps [1]. »

1. Voici le texte allemand : « Wenn man nun nach dem Ursprunge dieser gentümlichen Perf.-Form fragt, so ist es augenscheinlich, dass man es mit ner Uebertragung, des Ausgangs von *fui* zu thun hat, denn von einer Accentrschiebung etwa **cáduit* zu **cadúit* kann nicht die Rede sein und auch ein itlicher Uebergang von **caduisti* zu **cadusti* ist nicht zu rechtfertigen. Es bleibt ir zu untersuchen, warum und auf welchem Wege die Uebertragung vor h gegangen sei. Da fällt denn zunächst auf, dass das Gasc., das doch mit m Prov. trotz mancher Verschiedenheiten aufs innigste verwandt ist, das *li-* Perfektum gerade dort, wo man es am ehesten erwarten würde, nämlich

97. Cette ingénieuse explication a été combattue par noi dans la *Revue de Gascogne*, 1899, p. 69-70 où nous disions :

« Pour l'imparfait de la 2e conj. en *ẹy*, M. Zauner a donn une explication qui a paru si bonne à M. Meyer-Lübke, qu'i l'a adoptée dans sa *Grammaire des langues romanes*, t. II, pp. 32 et 352, traduction française. La solution, en effet, est peut-êtr

bei den Kompositis von *dare*, und weiterhin bei den Verben II. überhaupt, der historischen Zeit nicht kennt. Sobald man nun annimmt, — wozu man eb wegen der Verwandtschaft des Gasc. mit dem Prov. berechtigt ist — dass jen auch das *dedi*-Perfekt einst in derselben Ausdehnung besessen habe wie diese so darf man als vorhistorische Konjugation für das Gasc. ansetzen :

Impf.		
I *parlaba*, etc.		*parlei*, *-est*, *-a*, *-am*, *-ats*, *-an*.
II **metia*	wie im Prov.	*met(e)i*, *-est*, *-e*, *-em*, *-ets*, *-en*, (d. h. *dedi*).
III **audia*		*audi*, *-ist*, *-i*, *-im*, *-its*, *-in*.

Es wurde nun das Impf. III. nach dem Impf. I. zu *audiba* erweitert ; dah war in diesen beiden Konjugationen der Vokal des Impf. gleich dem der 4. Präs. Ind., man suchte nun auch für die II. diese Gleichheit herzustellei **metia* und noch mehr ein **metiba* zeigten eben einen Vokal, der in der II ga ungewohnt war. Dagegen wies das Perf. II. die gewünschte Uebereinstimmu mit der 4. 5. Präs. auf und rückte daher an die Stelle des Impf. II, das verl ren ging; die Funktionsverschiebung konnte um so eher eintreten, als d Perf. II (*-ei*) in einigen Formen mit dem Perf. I. zusammenfiel, was nun ve mieden wurde. Um für das Perf. II. Ersatz zu schaffen, griff man zur Endu *-ui* ; warum man gerade diese wählte, ist schwer zu sagen ; vielleicht war d Perf. *estui* (nach dem Muster *hui* = *fui* gebildet und zu **essere* gezogen) sch vorhanden (belegen kann ich es nicht), so dass sich die Proportion ergab : *ést estui* = *méte : metui*.

In Comminges, wo das Impf. *-ia* verblieb, konnte auch das *dedi*- Perfekt seiner ursprünglichen Funktion weiterbestehen, daher hat man dort *asoli* Rec. 5, *arceberen* 6, *bengeren* 9 und modern : Aurignac : *kurrek*, *apersebek*, *dig* Luchon : *bengeren* ; Rieumes : *ayek* (*habuit*), *bengek*, *bezek*, *haskek* (*il fit*), etc. I dort auch die Inchoativ konjugation dieselben Endungen annimt, so ergi sich, dass in Comminges *-erei*, *-eres*, *-ek*, etc. die einzige Endung für alle d Konjugationen ist, eine Einförmigkeit, die für den Dialekt dieser Landsch charakteristich ist.

« Es muss erwähnt werden, dass sich das *ui*-Perfekt schon in den ältest Denkmälern des Gasc. findet ; doch fällt dies bei dem verhältnismässig jung Datum (Ende des 12 Jh.) derselben nicht sehr stark ins Gewicht. Im Ko Impf. scheint sich die *dedi*-Form etwas länger gehalten zu haben. »

ıais le raisonnement sur lequel il l'appuie est certaine-ux. »

; avoir fait l'exposé de la théorie nous ajoutions :

.is *metéy* a l'*e* régulièrement ouvert et *metem*, *metetz* l'ont ement fermé. Cette seule raison suffit, nous semble-t-il, : la théorie de M. Z. D'autre part, quel besoin a l'impar-'oir la même tonique, non pas que le présent de l'indi-ais que la 1re et la 2e personne du pluriel de ce temps, et ıt le gascon, pour avoir un parallélisme aussi défectueux :t d'ailleurs si peu nécessaire, a-t-il pu se résoudre ; 1° à er dans bon nombre de verbes un parfait analogique ıu parfait régulier (*-ey*) ; 2° à faire de ce parfait évincé un ıt qui, s'il n'a nullement figure d'imparfait (il ne res-en effet en rien ni aux imparfaits préhistoriques ni aux his-;) ressemble à s'y tromper, en plusieurs pays, au parfait de onjugaison (qui est en Armagnac : *-ey*, *-es*, *-ek*, *-em*, *ets*, mme on voit, il ne diffère de l'imparfait qu'à la 3e pers.); 3° et à obtenir ainsi trois types d'imparfait, au lieu x types primitifs (*-aba*, *-ia* d'après M. Z.), ce qui est un ıttendu de l'analogie, force éminemment simplificatrice. rs ce parallélisme, si tant est qu'on en eût besoin, était . la perfection par la 2e forme d'imparfait de la 2e conju-:n *-eba* = *ebat*, forme phonétique du même type que *-aba*, *t*, qui existe toujours, qui devait exister dès les origines, :lle est phonétique, et qui, si elle n'eût pas existé, devait ée forcément par l'analogie même sur laquelle s'appuie *netia* devenant *metiba* tout comme *audia* : *audiba* et *metiba* ıt *meteba* par l'influence de *metem*, *metets*. — Enfin M. Z. ıu'à l'époque préhistorique où il se place les imparfaits t encore être oytons aux 1res et 2es du pluriel, les plus ées sans doute à ce parallélisme des toniques, et que si ; conditions ce parallélisme existe à la 1re conjugaison : *n* : *parlám*, il ne peut plus en être question dans la troi-*audibám* : *audím*.

;ons, pour terminer, que le gascon a fait aujourd'hui,

dans bien des dialectes, bon marché de cette symétrie si chèrement et si laborieusement réalisée. En Armagnac, par exemple, nous avons : I. *boutáui : bóutom* (paroxyton) ; II. *dizéi : dízem* ; III. *sourtíui : sourtéchem*. La concordance pourrait être plus frappante.

« Quant au conditionnel M. Z. n'a pas vu qu'il renferme une grosse difficulté. Il est formé, dit-il, comme dans les autres langues, de l'infinitif et de l'imp. du verbe « avoir ». Mais ni l'impf. préhistorique en *-ia*, ni ceux, moins problématiques en *-ébi* et *ey* ne nous donnent la série des désinences du conditionnel, à savoir : *-i*, *-es*, *-e*, *-em*, *-ets*, *-en* ».

98. Le 15 juin 1899, M. Zauner nous écrivait en français, une longue et intéressante lettre où il discutait plusieurs points du compte rendu que nous avions fait de son étude. Au sujet de l'imparfait gascon, ne retenant de toutes nos critiques que les deux seules qui eussent quelque valeur, il nous disait :

« J'avoue que vos raisons ne m'ont pas convaincu. Les reproches principaux que vous faites à mon hypothèse sont :

« 1° Que le parfait a *e* ouvert, tandis que *metem*, *metets* ont un *e* fermé ;

« 2° Que le conditionnel ne s'accorde ni avec l'imparfait en *-ia* ni avec celui en *-ébi* et *-éy*.

« Je commence par le second. Dans les langues romanes, le conditionnel est composé de l'infinitif et de l'imparfait ou du parfait du verbe « avoir ». Or les lois phonétiques nous défendent absolument de réduire les désinences du condit. gasc. à l'impf. tandis qu'elles peuvent être rapportées sans difficulté au parfait de *dare*. Les formes phonétiques du parfait de *dare* seraient :

« *dĕdi : di* (je mets cette forme historique de la 1re pers. du sing.) *dè* (?) ; *de]dĭsti : dist* (avec *Umlaut*) ; *dĕdit* : *dè* ; *dĕdimus* : *dèm* ou probablement *dém* (par l'influence de la nasale) ; *de]dĭstis* : *dèts* ; *dĕderunt : dèron*, d'où plus tard *dèn* ou *dén* (par l'influence de la nasale).

« Ces formes étaient trop différentes les unes des autres pour pouvoir subsister. La simplification s'est opérée de deux manières :

du côté de l'*e* fermé (au conditionnel) et du côté de l'*e* ouvert (au parfait ou imparfait). La première difficulté que vous trouvez dans mon raisonnement n'est donc pas insurmontable. Je crois donc qu'on pourra accepter mon hypothèse à savoir que l'imparfait en question est originairement un parfait. Il est possible que je me sois trompé sur la manière dont il aurait supplanté l'imparfait primitif ; vous savez que les questions de ce genre sont à peu près insolubles. »

99. Voilà, à ma connaissance, tout ce qui a été écrit jusqu'à ce jour sur l'imparfait gascon. Comme on a pu s'en rendre compte en lisant ce que nous avons écrit en 1899, nous n'étions pas bien au courant de la question à cette époque. Nous croyons la posséder un peu mieux maintenant, quoique fort imparfaitement encore. Nous voyons plus clairement, en tout cas, le côté historique et général du problème que nous ne regardions alors que du point de vue de notre dialecte de L. S. en sa forme actuelle. Mais ce petit supplément de lumières nouvelles ne nous conduit pas à adhérer à la solution de M. Zauner. Nous lui ferons au contraire quelques objections de plus.

100. 1° Comment se fait-il que nous ne trouvions trace nulle part à la 3ᵉ pers. sing. soit de l'impf. soit du condit. du *t* ou *c* ou *g* que présente et doit présenter le parfait en *dedi* dans une grande partie de la Gascogne : *dĕdit* > **dẹdt* > *dẹtt* > *dẹt*, *dẹc*, *dẹg*, formes attestées dès les plus anciens documents (v. Luchaire, *Rec.*) et toujours vivantes. En Armagnac, par ex. : *dẹc* à côté de impf. 3 : *prẹnẹ*; cond. 3 *prẹnẹrẹ*. Dans les Landes (v. Beaurredon) *dét* à côté de imp. 3 : *premé* ; cond. 3 : *premerẹ́*.

2° Comment ce parfait en *-dedi*, devenu de si bonne heure, antérieurement à l'époque historique, un imparfait dans tous les composés de *dare* et dans les verbes en *-e* en général, s'est-il néanmoins conservé comme parfait dans *dar* lui-même.

3° Comment dans *está*, *estẹ́i* a-t-il survécu lui aussi comme parfait alors que la promiscuité des formes de ce verbe avec celles de *ẹ́ste* aurait dû le faire prendre pour un imparfait ?

4° Comment le parfait en *-dedi* hésitant dans sa tonique entre

ę et ę́ (98) a-t-il pu cependant, par exemple en Armagnac, refaire à son image et tout entier en -ę le parfait des verbes en -*a*, d'après l'analogie de la forme où celui-ci présentait un ę́ ouvert :

1. *dęi : cantęi* = 2. *dęs : cantęs.*

5° L'action exercée sur le parfait de 1re conjugaison par *dedi* (Zauner, p. 443) semble bien prouver que pendant longtemps il a présenté à toutes ses personnes un *e* franchement ouvert, et l'hésitation signalée en Béarn par Lespy et sur laquelle s'appuie M. Zauner, si elle était préhistorique, aurait sans doute disparu depuis longtemps. Si elle existe encore c'est qu'elle vient de se produire et que le dialecte n'a pas encore eu le temps de choisir.

6° Notre texte présente cet imparfait dans les verbes en -*i* où ne le justifie point l'explication de M. Zauner, et sans que dans ces mêmes verbes se produise l'impf. -*ibą*, élément point indispensable, il est vrai, mais assez utile cependant de sa formule analogique.

En tout cas, M. Zauner refuse à tort (p. 439) de voir une forme indigène dans *moria* fourni par un document de Casteljaloux, 1270. Casteljaloux, en effet, nous paraît compris dans le domaine qui conserve l'impf. gascon dans les verbes en -*i*. Tout ce qu'on peut dire c'est que *moria* est une graphie archaïque.

7° M. Zauner n'explique pas dans sa théorie et ne peut pas expliquer pourquoi dans les verbes en -*i*, l'impf. en -*ía* a disparu devant l'imparfait en -*iba*, quoiqu'il satisfît aussi bien la symétrie vocalique, fondement de son système :

4 *cantám*, 5 *cantátz* : *cantába* = 4 *audím*, 5 *audítz* : *audía.*

Quel intérêt y a-t-il à remplacer dans cette formule : *audía* par *audíba*, en ce qui concerne l'identité de la tonique ?

8° M. Zauner élimine ce même imparfait en -*ía* des verbes en -*e* avec l'arbitraire le plus complet, sans le faire intervenir en rien dans les opérations analogiques qui lui coûtent la vie.

9° Il ne lui laisse même pas la satisfaction de disparaître au profit d'un frère, d'un autre imparfait : il le supplante par un parfait. Pour une substitution aussi grave ne faudrait-il pas de

raisons également graves ? Que notre imparfait, par exemple, se fût confondu avec quelque autre temps de la même conjugaison : ce qui n'est pas. Les besoins d'une simple symétrie vocalique, limitée, d'ailleurs, à deux personnes sur six, peuvent-ils légitimer de si grands changements ? Si M. Zauner en a jugé d'autre façon, c'est qu'il est Allemand et qu'en allemand parfait et imparfait sont un seul et même temps. Ne lui avons-nous pas entendu dire (98) : « Dans les langues romanes le conditionnel est composé de l'infinitif et de *l'imparfait* ou du *parfait* du verbe *avoir.* » Voilà comment il a pu croire qu'un parfait pouvait se substituer à un imparfait aussi facilement qu'à un autre parfait, et que *dedi* pouvait supplanter *-ía* tout comme *fui* avait supplanté *dedi* : sans grande nécessité. Nous en avons sans doute assez dit sinon pour justifier la théorie de M. Zauner, du moins pour en expliquer la genèse et nous la rendre moins surprenante.

10° Enfin M. Zauner nous paraît installer le parfait en *dedi* à la place de l'impf. en *-ía* par une fausse équation analogique.

Nous avons d'abord la proportion suivante :

-ám, *-átz* : *-aba*, etc. = *-ím*, *-ítz* : *-iba*, etc.

dont nous admettrons provisoirement la légitimité. Elle devient le point de départ d'une seconde proportion que l'on peut formuler ainsi :

-ám, *-átz* : *aba*, etc. + *-ím*, *-ítz* : *-iba*, etc. = *-ém*, *-étz* : *-i*, *-és*, *é*, etc.

Mais qui ne voit que, au second terme de cette dernière proportion, nous devons forcément obtenir :

-ẹ́m, *-ẹ́tz* : *-éba*, etc.

en bonne algèbre analogique, et c'est ce que nous obtenons en réalité.

101. Néanmoins, à côté de l'analogique *-ẹba*, dans les verbes en *-e* a continué à vivre jusqu'aujourd'hui : *-í*, *-ẹ́s*, *-ẹ́*, etc., et cette vieille forme est même parfois plus vivace que *-ẹba* : et c'est là encore un fait que n'explique pas M. Zauner et qui mériterait pourtant d'être expliqué.

102. Il nous faudra donc montrer, pour justifier la thèse M. Bourciez, qui nous paraît la bonne :

1° Comment de *-ía*, etc. on est passé à *-í*, etc., non seuleme dans les verbes en *-e* mais aussi dans les verbes en *-i*.

2° Pourquoi cet imparfait en *-í*, etc. a presque partout co: plètement disparu des verbes en *-i*, éliminé par *-íba*, etc.

3° Comment il s'est maintenu dans les verbes en *-e*, mal; *-ẹ́ba* et l'appui prêté à *-ẹ́ba* par *-ába* et *-íba*. Ici, même, il pa parfois devoir triompher.

4° En dernier lieu nous examinerons quelques petites questi subsidiaires.

103. Voyons d'abord ce que nous pouvons demander ; phonétique pour résoudre la 1re question.

-ía; *-ías*; *-ía*; *-iám*; *-iátz*; *-ían*

peuvent devenir phonétiquement en Gascogne :

-íą; *-íąs*; *-íą*; *-iám*; *-iátz*; *-íąn*,

affaiblissement constaté presque partout pour la désinence su tantive *-ía* et pour le subjonctif présent de *ẹ́ste*, qui est d'aille dans notre texte :

1. *sie*; 2. *sies*; 3. *sie*, *si*; 4, [*si̯ám*]; 5. *si̯átz*; 6. *sien*,

où nous voyons à 3 que, par un nouvel affaiblissement *-íą* p aboutir à *-í*. L'*Atlas linguistique* nous fournit encore 2. *sis* 4. *sim* pour une partie du domaine où nous localisons notre te: Cet affaiblissement se retrouve à toutes les formes dans de (teloup :

si; *sis*; *si*; *sim*; *sits*; *sin*,

formes qui ont dû précéder dans la Gironde celles que M. Za nous donne p. 465 :

sii; *siis*; *sii*; *siim*; *siits*; *siin*.

Cet affaiblissement se retrouve encore, dans les Lande moins, à la finale substantive *-ía*. C'est ainsi que, à Mont-de-N

109. Ces *ę* de 3 et 6 ne tardèrent pas à troubler les désinences 2, 4 et 5 où bientôt alternèrent *ę* et *i*. Mais ces alternances ne produisirent jamais à 1, 3et 6 ni à l'imparfait ni au condition-el (formé, comme on sait, de l'impf. de *aber*).

C'est cette phase que représente notre texte avec son para-igme :

1. *-í*; 2. *-ę́s*, *-ís*; 3. *-ę́*; 4. *-ę́m*, *-ím*; 5. *-ę́tz*, *-ítz*; 6. *-ę́n*.

110. On pourrait songer à expliquer ces alternances de *ę* et *i* certaines personnes soit de l'impf. soit du conditionnel par existence, dans le dialecte de notre traducteur, d'un *ę* très fermé, oisin de *i* qui paraît exister soit dans les radicaux, soit dans les ésinences, et qui serait écrit tantôt *ę* et tantôt *i*. Pour ce qui est es radicaux, v. *supra* 34. Pour ce qui est des désinences c'est ainsi e nous trouvons dans les verbes en *-a*, ind. prés. 1. *cánte* ou *nti*; subj. prés. 1. *cánte* ou *cánti*; 3. *cánte* ou *cánti*; — dans les erbes en *-i*, subj. prés. 2. *pártes* ou *pártis*; 3. *párte* ou *párti*; — ans les verbes en *-e*, ind. prés. 1. *decébe* ou *decébi*; subj. prés. 1. *ébe*, *decébi*; subj. imp. 1. *decebússe* ou *decebussi*.

Mais remarquons que dans toutes ces désinences l'*i* est atone ndis qu'il est tonique à l'impf. et au conditionnel.

De plus, s'il n'y avait ici que flottement dans la graphie, com-ent ce flottement ne se produirait-il jamais, à l'imparfait ou u conditionnel, ni à 1 qui a toujours *i* ni à 3 et 6 qui ont tou-urs *ę*, alors que ces personnes sont les plus richement documen-es de toutes, comme on le verra par la statistique suivante :

Personnes	1	2		3	4		5		6
Désinences	*i*	*ęs*	*is*	*ę*	*ęm*	*im*	*ętz*	*itz*	*ęn*
Condit. des verbes en *-a*...	5	2	0	17	0	0	0	1	1
Impf. des verbes en *-i*.....	2	0	0	19	0	0	0	0	8
Condit. des verbes en *i-*...	0	1	0	6	0	0	0	0	3
Impf. des verbes en *-e*.....	12	5	1	28	1	1	1	1	24
Condit. des verbes en *-e*....	8	1	0	12	0	0	0	1	8
Totaux..	27	9	1	82	1	1	1	3	44

Il résulte de ce tableau qu'il ne se produit pas un seul cas de *i* à 1 sur 27 exemples, pas un seul cas de *i* à 3 et à 6 sur 126 exemples, tandis qu'il s'en produit 5 à 2, 4 et 5 sur 16 exemples.

Ces formes en *-i* à 2, 4 et 5 sont donc bien des archaïsmes, des restes du paradigme primitif tout entier en *-i* et elles témoignent en faveur de notre théorie.

Si ces traces ne se trouvent pas à 3 c'est pour les raisons que nous avons indiquées plus haut : nécessité de distinguer 3 de 1, et l'imparfait du parfait des verbes en -i ; si elles ne se trouvent pas non plus à 6, c'est que la fortune de 6 est enchaînée à celle de 3. Si elles sont très rares à l'impf. 2, c'est parce qu'ici encore il faut distinguer l'impf. du parfait 2 des verbes en -i. Si elles sont plus nombreuses à l'impf. 4 et 5, c'est qu'ici, grâce à une transformation analogique du parfait, *-im* ne peut plus se confondre avec *-irem*, ni *-itz* avec *iretz*.

Au conditionnel, où aucune confusion n'est à redouter, la

e en *i* est seule attestée ici pour 5 et ailleurs (v. 105) pour s les personnes.

l. Cependant, à l'imparfait, les formes en *ẹ* ont fini par orter à 2, 4 et 5 de même que à 3 et à 6 et nous avons eu le paradigme suivant :

-i ; *-ẹs* ; *-ẹ́-* ; *-ẹ́m* ; *-ẹ́tz* ; *-ẹ́n*

st la forme la plus répandue de l'imparfait gascon et celle servi presque partout à former le conditionnel.

2. C'est cette forme (qui a dû arriver à sa perfection tout rd dans les verbes en *-e* et surtout dans les verbes en *-e* nitif oxyton) qu'adoptent les verbes en *-i* (dans les dia- ; où ils n'ont pas déjà formé l'analogique *-iba*), toujours sés par la nécessité de distinguer leur imparfait de leur par- :t cette solution du problème vaut bien l'autre. Nous la ons dans le Bordelais, par exemple (v. Bourciez, p. 210).

3. En résumé, voici comment nous nous représentons lution de l'imparfait en *-ía* en Gascogne et plus particuliè- nt dans les dialectes qui l'ont conservé même pour les verbes :

	Verbes en *-i*	Verbes en *-e* oxyt.	Verbes en *-́e* ou *-́re*
hase	*-ía* ; *-ías* ; *-ía* ; *-iám* ; *-iátz* ; *-ían*.	*id.*	*id.*
hase	*-ią* ; *-ią́s* ; *ią* ; *-iám* ; *-iátz* ; *-ią́n*.	*id.*	*id.*
ıase	*-ią* ; *-ią́s* ; *-ią* ; *-ią́m* ; *-ią́tz* ; *-ią́n*.	*id.*	*id.*
hase	*-í* ; *-ís* ; *-í* ; *-ím* ; *-ítz* ; *-ín*.	*id.*	*id.*
ıhase	*-í* ; *-ís* ; *-í* ; *-ím* ; *-ítz* ; *-ín*.	*-í* ; *-ís* ; *-ẹ́* ; *-ím* ; *-ítz* ; *-ẹ́n*.	*-í* ; *-ís* ; *-ẹ́* ; etc.
phase	*-í* ; *-ís* ; *-é* ; *-ím* ; *-ítz*, *-ẹ́n*.	*id.*	*id.*

7e phase	*-í* ; *-ę́s*, *-ís* ; *-ę́* ; *-ę́m*, *-ím* ; *-ę́tz*, *-ítz* ; *-ę́n*.	*id.*	*id.*
8e phase	*-í* ; *-ę́s* ; *-ę́* ; *-ę́m* ; *-ę́tz* ; *-ę́n*.	*id.*	*id.*

114. Dans *abé* et verbes semblables, l'imparfait gascon soit sous sa forme primitive en *-í*, *-ís*, etc. soit sous sa forme plus récente en *-í*, *-ę́s*, etc. ne se confondait ni avec le parfait ni avec aucun autre temps. Il pouvait donc parfaitement rester et en fait il est resté, peut-être sur tout le domaine, mais il n'est pas resté partout seul.

Car la formule qui nous a déjà donné *audiba* (106) pouvait aussi bien nous donner *abęba* et elle n'y manque point sur une grande partie du domaine gascon, d'autant plus qu'elle agit maintenant avec une force analogique deux fois plus forte :

cantá- : *cantába* + *audí-* : *audíba* = *abę́-* : *abę́ba*.

115. Mais cet imparfait en *-ę́ba* malgré le puissant appui que lui prêtent *-ába* et *-íba* n'a pas encore réussi à vaincre l'impf. en *-í*, *-ę́s* etc., bien au contraire, c'est, en certains endroits, la vieille forme qui paraît triompher de sa jeune concurrente.

Lespy, *Gram.*, p. 341, dans ses paradigmes, ne fournit pour *habe* que *habí*, etc. et il ne signale *habèbi* que en note et dans les termes suivants (p. 343) : « Quelques-uns disent encore : *habèbi* etc. » Dans les paradigmes de *bene* (vendre), son type des verbes en *-e*, il ne donne que *bení*, etc., et, même en note, ne signale pas de *benę́bi*. Seulement pour *bié* (venir), le seul verbe peut-être qui avec *habe* soit encore oxyton à l'infinitif, il relève (p. 375) impf. : 1. *biebi* ; 6. *bieben*. — Dans mon dialecte on emploie indifféremment l'une ou l'autre forme. La forme en *-ęu̯i* me paraît pourtant la moins usitée. De Grateloup offre tantôt *-í* tantôt *-ébi*, tantôt des paradigmes panachés.

116. A quoi cela tient-il ? Le moment est venu de nous demander à quel temps il faut prendre ces thèmes *cantá-*, *audí-*, *abé-* point de départ de l'analogie qui nous occupe. M. Zauner

les emprunte à l'indicatif présent 4 et 5 (v. *supra* 96), mais on ne voit pas pourquoi; et on ne s'explique pas surtout comment, dans ce cas, l'analogie n'a pas aussi puissamment triomphé dans les verbes en *-ẹ* que dans les verbes en *-i*. On le comprendra de suite si on la fait reposer sur l'infinitif, temps où d'ailleurs les thèmes en question se trouvent tout purs, débarrassés de tout autre élément qui puisse les obscurcir. Car alors, dans les verbes en *-ẹ*, notre formule ne s'établit bien qu'avec les infinitifs oxytons, qui ont toujours été les moins nombreux, qui sont aujourd'hui une infime minorité et qui, dans mon dialecte, sont même réduits à l'unique : *aụẹ́* < *habere*. Dans la plupart des verbes en *-ẹ* l'infinitif est paroxyton (soit en *-e*, soit en *-re*) et l'équation n'est plus possible. Il est donc probable que l'imparfait en *-ẹbi* n'a d'abord existé que dans les quelques verbes en *-é*, que les nombreux verbes en *-́e* ou en *-́re* l'ont longtemps ignoré, peut-être l'ignorent-ils encore sur quelques points du domaine, et là où ils sont entrés en relation avec lui, ils ne demandent parfois qu'à rompre, semble-t-il.

Que l'imparfait en *-ẹ́bi* n'ait d'abord existé que dans les verbes à infinitif oxyton, nous en verrons une preuve dans ce fait, constaté par M. Zauner lui-même (p. 440), que dans les *Récits d'Histoire sainte*, un des premiers textes qui offrent cette forme, on ne la relève que dans les deux verbes *tịé* < *tenere* et *bịé* < *venire*. Tous les autres verbes en *-e* y présentent l'imparfait gascon, et cet imparfait existe même dans *tié* à côté de *tiebą*.

117. C'est ce que nous résumerons dans le tableau suivant :

	Verbes en *-é*	Verbes en *-́e*, *-́re*.
1re phase	*-í*; *-ẹ́s*; *-ẹ́*; etc.	*id.*
2e phase	*-í*; *-ẹ́s*; *-ẹ́*, etc. *-ẹ́bi*, *-ẹ́bas*, etc.	*-í*; *-ẹ́s*; *-ẹ́*; etc.
3e phase	*-í*; *-ẹ́s*; *-ẹ́*; etc. *-ẹ́bi*; *-ẹ́bas*; etc.	*idem*

118. Les formes en *-iọ* sont représentées encore aujourd'hui dans le Couserans par l'imparfait et le conditionnel de 2e et de 3e conjugaison en :

1. *-ịó*; 2. *-ịós*; 3. *-ịó*; 4. *-ịóm*; 5. *-ịótz*; 6. *-ịóng*.

(v. Castet) où l'accent s'est déplacé par suite de la tendance naturelle du dissyllabe *-ío* à passer au monosyllabe *-ịó*. C'est là, à proprement parler, l'imparfait languedocien.

119. Dans le Comminges, nous trouvons des formes en *-ie*, citées par M. Bourciez qui ne dit rien de leur accentuation ni de la qualité de leur *-e* (v. *supra* 95, 3°). M. Zauner (v. 94) orthographie *-ię* (pron. probablement *ịó*) sans doute d'après Luchaire, *Études* (p. 253), ce qui nous ramène aux désinences déjà vues dans le paragraphe précédent. Il n'est pas étonnant d'ailleurs que ces désinences languedociennes se trouvent dans le Couserans et le Comminges, ces deux contrées limitrophes du Languedoc.

120. Encore aujourd'hui, dans les Landes (v. Beaurredon p. 45), l'imparfait gascon est en :

-í, *-ẹ́s*, *-ẹ́*, etc.,

mais dans le Béarn, l'*e* de fermé est devenu ouvert et dans notre dialecte, outre cela, 1. est devenu *-ẹị*. Comment expliquer ce changement ?

Il n'est pas douteux que ces formes en *ę* ont été précédées de formes en *ẹ* comme le prouve en Béarn et en Armagnac le conditionnel en :

-í, *-ẹ́s*, *-ẹ́*, etc.

Nous avons donc ici une transformation postérieure à la 8e phase (v. 113) et d'origine analogique.

121. Cette transformation étonne. On n'en voit pas la nécessité ni même l'utilité, du moins dans l'état actuel des dialectes en question. Mais en fut-il toujours ainsi, dans un état plus ancien, sinon dans tous les verbes en *-e* du moins dans deux d'entre eux des plus importants, parce qu'ils sont et ne peuvent

être que des plus employés, à savoir : *tẹ́ngue* plus anciennement *tįẹr* (< *tenere*), et *bẹ́ngue*, plus anciennement *bįẹr* (< *venire*)?

L'analogie a refait ces deux verbes à L. S. sur *tẹng-* et *bẹng-*, en Béarn sur *tįẹn-* et *bįẹn-* : radicaux dont il ne nous importe point ici d'expliquer l'origine ni la fortune. Mais tout vestige n'a pas disparu de formes plus anciennes, plus rigoureusement phonétiques, plus conformes à la loi qui prescrit la chute de *n* intervocalique.

121 *bis*. Pour *tẹ́ngue*, l'ind. présent phonétique paraît avoir été :

1. *tẹng* ; 2. *tẹns* ; 3. *tẹn* ; 4. *tįẹm* (< **tẹẹ́m*) ; 5. *tįẹtz* (< **tẹẹ́tz*) ; 6. **tẹn*.

toutes formes attestées à l'exception de 6. (v. Zauner, p. 459).

Mais 1, 2, 3, 6 furent refaits analogiquement d'après 4 et 5 en :

1. *tįẹi* ; 2. [*tįẹs*] ; 3. *tįẹ* ; 6. *tįẹn*

formes attestées, sauf 2, par Luchaire, *Rec.* s. v° *tier*.

Dans *bẹ́ngue* pour les mêmes raisons phonétiques et analogiques nous avions à l'ind. prés. :

1. [*bįẹi*] ; 2. *bįẹs* ; 3. *bįẹ* ; 4. *bįẹm* ; 5. *bįẹtz* ; 6. [*bįẹn*].

De ce dernier temps 3, 4 et 5 existent encore en Béarnais (cf. Lespy, *Gram.*, par. 593) et *bįẹs* se trouve dans les *Récits d'Histoire sainte* (cf. *Glossaire* s. v° : *vier*) orthographié *bieys*.

Ces présents d'indicatif ont existé aussi à L. S. comme on peut le conclure d'un vestige qui en subsiste à l'impératif 5. de *bẹ́ngue* : *sabįẹ́tz* < *sa-bįẹtz* (ça-venez, venez-çạ, venez) qui suppose 5. *bįẹtz* à l'ancien indicatif présent, et par suite 4. *bįẹm* et problablement enfin tout le reste du paradigme déjà vu.

122. Demandons-nous, maintenant, ce que nous avions à l'ind. impf. de ces mêmes verbes, de *bẹ́ngue*, par ex. :

1. *bẹ́i* [< *bẹní*] ; 2. *bįẹs* [< **bẹẹ́s* < *bẹnẹ́s*] ; 3. *bįẹ* ; 4. *bįẹm* ; 5. *bįẹtz* ; 6. *bįẹn*.

De même dans *téngue* :

1. *tẹí*; 2. *tịẹs*; 3. *tịẹ*; 4. *tịẹm*; 5. *tịẹtz*; 6. *tịẹn*.

Ces formes ne sont pas toutes hypothétiques. Luchaire, s. v° *tier* nous fournit 3. *tie* et 6. *tien* qui suffisent, nous semble-t-il, à justifier toutes les autres.

A 1. l'*e* pouvait se maintenir devant *i*, ce qui aura eu lieu à L. S, par exemple; mais il pouvait aussi se changer en *i*, surtout à l'époque où 2, 3, 4, 5, 6 se prononçaient assez nettement dissyllabiques : 2. *ti-és*, etc.; d'où, par unification du radical : *ti-í* > *tịí* > *ti* et de même : *bi-í* > *bịí* > *bi* : ce qui aura eu lieu dans le Béarn.

122 *bis*. D'où il résulte que dans *tier* et dans *bier* à toutes les personnes, sauf à 1., l'indicatif présent et l'indicatif imparfait étaient identiques.

Il était certainement utile, et peut-être même nécessaire, de faire disparaître cette confusion à deux des temps les plus employés de deux des verbes les plus employés également. Cela se fit en ouvrant l'*ẹ* fermé tonique de l'imparfait. D'où à L. S. :

1. *tẹí*; 2. *tịęs*; 3. *tịę*; etc.

et dans le Béarn :

1. *ti*, 2. *tịęs*; 3. *tịę*; etc.

De même pour *bier*.

Aber ne tarda pas à adopter les nouvelles désinences pour deux raisons : à cause de sa parenté de sens avec *tier* et aussi à cause de sa parenté de forme avec *tier* et *bier*, parce que avec eux il composait tout le petit groupe des verbes en *-e* à infinitif oxyton. Je ne pense pas que, même alors, il y en eût d'autres dans ces dialectes.

Ce petit groupe, composé des verbes le plus fréquemment employés ne pouvait qu'être fort influent parmi les verbes en *-e*. Aussi ne tarda-t-il point à leur imposer à tous son nouvel imparfait de même qu'il leur avait déjà imposé, ou, plutôt, qu'il leur imposera plus tard, l'impf. analogique en *-ębă* (v. 116).

123. Mais comment se fit cette ouverture de l'*ę*? On ne peut guère admettre qu'elle se soit produite en dehors de toute influence analogique, par le simple besoin d'éviter une confusion, quoique nous trouverions peut-être un exemple de ce genre dans ind. prés. 4. *hęm*, impér. 4. *hęm* (v. 51, rem. 4). Mais, en bien des endroits, dans les verbes en *-e* et dans les verbes en *-i* lorsque ind. prés. 4. *-ém* et 5. *-étz* étaient encore oxytons, ces formes étaient identiques à ind. impf. 4. *-ém* ; 5. *-étz* et on laissa néanmoins subsister cette identité. Il a donc fallu que ce besoin de distinction ait rencontré une bonne occasion analogique qui l'ait rendu plus vif en lui fournissant la possibilité de se réaliser. Cette occasion ce fut ce fameux ind. parf. en *-dedi*, fondement de la théorie de M. Zauner (v. 96).

123 *bis*. A une époque ancienne, dont il reste pourtant des vestiges, comme nous le verrons tout à l'heure (v. 124 *bis*), deux formes de parf. se sont disputé les verbes en *-e* :

1° le type en 1. *-éį*; 2. *-ęs*; etc., emprunté à *-dedi* et composés ;

2° le type en 1. *íį* ou *óuį*; etc., selon les contrées, emprunté à *fui* (v. 129);

de telle façon que ces deux types existaient à la fois dans chaque verbe en *-e*. Ainsi dans *tier* on avait : ind. parf. 1. *tęnguéį* ou *tęngóuį*; 2. *tęngués* ou *tęngóus*; etc. De même dans *bier*.

Les désinences de ce parf. en *-ęį* étaient à L. S. et dans le Béarn comme nous le voyons encore dans *da* et *ęstá* :

1. *-éį*; 2. *-és*; 3. *-é[c]*; 4. *ém*; 5. *-étz* ; 6. *-ęn*.

Sauf à 1 et 3 et sauf la qualité des *e*, c'étaient les mêmes désinences qu'à l'ind. impf. C'est sur ce modèle que s'ouvrirent les *ę* des impf. de *bier* et de *tier*, lesquels se distinguaient ainsi des ind. prés., sans risquer de se confondre avec les ind. parf. à cause de la grande différence des radicaux : *tį-*, *bį-* d'un côté; *tęng-*, *bęng-* de l'autre.

A L. S., de plus, 1. *tęnguéį*, *bęnguéį* transformèrent 1. *téi*, *bęi* en 1. *tęį*, *bęį*. En Béarn 1. *ti*, *bi* ne changèrent point.

124. Mais lorsque ces nouvelles désinences d'impf. se fur étendues aux autres verbes en *-e*, dans la plupart elles exposai l'indic. impf. et l'ind. parf. en 1. *-ęį*; etc., à être confondu toutes les personnes, sauf à 3. à L. S., sauf à 1. dans le Béa Cela fut une cause d'infériorité pour ce type de parfait et ce le fit succomber partout dans les verbes en *-e*, malgré l'appui q lui prêtait à certaines formes dans le Béarn, à toutes les forn à L. S., l'ind. parf. des verbes en *-a*.

124 *bis*. Mais, chose curieuse, encore aujourd'hui il se ma tient en face de son rival dans deux verbes en *-a* qui, par l second groupe appartiennent aux verbes en *-e*, à savoir : *da ęstá*.

En effet à L. S. on dit à l'ind. parf. de *da* :

1. *dęį* ou *dóuį*; 2. *dęs* ou *dous*; 3. *dęc* ou *douc*; 4. *dęm doum*; 5. *dętz* ou *doutz*; 6. *dęn* ou *doun*.

De même à l'ind. parf. de *ęstá* :

1. *ęstę́į* ou *ęstóuį*; etc.

125. Dans le Béarn les paradigmes sont les mêmes (v. Les *Gram.*, par. 516 et 567) sauf à 3. *de* ou *dou* ; *esté* ou *ęstou*, sauf a que l'*e* peut être soit ouvert soit fermé. Ce dernier fait n'infi pas notre théorie. Il se retrouve à l'ind. parf. des verbes en - indique que ces finales en *-ę* sont en train d'évoluer en Béar de passer à *ẹ* fermé pour des raisons qu'il ne nous importe pa rechercher ici.

125 *bis*. On nous objectera peut-être que *dęį* et *ęstę́į* ne s point d'anciens parfaits de verbes en *-e* mais tout simplem d'actuels parfaits de verbes en *-a* et qui s'expliquerait tout na rellement dans deux verbes qui, en somme, sont des ve en *-à*. L'objection serait sans réplique à L. S. où le parf. verbes en *-a* est identique à 1. *dęį*, *estęį*, etc., transformé q a été totalement par l'analogie de ceux-ci. Mais il n'en est pa même dans le Béarn où nous avons comme désinences dans verbes en *-a* (v. Lespy, *Gram.*, par. 529 et 531).

1. *-ẹ́i, ẹ́i*; 2. *-ás, -ẹ́s, -ẹ́s*; 3. *-a, -ẹ, -ẹ*; 4. *-ẹ́m, -ẹ́m*; 5. *-ẹ́tz, -ẹ́tz*; 6. *-án, -ẹ́n, -ẹ́n*.

Tandis que *dẹi, estẹi* ignorent tout à fait les formes en *-a* à 2, 3, 6 comme le remarque expressément Lespy, *Gram.*, par. 516 et 567.

126. Cette analogie des parf. en *-ẹi* des verbes en *-e* sur l'impf. gascon paraît d'ailleurs s'être exercée de fort bonne heure puisque nous trouvons déjà l'ind. impf. 1. *tinei* à Tarbes en 1275 (v. Luchaire, *Rec.*, s. v° *tier*). Aussi est-il possible, comme le donne à entendre M. Zauner (v. 96) que la défaite du parfait en *-ẹi* dans les verbes en *-e* soit antérieure à l'époque historique et que par suite on ne trouve plus que peu ou point de traces de ses formes dans les documents.

127. Dans le dialecte de Lespy ce nouvel imparfait en *-ẹ* a réagi sur l'imparfait analogique en *-ẹ́bi* et l'a transformé en *-ẹ́bi* : *abẹ́bi* (cf. Lespy, *Gram.*, par. 524). Ce phénomène ne s'est pas produit chez nous où à côté de 1. *aụẹ́i*; 2. *aụẹ́s*; etc., on continue à dire : 1. *aụẹ́ụi*; 2. *aụẹ́ụẹs*; etc. D'ailleurs Lespy lui-même à côté de *abẹ́bi*, donne *biẹ́bi, biẹ́ben* (par. 593) et l'on peut se demander si nous avons là une graphie inexacte ou si l'*e* fermé a été maintenu par le *i* qui le précède (v. 34, 2°).

127 *bis*. SUBJ. PRÉSENT. — En somme les verbes en *-e* normaux présentent un subj. présent à peu de chose près identique à celui des verbes en *-i*. Mais dans certains verbes anormaux nous trouverons quelques désinences également anormales, que nous supposons propres à ces verbes, et dont nous ne nous occuperons que lorsque nous nous occuperons de ces verbes. Nous n'avons pas cru, en tout cas, devoir les faire figurer dans notre paradigme (v. 20).

128. IMPÉRATIF. — Ici encore nous trouvons dans certains verbes, certaines formes que nous croyons propres à ces verbes et que nous réservons pour notre étude sur les anomalies (v. 20). — 2. *decep*, appuyé sur *recep* est la véritable forme de l'impératif. Quant à *decebes*, appuyé sur *counoiches*, c'est, en réalité, une forme

1 n'offre aucun exemple de *-e*, 3 et 6 aucun exemple de *-i* ou de *-in* (v. 110).

135. VERBES EN *-e* DE FORMES ANOMALES. — Les verbes en *-e* sont un peu plus nombreux que les verbes en *-i* : 109, sans compter *bengue* ni les verbes qui se conjuguent comme *bengue*, ni non plus *refrendre*, *querre* et ses composés. Mais la plupart de ces verbes ont une ou plusieurs anomalies. Nous étudierons d'abord les groupes de verbes anormaux et, ensuite, les verbes anormaux isolés.

I. GROUPES DE VERBES EN *-e* DE FORMES ANOMALES :

136. VERBES A PRÉFIXE *a*. — V. *supra* 37.

137. VERBES A TYPE PRIMAIRE TERMINÉ PAR *-bere*, *-vere* > *-be* *-u̯re*. — Ce sont : *aber*, *mentaure* ; *beure*, *biure*, *rebiure*, *debe* o *deure* (Bourciez, p. 199), *escriure*, *maure*, *esmaure*, *sousmaure*, *plaure*.

Nous prendrons comme type *debe*, qui est un des mieux documentés :

IND. PRÉS. 1. *dẹ́bi* ; 2. *dẹu̯s*, *diu̯s* ; 3. *dẹu̯*, *diu̯* ; 4. *dẹbẹ́m*, *dibẹ́m* 5. *dẹbẹ́tz*, *dibẹ́tz* ; 6. *dẹ́bẹn*, *dibẹn*.

IND. IMP. 1. *dẹbí* ; etc.

SUBJ. PRÉS. 1. *dẹ́bẹ*, *dibẹ* ; 2. *dẹ́bẹs*, *dibẹs* ; etc.

IMPÉR. 2. *dẹu̯*, *diu̯*, *dẹ́bẹs*, *dibẹs* ; etc.

PART. PRÉS. 1. *dẹbẹ́n*, *dibẹ́n* ; etc.

IND. PARF. 1. *dẹbúi̯*, *dẹgúi̯*, etc.

SUBJ. IMPF. 1. *dẹbússi*, *dẹgússi*, etc.

PART. PAS. 1. *dẹbút*, *dẹgút* ; etc.

IND. FUT. 1. *dẹu̯rẹ́i*, etc.

REM. 1. — Il est à remarquer que tous ces verbes changent *b* *v* en *u̯* à l'indic. prés. 2 et 3 et à l'impératif 2. Ce changement ne se produit pas lorsque le *b* est secondaire et correspond à un primaire ; d'où ind. prés. 2. *sabtz*, *sabz* ; 3. *sap*, *recep* (v. 144 *saber*).

REM. 2. — *Debe* hésite au radical entre *e* et *i*. M. Zauner, p. 458, en donne une explication qui ne nous satisfait point. Quoi qu'il en soit cette hésitation eût pu se retrouver analogiquement dans *beu̯re*, n'eût été la nécessité de distinguer les formes de ce verbe de celles de *biure* (34).

REM. 2. — Il y a hésitation au parfait entre *deb-* et *deg-* (130) et cette hésitation pouvait se retrouver dans tous les autres verbes, sauf dans *aber* dont les nombreux exemples présentent tous *ag-*.

REM. 3. — *biure* a un parfait spécial : 1. *biscúi̯*, etc. qui s'emploie encore dans mon dialecte : *biscóui̯* ou *biu̯óui̯*.

REM. 4. — *Escriu̯re* a un participe passé *escríu̯t* qui existe encore dans mon dialecte à côté de l'analogique : *escriu̯út* et du phonétique *escrít* et qui pourrait bien être un hybride des deux.

REM. 5. — *Aber* présente des formes toutes spéciales : à l'ind. prés. 1, 2, 3, 6, au subj. présent et à l'impératif.

IND. PRÉS. 1. *ẹi̯*; 2. *as*; 3. *a*; 6. *an*.

SUBJ. PRÉS. 1. *ái̯ẹ*; 2. *ái̯ẹs*; 3. *ái̯ẹ*; 4. [*ai̯ám*]; 5. *ai̯átz*; 6. *ái̯ẹn*.

IMPÉRATIF. 2. [*ái̯ẹs*; 3. *ái̯ẹ*; 4. *ai̯ám*]; 5. *ai̯átz*; 6. [*ái̯ẹn*].

D'après 3 *age* au subj. prés., il pourrait sembler que l'on prononçait *aje* ou que du moins la prononciation hésitait entre *i̯* et *j*. Mais on trouve aussi *meg* (p. 4, l. 6) à côté de *mey* (p. 16, l. 3) < *medium*, qui devait se prononcer *mei̯* (v. 12, 9° et 81 s. v° *legir*). — Notons l'absence de la désinence analogique *-i* à 1. Elle a dû être écartée par le *-i̯-* du radical.

REM. 6. — Au condit. de *aber* à 3. à côté de *au̯ré* nous trouvons *agúra*. Sur cette forme de conditionnel, v. Bourciez, p. 223 et Zauner, p. 447.

REM. 7. — Du composé de *aber* : *mentaure*, nous ne connaissons que l'infinitif. Il est probable qu'il se conjuguait comme *deber* : ind. prés. 1. *mentábi*; etc.; ind. parf. 1. *mentabúi̯*; etc.; et *mentagúi*; etc. (Zauner, p. 467).

138. VERBES A RADICAL PRIMAIRE TERMINÉ PAR *-cere* > *-ser*, *-i̯re*. — Ce sont : *plaser*, *complaser*, *desplase*, *iaze*, *taise*, *coyre*, *noire*, *dire*, *contradire*, *redire*, *escondire*.

Nous prendrons comme type : *plaser ou pláire* :

IND. PRÉS. 1. *plási*; 2. *plais, pláses*; 3. *platz*; 4. *plasém*; 5 *sétz*; 6. *plásen*.

IMPÉR. 2. *platz, pláses*; etc.

IND. PARF. 1. *plagúi*; etc.

IND. FUT. 1. *plairéi*; etc.

Les autres temps sont réguliers.

REM. 1. — Ind. prés. 2. *plais* est justifié par *cois* de *coire*. il est probable qu'à côté de *cois* s'employait la forme analog *cóses*, et de même dans tous les verbes de cette classe.

REM. 2. — Les deux seules formes que nous connaissio *taise* : ind. prés. 3. *taise*; ind. fut. 6. *taisaran* appartiennen verbes en *-a* et réclament un second infinitif : *taisá*. Ni *tai: táise* ne sont d'ailleurs conformes à la phonétique d'un di: qui, de *placere*, tire *plaser* ou *pláire*, etc. Nous avons là des emp au languedocien. Le véritable mot du dialecte de notre traduc et qu'il emploie ailleurs, pour dire « se taire » était : *ca* M. Bourciez, p. 207, donne *teyre* mais sans exemples ni rences.

REM. 3. — Le latin *lucere* n'est représenté que par ind. im *luze* qui peut appartenir soit à *luzí*, soit à *lúze*, soit à *lúir* forme la plus probable d'après l'usage gascon est : *luzí* conj inchoativement (62).

REM. 4. — *cóire* nous offre un part. pas. phonétique *cu coctum* (35). — L'ind. parfait de ce verbe était probablemen *gúi* (v. Bourciez, p. 215 : *coyguo*).

REM. 5. — Pour l'alternance de l'*o* et de l'*u* dans cert: formes de *noire*, v. *supra* 35. — A l'ind. prés. 3 on atten *notz* < *noce(t)*, nous trouvons *nois* qui doit être calqué sur prés. 1 (*noceo* > *nuis* et *nois*) comme ind. prés. 3 *fauc* (51, rer comme ind. prés. 3 *bei* (139, rem. 3). Quant à *nuyg*, à cô *nois*, il est plus surprenant encore. On s'attendrait, tout au à *nuis* qui pourrait s'écrire (12, 9° et 81 s., v° *legir*) entre a: manières : *nuys*, *nugz* et *nuygz*. Il nous faut supposer que 1

scribe, après avoir écrit deux fois *i̯* sous forme de *y* et sous forme de *g* a, par compensation, économisé son *s* ou son *z*.

Rem. 6. — Dans mon dialecte *cóuze* (coudre) a été assimilé aux verbes en *-cere*, d'où, à l'ind. prés. 3 : *coutz* et à l'impér. 2 : *coutz*. Il en était probablement de même dans celui de notre traducteur pour *coze*. Le parfait devait être : *cozúi̯*.

Rem. 7. — *dire* (ou *dize*) présente quelques particularités. — A l'indic. prés. 1 la forme phonétique *dico* > *dic*, orthographiée aussi *dit* (v. 12, 20°), et qui se trouve encore dans de Grateloup (v. aussi Zauner, p. 434). — 2. *dic(i)s* > **di̯is* > *dis* ou *dici(s)* > *ditz* que l'on trouvera de même dans de Grateloup. — 3. *dic(i)t* > **di̯it* > *dit* ou *dici(t)* > *ditz* : ces deux formes s'emploient encore concurremment à L. S. — Ind. imp. 1. *dezí* et *dizí* ; 2. *dizés* ; etc. L'hésitation entre *e* et *i* au radical paraît n'exister que à 1, et là elle est due, sans doute, à la finale en *-í*, par dissimilation. — Subj. prés. 1. *digue* ; 2. *digues* ; etc. Ce sont des formes phonétiques, sauf dans leur terminaison (v. *supra* 20). — L'impér. 2. *digue* est dû, sans doute, à la simplification du groupe *sm* dans la liaison *digue(s)me* où il se trouve. Cependant le texte offre plusieurs autres fois : *digues-me*, p. 49, l. 17 et 19, etc. Sur *digatz* v. *supra* 20. D'après ce *digatz* on peut supposer que l'on avait encore au subj. 4. *digâm* ; 5. *digâtz*. — Ind. parf. 1. *di* et *dissúi̯* ; etc., c'est-à-dire : 1° un parfait identique à celui des verbes en *-i* et qui est l'ancien représentant de *dixi* transformé par l'analogie de verbes comme *hobedir, reuerdir*, etc. ; et 2° un parfait nouveau en *-úi̯*, parti sans doute, de la 3ᵉ pers. sing. : *dixit* > *dis* > *dissó* : type qui se retrouve à Bordeaux (Bourciez, p. 216). Il est possible que, à côté de *dissúi̯*, existât *dizúi̯* (comme semblent l'indiquer les graphies *disoren, disorent*) sous l'influence du radical *diz-* qui se trouve dans plusieurs temps et, notamment, à l'infinitif. Dans mon dialecte, ce sont ces dernières formes qui l'ont emporté, concurremment avec d'autres en *-g-* : 1. *dizóui̯* ou *digóui̯* ; etc... mais sans éliminer complètement *dissúi̯* représenté par 1. *dichóui̯* ; etc... Il est à remarquer que nous ne trouvons pas trace d'un subj. imparfait formé sur *di* et qui

ẹût été : 1. *disse* ou *dissi*, rien que de 1. *dississi*; etc. et c'es probablement de ce temps que, là où elles existent, sont partie les formes en *diz-* du parfait et temps dérivés pour éviter les deux doubles *s* consécutifs, assez difficiles à prononcer. — Part. pas. : 1. *deịt*, *dit* ; 2. *deịtz* ; 3. *ditą* ; 4. *ditąs*. D'après la statistique (33 *dit*, 3 *ditą* ; 3 *ditąs*; 8 *deịt*, 1 *deịtz* : au total 39 formes en *-i-* contre 9 en *-ei-*) il semble que la forme phonétique *dẹịt* < *dictum* fût en train de disparaître, prise entre un parfait en *-i* et l'analogie des verbes en *-i*. Peut-être même ne se maintient-elle encore que grâce à son alliance fréquente avec *fẹịt* dans les expressions : *en feit e en deit*, p. 31, l. 16; *fẹịt e dẹịt* ; *fẹịt ni dẹịt*, p. 60, l. 20. Même phonétiquement il semble que dans ce dialecte où *ẹ* et *i* paraissent très voisins devant *ị* (34) *dẹịt* dût aboutir à *dit* par l'intermédiaire de *diịt*. — Ind. fut. : 1. *dirẹị* ; etc.

Rem. 8. — Nous trouvons cinq composés de *dire* à savoir : *redire*, *escondire*, *contradire* et enfin *benedi* et *maudi*. — La seule forme que nous connaissons de *redire* : ind. impf. 1. *redizi*, ne donne lieu à aucune observation, et il est probable que ce composé se conjugait comme le simple. — *Escondire* paraît avoir opté 1° à l'ind. prés. 3 pour *-dit* ; 2° pour l'ind. parf. en *-di*; 3° pour le part. pas en *-dit*. — *Contradire*, dans les temps du premier groupe, paraît avoir substitué au radical *diz-*, le radical *diss-* comme en français *bénir* et *maudire*. Cela est dû, sans doute, à l'influence d'inchoatifs comme *hobedi*, *reuerdi*, etc. qui semblent avoir été troublés à leur tour, du moins à l'ind. prés. 3, par l'influence de *dire* et de ses composés : d'où *hobeditz* à côté de *hobedis* (62, rem. 2). De *benedi* nous ne trouvons que le part. pas. 1. *benedeịt* qui a été sans doute maintenu par le nom propre *Benedeịt* = Benoît. De *maudi* (ou *maudire*) nous ne connaissons que ind. parf. 3. *maudit*. Nous ne saurions dire, par suite, si ces verbes ont eux aussi subi l'influence des inchoatifs. En tout cas, dans mon dialecte *bẹnazi* et *malazi* ont passé tous deux à la conjugaison inchoative et, d'après eux, nous pourrions supposer que *contradicere* dans le dialecte de notre traducteur donnait à l'infinitif *contradir* subissant là encore l'influence de *hobedir*, etc.

139. Verbes à radical primaire terminé par [illegible]
—Ce sont : *bade*, [illegible]
[illegible]rire, aussire.

Comme on le voit, ils ont subi des traitements assez différents [illegible] l'infinitif.

Nous allons tâcher de nous figurer [illegible] de ces verbes en prenant pour type *bade*.

Bade nous est assez peu connu. Notre texte ne nous fournit de ce verbe que ind. prés. [illegible]. Mais d'après [illegible] de ses composés et d'autres verbes de même nature, comme [illegible] *de* et même *creire*, on peut les supposer avec assez de vraisemblance la conjugaison suivante.

Ind. prés. 1. *baiz* ; 2. [illegible] ; [illegible] ; [illegible] ; [illegible] ; 6. *báden*.
Ind. imp. 1. *[illegible]* ; etc.
Subj. prés. 1. *[illegible]* ; etc.
Impératif 2. *bai*, *[illegible]* ; [illegible] ; [illegible] ; 6. *báden*.
Part. prés. 1. *[illegible]* ; etc.
Ind. parf. 1. *[illegible]* ; etc.
Subj. imp. 1. *[illegible]* ; etc.
Part. pas. 1. *[illegible]* ; etc.
Ind. fut. 1. *bairei* ; etc.
Condit. 1. *bairi* ; etc.

Rem. 1. — En somme [illegible] deux radicaux différents : *bad-* et *bai-*. Le [illegible] est formé soit à l'infinitif et au futur du groupe [illegible] *creirei* ; soit au futur [illegible]. — Dans les verbes en *-ádere*, [illegible] la diphtongue [illegible], devant consonne, s'est réduite à [illegible], de même que [illegible] : *bos*. De là : *aussire*, *[illegible]*.

Rem. 2. — Nous avons même un troisième radical dans [illegible], savoir *cres-*, à l'indic. prés. [illegible], quatre fois employé comme *crey*. Dans un dialecte où le *d* intervocalique passerait à [illegible]

cette forme s'expliquerait le plus facilement du monde par l'a logie de 4. *crezem* ; 5. *crezetz*. Mais ici elle ne peut guère a emprunté cet *s* qu'aux verbes en *-cere* et cela point directeme mais indirectement par l'intermédiaire de *treire* (140). Les d lectes anciens et modernes attestent l'influence des verbes en -c sur **tragere* par des infinitifs comme *trezer*, *estrezer*, *trase*, *tr* (v. Luchaire, *Rec.* s. v. *treir*, *estraer*; Mistral : *traire*) et des in présents comme 1. *trasi*; 2. *trases* ; 3. *trais* ou *trai* (Mistr *ibid.*). On peut donc supposer que dans notre dialecte no avions à l'ind. présent de *treire* : 1. *trei* ou *trési* ; 2. *treis* ; 3. *tr* ce qui nous donne de suite dans *creire* :

1. *trei* : 1. *crei* = 1. *trési* : 1. *crési*.

Creire avait, d'ailleurs, plusieurs points de contact avec *tre* D'abord l'infinitif : *creire* : *treire* et par suite le troisième grou futur 1. *creiréi* : *treiréi* ; condit. 1. *creirí* : *treirí* ; de plus l'in prés. 1. *crei* : *trei* ; 2. *creis* : *treis* ; 3. *crei* : *trei* ; un subj. pr analogique de celui de *bede* : 1. *creii* ; etc. : *treii* ; etc. Enfi est probable que, au deuxième groupe, nous avions *creg-* à côté *cred-*. Car Luchaire, *Rec.* s. v° *creder* nous donne le part. p *cregut* d'après un document bordelais. Nous aurions donc enco ind. parf. 1. *cregúi* ; etc. : *tregúi* ; etc. ; subj. impf. 1. *c gússi* ; etc. : *tregússi* ; etc.

Rem. 3. — A l'ind. prés. de certains de ces verbes sont att tées des formes moins analogiques :

Bade : 1. [*bau(c)*]; 2. *bas*; 3. *ba* ; 6. *ban*.

Ces formes de *bade* ont été empruntées par *anar* et ne trouvent plus que chez ce dernier.

Bede : 1. *bei*; 2. *beis*; 3. *bei*.

Les formes rigoureusement phonétiques eussent été sa doute : 1. *bei*; 2. *bes* ; 3. *be* et 2 et 3 sont analogiques de 1. Ces analogies qui identifient 3 et 1 peuvent nous choquer. Ma nous devons nous rappeler que, à une époque assez récente po qu'il reste de cet état, dans les premiers documents, des trac

assez nombreuses qui n'ont pas encore toutes disparu des dialectes modernes, 1 et 3 étaient phonétiquement identiques à plusieurs temps des conjugaisons régulières (v. Zauner, p. 434 sq.).

Creire : 1. *creị*; 2. *creịs*.

A en juger par *bade* les formes rigoureusement phonétiques ici eussent été : 1. **creu̧*; 2. **cres*. *Creị* et *creịs* sont dûs à l'analogie de *bede* d'après la proportion : 4. *bedém* : *credém* = 1. *beị* : *creị*. *Creị* à la 1re pers. existe encore dans mon dialecte dans l'expression *sa-creị* = « ce-crois-je » employée au sens de : « peut-être, sans doute, je pense ». Partout ailleurs nous employons : *crẹ̌zi*.

Rem. 4. — Ce que ces verbes ont de plus remarquable, ce qui est leur caractéristique, c'est l'ind. prés. 3 : *haị*; *caị*; *mescaị*; *beị*; *seị*; *creị*. Cette forme dans *bede* est analogique de 1 et, dans les autres verbes, elle est analogique de *bede*. Voici ce qu'elle est devenue dans mon dialecte : *haị*; *caị*; *bẹ*; *sẹt*; *crẹ*.

Rem. 5. — Notre texte ne nous donne aucun renseignement sur l'ind. prés. 1, 2, 3 de *arrire* et *aussire*. On peut supposer :

1. **arriị*; 2. **arris*; 3. **arriị*.

**Arrịs* ne pouvait guère devenir **arriịs* sous l'influence de 1. Au contraire s'il eût été **arriịs* il se serait simplifié en **arris* de même que *bou̧s* en *bos*. Mais si ces formes existaient à 1, 2, 3, il est probable qu'elles s'employaient moins que les formes analogiques : 1. *arrídi*; 2. *arrídes*. Il est probable que même à 3. **arriị* avait été remplacé par une autre forme analogique empruntée à *dire* : *arrít* ou *arritz*, comme dans mon dialecte. Nous retrouverons d'autres traces de l'influence de *dire* sur ces deux verbes *arrire* et *aussire* (rem. 7 et 9).

Rem. 6. — Le 2e radical : *beị-* existe phonétiquement au subjonctif prés. de *bede*, et il y est attesté à 3. *beịe*. Il parait s'être étendu de là à *crẹ̌ịre* d'après impér. 2. *creịes*, mais sans éliminer les anciennes formes : impér. 2. *credes*; subj. prés. 6. *credent*.

Rem. 7. — *Aussire* fait au subj. prés. : *aussigui*, sous l'influence de *dire* très probablement. Ce verbe n'existe plus dans mon dialecte, mais au subj. prés. de *arrize*, nous pouvons dire aussi bien :

arrigui que *arrizi* et, inversement, dans *dize* aussi bien : *dizi* que *digui* (v. Zauner, p. 462).

REM. 8. — *bede* a conservé à l'ind. parf., au subj. imp. et au part. passé des formes à peu près phonétiques :

IND. PARF. 1. *bi*; 2. *bis*; 3. *bit*; 4. [*birem*]; 5. *biretz*; 6. *biren*.

SUBJ. IMPF. 1. *bisse*; 2. *bisses*; 3. *bis*; 4. [*bissem*; 5. *bissetz*; 6. *bissen*].

PART. PAS. 1. *bist*; 2. *bistz*; 3. [*bistą*; 4. *bistęs*].

REM. 9. — *aussire* a encore dans son part. pass. *aussit* subi l'influence de *dire*. Le féminin devait être *aussitą*, forme que nous trouvons bien plus tard dans Ader, *Gentilome gascoun*, v. 1608. *Arrire* devait avoir aussi comme part. pas. : *arrit*, comme dans mon dialecte. Mais dans mon dialecte, cette forme ne s'emploie qu'au masculin. Au féminin elle est remplacée par *arrigúdo* ou *arrizúdo*, formés des parfaits analog. *arrigóui*, *arrizóui*. Il est probable que le parfait de *aussire* dans notre texte était *aussigúi* (v. Luchaire, *Rec.* s. v. *aucir* : ind. parf. 3. *auzigo*; Zauner, p. 451 : ind. parf. 1. *aucigu*) et possible que celui de *arrire* fût : *arrigúi* (Zauner, p. 451, ind. parf. 3 : *arrigo*).

140. VERBES A RADICAL TERMINÉ PAR *-gere* > *-įre*. — A ce type appartiennent : *tréįre*, *retréįre*, *destrúįre*, *estruįre*, *instrúįre*. Ces cinq verbes ne nous fournissent que peu de formes. Nous pouvons en conclure que nous avions :

ind. prés. 3. *tręį*, *destrúį*.
ind. parf. 1. *tręgúį*, etc.; *dęstrugúį*, etc.
part. pas. 1. *tręįt*, etc.; *destrúįt*, etc.
ind. fut. 1. *tręįręi*, etc.; *destruįręi*, etc.

Nous pouvons supposer *destrugúį* d'après *destrugo* donné par Zauner, p. 452. Quant à la conjugaison des temps du premier groupe elle reste assez obscure. On peut supposer :

IND. PRÉS. 1. *tręį*; 2. *tręįs*; 3. *tręį*; 4. *tręįém*; 5. *tręįétz*; 6. *tręįen*.

IND. IMPF. 1. *tręįi*; etc.

SUBJ. PRÉS. 1. *tręįi*; etc.

IMPÉR. 2. [illegible]

PART. PAS. [illegible]

Mais il se [illegible]

intervocalique se [illegible]

De même pour [illegible]

ne peut être que *-u-* : [illegible]

IND. PRÉS. [illegible]

Pour les formes [illegible]

ainsi que [illegible]

rem. 2.

141. VERBES À [illegible] — [illegible]

bale, boler, [illegible]

REM. 1. — Nous [illegible]

IND. PRÉS. 1. [illegible]

bilen.

IMPÉR. 2. [illegible]

IND. FUT. 1. [illegible]

CONDIT. 1. [illegible]

Les autres temps sont [illegible]

REM. 2. — L'ind. prés. [illegible]

que le représentant [illegible]

ni qu'il soit devenu [illegible]

fondre avec l'ind. prés. [illegible]

servé que [illegible]

pour *boler* : *[illegible] > [illegible]

REM. 3. — Aucune personne [illegible]

n'est attestée. Dans notre [illegible]

prés. 1. *balbi* ou *bali* ; [illegible]

de *bali* ; etc., qui a le même [illegible]

prés. de *halbé*. Il pourrait [illegible]

traducteur.

REM. 4. — *boler*, [illegible]

> 1. *bilbe* ; 2. *biber* : [illegible]

où *u* est phonétique [illegible]

35).

Rem. 5. — Comme on le voit, à l'ind.prés. 2 et 3 et à l'impér. 2, *l* se change en *u̯*. Cet *u̯* disparaît après *o* devant consonne : *bou̯s* > *bos*. Dans mon dialecte cette simplification a été étendue à 3 : *bou* > *bǫ* et elle se retrouve dans les adj. : *hou̯* > *hǫ* (fou, enragé) et dans les substantifs : *dou̯* > *dǫ* (le deuil); *sǫu̯* > *sǫ* (le sol); *sǫu̯* > *sǫ* (le sou). Dans notre texte nous relevons au contraire *fou̯s*, p. 9, l. 21, et ailleurs *soutz* < *solidos* (p. 24, l. 14). Quant à *sọ*, p. 54, l. 18 et 19, il provient de *sọlem* et doit se prononcer *sou* et non *sou̯*. — A côté de la forme phonétique s'introduisait à 2 une forme analogique attestée dans *dole : dòlẹs*.

Rem. 6. — *Cale*, **chale* et *fale* ne sont attestés que comme impersonnels. —*Chaut* nous paraît être un gallicisme. On pourrait croire que *faut* en est un autre. Mais le fait est que l'*Atlas linguistique* (v. Carte) nous fournit *fau̯* (noté *fao* avec tantôt *a* et tantôt *o* réduit) à 548, 549, 636, 641, 643, 645, 650, 653, 656, 662, 664, 672, c'est-à-dire à peu près sur tout le domaine où nous localisons notre texte. Ce *fao* est entouré de *fo* au N. et à l'Est, de *kau* au Sud. Dans le domaine de *fao* on trouve encore ind. impf. 3. *falé* ou *falébo*; cond. 3. *faudré*, *fauré* ou *faré*. — *Baut* est une graphie d'influence française, sans doute, en son *-t*.

Rem. 7. — Le type de futur *barrẹi̯* est encore attesté pour *boler* : *borrei* et pour *toler* : *torrei*. On devait prononcer toujours avec *rr* et *borei̯*, *vara*, *toura* ne sont que des graphies défectueuses (12, 16°). *Cale* et *dole* devaient avoir aussi un futur de ce genre : *carrẹi̯*, *dorrẹi̯* et *soler* ne devait en avoir d'aucune sorte, car on ne peut guère parler au futur d'une coutume ou habitude. Pour *fale* on peut aussi supposer *farrẹi̯*. Voir, cependant, pour ce verbe la rem. précédente.

142. Verbes en *-ndere* > *-ndre*.— Ils forment un groupe assez nombreux. Les voici par ordre alphabétique :

apéndre (= *apréndre*), *aténdre*, *béndre*, *comfóndre*, *decéndre*, *defêndre*, *desapréndre*, *despéndre*, *enpréndre*, *enténdre*, *entrepréndre*, *escóndre*, *espándre*, *esténdre*, *féndre*, *péndre*, *préndre*, *refréndre*, *remándre*, *réndre*, *repréndre*, *respóndre*, *susprêndre*, *téndre* : vingt-quatre en tout, près du quart des verbes en *-e* (v. 135).

Nous prendrons comme type de ces verbes *béndrę*, dont nous pouvons nous représenter comme suit, la conjugaison complète :

IND. PRÉS. 1. *béndi*, *béni* ; 2. *bęns* ; 3. *bęn*, *bęnd*, *bęnt* ; 4. *bęndém*, *bęném* ; 5. *bęndétz*, *bęnétz* ; 6. *béndęn*, *bénęn*.

IND. IMPF. 1. *bęní*, *bęndí*, etc.

SUBJ. PRÉS. 1. *béndi*, etc.

IMPÉRATIF. 2. *bęn*, *bęns*, *bęnt*, *béndes* ; 3. *béndę*, etc.

PART. PRÉS. 1. *bęndént*, etc.

IND. PARF. 1. *bęndúį*, etc.

IND. FUT. 1. *bęndréį*, etc.

REM. 1. — En somme ces verbes se conjuguent comme *benir* (v. 63), mais il est à remarquer que dans le groupe *-nd-* tantôt ils perdent et tantôt conservent le *d*. Par ex. à l'ind. prés. 1. *apreni*, *preni* ; *defendi*, *rendi* ; 4. *aprenem*, *entendem* ; 5. *aprenetz*, *prenetz* ; *entendetz*, *entreprendetz*. A 6 à côté de plusieurs formes en *d* : *aprendent*, *vendent*, *entendent*, *escondent*, *rendent*, nous ne trouvons que *refrenent*, qui ne prouve pas grand chose puisque, à côté de *refrendre*, nous trouvons *refrenir* (v. 54 et 62, rem. 3). Cette même hésitation se note à l'ind. impf. 1. *preni* ; 3. *atende*, *bende* ; 6. *prenent*, *remanent*. Partout ailleurs les formes en *-nd-* sont les seules attestées.

Dans mon dialecte il est de ces verbes qui perdent le *-d-* : *prénę*, *bénę*, etc. ; d'autres qui le gardent : *dęféndę*, *réndę*, etc., mais le même verbe ne peut le perdre ou le garder à volonté, ce qui a lieu, semble-t-il, dans notre texte où nous trouvons *aprendent* à côté de *aprenetz*.

REM. 2. — Il semble que la plupart des verbes n'emploient à l'impératif, outre les formes propres à ce mode, que des formes empruntées au subj. prés. Ceux-ci emploient en outre des formes de l'ind. prés. ; d'où : 2. *bens* à côté de *ben* ; *entens* à côté de *enten* et à 5. *prenetz* à côté de *prengatz* (v. *supra* 20 et 49, rem. 6). L'impér. 2. *prengt* doit être une mauvaise graphie de *pren*, une de ces synthèses orthographiques, dans le genre de *hondraubent*

(30) et de *entendta* (38). Ici nous avons la fusion de : *pren, preng* et *prent*. Le mot suivant commençant par consonne, on ne peut guère songer à couper *prengt* en *preng-t* < *preng-te*. Il faut noter que le subj. prés. de *prendre* et de ses composés présente toujours le radical *preng-* (v. Zauner, p. 461 qui donne encore des radicaux de ce genre pour les subj. prés. de *respondre* et de *remandre*) et, comme à l'impér. s'emploient plusieurs formes du subj. prés., de là, sans doute, l'orthographe *preng* dans une forme qui ne saurait guère présenter *n* gutturale.

Rem. 3. — *Prendre* et ses composés ont encore un part. pas. phonétique en 1. *pręs* ; 2. *pręs* ; 3. *pręsą* ; 4. *pręsęs*.

Rem. 4. — Nous trouvons *apendre* (ou *apenre* qui doit être un lapsus) pour *aprendre* ; au fut. *apendrey* pour *aprendrey* et de même dans *prendre*, fut. 3 *pendra* pour *prendra*. Ce sont là des accidents peu surprenants auxquels sont exposés les mots qui renferment trop d'*r*. Il est à remarquer pourtant, que celui dont est victime *pendra* l'expose à passer pour le futur de *pendre*.

143. Verbes a radical terminé par *-ngere* > *-nhe*. — Cette famille ne se compose que de 6 verbes : *atéinhe, pláinhe, complánhe, estrénhe, constreinhe, restrenhe*.

Comment se conjugaient-ils ? Nous n'avons que peu de renseignements à ce sujet :

Ind. prés. 3. *ęstręnh, ręstręnh* ; 5. *planhętz*.
Ind. impf. 3. *complanhę*.
Subj. prés. 5. *planhęs*.

On peut supposer qu'ils se conjugaient régulièrement à tous les temps, que à l'ind. parf. nous avions : *atenhúį* ; etc. au futur : *atęnhęręį* ; etc. (133). Mais deux de ces verbes sont surtout intéressants par leur participe passé dont nous relevons les formes suivantes issues de finale *-įnctum* > *-ęn(t)*, transformée en *-ęnh* par le radical habituel de ces verbes, partout ailleurs terminé en *-ęnh* :

1. *constręng, constręntz*.
2. *atęingz, atęngz*.

A 1. on prononçait *constrénh* (*ng* = *nh*; v. 12, 13°). Mais comment prononçait-on à 2.? Les graphies que nous trouvons correspondent exactement à *aténch* (v. *supra*, 81 s. v° *legir*), c'est-à-dire que le *ʒ* serait passé de *n* à *s* et aurait changé cette *s* en *ch*. Je croirais plutôt que *atengʒ* ou *ateingʒ* sont des graphies simplifiées de *ateng-gʒ*, *ateing-gʒ* qui correspondraient à *atẹ́nhch*, c'est-à-dire à une *n* mouillée suivie d'un *ch* français.

Peut-être aurions-nous la graphie complète dans *meyngʒ* < **minius*, p. 74, l. 18, où *yn* serait une neuvième façon d'écrire *n* mouillée (v. 12, 13° et *Additions et corrections*, 46). Quoi qu'il en soit cette simplification d'orthographe du groupe *-nggʒ* en *-ngʒ* est fort naturelle et quant au groupe *-nhch*, quoiqu'il puisse paraître singulier, il n'en existe pas moins pour *mẹnhch* encore dans certains endroits et pour *oculum* > *ṷẹlh* > *ṷẹnh* et au pluriel *ṷẹnhch*, par exemple à Maupas (canton de Cazaubon, Gers). — Pour 3. Bourciez (p. 201) donne *aténhta*. Ailleurs on trouve 1. *constreit* (Luchaire, *Rec.*, s. v° : *costrenher*), et : 1. *costrent* (Zauner, p. 454). On pourrait croire avoir affaire à une forme de ce dernier genre dans *constrentʒ*. Mais cette forme, là où elle se trouve, est un lapsus manifeste. Il faudrait un masc. sing., qui se trouve écrit ailleurs : *costreng* (*ng* = *nh*; v. 12, 13°). Ce lapsus a été amené probablement par le texte français qui offre, à cet endroit, dans Laborderie, *constrains* et qui pouvait offrir *constreinʒ* et même *constreintʒ* dans la copie que le traducteur avait sous les yeux.

On pourrait se demander d'ailleurs si *costreit* représente *costrictum* et *costrent* : **costrinctum* ou bien si ce sont là des simplifications de *costrenht*, la première par la perte de l'élément nasal, la seconde par la perte du mouillement.

Remarquons pourtant que *quinh* fait au pluriel, *quins* p. 54, l. 15.

144. VERBES A TYPE PRIMAIRE TERMINÉ PAR *-pere* > *-ber*, *-bre*. — REM. 1. — C'est à cette classe que nous avons emprunté le type de la conjugaison des verbes en *-e* à savoir : *decebre*. Nous trouvons encore *persebre* et *recebre*. — A l'ind. parf. 3 de *persebre*

nous avons *persabó* et nous remarquerons à propos de cette forme que parfois dans nos dialectes un *e* placé entre l'initiale et la tonique aboutit à *a*. C'est ainsi que nons avons à L. S. : *benazi* < *benedicere*; *malazi* < *maledicere*; *Pentacóusto* < **Pentecostam* etc. V. encore *decebadór*, p. 30, l. 28, pour : *decebedór*; *recebadó* p. 53, l. 22, pour : *recebedó*; *moubamens*, p. 97, l. 20 et *mouuemens*, p. 97, l. 26. — Quant à *recrebre* pour *recebre*, c'est évidemment un lapsus du même genre que *clrecz*, 13, 21 et passim pour *clercz*.

REM. 2. — Le verbe le plus irrégulier de ce groupe est : *saber* < *sapere*, ou *assaber* (v. *Index*, s. v°) qui se conjugue ainsi qu'il suit :

IND. PRÉS. 1. *sęi*; 2. *sábęs*, *sabz*; 3. *sab*; 4. *sabę́m*; 5. *sabę́tz*; 6. *sábęn*.

IND. IMPF. 1. *sabí*; etc.

SUBJ. PRÉS. 1. [*sápi*]; 2. *sápies*; 3. *sápi*; 4. [*sapiám*]; 5. *sapiátz*; 6. *sápięn*.

IMPÉR. 2. *sápięs*; 3. [*sápi*; 4. *sapiám*]; 5. *sapiátz*; 6. [*sápien*].

PART. PRÉS. 1. [*sapię́n* ou *sabę́n*].

IND. PARF. 1. *sabúi*, etc.

SUBJ. IMPF. 1. *sabússi*; etc.

PART. PAS. 1. *sabút*; etc.

IND. FUT. 1. [*sabrę́i*; etc.

COND. 1. *sabrí*; etc.

REM. 3. — Il est à remarquer que sur cinq exemples de ind. prés. 1. on ne trouve pas une seule fois la forme analogique : *sábi*. Dans mon dialecte, pour cette personne, nous avons *sábi*, *sai*, *sęi*, *sę* qui s'emploient selon que le verbe est plus ou moins accentué. *Sę* ne se trouve que dans l'expression toute faite : *n-at-sę* = « je ne sais; sais pas ».

REM. 4. — *sabz*, *sabtz* doivent probablement se prononcer *sas*, comme aujourd'hui lorsque cette forme s'emploie exclamativement, dans le sens du français : « tu sais ! sais-tu ! ». On peut y voir, soit le représentant phonétique de *sapis*, soit une forme atone de *sabes*.

REM. 5. — *sab* doit se prononcer probablement *sap* puisque les sonores deviennent sourdes à la finale.

REM. 6. — Le subj. présent que nous avons ici existe dans mon dialecte, mais avec un certain nombre de modifications analogiques : 1. *sábii* ; 2. *sábies* ; 3. *sábie* ; 4. *sábiem* ; 5. *sábietz* ; 6. *sábien*. A côté vit un autre paradigme tout à fait analogique : 1. *sábi* ; 2. *sábes* ; etc. — V. *supra* 46 *bis* et 81 s. v° *audir*.

REM. 7. — On peut hésiter entre un part. prés. phonétique *sapién* et un part. prés. analogique : *sabén*. — *Sapient* se trouve p. 22, 26, mais il est plutôt adjectif que part. prés. — *Hobedir* (v. 81 s. v°) présente un partic. prés. de ce genre.

145. VERBES A RADICAL TERMINÉ EN *-rdere* > *-rdre*. — Deux verbes seulement : *ardre* et *perdre*, ce dernier abondamment documenté et dont il est facile de reconstituer la conjugaison entière :

IND. PRÉS. 1. *pérdi* ; 2. *pérdes* ; 3. *pert* ; etc.

IND. IMP. 1. *perdí* ; etc.

SUBJ. PRÉS. 1. *pérdi* ; etc., ou *pérgui*, etc.

IMPÉR. 2. *pert* ou *pérdes* ou *pérgues*, etc.

PART. PRÉS. 1. *perdént* ; etc.

IND. PARF. 1. *pergúi* ; etc.

SUBJ. IMPF. 1. *pergússi* ; etc.

PART. PAS. 1. *perdút* ou *pergút* ; etc.

IND. FUT. 1. *perdrei* ; etc.

REM. 1. — *Ardre* devait se conjuguer de même. Cela est à peu près assuré au groupe de l'ind. parf. par la forme ind. parf. 3. *argo* que donne M. Bourciez (p. 215). Cependant au part. pas. *ardre* conserve les formes phonétiques 1. *ars* ; 2. *ars* ; 3. *arsa* ; 4. *arses*. De même à Bordeaux (Bourciez, p. 202).

146. VERBES A RADICAL PRIMAIRE TERMINÉ PAR *-rere* > *-rre*. — Deux exemples : *quérre* et *requérre*. De *quérre* nous ne connaissons que l'infinitif. De *requérre* nous connaissons plusieurs formes d'où il résulte que ce verbe hésite entre la conjugaison des verbes en *-i* et celles des verbes en *-e* et appartient surtout à la première. Aussi nous en sommes-nous déjà occupé ci-dessus (81, s. v° *requerir*). *Querre*, lui-même, devait coexister avec un infin. *querir* (v. *supra* 84).

147. VERBES A RADICAL PRIMAIRE TERMINÉ EN *-rrere* > *-rre.* — Deux verbes seulement qui paraissent se conjuguer régulièrement : *cǫ́rre* et *secǫ́rre*. Mais ici il faut remarquer que les deux *-rr-* appartiennent au radical et que nous n'avons pas un infinitif en *-re* comme dans *quérre* et *requérre* mais un infinitif en *-e*. Il s'ensuit que au futur nous ne saurions avoir 1. **cọrrẹį* mais bien *cọrrerẹį*; etc. comme nous l'avons déjà dit (133). C'est ce futur qui existe toujours à L. S.

148. VERBES A RADICAL PRIMAIRE TERMINÉ EN *-scere* > *-che*. — Nous en relevons sept dans notre texte, à savoir : *connóiche*, *entreconóiche*, *mesconhóiche*, *recounóiche*, *créiche*, *acréiche*, *náiche*.

Voici comment nous pouvons nous représenter la conjugaison de *conoiche* d'après les formes appartenant soit à ce verbe, soit à ses composés soit à d'autres verbes en *-sc-*.

IND. PRÉS. 1. *cọnǫ́įche*; 2. *cọnǫ́įchẹs*; 3. *cọnọįch*; etc.
IND. IMPF. 1. *cọnọįchí*; etc.
SUBJ. PRÉS. 1. *cọnǫ́įchi*, *cọnǫ́squi*; etc.
IMPÉR. 2. *cọnǫ́įch*, *cọnǫ́iches*, *cọnǫ́squẹs*; etc.
PART. PRÉS. 1. *cọnọįchén*, etc.
IND. PARF. 1. *conọgúį*, etc.
SUBJ. IMPF. 1. *cọnọgússi*, etc.
PART. PAS. 1. *cọnọgút*, etc.
IND. FUT. 1. *cọnọįcherẹ́į*; etc.
COND. 1. *cọnọįchẹrí*; etc.

REM. 1. — Avec toute forme en *-oįch-* paraît coexister une forme en *-oįs-* ou en *-os-*. Ainsi on peut dire à l'indicatif présent 3. *conóįch* ou *conóįs* ou *conós*. Toutes ces formes sont attestées, et *conóįs* simplifié en *conós* rappelle *bouṣ* > *bos* (141, rem. 5). On doit en supposer une quatrième : *conoch* et il est probable que *-oįch-* est souvent une graphie défectueuse de *-och-* dans le genre de *ateinhe* pour *atenhe* (36). Voici, d'ailleurs, comment on peut se représenter la genèse de ces différentes formes :

conosc- > *conocs-* > *conoįs*.

Conoįs reste tel quel, ou par fusion de l'*į* avec *s* donne : *conoch-*

ou par simplification : *conos-*. Ces trois formes engendrent tout naturellement *conoịch-* d'après la proportion :

conos- : *conoịs-* = *conoch-* : *conoịch-*.

Cette remarque s'applique aussi aux composés de *conoiche*. Elle s'applique encore a *crẹịchẹ*, *acrẹịchẹ*, *naịchẹ* en remplaçant l'*o* de *-oich-* par *ẹ* ou par *a*. Cette hésitation entre *-ịs-* et *-ch-* n'a pas encore cessé dans mon dialecte où l'on dit ind. prés. 3 : *counẹ́ịs* ou *çounẹ́ch*. Elle se retrouve dans les substantifs : *piscem* > *pẹịs* et *pẹch*; *fascem* > *hẹịs* et *hẹch*.

Rem. 2. — Au subj. prés. nous trouvons une autre forme, tout à fait phonétique d'ailleurs, en *-sc-* : *conosque*, qui s'étend parfois au part. pas. : *crescút*, *nascút*.

Rem. 3. — Pour l'ind. parf. en *-g-* comme *conogúị*, *reconogúị*, v. 130.

Rem. 4. — Pour l'ind. prés. 3. *conoigz* v. *supra* 81 s. v° *legir*.

Rem. 5. — La forme isolée *coniches* que nous trouvons au subj. prés. 2 est, sans doute, un lapsus pour *conoiches*. S'il fallait y voir une graphie approximative d'un *conẹches* (34) analogique des verbes en *-esc-* nous trouverions, sans doute, d'autres exemples de ce fait. M. Bourciez donne un indic. parf. 3 *conego* daté de 1252. — A L. S. *-ọch-* est passé à *-ẹch-* dans toute la conjugaison de *counẹ́che* et nous ne connaissons plus d'exemple de cette terminaison. Nous trouvons seulement *-ọ́ch-* dans *crọ́che* (briser, broyer). Mais *crọ́che* est pour *crouchị* (avec lequel il coexiste d'ailleurs) < **croscire* < **Kraustjan* (v. Körting, 5223).

149. Verbes a radical primaire terminé par *-ttere* > *-tre*. — Ce sont *bátre*, *métre* et leurs composés : *abátre*, *combátre*, *debátre*, *esbátre*; *asousmétre*, *cométre*, *entramétre*, *mauméetre*, *prométre*, *remétre*, *tramétre* : soit treize verbes en tout, qui se conjuguent régulièrement.

Rem. 1. — Cependant dans *mẹtrẹ* à côté du part. pas. régulier *mẹtút*, nous trouvons un part. phonétique : *mẹs*, *mẹtút*; *promẹ́s*, *promẹtút*.

Rem. 2. — Pour l'*-a-* de *ẹntramẹ́trẹ*, *entramẹ́t*, v. ce que nous avons dit *supra* (144) à propos de *persabó*.

II. — Verbes isolés en *-e* de formes anomales.

150. Nous les étudierons par ordre alphabétique.

Bensse. — Notons dans ce verbe deux radicaux différents : *bęns-* qui s'employait à tous les temps, sans doute, sauf à l'ind. parf., au subj. impf. et participe passé où s'employait *bęnc-*. Au 1er de ces radicaux appartiennent : infin. : *bę́nse*; ind. prés. 2. *bę́nses*; au second : part. pas. : *bencút*. Ce sont là toutes les formes de ce verbe qui se trouvent dans notre texte. Je suppose que, à part son double radical, il se conjuguait régulièrement. Au futur et au condit. on avait sans doute : *bę́nsẹrẹ́i̯*, etc., *bęnsẹri*, etc.

Claure. — Notre texte ne nous offre de ce verbe que quatre formes rigoureusement phonétiques qui sont : *clau̯s* < *claudis*, *clau̯* < *claudit*; *clau̯s* < *clausos*; *clau̯są* < *clausa*. Voici comment nous nous représentons sa conjugaison complète :

Ind. prés. 1. *cláu̯di*; 2. *clau̯s*; 3. *clau̯*; 4. *clau̯dém*; 5. *clau̯détz*; 6. *cláu̯den*.

Ind. impf. 1. *clau̯dí*; etc.

Subj. prés. 1. *cláu̯di*; etc.

Impér. 2. *clau̯*, *cláu̯des*; etc.

Part. prés. 1. *clau̯dę́n*; etc.

Ind. parf. 1. *clagúi̯*; etc.

Subj. impf. 1. *clagússi*; etc.

Part. pas. 1. *clau̯s*; 2. *clau̯s*; 3. *cláu̯są*; 4. *cláu̯sęs*.

Ind. fut. 1. *clau̯rę́i̯*; etc.

Condit. 1. *clau̯rí*; etc.

Rem. — Le parfait s'appuie sur la forme *enclagoren* < *enclau̯re* que donne Bourciez, p. 215.

Coze. — V. *supra* 138, rem. 6.

Estre. — La conjugaison de ce verbe est assez abondamment documentée.

Ind. prés. 1. *sọnc*, *sui̯*, *sui̯s*; 2. *ęs*; 3. *ęs*; 4. *ęm*; 5. *ętz*; 6. *sọn*.

IND. IMPF. 1. *ęri*; 2. *ęrẹs*; 3. *ęrą*; 4. *ęrẹm*; 5. *ęrẹtz*; *ęrąn*, *ęrẹn*.

SUBJ. PRÉS. 1. *siẹ*; 2. *siẹs*; 3. *siẹ*, *si*; 4. [*siám*]; 5. *siátz*; 6. *siẹn*.

IMPÉR. 2. *siẹs*; etc.

IND. PARF. 1. *fuį*; 2. [*fus*]; 3. *fut*; 4. [*fúrẹm*]; 5. *fúrẹtz*; 6. *fúrẹn*.

SUBJ. IMPF. 1. *fússẹ*, *fússi*; 2. *fússẹs*; 3. *fus*, *fússẹ*; 4. *fússẹm*; 5. *fússẹtz*; 6. *fússẹn*.

IND. FUT. 1. *sarẹį*, *sẹrẹį*; 2. *sẹrás*; etc.

COND. 1. [*sẹrí*; 2. *sẹrẹ́s*]; 3. *fúrą*, *sẹrẹ́*; etc.

REM. 1. — A l'ind. prés. 1. *sonc* = *son* avec peut-être *n* finale gutturale (cf. *senc* < *sinum*, p. 16, l. 14). Mais l'équivalence que peuvent avoir dans l'orthographe de notre scribe le *c* et le *t* (12, 20°) ne permet de rien affirmer. *Sui* est expliqué d'habitude par l'analogie de l'ind. parf. (cf. Bourciez, p. 209), ce qui semble confirmé par ce fait que dans mon dialecte où l'ind. parf. 1 est en *-óuį* nous avons *-souį*. — *Suis* ne peut guère être qu'une graphie française de *suį*.

REM. 2. — Pour la qualité des *e* à 2, 3, 4 et 5 nous nous en sommes rapporté à notre dialecte. — 3. *est* est un gallicisme, ce qui est bien évident, par ex. p. 107, l. 7 : *c-est* = *so es*.

REM. 3. — Pour les terminaisons de l'ind. impf., cf. *supra* 19. Remarquons que 6 à côté de *ẹ* conserve *ą*. A L. S. encore ici à 2, 4, 5, 6 nous pouvons avoir à la désinence soit *ẹ* soit *ą* (pron. : *ǫ*), mais à 3 seulement : *ą*.

REM. 4. — Pour le subj. prés. v. *supra* 103, rem. — Quant à 6 *siens* (à côté de *sien*, *syen*, *sient*) c'est un lapsus amené par toute une série de mots terminés en *-s* ou *-z* : « ...*totz sons pecatz petitz siens*... »

REM. 5. — L'*a* au radical du futur n'est attesté que à 1. Ce changement de *ẹ* en *a* devant *r* n'a rien d'extraordinaire (v. *supra* 33), surtout ici où il est probable que s'est exercée l'influence des doubles terminaisons *-arẹį*, *-ẹrẹį* des futurs des verbes en *-a* (25), probablement par l'entremise de *está* : *ẹstarẹį*, *ẹstẹrẹį*, de même sens, souvent, que *sẹrẹį*.

Rem. 6. — Le cond. 3 *fúra* est à rapprocher du cond. 3 *agúra* de *aber* (137, rem. 6). V. sur cette forme, Bourciez, p. 223 et Zauner, p. 447.

Rem. 7. — On aura remarqué l'absence des participes présent et passé dans nos paradigmes. C'est que *éstre* n'en a point. Il se sert de ceux de *estar* en gascon comme en français (v. *supra*, 50 *bis*.)

Poder.

Ind. prés. 1. *puis, pusc, puscz* ; 2. *podes, poscz, potz* ; 3. *pot, pout ;* 4. *podém* ; 5. *podétz* ; 6. *poden*.

Ind. imp. 1. *podí* ; etc.

Subj. prés. 1. *púsqui* ; 2. *púsques* ; 3. *púsque* ; 4. [*puscám* ; 5. *puscátz*] ; 6. *púsquent*.

Impér. 2. [*púsques* ; 3. *púsque*] ; 4. *puscám* ; 5. [*puscátz* ; 6. *púsquent*].

Part. prés. 1. [*podén* ; etc.].

Ind. parf. 1. *pogúi, poscúi* ; etc.

Subj. impf. 1. *pogússi, poscússi* ; etc.

Part. pas. 1. *poscút* ; etc. [*pogút* ; etc.].

Ind. fut. 1. *poiréi* ; etc.

Cond. 1. *poirí* ; etc.

Rem. 1. — Nous nous trouvons à l'indicatif et au subjonctif en présence d'un certain nombre de formes assez difficiles à expliquer et qui sont : ind. prés. 1. *puis, pusc, puscz* ; 2. *poscz* ; subj. prés. 1. *púsqui* etc. Dans *puis* on serait tenté de voir avec M. Bourciez (p. 208) une forme française, d'autant plus que, dans notre texte, elle ne se trouve qu'une fois contre cinq *pusc* et quatre *puscz*, que à l'endroit où elle se trouve le texte français donne *puis* et que dans la même phrase nous lisons *pusc* correspondant alors au français : *sçay*. Néanmoins, remarquons que M. Bourciez reconnaît qu'il trouve assez fréquemment *puys* dans les textes bordelais et remarquons aussi qu'une forme *puis* n'est peut-être pas impossible à expliquer à côté d'une forme *pusc*, comme nous tâcherons de le montrer plus bas. — La forme *pusc* est relevée par M. Zauner (p. 469) dans les *Récits d'Histoire*

sainte et déclarée « point claire ». Quant à M. Bourciez s'il inscrit dans son paradigme *posc*, il ne fournit que *pusc* aux exemples (p. 208). Il se borne ensuite à constater que *posc* « est conforme au provençal classique ». Au subjonctif M. Bourciez nous donne 1. *pusqui* ; 3. *puscą* ; 6. *puscąn* qu'il explique « par l'influence analogique du présent de l'indicatif *posc*, *pusc* » et il ajoute que le patois actuel conserve ces formes (p. 219). M. Zauner relève encore dans les *Récits d'Histoire Sainte* ou dans Luchaire, *Rec.* : 3. *pusque* ; 6. *pusquan* et ces formes nous sont fournies, dans Luchaire, par des documents de Bayonne ou de Casteljaloux. Nous pouvons en conclure que ces formes *pusc* ; *pusqui*, etc., existent dans toute la Gascogne occidentale de Bordeaux et Casteljaloux à Bayonne. Comment les expliquer ? M. Zauner (p. 470) suppose que dans *pusque* l'*u* vient de *ue*, mais il ne nous dit pas d'où vient cet *ue* lui-même.

Rem. 2. — Commençons par poser certains faits qui ne nous paraissent pas contestables :

1° l'indicatif présent 1. *possum* ; etc., d'après 2. *potes* a été refait sur le modèle des verbes en *-ęre* :

1. **pǫ́teo* ; 2. *pǫ́tes* ; 3. **pǫtet* ; etc.

ce qui donne régulièrement dans le dialecte de notre traducteur :

1. *putz* (35) ; 2. *pǫtz* ; 3. *pǫt* ; 4. *podę́m* ; 5. *podę́tz* ; 6. *pǫ́den*.

1, 2, 3, 6 sont transformés par l'analogie de 4 et 5 en :

1. *potz* ; 2. *potz* ; 3. *pot* ; 6. *poden*.

cette transformation de *ǫ* en *ọ* est attestée à 3 par l'orthographe : *pout*.

1. *potz* n'est pas dans notre texte, mais on le retrouve dans le béarnais *poutz* (Lespy, *Gram.*, par. 589).

Rem. 3. — 2° Un autre fait incontestable c'est que, à l'indicatif présent 1, *possum* persiste plus ou moins altéré à côté de **poteo*. Sous quelle forme ? Il s'est produit là-dessus plusieurs hypothèses que l'on trouvera résumées dans Lübke, t. II, par. 251.

M. G. Paris suppose **pǫcso* < *pǫtsum* < *possum* ; M. Suchi *pǫsco* d'après l'analogie des verbes en *-scere*. M. Meyer-Lübke se préoccupe que du subj. *possim* qui serait devenu **possiam* même temps que *sim* passait à *siam*.

Nous avouons être fort embarrassé pour choisir entre ces tr hypothèses. Toutes les trois sont satisfaisantes dans les limites notre petit domaine et nous ne sommes pas capables de ju quelle est celle qui rend le mieux compte de l'ensemble des fa du domaine franco-provençal,

Tout ce que nous pouvons dire, c'est que la théorie M. Suchier nous fournit des formes qui nous restent à éclair l'explication la plus facile.

REM. 4. — A l'indicatif présent 1, *pǫsco* > *pǫsc* qui devi *pọsc* par l'analogie de 1. *conọsc* à l'époque où cette forme pl nétique (que l'on trouve, par ex., vers la fin du XIIIe siècle da la région de Casteljaloux : Luchaire, *Rec.*, p. 89), coexistait enc avec l'analogique 1. *conọịs* qui a dû précéder 1. *conọịsse*, *conọ* (148). *Pọsc* nous donne bientôt *pọịs* d'après la formule :

1. *conọsc* : *conọịs* = *pọsc* : *pọịs*

et ce *pọịs* devenu *pọch* de même que *conọịs* = *conọch* vit encore béarnais sous la forme *pouch* (Lespy, *Gram.*, par. 589).

REM. 5. — 2. *pọscz* est un hybride de 1. *pọsc* et de 2. *pọtz*.

REM. 6. — Du rapprochement de 1. *putz* et de 1. *pọsc* et p suite encore de l'alternance qui se trouve dans plusieurs verb entre *ọ* et *u* (35) naît 1. *pusc* de même que du rapprochement *putz* et de *pọịs* naît : *puịs* qui peut nous être donné aussi par formule :

1. *pọsc* : *pusc* = 1. *pọịs* : *puịs*.

REM. 7. — 1. *puscz* nous paraît être un hybride de *pusc* *putz*.

REM. 8. — Le subjonctif présent 1, dans cette hypothè peut êre considéré comme formé de *pọsc*, là où il est : 1. *pọsq* etc. (L. S.) comme formé de *pusc* là où il est : 1. *pusqui* et

sans qu'il soit même nécessaire de supposer que, à côté de ind. prés. 1. **pǫsco* on a eu un subj. prés. 1. **pǫscam*, etc.

**Pǫscam*, d'ailleurs, donnerait 1. *pǫ́squi* etc., 4. *pọscám*, 5. *pọscátz*, et l'on passerait facilement de 1. *pǫ́squi* à 1. *pọsqui* et de 1. *pọsqui* à 1. *púsqui* etc., sous l'influence de *pọsc*, de *pọscám* et de *pusc* et par suite, encore, de ces alternances déjà relevées entre *ọ* et *u* (35).

Rem. 9. — L'hypothèse G. Paris nous donne de suite à l'ind. présent 1. **pocso* > *puịs* ; au subj. prés. 1. **pocsam* > *púịssi* ; etc. ; 4. **pocsamus* > *pọịssám* > *pọịssẹ́m* ; 5. **pocsátis* > *pọịssátz* > *pọịssẹ́tz*. *Pọịssẹ́m* et 5. *pọịssẹ́tz* sont le point de départ d'une action analogique de *conọịsser* sur *poder*, laquelle nous fournit, sans trop de difficulté *pọsc* et *pọsqui* ; et 1. *púsqui* serait un hybride de 1. *pọsqui* et de 1. *puịssi*.

Rem. 10. — Le subj. prés 1. *pǫssiam* de M. Meyer-Lübke nous fournit les mêmes formes qne le **pocsam* de G. Paris. L'explication dans cette hypothèse serait donc la même que dans la précédente. L'unique différence serait qu'ici l'indic. prés. 1. *puịs* au lieu de nous être fourni par un **possio*, que ne paraît pas vouloir supposer M. Meyer-Lübke, serait tiré par analogie du subj. prés. 1. *puịssi*.

Rem. 11. — Pour le parf. *pogúi* cf. *supra* 130. — *Poscúi* est formé du radical *posc-* de l'indicatif présent 1. — D'après le part. pas. *pogut* M. Bourciez, p. 215, suppose l'ind. parf. *pogúi*. Nous, inversement, nous supposons le part. pas. *pogút* d'après l'ind. parf. *pogúi*.

Rem. 12. — Au subj. impf., 3. *poscusqus* est un lapsus pour *poscus* ou *posqus*, et peut-être avons-nous encore ici la juxtaposition, la plus extraordinaire de toutes, de deux graphies possibles (v. *supra* 30 ; 38 et 142, rem. 2).

Rem. 13. — Voici les renseignements que nous donne l'*Atlas linguistique*, sur le domaine où nous avons localisé notre texte, pour l'ind. prés. 1 (carte n° 1082), pour le subj. prés. 3 (carte n° 1085) et pour le part. pas. 1 (carte n° 1086).

1° Ind. prés.

pǿdi ou *pǫdi* (549, 641, 643, 645, 656, 665) : ce sont « formes analogiques de 4 et 5 du même genre que 2. *podes* q nous offre notre texte.

pous (664) nous paraît venir de *pǫi̯s* de la même façon q *conǫs de conǫi̯s* (v. par. 148) et établir la légitimité de la formι que nous donnons dans la rem. 4.

pus (672, 674) viendrait par la même voie de *pui̯s* et ser une raison de plus de croire que ce *puis* n'est pas un gallicisn

pis (662) est une forme étrange au premier abord, mais c nous paraît pourtant venir soit de *pui̯s* soit de *pus* par l'about sement à *i* d'un *u* très aigu. On trouve une transformation ce genre dans le bayonnais : *ibo* < *una; libo* < *luna*, etc.

puj (680) est la même forme que *puch* avec substitution la sonore à la sourde finale, substitution qui pourrait être d'ord syntactique.

pǫi (650), *pǿę* (548) pourraient être des contractions de *pό* *póde* du même genre que à L. S. *sai̯* < *sábi* < *sa-bi* (ça-vien viens).

Quant à *pœ* (635) [pron. *peu*], c'est ou un gallicisme ou uı forme explicable par quelque particularité dialectale que no ignorons.

Au sud de notre domaine nous trouvons dans les Landes *puch* et *pouch* et dans les Basses-Pyrénées : *pus*, *puch*, *puj*, *poı* *pouch*.

2° Subj. prés. 3.

puske (641, 643); *puski* (650, 662, 664, 672, 674); *puc* (653, 680) qui est un *puski* altéré par l'ind. prés. 1 *puch*; *pou* (656); *pouchki* (653, 680) qui est un *pouski* altéré par ind. pr 1. *pouch*; *pęske* (548) qui est certainement dû à l'influence c verbes en *-scere* et prouve une fois de plus, l'action de ces verl sur *possum*. Cette action s'est exercée probablement ici par l'int médiaire d'une forme comme subj. prés. 3 *hęsque* (*faciat*) c existe à L. S. à côté de *hássę*, *hęsse* et est due elle-même à l'ar logie des verbes en *-scere*. Quant à *pœche* (549, 635) [pron *peuche*] elle nous rappelle ind. prés. 1. *pœ* et semble indiquer q ce *pœ* n'est pas un gallicisme.

3° Part. pas. 1.

Encore aujourd'hui nous trouvons *pouscut* à peu près sur tout le domaine où nous localisons notre texte.

En résumé, les renseignements que nous fournit l'*Atlas linguistique* confirment assez bien nos explications.

ROMPRE. — Les formes que nous connaissons de ce verbe semblent indiquer qu'il se conjuguait régulièrement. — M. Bourciez, p. 202, nous fournit *rot* < *ruptus* comme part. passé.

TEME. — Ce verbe, d'après les formes que nous en possédons, se conjuguait régulièrement. Mais il présente la particularité d'ajouter un *p* à l'ind. prés. 3 et à l'impér. 2 : *temp*. Cela vient, sans doute, d'une *m* fortement occlusive. Les lèvres se rouvrant ensuite avec une certaine énergie, produisent tout naturellement l'explosive labiale : *p*. (cf. *condampna*, ou encore *entramps* = *entrams*, p. 111, l. 5).

TORSE. — De ce verbe, qui se conjuguait sans doute régulièrement, notre texte ne nous donne que le part. pas. phonétique : *tǫrt*. Dans mon dialecte 1. *tǫr* 2. *tǫrs*; 3. *tǫ́rto* ; 4. *tǫ́rtos* ne s'emploient plus que comme adjectifs, au sens du français « boiteux » ou comme substantifs (1 et 2) au sens du français : « le tort, les torts ». Comme part. pas. ils sont remplacés par 1. *toursút*; etc.

ADDITIONS A L'ÉTUDE SUR LES VERBES.

30. Ajouter après : « *peques* (v. 12, 2°) » : *entendta* synthèse *entenda* et *ententa* (v. 38) et peut-être même *poscusqus* synth de *poscus* et de *posqus* (v. 150, s. v° *poder*, rem. 12 et *Ind* s. v° *poder*).

46. Ajouter p. 141, l. 10, après : « *meyngz*, p. 74, l. 18 prononcez *mẹnhch* (v. 81, s. v° *legir*) comme aujourd'l encore sur plusieurs points du domaine gascon.

49. rem. 4 et **51**, rem. 2. L'*Atlas linguistique* nous fournit l'ind. prés. de *anar* :

1. *baụk* (548, 641, 650).

4. *anam* (548, 549).

62. Ajouter avant : « *enrogis* » : *demynuys*.

II

INDEX DES FORMES VERBALES

[Voir Etude par. 1-10].

---

3. aben 4 *ind. prés.* 23, 18. — *V.* aber.
abendra 3 *ind. fut.* 21, 18. — *V.* abenir.
abendre 3 *cond.* 28, 33.— *V.* abenir.
abenen 6 *ind. prés.* 96, 12. — *V.* abenir.
abenent 6 *ind. prés.* 14, 10 — 76, 16 — 86, 7 — 93, 20 — 95, 35. *V.* abenir.
abengue 3 *subj. prés.* 23, 33 — 64, 30 — 86, 16. — *V.* abenir.
abenir 28, 16 — 93, 26 — 105, 20, aduenir, auenir — *ind. prés.* 3 aben, abent; 6 abenen, abenent, auenent — *subj. prés.* 3 abengue, auengue. — *ind. parf.* 3 abingut. — *part. pas.* 1 abingut, auengut. — *ind. fut.* 3 abendra abindra. — *cond.* 3 abendre — (63 — 75; 81).
1. abent 6 *ind. imp.* 60, 21. — *V.* aber.
2. abent 3 *ind. prés.* 102, 3. — *V.* abenir.
aber 8, 27 — 10, 15 — 21, 23 — 25, 13 — 28, 21 — 33, 1, 17, 20, 21 — 71, 11 — 72, 25 — 75, 27 — 85, 25 — 87, 9, 13, 32 — 89, 23 — 91, 4, 5, 14 — 93, 5 — 94, 7, 18, 21, 23 — 100, 18 — 101, 6, 9 — 105, 22 — 106, 3 — 107, 13 — 112, 17, 31, aue, auer, aver, haber — *ind. prés.* 1 ei, ey; 2 as; 3 a, ha; 4 abem, aben, auem; 5 abetz, auetz; 6 an, ant — *ind. imp.* 1 abi, aby, aui; 2 abes, abis; 3 abe, aue, habe, haue; 4 abem; 6 aben, abent, auen — *subj. prés.* 1. aie, aye; 2. aies, ayes; 3. age, aie, aye; 5. ayatz; 6. aient, ayen, ayent — *impér.* 5, ayatz — *ind. parf.* 3. ago, agut; 6. agurent — *subj. imp.* 1, agussi, agussy; 2. agusses; 3. agus, agussa, agusse; 5, agussetz; 6. agussent — *part. pas.* 1. agut — *ind. fut.* 1. aurey; 2. auras; 3. aura; 4. auram; 5. auratz — *cond.* 3. agura, aure — (20; 70; 84; 88; 128; 130; 137).
abes 2 *ind. imp.* 61, 25. — *V.* aber.
abetz 5 *ind. prés.* 11, 29 — 21, 1, 7, 21, 22 — 22, 5 — 23, 22 — 32, 23 — 42, 7 — 55, 7 — 60, 6 — 63, 23 — 89, 19 — 94, 13 — 103, 26, 27 — 108, 1 — 112, 35. — *V.* aber.
abi 1 *ind. imp.* 46, 29 — 50, 9, 14 — 70, 12, 19, 21. — *V.* aber.
[**abilha**] — *part. pas.* 1 abilhat.
abilhat 1 *part. pas.* 53, 29. — *V.* abilha.
abindra 3 *ind. fut.* 95, 17. — *V.* abenir.
1. abingut 3 *ind. parf.* 5, 15 — 24, 2, 5 — 47, 14 — 64, 23. — *V.* abenir.
2. abingut 1 *part. pas.* 4, 24. — *V.* abenir.
abis, 2 *ind. imp.* 101, 5. — *V.* aber.
[**abrassa**] — *ind. prés.* 6 abrassent.
abrassent 6 *ind. prés.* 20, 12. — *V.* abrassa.
[**abunda**] — *ind. fut.* 3 abunddara.
abunddara 3 *ind. fut.* 3, 20. — *V.* abunda.
aby 1 *ind. imp.* 12, 26 — 105, 28. — *V.* aber.
[**acaua**] — *ind. fut.* 1 acauarey.
acauarey 1 *ind. fut.* 24, 26. — *V.* acaua.
acemblar 45, 19, asemblar — *ind. prés.* 3 assemble — *ind. imp.* 4 assemblabem — *ind. parf.* 3 assemblet; 6 assemblerent — *part. pas.* 1 acemblat, assemblat; 2 asemblatz; 4 assemblades.
acemblat 1 *part. pas.* 45, 18. — *V.* acemblar.

aprenem 4 *ind. prés.* 20, 14. — *V.* apendre.
aprenetz 5 *impér.* 13, 27. — *V.* apendre.
aprenggues 2 *subj. prés.* 51, 7. — *V.* apendre.
aprengo 3 *ind. parf.* 45, 26 — 50, 10. — *V.* apendre.
apreny 1 *ind. prés.* 22, 24. — *V.* apendre.
apres 1 *part. pas.* 14, 1 — 70, 19. — *V.* apendre.
[**aproa**] — *part. pas.* 1 approat, aprohat.
[**aprofeita**] — *ind. prés.* 3 approfeyta; 6 aprofeitent — *ind. parf.* 3 aprofeitet — *ind. fut.* 3 aprofeitara; 5 aprofeitaratz.
aprofeitara 3 *ind. fut.* 112, 15. — *V.* aprofeita.
aprofeitaratz 5 *ind. fut.* 68, 26. — *V.* aprofeita.
aprofeitent 6 *ind. prés.* 74, 12. — *V.* aprofeita.
aprofeitet 3 *ind. parf.* 29, 32. — *V.* aprofeita.
aprohat 1 *part. pas.* 12, 15 — 15, 12. — *V.* aproa.
aquerir 45, 20 — *part. pas.* 3 aquise — (81).
aquise 3 *part. pas.* 9, 24. — *V.* aquerir.
aquitar 80, 6.
ardras 2 *ind. fut.* 54, 27. — *V.* ardre.
ardre 64, 4 — *part. pas.* 3 arsse — *ind. fut.* 2 ardras — (145).
arenegar 59, 12 — (37).
aresta 3 *ind. parf.* 18, 11 — 23, 10. — *V.* arresta.
arestet 3 *ind. parf.* 31, 2. — *V.* arresta.
aretens 2 *ind. prés.* 55, 4. — *V.* arreteni.
aretornes 2 *subj. prés.* 4, 19. — *V.* arretorna.
areuita 108, 7 — (37).

[**argenta**] — *part. pas.* 4 tades.
argentades 4 *part. pas.* 31, *V.* argenta.
aribat 1 *part. pas.* 31, 31 arriba.
1 [**arresta**] — *impér.* 2 arr *ind. parf.* 3, aresta, a arestet.
2 arresta 3 *ind. parf.* 18, *V.* arresta 1.
arreste 2 *impér.* 66, 15. — V ta 1.
[**arreteni**] — *ind. prés.* 2 a — *V.* retenir — (37 ; 63-7
[**arretorna**] — *subj. prés.* tornes — *impér.* 5 arret — *V.* retornar *et* retrona (37).
arretornatz 5 *impér.* 94, 1. arretorna.
[**arriba**] — *ind. parf.* 3 arr *part. pas.* 1 aribat.
arribet 3 *ind. parf.* 18, 16 — — *V.* arriba.
arrire 43, 10, rrire, rryre *imp.* 3 ride — (37 ; 139).
arsse 3 *part. pas.* 58, 15, 24, 25. — *V.* ardre.
as 2 *ind. prés.* 3, 30, 31 — 18, 19 — 8, 24 — 10, 12 12, 15 — 13, 5 — 15, 14, — 16, 20 — 23, 28, 31 — — 29, 21 — 31, 7, 11 — 29 — 40, 16, 20 — 46, 21 47, 23 — 48, 7, 33 — 50, 35 — 55, 26 — 57, 6 — 5 61, 2, 24 — 63, 28 — 67 101, 3 — 105, 30 — 111, *V.* aber.
asemblar 45, 5. — *V.* acem
asemblatz 2 *part. pas.* 52, 9 acemblar.
asetiar 43, 24. — *V.* acetya
asousmetre 99, 31 — (37 ; 1
assaber 100, 24 — 107, 8, a saber, sauer, ssaber, ssa

bos 2 *ind. prés.* 12, 8 — 85, 29 — 101, 6. — *V.* boler.
bota 3 *ind. prés.* 23, 6 — 82, 11 — 86, 29 — 93, 19. — *V.* botar.
botar 60, 7 — 83, 1 — 86, 22 votar. — *ind. prés.* 3 bota, vota — *subj. prés.* 1 boti; 5 votatz — *impér.* 2 botes — *ind. parf.* 1 botey; 3 botet — *subj. imp.* 3 botes — *part. pass.* 1 botat.
botat 1 *part. pass.* 28, 18. — *V.* botar.
1. botes 2 *impér.* 56, 2. — *V.* botar.
2. botes 3 *subj. imp.* 6, 19. — *V.* botar.
botet 3 *ind. parf.* 7, 18 — 28, 15 — *V.* botar.
botey 1 *ind. parf.* 70, 22. — *V.* botar.
boti 1 *subj. prés.* 8, 32. — *V.* botar.
bou 3 *ind. prés.* 1, 23 — 3, 12 — 11, 11, 18 — 32, 6 — 35, 4 — 41, 6 — 54, 3 — 71, 13 — 74, 7 — 77, 25 — 88, 31 — 89, 7 — 91, 30 — 92, 9, 12, 18, 23 — 97, 15 — 106, 17, 28 — 107, 7 — 108, 5, 15. — *V.* boler.
boure 3 *cond.* 82, 4. — *V.* boler.
builh 1 *ind. prés.* 1, 6 — 62, 20. — *V.* boler.
builhe 3 *subj. prés.* 66, 2 — 79, 8. — *V.* boler.
bulh 1 *ind. prés.* 4, 30 — 13, 10 — 22, 9 — 32, 11, 26 — 33, 27 — 34, 14 — 54, 23. — *V.* boler.
bulhe 1 *subj. prés.* 2, 12. — *V.* boler.
bulhe 3 *subj. prés.* 8, 16 — 55, 18 — 88, 26 — 90, 8 — 100, 13 — — 110, 8. — *V.* boler.
bulhent 6 *subj. prés.* 8, 19. — *V.* boler.
bulhes 2 *subj. prés.* 30, 29 — 32, 9 — *V.* boler.
by 1 *ind. parf.* 30, 18 — 40, 58, 23. — *V.* bede 1.
byure 9, 20. — *V.* biure.

cabaugar 14, 24.
cachar 23, 4 — *ind. parf.* 3 c chachet — *part. pas.* 1 cacl
cachat 1 *part. pas.* 21, 5, 14 15 — 82, 12. — *V.* cachar.
cachet 3 *ind. parf.* 20, 30 — — *V.* cachar.
[**cade**] — *ind. prés,* 3 cay – *parf.* 3 cadut — *part.* cadut; 3 cadude — (139).
cadude 3 *part. pas.* 66, 24. cade.
1. cadut 3 *ind. parf.* 50, 27 - 9, 11. — *V.* cade.
2. cadut 1 *part. pas.* 50, 31, *V.* cade.
[**cale**] — *ind. prés.* 3 cau —
cambiar 112, 18.
cantar 106, 14 — *ind. prés.* 2 tes — *ind. imp.* 3 cantaue; tauent — *ind. fut.* 1 cant
cantarey 1 *ind. fut.* 46, 9. cantar.
cantaue 3 *ind. imp.* 46, 3. cantar.
cantauent 6 *ind. imp.* 45, 39. cantar.
cantes 2 *ind. prés.* 46, 10. cantar.
[**cara**] — *ind. imp.* 3 cara *ind. parf.* 3 caret — (138).
caraue 3 *ind. imp.* 42, 32. cara.
1. [**carca**] — *ind. prés.* 3 car *impér.* 2 cargues — *part.* 4 carcades — *ind. fut.* 1 c rey — (38).
2. carca 3 *ind. prés.* 16, 22. carca 1.
carcades 4 *part. pas.* 63, 30. carca 1.
carcarey 1 *ind. fut.* 54, 4. – carca 1.

conoiches 2 *subj. prés.* 35, 16. — *V.* connoiche.
conoigz 3 *ind. prés.* 100, 23. — *V.* connoiche.
conois 2 *impér.* 67, 24. — V. connoiche.
conosque 3 *subj. prés.* 1, 16. — *V.* connoiche.
conoys 3 *ind. prés.* 15, 19. — *V.* connoiche.
conquaga 3 *ind. parf.* 114, 12. — *V.* concagar.
[**conquerir**] — *ind. prés.* 3 conquert. — (55).
conquert 3 *ind. prés.* 107, 17. — *V.* conquerir.
conquesta 3 *ind. prés.* 55, 24. — *V.* conquestar.
conquestar 92, 26, 28 — 106, 7 — 109, 30 — 112, 30, conquistar — *ind. prés.* 3 conquesta, conquiste — *subj. prés.* 3 conqueste — *ind. parf.* 3 conquistet — *part. pas.* 1 conquestat, conquistat — (34).
conquestat 1 *part. pas.* 4, 3 — 5, 7 — 50, 17 — 82, 25 — 107, 18. — *V.* conquestar.
conqueste 3 *subj. pres.* 107, 22 — 109, 12. — *V.* conquestar.
conquistar 108, 17. — *V.* conquestar.
conquistat 1 *part. pas.* 4, 7, 8 — 61, 24. — *V.* conquestar.
conquiste 3 *ind. prés.* 86, 5. — *V.* conquestar.
conquistet 3 *ind. parf.* 64, 13. — *V.* conquestar.
conseilhar 34, 18 — *ind. prés.* 2 conseilhes ; 3 conseilhe — *subj. prés.* 2 conseilhes — *impér.* 2 conseilhe; 5 conseilhatz — *ind. fut.* 1 conseilherey.
conseilhatz 5 *impér.* 4, 10. — *V.* conseilhar.
1. conseilhe 2 *impér.* 8, 15. — *V.* conseilhar.
2. conseilhe 3 *ind. prés.* 76, 23 — 100, 26. — *V.* conseilhar.
conseilherey 1 *ind. fut.* 31, 2. — *V.* conseilhar.
1. conseilhes 2 *ind. prés.* 24, 28. — *V.* conseilhar.
2. conseilhes 2 *subj. prés.* 8, 17, 18. — *V.* conseilhar.
consentir 25, 14 — *ind. prés.* 3 concent — *ind. parf.* 3 consentit.
consentit 3 *ind. parf.* 22, 32, — *V.* consentir.
[**considera**] — *impér.* 2 considere — *part. prés.* 1 considerant.
considerant, 1 *part. prés.* 79, 24. — *V.* considera.
considere 2 *impér.* 8, 9. — *V.* considera.
constreinhe 88, 25 — *part. pas.* 1 constreng, conhstrentz — (143).
constreng 1 *part. pas.* 8, 30. — *V.* constreinhe.
constrentz 1 *part. pas.* 50, 2. — *V.* constreinhe.
1. conta 3 *ind. parf.* 31, 9. — *V.* contar.
2. conta 3 *ind. prés.* 4, 23. — *V.* contar.
contaba 3 *ind. imp.* 24, 4. — *V.* contar.
contada 3 *part. pas.* 36, 28. — *V.* contar
contar 70, 2 — *ind. prés.* 3 conta — *ind. imp.* 3 contaba — *ind. parf.* 3 conta, contet; 6 conterent — *subj. imp.* 2 contesses — *part. pas.* 1 contat; 3 contada.
contat 1 *part. pas.* 10, 30 — 75, 10 — 101, 21. — *V.* contar.
contenen 6 *ind. imp.* 66, 14. — *V.* contenir.
[**contenir**] — *ind. imp.* 6 contenen — *part. pas.* 4 contingudes — (63-75).

[**desconseilha**] — *part. pas.* 2 desconseilhatz
desconseilhatz 2 *part. pas.* 8, 18. — *V.* desconseilha.
descruba 2 *impér.* 8, 20. — *V.* descobri.
descrube 3 *ind. prés.* 99, 1. — *V.* descobri.
descruben 6 *ind. prés.* 73, 8. — *V.* descobri.
descrubes 2 *subj. pres.* 99, 2. — *V.* descobri.
descubert 1 *part. pas.* 66, 25. — *V.* descobri.
deseruent 6 *ind. prés.* 62, 6, 7 — 83, 19. — *V.* deseruir.
deseruida 3 *part. pas.* 7, 6. — *V.* deseruir.
deseruide 3 *part. pas.* 83, 11. — *V.* deseruir.
deseruir 69, 8 — *ind. prés.* 6 deseruent — *part. pas.* 1 deceruit, deseruit, deseruyt, desseruit; 3 deseruida, deseruide.
deseruit 1 *part. pas.* 18, 26 — 30, 1 — 59, 2 — 80, 19 — 95, 15. — *V.* deseruir.
deseruyt 1 *part. pas.* 7, 4. — *V.* deseruir.
deshondra 3 *ind. prés.* 11, 32. — *V.* desondrar.
deshondrade 3 *part. pas.* 12, 1. — *V.* desondrar.
deshonnorat 1 *part. pas.* 30, 2. — *V.* deshonora.
[**deshonora**] — *part. pas.* 1 deshonnorat, deshonorat.
deshonorat 1 *part. pas.* 102, 10. — *V.* deshonora.
desi 1 *ind. imp.* 55, 2. — *V.* dire.
[**desidera**] — *part. prés.* 1 desiderant.
desiderant 1 *part. prés.* 71, 5. — *V.* desidera.
1. [**desira**] — *ind. prés.* 1 desire; 3 desira, desire; 6 desirent — *ind. imp.* 3 desirabe — *prés.* 1 desire — *impér.* 2 d — *part. pas.* 1 desirat; 3 rare — (28).
2. desira 3 *ind. prés.* 58, 33. desira 1.
desirabe 3 *ind. imp.* 33, 17. desira 1.
desirare 3 *part. pas.* 99, 28. desira 1.
desirat 1 *part. pas.* 96, 14 - 27. — *V.* desira 1.
1. desire 1 *ind. prés.* 55, 6. desira 1.
2. desire 3 *ind. prés.* 107, 4. desira 1.
3. desire 1 *subj. prés.* 95, 6 desira 1.
desirent 6 *ind. prés.* 82, 2 — 26. — *V.* desira 1.
desires 2 *impér.* 45, 23. — V sira 1.
[**desmainaggar**] 103, 12.
desondrar 11, 30 — *ind. pr* . deshondra — *part. pas.* 3 hondrade.
[**desopara**] — *ind. parf.* 3 de ret.
desoparet 3 *ind. parf.* 66 18. desopara.
desospart 3 *ind. prés.* 15, 22. desosparti.
[**desosparti**] — *ind. prés.* 3 d part.
despartes 2 *ind. prés.* 29, 26. despartir.
despartide 3 *part. pas.* 72, 7. despartir.
despartir 76, 13 — *ind. pr* despartes — *ind. parf.* 3 d tit — *part. pas.* 3 desparti
despartit 3 *ind. parf.* 15, 20. despartir.
despen 3 *ind. prés.* 45, 10. despendre.
[**despendre**] — *ind. prés.* 3 d

ırt. pas. 83, 27. — V.

d. prés. 82, 29. — V.

'. prés. 65, 21. — V.

ind. fut. 22, 10. — V.

. prés. 9, 22 — 68, 24
. — V. durar.
!2 — 61, 18 — ind. prés.
) duren — ind. fut. 3

d. prés. 45, 11 [à cor-
: dure]. — V. durar.
ıd. fut. 61, 19 — V.

ıd. parf. 24, 22. — V.

— 109, 20. — V. dire.
. prés. 34, 24. — V.

d. imp. 50, 10. — V.

3, 12.
prés. 49, 19 — 50, 17 —
· 83, 11 — 89, 1. — V.

— part. pas. 1 eichilhat;
ıtz.
part. pas. 86, 6. — V.

! part. pas. 78, 18. —

l — 105, 8 — part. pas.
.
ıart. pas. 69, 9. — V.

prés. 16, 16 — 40, 2, 27
ı — 91, 14 — 105, 16,
. estre.
— part. pas. 3 empa-

· 3 part. pas. 97, 31. —
cha.
— part. pas. 1 emplegat.

emplegat 1 *part. pas.* 74, 2. — *V.* emplega.

enbeutabe 3 *ind. imp.* 28, 20. — *V.* enbeutar.

enbeutar 28, 15 — *ind. imp.* 3 enbeutabe.

1. [**enbia**] — *ind. prés.* 3 enbie — *ind. imp.* 3 enbiabe — *impér.* 5 enbyatz — *ind. parf.* 3 enbia, enbiet. envia — *part. pas.* 1 enbiat. — *ind. fut.* 3 enbiara.

2. enbia 3 *ind. parf.* 25, 13 — 41, 27. — *V.* enbia 1.

enbiabe 3 *ind. imp.* 52, 6. — *V.* enbia 1.

enbiara 3 *ind. fut.* 52, 20. — *V.* enbia 1.

enbiat 1 *part. pas.* 36, 6. — *V.* enbia 1.

enbie 3 *ind. prés.* 59, 8. — *V.* enbia 1.

enbiet 3 *ind. parf.* 4, 30 — 20, 25 — 52, 22 — 53, 30 — 85, 27. — *V.* enbia 1.

enbyatz 5 *impér.* 52, 19. — *V.* enbia 1.

1. [**encontra**] — *ind. parf.* 3 encontra ; 4 encontrerem ; 6 encontrerent.

2. encontra 3 *ind. parf.* 31, 1. — *V.* encontra 1.

encontrerem 4 *ind. parf.* 39, 1. — *V.* encontra 1.

encontrerent 6 *ind. parf.* 47, 25. — *V.* encontra 1.

endeben 3 *ind. prés.* 76, 8 — 112, 11. — *V.* endeuenir.

endebingut 3 *ind. parf.* 17, 26. — *V.* endeuenir.

endeuenir 52, 21 — *ind. prés.* 3 endeben, entdeben — *ind. parf.* 3 endebingut. — (63 — 75; 81).

[**endigna**] — *part. pas.* 1 endignat.

endignat 1 *part. pas.* 63, 32. — *V.* endigna.

[endoctrina] — *part. pas.* 1 endoctrinat, endottrinat ; 4 endoctrinades.
endoctrinades 4 *part. pas.* 14, 3. — *V.* endoctrina.
endoctrinat 1 *part. pas.* 11, 18.— *V.* endoctrina.
[endormi] — *ind. parf.* 1 endormy.
endormy 1 *ind. parf.* 70, 8. — *V.* endormi.
endottrinat 1 *part. pas.* 62, 25. — *V.* endoctrina.
[endurci] — *part. pas.* 3 endurcide. — (81).
endurcide 3 *part. pas.* 1, 25. — *V.* endurci.
[enfonda] — *ind. prés.* 6 enfondent.
enfondent 6 *ind. prés.* 14, 13. — *V.* enfonda.
enganar 50, 22 — *part. pas.* 1 enganat.
enganat 1 *part. pas.* 30, 21. — *V.* enganar.
[engarda] — *impér.* 2 engarde.
engarde 2 *impér.* 19, 28. — *V.* engarda.
[engoyha] — *ind. imp.* 3 engoyhaue.
engoyhaue 3 *ind. imp.* 26, 4. — *V.* engoyha.
[enlassa] — *part. pas.* 1 enlassat.
enlassat 1 *part. pas.* 64, 29. — *V.* enlassa.
enmagenar 75, 2.
1. **[enmena]** — *impér.* 2 enmena.
2. enmena 2 *impér.* 65, 30. — *V.* enmena 1.
enpirar 93, 8.
[enprendre] — *ind. prés.* 3 enprent — (142).
enprent 3 *ind. prés.* 93, 23. — *V.* enprendre.
enquerir 97, 27 — 98, 33.
[enrassina] — *ind. prés.* 3 enrassine.
enrassine 3 *ind. prés.* 108, 19. — *V.* enrassina.
[enrogi] — *ind. prés.* 3 enrogis — (62).
enrogis 3 *ind. prés.* 97, 25. — *V.* enrogi.
[ensegui] — *ind. parf.* 6 enseguirent — *subj. imp.* 6 enseguissent.
enseguirent 6 *ind. parf.* 41, 5. — *V.* ensegui.
enseguissent 6 *subj. imp.* 41, 7. — *V.* ensegui.
enseinhades 4 *part. pas.* 14, 2. — *V.* enseinhar.
enseinhar 73, 24 — 112, 28, ensenhar — *ind. prés.* 3 enseinhe — *impér.* 2 enseinhe — *ind parf.* 3 enseinhet — *part. pas.* 1 enseinhat, enseinlhat; 4 enseinhades — *ind. fut.* 1 ensseignerey. — (31).
enseinhat 1 *part. pas.* 22, 24, 26 — 54, 33. — *V.* enseinhar.
1. enseinhe 2 *impér.* 25, 2 — 54, 32. — *V.* enseinhar.
2. enseinhe 3 *ind. prés.* 76, 13. — *V.* enseinhar.
enseinhet 3 *ind. parf.* 28, 2. — *V.* enseinhar.
enseinlhat 1 *part. pas.* 50, 35. — *V.* enseìnhar.
ensenhar 71, 20. — *V.* enseinhar.
ensseignerey 1 *ind. fut.* 99, 15. — *V.* enseinhar.
[entaca] — *part. pas.* 1 entacat.
entacat 1 *part. pas.* 17, 25. — *V.* entaca.
[entalenta] — *part. pas.* 1 entalentat.
entalentat 1 *part. pas.* 88, 29. — *V.* entalenta.
entdeben 3 *ind. prés.* 107, 20, 30 — 110, 22 — *V.* endeuenir.
1. enten 2 *impér.* 60, 28. — *V.* entendre.

22, 28 — 27, 16 — 31, 16, 34 — 32, 10, 24, 27 — 34, 12, 14 — 37, 22 — 39, 20 — 40, 16, 20, 29 — 43, 5 — 44, 3, 4 — 46, 7 — 47, 1, 7 — 48, 7, 20, 35 — 50, 34 — 55, 2, 5, 28 — 57, 16, 30 — 63, 35 — 64, 6 — 66, 23 — 71, 18 — 73, 18 — 75, 10 — 77, 14, 15 — 79, 16, 25 — 90, 19 — 92, 6 — 93, 9 — 95, 29 — 100, 19 — 101, 21, 30 — 103, 32 — 105, 34 — 106, 8 — 107, 10 — 108, 20 — 111, 14. — *V.* aber.

fa 28, 7, far, ffar — *ind. prés.* 1 fauc, fedi ; 2 feis, feys ; 3 fauc, fei, fey ; 5 fetz ; 6 fen, fent — *ind. imp.* 3 fase, faze ; 6 fazen, fazent — *subj. prés.* 1 facy, fassy ; 2 fasses ; 3 face, fasse ; 5 fassatz — *impér.* 2 fasses, fei, fesses, fey ; 5 fetz — *ind. parf.* 3 fit, fyt ; 5 firetz ; 6 firen, firent — *subj. imp.* 3 fis ; 6 fissent — *part. pas.* 1 feit, feyt, ffeit ; 2 feitz ; 3 feita, feyta — *ind. fut.* 1 farey ; 2 faras ; 3 fara, fera ; 4 faram ; 5 faratz ; 6 farant — *cond.* 3 fare, fere ; 5 faritz ; 6 faren — (20 ; 51).

face 3 *subj. prés.* 15, 7 — 83, 29 — 88, 3. — *V.* fa.

facy 1 *subj. prés.* 34, 22. — *V.* fa.

failh 3 *ind. prés.* 88, 16. — *V.* failhir.

failhe 3 *ind. imp.* 36, 21 — 37, 24. — *V.* failhir.

failhes 2 *impér.* 34, 28. — *V.* failhir.

failhir 85, 18 — *ind. prés.* 3 failh — *impér.* 2 failhes — *ind. imp.* 3 failhe — *ind. parf.* 3 failhit — *subj. imp.* 3 failhis — *part. pas.* 1 failhit.

failhis 3 *subj. imp.* 41, 32. — *V.* failhir.

1. failhit 3 *ind. parf.* 39, 26 — 111, 1. — *V.* failhir.

2. failhit 1 *part. pas.* 5, 6 failhir.

[**fale**] — *ind. prés.* 3 faut –

far 15, 8 — 17, 21 — 19, 3 5, 8, 20 — 23, 4 — 24, 9 27 — 28, 15, 25, 33 — 29 30, 13 — 31, 14, 21 — 3 — 39, 21 — 44, 2 — 52, 1 — 57, 18 — 66, 4 — 75, 77, 6 — 78, 13 — 79, 7, 2 5 — 82, 20 — 83, 14, 20, 84, 2, 8 — 85, 8, 12, 29 – — 88, 29 — 89, 4 — 90, 91, 8 — 92, 15, 16, 24 — — 94, 6 — 97, 28 — 98, 17, 22 — 99, 13 — 103 104, 4 — 105, 1, 4 — 106 108, 18 — 109, 15 — 11 112, 33. — *V.* fa.

fara 3 *ind. fut.* 10, 13 — 4 77, 18 — 88, 32 — 110, 7. fa.

faram 4 *ind. fut.* 40, 6. — V

farant 6 *ind. fut.* 33, 27. —

faras 2 *ind. fut.* 9, 27 — 67, *V.* fa.

faratz 5 *ind. fut.* 3, 17, 18. —

fare 3 *cond.* 13, 30 — 28, 13 4 — 110, 4. — *V.* fa.

faren 6 *cond.* 40, 5. — *V.* fa

farey 1 *ind. fut.* 5, 10 — 10, 20, 8, 20 — 21, 25 — 25, 3 3 — 33, 10 — 48, 2, 24, 34 27 — 57, 8 — 65, 2 — 102, *V.* fa.

faritz 5 *cond.* 88, 17. — *V.* f

fase 3 *ind. imp.* 49, 28. — *V*

fassatz 5 *subj. prés.* 61, 13 — 110, 21. — *V.* fa.

fasse 3 *subj. prés.* 84, 9 — — 98, 30 — 101, 26 — 105 107, 22 — 109, 16 — 111, *V.* fa.

ffeit 1 *part. pas.* 1, 2 — 81, 22 — 87, 18. — *V.* fa.
fidabe 3 *ind. imp.* 25, 8. — *V.* fidar.
fidar 59, 16 — *ind. prés.* 1 fide; 2 fides — *ind. imp.* 3 fidabe — *impér.* 2 fides.
fide 1 *ind. prés.* 2, 15. — *V.* fidar
1. fides 2 *impér.* 15, 28. — *V.* fidar.
2. fides 2 *ind. prés.* 3, 19. — *V.* fidar.
finen 6 *ind. prés.* 59, 20. — *V.* fenir.
fingir 90, 12, 19. — *V.* fengir.
fingit 3 *ind. parf.* 28, 22. — *V.* fengir.
finissent 6 *ind. prés.* 117, 6. — *V.* fenir.
firen 6 *ind. parf.* 18, 25. — *V.* fa,
firent 6 *ind. parf.* 36, 26 — 39, 9, 17 — 53, 33 — 56, 24. — *V.* fa.
firetz 5 *ind. parf.* 23, 22 — 39, 5. — *V.* fa.
fis 3 *subj. imp.* 27, 29 — 31, 21 — — 42, 16 — 62, 27. — *V.* fa.
fissent 6 *subj. imp.* 31, 4 — 39, 28. — *V.* fa.
fit 3 *ind. parf.* 4, 17, 27, 31 — 10, 6 — 13, 29 — 23, 8, 24 — 26, 1, 2 — 27, 7, 19 — 28, 2, 5 — 29, 10, 27 — 31, 25 — 32, 1 — 33, 2, 30 — 34, 24, 30, 33 — 41, 16 — 43, 24 — 46, 4 — 53, 22 — 56, 25 — 58, 8 — 59, 31 — 62, 16 — 63, 17 — 64, 19, 20, 30 — 66, 32 — 67, 5 — 80, 30 — 84, 24, 30. — *V.* fa.
[**forni**] — *part. pas.* 1 fornit.
fornit 1 *part. pas.* 63, 8. — *V.* forni.
[**forssa**] — *cond.* 3 forssere.
forssere 3 *cond.* 88, 28. — *V.* forssa.
frapar 42, 24 — *ind. prés.* 3 frape — *ind. parf.* 3 frapet — *part. pas.* 1 frapat — *ind. fut.* 3 frapara.
frapara 3 *ind. fut.* 42, 20. — *V.* frapar.
frapat 1 *part. pass.* 65, 14. — *V.* frapar.
frape 3 *ind. prés.* 42, 13. — *V.* frapar.
frapet 3 *ind. parf.* 20, 28. — *V.* frapar.
froncar 50, 23 — (42).
[**fudi**] — *ind. parf.* 6 fudirent — (78).
fudirent 6 *ind. parf.* 34, 10. — *V.* fudi.
fug 3 *ind. prés.* 79, 21. — *V.* fugir.
fuge 3 *ind. imp.* 33, 22 — 58, 7. — *V.* fugir.
fugi 1 *ind. parf.* 58, 24. — *V.* fugir.
fugir 17, 17 — 43, 28 — *ind. prés.* 3 fug — *ind. imp.* 3 fuge — *ind. parf.* 1 fugi; 3 fugit — *cond.* 6 fugirent.
fugirent 6 *cond.* 78, 25. — *V.* fugir.
fugit 3 *ind. parf.* 6, 23. — *V.* fugir.
fui 1 *ind. parf.* 66, 17 — 70, 21 — *V.* estre.
fura 3 *cond.* 26, 35. — *V.* estre.
furen 6 *ind. parf.* 6, 21 — 39, 8 — 40, 11 — 63, 30 — 111, 7. — *V.* estre.
furent 6 *ind. parf.* 7, 22, 29, 32 — 11, 26 — 17, 23 — 18, 21 — 23, 2 — 24, 16 — 36, 31 — 39, 25 — 41, 1 — 42, 33 — 48, 3, 18 — 52, 8, 23 — 53, 6, 7 — 60, 16 — 63, 29 — 65, 10 — 75, 31 — 86, 33 — 88, 9 — 110, 26 — 111, 3. — *V.* estre.
furetz 5 *ind. parf.* 49, 24. — *V.* estre.
fus 3 *subj. imp.* 6, 18 — 13, 7, 9, 13 — 19, 12 — 21, 4, 28 — 22, 3 — 27, 13, 31 — 29, 9, 15, 29, 35 — 30, 9 — 34, 3 [*à corriger en* : fussen] — 35, 17 — 36, 8, 16, 17, 30 — 37, 10 — 40, 10, 12, 25 — 41, 16 — 43, 14 — 47, 22 — 50, 2 — 57, 15 — 63, 20 —

hordenatz 2 *part. pas.* 19, 10. — *V.* ordena.

hornar 97, 15.

hostabent 6 *ind. imp.* 103, 24. — — *V.* hostar.

hostar 85, 19 — 104, 18, ostar — *ind. imp.* 6 hostabent — *ind. fut.* 5 hostaratz.

hostaratz 5 *ind. fut.* 85, 20. — *V.* hostar.

houbrar 76, 25, obrar — *ind. prés.* 5 obratz.

hubrit 3 *ind. parf.* 54, 2. — *V.* hobrir.

[**hurta**] — *ind. parf.* 3 hurtet.

hurtet 3 *ind. parf.* 22, 1 — 23, 1. — *V.* hurta.

1. [**iaze**] — *ind. prés.* 1 jasy — *ind. imp.* 3 iaze — (138).

2. iaze 3 *ind. imp.* 57, 24. — *V.* iaze 1.

impausar 7, 27.

[**inobedi**] — *part. prés.* 1 inobedient — (81).

inobedient 1 *part. prés.* 2, 30 — 3, 1. — *V.* inobedi.

[**instruire**] — *part. pas.* 1 instruit — (140).

instruit 1 *part. pas.* 1, 23.

interre 3 *cond.* 29, 23. — V. entrar.

intra 3 *ind. parf.* 48, 28 — 49, 1 — 115, 14 — V. entrar.

intrat 1 *part. pas.* 18, 22. — *V.* entrar.

intre 2 *impér.* 48, 35. — *V.* entrar.

intrerent 6 *ind. parf.* 6, 24 — 39, 19. — *V.* entrar.

intres 2 *subj. prés.* 15, 29. — V. entrar.

intret 3 *ind. parf.* 6, 19 — 23, 23. — *V.* entrar.

intrey 1 *ind. parf.* 94, 27. — *V.* entrar.

iogant 1 *part. prés.* 113, 19. — *V.* iogar.

iogar 74, 26, yogar — *ind. prés.* 2 iogues — *part. prés.* 1 iogant, yogant.

iogues 2 *ind. prés.* 9, 13. — *V.* iogar.

[**ira**] — *part. pas.* 1 irat, yrat.

irat 1 *part. pas.* 98, 31. — *V.* ira.

iucga 3 *ind. parf.* 37, 31. — *V.* iucgar.

iucgar 16, 13 — 86, 25, iugar — *ind. prés.* 2 iuges — *ind. parf.* 3 iucga — *subj. imp.* 3 iucges — *part. pas.* 1 iucgat, iuggat, jucgat.

iucgat 1 *part. pas.* 15, 32 — 110, 28, 28. — *V.* iucgar.

iucges 3 *subj. imp.* 16, 11 — 35, 2 — 37, 4 — *V.* iucgar.

iugar 15, 11. — *V.* iucgar.

iuges 2 *ind. prés.* 37, 12. — *V.* iugar.

iuggat 1 *part. pas.* 7, 6. — *V.* iucgar.

[**iura**] — *ind. prés.* 5 iuratz — *part. pas.* 1 iurat.

iurat 1 *part. pas.* 47, 22. — *V.* iura.

iuratz 5 *ind. prés.* 88, 11. — *V.* iura.

iusticiar 101, 6.

jasy 1 *ind. prés.* 66, 22. — *V.* iaze 1.

jucgat 1 *part. pas.* 65, 14. — *V.* iucgar.

1. [**labora**] — *ind. parf.* 3 labora, laboret — *impér.* 2 labora.

2. labora 2 *impér.* 64, 26. — *V.* labora 1.

3. labora 3 *ind. parf.* 24, 17. — *V.* labora 1.

laboret 3 *ind. parf.* 27, 18. — *V.* labora 1.

lamentar 26, 23.

[**lassa**] — *part. pas.* 2 lassatz.

lassatz 2 *part. pas.* 42, 33. — *V.* lassa.

laua 2 *impér.* 56, 11. — *V.* lauar.

leichera 3 *ind. fut.* 95, 12. — *V.* leichar.
leichere 3 *cond.* 29, 3 — 30, 7. — *V.* leichar.
leicherem 4 *ind. parf.* 23, 18 — 38, 20. — *V.* leichar.
leicherent 6 *ind. parf.* 7, 6 — 39, 19. — *V.* leichar.
leicheretz 5 *ind. parf.* 32, 25. — *V.* leichar.
leicherey 1 *ind. fut.* 24, 12. — *V.* leichar.
1. leiches 2 *impér.* 45, 21 — 47, 12. — *V.* leichar.
2. leiches 2 *ind. prés.* 23, 29 — 46, 14 — 48, 8. — *V.* leichar.
leichet 3 *ind. parf.* 12, 16 — 22, 30 — 46, 18 — 48, 14 — 50, 26 — 66, 31 — 114, 15. — *V.* leichar.
leissa 2 *impér.* 48, 10 — 73, 27. — *V.* leichar.
leissar 30. 27. — *V.* leichar.
leissat 1 *part. pas.* 96, 15. — *V.* leichar.
1. leisse 2 *impér.* 50, 21. — *V.* leichar.
2. leisse 3 *ind. prés.* 51, 22. — *V.* leichar.
leisserey 1 *ind. fut.* 54, 6. — *V.* leichar.
leua 3 *ind. parf.* 28, 24 — 32, 29 — 40, 14. — *V.* leuar.
leuar 42, 18 — 57, 12 — *ind. prés.* 3 leue ; 6 leuent — *impér.* 2 leue — *ind. parf.* 1 leuey ; 3 leua, leuet ; 6 leuerent — *part. pas.* 2 leuatz.
leuatz 2 *part. pas.* 65, 11. — *V.* leuar.
1. leue 2 *impér.* 57, 18, 23. — *V.* leuar.
2. leue 3 *ind. prés.* 22, 2 — 42, 25. — *V.* leuar.
leuent 6 *ind. prés.* 98, 2. — *V.* leuar.
leuerent 6 *ind. parf.* 22, 12 — 65, 10. — *V.* leuar.
leuet 3 *ind. parf.* 28, 28 — 40, 12, 25. — *V* leuar.
leuey 1 *ind. parf.* 40, 34. — *V.* leuar.
leycha 3 *ind. parf.* 21, 27. — *V.* leichar.
leychar 85, 33. — *V.* leichar.
leychat 1 *part. pas.* 30, 15 — 63, 34. — *V.* leichar.
leychatz 2 *part. pas.* 7, 20. — *V.* leichar.
leyche 3 *ind. prés.* 3, 7. — *V.* leichar.
leychet 3 *ind. parf.* 33, 12. — *V.* leichar.
[**liga**] — *ind. parf.* 3 lyget ; 6 liguerent — *subj. imp.* 3 ligues ; 6 liguessent — *part. pas.* 1 ligat ; 2 ligatz — *cond.* liguery.
ligat 1 *part. pas.* 16, 1, 2, 4 — 43, 5 — 65, 13 — 114, 3. — *V.* liga.
ligatz 2 *part. pas.* 31, 22. — *V.* liga.
liguerent 6 *ind. parf.* 7, 7, 23. — *V.* liga.
liguery 1 *cond.* 42, 15. — *V.* liga.
ligues 3 *subj. imp.* 43, 3. — *V.* liga.
liguessent 6 *subj. imp.* 42, 29. — *V.* liga.
ligz 3 *ind. prés.* 67, 2. — *V.* legir.
[**loga**] — *ind. prés.* 6 loguent.
loguent 6 *ind. prés.* 76, 3. — *V.* loga.
luze 3 *ind. imp.* 48, 19. — *V.* luzi.
[**luzi**] — *ind. imp.* 3 luze — (138).
lyget 3 *ind. parf.* 16, 6. — *V.* liga.

1. [**maleba**] — *ind. prés.* 3 maleba.
2. maleba 3 *ind. prés.* 94, 28. — *V.* maleba 1.
1. **manda** 37, 16 — *ind. prés.* 1 mandi — *ind. parf.* 3 manda, mandet — *part. pas.* 1 mandat.
2. manda 3 *ind. parf.* 5, 22. — *V.* manda 1.
mandat 1 *part. pas.* 31, 27 — 34, 31 — 50, 1. — *V.* manda 1.

[mendica] — *part. prés.* 1 mendican.
mendican 1 *part. prés.* 6, 16. — *V.* mendica.
1. mene 3 *ind. prés.* 67, 13. — *V.* mena 1.
2. mene 3 *subj. prés.* 1, 19 — 2, 15 — 71, 14. — *V.* mena 1.
menent 6 *ind. prés.* 83, 2. — *V.* mena 1.
menere 3 *cond.* 38, 15. — *V.* mena 1.
menerent 6 *ind. parf.* 7, 7. — *V.* mena 1.
menerey 1 *ind. fut.* 27, 5 — 48, 11. — *V.* mena 1.
menes 2 *ind. prés.* 31, 15. — *V.* mena 1.
menesset 3 *ind. parf.* 29, 22. — *V.* menassa.
menet 3 *ind. parf.* 7, 33 — 26, 6 — 34, 16 — 48, 15, 17. — *V.* mena 1.
1. **menga** 41, 32, mengar, menyar, minyar, myngar, mynyar — *ind. prés.* 3 menge, menya ; 5 mynyatz — *ind. imp.* 6 menyauent *subj. prés.* 4 mengam ; 5 menyatz ; 6 mengent — *impér.* 2 menga, menyas, menye — *part. prés.* 1 menyant — *ind. parf.* 1 myngey ; 3 menga — *part. pas* 1 mengat, menyat, mingat, myngat, mynyat — *ind. fut.* 1 menyarey ; 2 mengaras, menyaras ; 3 menyara, myngera — *cond.* 1 menyery ; 2 menyeres — (34 ; 45 *bis*).
2. menga 2 *impér.* 48, 21. — *V.* menga 1.
3. menga 3 *ind. parf.* 40, 13. — *V.* menga 1.
mengam 4 *subj. prés.* 40, 4. — *V.* menga 1.
mengar 40, 2 — 41, 9, 11 — 98, 21. *V.* menga 1.
mengaras 2 *ind. fut.* 59, 22. — *V.* menga 1.
mengat 1 *part. pas.* 44, 1. - menga 1.
menge 3 *ind. prés.* 112, 21. - menga 1.
mengent 6 *subj. prés.* 41, 1 *V.* menga 1.
mengpresar 93, 15, mespresa, presar — *ind. prés.* 2 preses ; 3 mespresa, mespı 6 mespresent — *ind. imp.* 3 presabe, mespresaue — *s prés* 3 mesprese — *part.* 1 mespresat — (46).
mentaure 13, 9 — (137).
mentes 2 *subj. prés.* 55, 17. - mentir.
mentir 15, 7 — *subj. prés.* 2 tes — *part. pas.* 1 mentit.
mentit 1 *part. pas.* 15, 15. - mentir.
menya 3 *ind. prés.* 44, 6 — 4 — *V.* menga 1.
menyant 1 *part. prés.* 21, 31, — 23, 1. — *V.* menga 1.
menyar 41, 33 — 42, 1 — 47 18 — 55, 27, 31 — 56, 10, 1 34 — 57, 20. — *V.* menga 1
menyara 3 *ind. fut.* 40, 8 — — 42, 4. — *V* menga 1.
menyaras 2 *ind. fut.* 46, 11. - menga 1.
menyarey 1 *ind. fut.* 46. 11 - 27, 35 — *V.* menga 1.
menyas 2 *impér.* 55, 33. — *V.* ı ga 1.
menyat 1 *part. pas.* 26, 4 — — 44, 4. — *V.* menga 1.
menyatz 5 *subj. prés.* 99, 17. - menga 1.
menyauent 6 *ind. imp.* 42, 1. - menga 1.
menye 2 *impér.* 56, 28. — *V.* ı ga 1
menyeres 2 *cond.* 42, 9. — *V.* ı ga 1.
menyery 1 *cond.* 43, 8. — *V.* ı ga 1.

metra 3 *ind. fut.* 97, 6. — *V.* metre.

metrant 6 *ind. fut.* 2, 9. — *V.* metre.

metre 7, 24 — 12, 13 — 62, 15 — 70, 4 — 74, 15 — 81, 14 — 98, 13, 14 — 106, 19 — 112, 10, 32 — *ind. prés.* 1 meti; 3 met; 4 metem; 6 meten, metent — *ind. imp.* 1 meti; 3 mete; 4 metim; 6 meten, metent — *subj. prés.* 2 metes; 3 mete; 6 metent — *impér.* 2 met, metes; 5 metetz — *ind. parf.* 3 meto, metut — *subj. imp.* 3 metus — *part. pas.* 1 mes, metut; 3 mese — *ind fut.* 3 metra; 6 metrant — (149).

metus 3 *subj. imp.* 27, 32. — *V.* metre.

metut 3 *ind. parf.* 16, 4 — 17, 10 — 21, 13 — 27, 21, 23 — 43, 29 — 50, 26 — 53. 22 — 63, 2 — 64, 2, 14 — 98, 23 — 114, 16. — *V.* metre.

metut 1 *part. pas.* 26, 28. — *V.* metre.

mingat 1 *part. pas.* 40, 13. — *V.* menga 1.

minyar 26, 2. — *V.* menga 1.

[**moca**] — *ind. prés.* 3 moque.

monstrere 3 *cond.* 28, 35. — *V.* mostrar.

monta 3 *ind. prés.* 78, 9 — 106, 7. — *V.* montar.

montar 9, 16 — 92, 29 — *ind. prés.* 3 monta, monte; 6 montent — *ind. imp.* 1 montaui; 3 montaue *ind. parf.* 3 montet — *part. pas.* 1 montat.

montat 1 *part. pas.* 53, 29. — *V.* montar.

montaue 3 *ind. imp.* 54, 16. — *V.* montar.

montaui 1 *ind. imp.* 50, 10, 16. — *V.* montar.

monte 3 *ind. prés.* 75, 3 — 107, 14. — *V.* montar.

montent 6 *ind. prés.* 54, 19. - montar.

montet 3 *ind. parf.* 28, 28. - montar.

moque 3 *ind. prés.* 86, 5. - moca.

mor 3 *ind. prés.* 45, 18 — 75, 6 103, 28. — *V.* mori.

moras 2 *ind. fut.* 94, 26. - mori.

mori 7, 33, morir, morrir — *prés.* 1 mory; 3 mor, mort, ı — *ind. imp.* 6 muren — *parf.* 3 morit — *part.* p mort; 2 mortz; 3 morta — *fut.* 1 morray, morrey; 2 m morras — (55; 81).

morir, 4, 2 — 6, 27, 30 — 6 — 95, 33. — *V.* mori.

morit 3 *ind. parf.* 62, 23. - mori.

morras 2 *ind. fut.* 95, 2, 5, *V.* mori.

morray 1 *ind. fut.* 105, 21. - mori.

morrey 1 *ind. fut.* 94, 28 — — *V.* mori.

morrir 95, 6. — *V.* mori.

1. mort 3 *ind. prés.* 10, 25. mori.

2. mort 1 *part. pas.* 7, 9 — 10 — 58, 12 — 108, 7 — 10 — *V.* mori.

morta 3 *part. pas.* 58, 5, 6, 1 18, 21. — *V.* mori.

mortz 2 *part. pas.* 78, 18. - mori.

mory 1 *ind. prés.* 109, 20. mori.

1. mostra 2 *impér.* 54, 13. - mostrar.

2. mostra 3 *ind. prés.* 76, 2 *V.* mostrar.

3. mostra 3 *ind. parf.* 5, 20 — 3 — 64, 19. — *V.* mostrar.

mostram 4 *subj. prés.* 22, *V.* mostrar.

1. passes 2 *impér.* 56, 4. — *V.* passar.
2. passes 2 *ind. prés.* 66, 15 — *V.* passar.
3. passes 2 *subj. prés.* 17, 31 — 67, 27. — *V.* passar.

passesem 4 *subj. imp.* 38, 27. — *V.* passar.

passet 3 *ind. parf.* 17, 11 — 18, 24 — 63, 19 — 65, 9. — *V.* passar.

passeuent 6 *ind. imp.* 60, 3. — *V.* passar.

pausar 21, 19 — 50, 21.

pecca 3 *ind. prés.* 51, 23. — *V.* peccar.

peccar 110, 17 — *ind. prés.* 3 pecca — *cond.* 3 peccare — *impér.* 2 pecques.

peccare 3 *cond.* 110, 5 — *V.* peccar.

pecques 2 *impér.* 51, 10. — *V.* peccar.

pence 3 *ind. prés.* 80, 26. — *V.* pensar.

pences 2 *impér.* 44, 10. — *V.* pensar.

pendent 1 *part. prés.* 48, 25, 26. — *V.* pendre.

pendra 3 *ind. fut.* 54, 21. — *V.* prendre.

pendrant 6 *ind. fut.* 80, 24. — *V.* pendre.

pendre 6, 30, 32 — *part. prés.* 1 pendent — *part. pas.* 1 pendut — *ind. fut.* 6 pendrant — (142).

pendut 1 *part. pas.* 16, 21 — 65, 15, 17. — *V.* pendre.

pensabe 3 *ind. imp.* 24, 5. — *V.* pensar.

pensabi 1 *ind. imp.* 70, 6. — *V*, pensar.

pensam 4 *ind. prés.* 105, 17. — *V.* pensar.

pensan 1 *part. prés.* 6, 20. — *V.* pensar.

pensar 28, 11 — 33 5, 29 — 100, 5, penssa, penssar — *ind. prés.* 3 pence, pense ; 4 pensam — *ind. imp.* 1 pensabi, 3 pensabe — *subj. prés.* 1 penssi ; 5 pensiatz — *impér.* 2 pences, penssa ; 5 pensatz — *part. prés.* 1 pensan, penssan — *ind. parf.* 3 penset, penssa — *part. pas.* 1 pensat, penssat — *ind. fut.* 3 penssara (46 *bis*).

pensat 1 *part. pas.* 29, 10. — *V.* pensar.

pensatz 5 *impér.* 106, 27. — *V.* pensar:

pense 3 *ind. prés.* 92, 22. — *V.* pensar.

penset 3 *ind. parf.* 6, 13, 35 — 7. 10 — 28, 21 — 40, 11.

pensiatz 5 *subj. prés.* 112, 26. — *V.* pensar.

1. penssa 33, 21. — *V.* pensar.
2. penssa 2 *impér.* 61, 3. — *V.* pensar.
3. penssa 3 *ind. parf.* 28, 13 — 30, 7 — 43, 27. — *V.* pensar.

penssan 1 *part. prés.* 29, 8. — *V.* pensar.

penssar 28, 20 — 75, 9 — 105, 20. — *V.* pensar.

penssara 3 *ind. fut.* 84, 22. — *V.* pensar.

penssat 1 *part. pas.* 65, 15. — *V.* pensar.

penssi 1 *subj. prés.* 77, 13. — *V.* pensar.

percassar 108, 10.

1. perdent 6 *ind. prés.* 75, 23, 24. — *V.* perdre 1.
2. perdent 1 *part. prés.* 30, 24. — *V.* perdre 1.

1. perdes 2 *ind. imp.* 43, 2 — 46, 33. — *V.* perdre 1.
2. perdes 2 *ind. prés.* 84, 2. — *V.* perdre 1.

1. perdetz 5 *ind. prés.* 109, 27, 29. — *V.* perdre 1.

imp. 3 plagus — *ind. fut.* 3 plaira — (138).
platz 3 *ind. prés.* 20, 19 — 21, 19 — 22, 11, 27 — 37, 2 — 48, 21 — 57, 4 — 58, 34 — 80, 36 — 112, 3. — *V.* plaser.
plau 3 *ind. prés.* 57, 23. — *V.* plaure.
plaue 3 *ind. imp.* 57, 25. — *V.* plaure.
[**plaure**] — *ind. prés.* 3 plau — *ind. imp.* 3 plaue — (137).
playre 54, 30 — *V.* plaser.
1. plaze 3 *ind. imp.* 19, 12. — *V.* plaser.
2. plaze 3 *subj. prés.* 81, 21. — *V.* plaser.
plazer 54, 33. — *V.* plaser.
1. **plora** 25, 20 — 26, 23 — 46, 27 — *ind. prés.* 2 plores; 3 plora — *ind. imp.* 3 plorabe; 6 plorabent, plorauent — *part. prés.* 1 plorant — *ind. parf.* 6 plorerent — *part. pas.* 1 plorat.
2. plora 3 *ind. prés.* 24, 31 — 95, 30. — *V.* plora 1.
plorabe 3 *ind. imp.* 25, 23 — 26, 9. — *V.* plora 1.
plorabent 6 *ind. imp.* 39, 11. — *V.* plora 1.
plorant 1 *part. prés.* 31, 6. — *V.* plora 1.
plorat 1 *part. pas.* 66, 22. — *V.* plora 1.
plorauent 6 *ind. imp.* 39, 13. — *V.* plora 1.
plorerent 6 *ind. parf.* 26, 4. — *V.* plora 1.
plores 2 *ind. prés.* 31, 8. — *V.* plora 1.
pode 3 *ind. imp.* 17, 21 — 20, 27 — 24, 6, 17, 19 — 25, 17, 19 — 28, 21 — 33, 20, 22, 24 — 42, 23, 24 — 43, 4 — 57, 12 — 63, 14, 17 — 67, 11 — 84, 28. — *V.* poder.
podem 4 *ind. prés.* 98, 17 — 111, 24. — *V.* poder.
poden 6 *ind. prés.* 9, 25. — *V.* poder.
1. podent 6 *ind. imp.* 67, 4. — *V.* poder.
2. podent 6 *ind. prés.* 49, 18, 20 — 76, 5 — 91, 2 — 99, 26 — 102, 4, 20. — *V.* poder.
poder, 2 13 — *ind. prés.* 1 puis, pusc, puscz; 2 podes, poscz, potz; 3 pot, pout; 4 podem; 5 podetz; 6 poden, podent — *ind. imp.* 3 pode; 6 podent — *subj. prés.* 1 pusqui; 2 pusques; 3 pusque; 6 pusquent — *impér.* 4. puscam — *ind. parf.* 1 poscuy; 3 pogo, poscut; 4 pogurem; 6 poscuren, poscurent — *subj. imp.* 3 pogus, poscus, poscusqus; 4 poscussem; 6 poscussent — *part. pas.* 1 poscut — *ind. fut.* 1 poirey; 2 poiras, poyras; 3 poira; 4 poiram; 5 poiratz, poyratz — *cond.* 1 poyry; 2 poires; 3 poire, poyre, poyrre; 6 poirent, poyren — (20; 30, *addit.*; 128; 130; 150).
podes 2 *ind. prés.* 66, 6 — 101, 4 — 111. 30. — V. poder.
podetz 5 *ind. prés.* 21, 19 — 79, 13 — 95, 31 — 111, 9. — *V.* poder.
pogo 3 *ind. parf.* 6, 16. — *V.* poder.
pogurem 4 *ind. parf.* 38, 22. — *V.* poder.
pogus 3 *subj. imp.* 27, 32. — *V.* poder.
poira 3 *ind. fut.* 111, 17, 18. — *V.* poder.
poiram 4 *ind. fut.* 66, 3, 7. — *V.* poder.
poiras 2 *ind. fut.* 4, 16. — *V.* poder.
poiratz 5 *ind. fut.* 31, 13. — *V.* poder.

3 pùyabe — *ind. parf.* 3 poya, poyet, puyet — (35).
2. poya 3 *ind. parf.* 28, 7. — *V.* poya 1.
poyet 3 *ind. parf.* 29, 18. — *V.* poya 1.
poyras 2 *ind. fut.* 8, 11 — 16, 26 — 22, 26. — *V.* poder.
poyratz 5 *ind. fut.* 26, 31. — *V.* poder.
poyre 3 *cond.* 7, 6. — *V.* poder.
poyren 6 *cond.* 93, 14. — *V.* poder.
poyrre 3 *cond.* 92, 11. — *V.* poder.
poyry 1 *cond.* 26, 11. — *V.* poder.
1. **prega** 29, 2 pregar — *ind. prés.* 1 pregui; 3 pregue ; 4 pregam ; 6 preguent — *subj. prés.* 2 pregues — *impér.* 2 pregue — *part. prés.* 1 pregant — *ind. parf.* 3 prega, preget, pregua, preguet — *subj. imp.* 3 pregues ; 6 preguesent — *ind. fut.* 3 pregara — *cond.* 3 preguere.
2. prega 3 *ind. parf.* 56, 22 — 111, 3. — *V.* prega 1.
pregam 4 *ind. prés.* 69, 4. — *V.* prega 1.
pregant 1 *part. prés.* 30, 25. — *V.* prega 1.
pregar 84, 7 — 88, 2. — *V.* prega 1.
pregara 3 *ind. fut.* 66, 29. — *V.* prega 1.
preget 3 *ind. parf.* 26, 12. — *V.* prega 1.
pregua 3 *ind. parf.* 28, 32. — *V.* prega 1.
1. pregue 2 *impér.* 19, 27 — 49, 21. — *V.* prega 1.
2. pregue 3 *ind. prés.* 56, 17. — *V.* prega 1.
preguent 6 *ind. prés.* 81, 30. — *V.* prega 1.
preguere 3 *cond.* 6, 14. — *V.* prega 1.
1. pregues 3 *subj. imp.* 110, 31. — *V.* prega 1.
2. pregues 2 *subj. pres.* 66, 27. — *V.* prega 1.
preguesent 6 *subj. imp.* 110, 31. — *V.* prega 1.
preguet 3 *ind. parf.* 35, 1 — 58, 25 — 60, 26 — 110, 29. — *V.* prega 1.
pregui 1 *ind. prés.* 1, 8 — 4, 14 — 20, 6 — 23, 26 — 26, 25 — 27, 1 — 32, 8 — 33, 25 — 55, 7 — 66, 27 — 71, 19 — 111, 32. — *V.* prega 1.
1. pren 2 *impér.* 13, 31 — 38, 8 — 68, 5. — *V.* prendre.
2. pren 3 *ind. prés.* 23, 5 — 53, 31 — 68, 24 — 71, 28 — 84, 21 — 91, 27 — 104, 29. — *V.* prendre.
prendre 6, 3, 7 — 19, 31 — 27, 25, 28 — 41, 13 — 42, 18 — 46, 6 — 71, 31 — 72, 4, 8 — 80, 1 — 82, 14, 22 — 85, 32 — 111, 4 — 115, 26. — *ind. prés.* 1 preny ; 2 prens ; 3 pren, prent ; 5 prenetz — *ind. imp.* 1 preni ; 6 prenent — *subj. prés.* 3 prengue ; 4 prengam — *impér.* 2 pren, prenges, prengt, prengues, prent ; 5 prenetz, prengatz — *ind. parf.* 3 prengo, prengut ; 4 prengurem ; 6 prengorent, prengurent — *subj. imp.* 3 prengos ; 6 prengossen — *part. pas.* 1 pres ; 2 pres ; 3 presa, prese ; 4 preses — *ind. fut.* 3 pendra — (20 ; 128 ; 130 : 142).
prenent 6 *ind. imp.* 40, 18, 22, 32. — *V.* prendre.
1. prenetz 5 *impér.* 32, 25. — *V.* prendre.
2. prenetz 5 *ind. prés.* 82, 13. — *V.* prendre.
prengam 4 *subj. prés.* 40, 3. — *V.* prendre.
prengatz 5 *impér.* 85, 6. — *V.* prendre.
prenges 2 *impér.* 56, 10. — *V.* prendre.

regardara 3 *ind. fut.* 51, 30. — *V.* regardar.
regardat 1 *part. pas.* 1, 13, 22 — 2, 5 — 46, 25. — *V.* regardar.
regardatz 5 *impér.* 80, 7, 8. — *V.* regardar.
regardaue 3 *ind. imp.* 28, 8. — *V.* regardar.
1. regarde 2 *impér.* 56, 17 — 57, 23 — 61, 3. — *V.* regardar.
2. regarde 3 *ind. prés.* 44, 2 — 60, 32 — 91, 7 — 98, 22. — *V.* regardar.
regarderant 6 *ind. fut.* 2, 8. — *V.* regardar.
regarderent 6 *ind. parf.* 5, 24 — 60, 16. — *V.* regardar.
regardet 3 *ind. parf.* 5, 32 — 6, 32. — *V.* regardar.
regir 100, 6.
relebar 81, 32 — *subj. imp.* 3 releues — *part. pas.* 4 releuades.
[**relegi**] — *part. pas.* 1 relegit.
relegit 1 *part. pas.* 66, 31. — *V.* relegi.
releuades 4 *part. pas.* 86, 34. — *V.* relebar.
releues 3 *subj. imp.* 82, 5. — *V.* relebar.
[**religa**] — *part. pas.* 3 religade.
religade 3 *part. pas.* 16, 17. — *V.* religa.
relinquerant 6 *ind. fut.* 68, 4. — *V.* relinquyr.
relinquyr 45, 12 — *ind. fut.* 6 relinquerant — (81).
1. [**remandre**] — *ind. prés.* 3 remant — *ind. imp.* 6 remanent — *cond.* 3 remandre — (142).
2. remandre 3 *cond.* 110, 34. — *V.* remandre 1.
remanent 6 *ind. prés.* 101, 14. — *V.* remandre 1.
remant 3 *ind. prés.* 102, 30. — *V.* remandre 1.
remdem 4 *impér.* 36, 12. — *V.* rendre 1.
[**remena**] — *subj. prés.* 6 remenent.
remenbra 70, 24, remenbrar.
remenbrar 58, 35 — 81, 20. — *V.* remenbra.
remenent 6 *subj. prés.* 2, 1. — *V.* remena.
remetre 16, 11 — (149).
1. [**remuda**] — *ind. parf.* 3 remuda.
2. remuda 3 *ind. parf.* 42, 26. — *V.* remuda 1.
rencontret 3 *ind. parf.* 25, 21. — *V.* recontrar.
rend 3 *ind. prés.* 2, 11 — 81, 7 — 82, 9 — 87, 12. — *V.* rendre 1.
rendent 6 *ind. prés.* 87, 2, 6. — *V.* rendre 1.
1. rendes 2 *impér.* 15, 24 — 44, 30. — *V.* rendre 1.
2. rendes 2 *subj. prés.* 34, 15. — *V.* rendre 1.
rendetz 5 *subj. prés.* 82, 12 — 85, 8. — *V.* rendre 1.
rendi 1 *ind. prés.* 1, 2. — *V.* rendre 1.
1. **rendre** 7, 1 — 29, 4 — 51, 28 — 81, 2, 6 — 82, 8 — 85, 8 — 88, 16 — 89, 18 — 94, 28 — 109, 28 — *ind. prés.* 1 rendi ; 2 rens ; 3 rend, rent ; 6 rendent — *subj. prés.* 2 rendes ; 3 rendre ; 5 rendetz — *impér.* 2 rendes, rent ; 4 remdem — *ind. parf.* 1 renduy ; 3 rendut — *subj. imp.* 3 rendus — *part. pas.* 1 rendut — (28 ; 142).
2. rendre 3 *subj. prés.* 88, 1. — *V.* rendre 1.
rendus 3 *subj. imp.* 36, 9. — *V.* rendre 1.
1. rendut 3 *ind. parf.* 5, 2 — 32, 28 — 34, 1 — 35, 13 — 37, 9, 26. — *V.* rendre 1.
2. rendut 1 *part. pas.* 31, 35 — 36, 16, 17, 18 — 37, 10 — 84, 23 — 96, 11 — 101, 19. — *V.* rendre 1.

tailhaue 3 *ind. imp.* 41, 24, 25. — *V.* tailha.
tailhes 3 *subj. imp.* 41, 24. — *V.* tailha.
taisaran 6 *ind. fut.* 8, 28. — *V.* taise 1.
1. **taise** 104, 13 — *ind. prés.* 3 taise — *ind. fut.* 6 taisaran — (138).
2. taise 3 *ind. prés* 42, 10 — 104, 27. — *V.* taise 1.
1. [**tasta**] — *ind. parf.* 3 tasta, 6 tasterent.
2. tasta 3 *ind. parf.* 57, 24, 28. — *V.* tasta 1.
tasterent 6 *ind. parf.* 5, 24. — *V.* tasta 1.
teme 2, 20 — 69, 2 — *ind. prés.* 3 temp, 6 tement — *subj. prés.* 6 tement — *impér.* 2 temp — *ind. fut.* 3 temera — (150).
1. tement 6 *ind. prés.* 2, 22. — *V.* teme.
2. tement 6 *subj. prés.* 107, 29. — *V.* teme.
temera 3 *ind. fut.* 51, 31. — *V.* teme.
1. temp 2 *impér.* 68, 29 — 69, 1. — *V.* teme.
2. temp 3 *ind. prés.* 3, 21, 22, 23. — *V.* teme.
1. ten 2 *impér.* 10, 31 — 51, 27. — *V.* tenir.
2. ten 3 *ind. prés.* 8, 24 — 25, 26 — 73, 11 — 82, 9 — 88, 8, 9 — 91, 12 — 92, 1, 2 — 93, 27 — 96, 16 — 98, 29 — 107, 23. — *V.* tenir.
tendre 19, 29 — *ind. prés.* 2 tens — *ind. parf.* 3 tendut — (142).
tendut 3 *ind. parf.* 46, 4. — *V.* tendre.
tene 3 *ind. imp.* 23, 11 — 26, 8 — 30, 26 — *V.* tenir.
tenent 6 *ind. prés.* 67, 16 — 75, 5 — 81, 24 — 86, 23 — 112, 14. — *V.* tenir.
tenetz 5 *ind. prés.* 77, 8. — *V.* tenir.
tengue 3 *subj. prés.* 3, 6. — *V.* tenir.
tenguent 6 *subj. prés.* 85, 30. — *V.* tenir.
tengues 2 *subj. prés.* 46, 20 — 55, 13. — *V.* tenir.
tenir 43, 4 — 81, 28 — 84, 12 — 86, 21 — 88, 15 — 96, 6 — 111, 13 tenyr — *ind. prés.* 1 teny; 3 ten; 5 tenetz; 6 tenent — *ind. imp.* 3 tene, tine; 6 tinent — *subj. prés.* 2 tengues; 3 tengue; 6 tenguent — *impér.* 2 ten — *ind. parf.* 3 tingut; 4 tingurem — *subj. imp.* 3 tingussa — *part. pas.* 1 tingut — *cond.* 3 tindre — (63-75, 116, 121-127).
tens 2 *ind. prés.* 19, 31. — *V.* tendre.
teny 1 *ind prés.* 107, 27. — *V.* tenir.
tenyr 111, 16. — *V.* tenir.
1. [**testifica**] — *ind. prés.* 3 testifica.
2. testifica 3 *ind. prés* 77, 19. — *V.* testifica.
tindre 3 *cond.* 62, 29. — *V.* tenir.
tine 3 *ind. imp.* 103, 19. — *V.* tenir.
tinent 6 *ind. imp.* 82, 26. — *V.* tenir.
tingurem 4 *ind. parf.* 38, 20. — *V.* tenir.
tingussa 3 *subj. imp.* 23. 6. — *V.* tenir.
1. tingut 3 *ind. parf.* 5, 19 — 12, 22 — 65, 28. — *V.* tenir.
2. tingut 1 *part. pas.* 12, 12 — 61, 1 — 87, 7 — 105, 29, 31. — *V.* tenir.
tira 3 *ind. prés.* 72, 19 — 108, 8. — *V.* tirar.
tirar 9, 10 — 14, 25 — 74, 20 — *ind. prés.* 3 tira 6 tirent — *subj.*

[torse] — *part. pas.* 1 tort — (150).
tort 1 *part. pas.* 109, 18. — *V.* torse.
tou 3 *ind. prés.* 66, 2 — 75, 25 — 76, 6 — 100, 15 — 105, 23, 33 — 112, 17. — *V.* toler.
toura 3 *ind. fut.* 89, 1. — *V.* toler.
tourre 71, 25. — *V.* toler.
trabailha 3 *ind. prés.* 97, 24. — *V.* trauailhar.
trabailhat 1 *part. pas.* 46, 1. — *V.* trauailhar.
trabailhe 3 *ind. prés.* 45, 17 — 105, 25. — *V.* trauailhar.
trabailhes 2 *impér.* 16, 19. — *V.* trauailhar.
trabeilhat 1 *part. pas.* 22, 7. — *V.* trauailhar.
trabuque 3 *ind. prés.* 78, 9. — *V.* trebucar.
trabuquent 6 *ind. prés.* 107, 16. — *V.* trebucar.
tramete 3 *ind. imp.* 5, 15. — *V.* trametre.
[**trametre**] — *ind. imp.* 3 tramete — (149).
translatar 1, 11.
trauailhar 74, 21 — 88, 6 — 104, 4 — *ind. prés.* 3 trabailha, trabailhe — *impér.* 2 trabailhes — *part. pas.* 1 trabailhat, trabeilhat — (33).
trebo 3 *ind. prés.* 86, 32. — *V.* trobar.
trebucar 107, 15 — *ind. prés.* 3 trabuque; 6 trabuquent — (33).
tregurent 6 *ind. parf.* 34, 10. — *V.* treire.
tregut 3 *ind. parf.* 40, 12 — 63, 11. — *V.* treire.
treire — *ind. parf.* 3 tregut ; 6 tregurent — (130 ; 139; 140).
[**trempa**] — *part. pas.* 1 trempat.
trempat 1 *part. pas.* 26, 3. — *V.* trempa.
trencar 60, 17 — *part. pas.* 1 trencat.
trencat 1 *part. pas.* 94, 30. — *V.* trencar.
trespasant 1 *part. prés.* 16, 2. — *V.* trespassa.
[**trespassa**] — *ind. prés.* 3 trespasse ; 6 trespassent — *ind. imp.* 3 trespassaue ; 6 trespassauent — *part. prés.* 1 trespasant, trespassant — *part. pas.* 3 trespassade ; 4 trespassades.
trespassade 3 *part. pas.* 61, 4. — *V.* trespassa.
trespassades 4 *part. pas.* 61, 16. — *V.* trespassa.
trespassant 1 *part. prés.* 9, 8, 12 — 56, 21. — *V.* trespassa.
trespassaue 3 *ind. imp.* 66, 12. — *V.* trespassa.
trespassauent 6 *ind. imp.* 18, 9. — *V.* trespassa.
trespasse 3 *ind. prés.* 59, 27 — 61, 8 — 80, 3 — 97, 14. — *V.* trespassa.
trespassent 6 *ind. prés.* 65, 20. — *V.* trespassa.
[**tria**] — *ind. imp.* 3 triabe.
triabe 3 *ind. imp.* 65, 11. — *V.* tria.
1. troba 3 *ind. parf.* 13, 2 — 24, 19 — 37, 9 — 57, 25. — *V.* trobar.
2. troba 3 *ind. prés.* 56, 20 — 80, 27. — *V.* trobar.
trobam 4 *subj. prés.* 39, 29. — *V.* trobar.
trobar 27, 5 — 42, 23, 24 — 62, 15 — 104, 2 trouba — *ind. prés.* 1 trobi ; 2 trobes ; 3 trebo, troba, trobe ; 6 troben — *ind. imp.* 1 trobaui — *subj. prés.* 1 trobi ; 2 troues ; 3 trobe ; 4 trobam — *ind. parf.* 1 trobey ; 3 troba, trobet, trouet ; 4 troberem ; 6 troberen, troberent, trouerent — *part. pas.* 1 trobat — *ind. fut.*

INDEX DES NOMS PROPRES

ERRATA ET CORRECTIONS

Nous avons revu le texte imprimé sur le manuscrit, à Madrid, pendant les vacances de Pâques de l'année scolaire 1906 : c'est ce qui nous a fourni la matière de notre *Errata* en ce qui concerne le texte.

Nous n'avons pas l'intention de donner de nos deux *Disciplines* une édition critique. Nous avons pourtant indiqué parfois des corrections élémentaires dans le texte, comme par exemple, p. 3, l. 20. Nous en ajouterons quelques-unes ici encore. Toute correction, et c'est ce qui la distinguera des *errata*, sera précédée de l'indication : *corr*. Mais, encore une fois, nous n'avons pas l'intention d'être complets, même en fait de corrections élémentaires. Nous indiquerons ici, tout bonnement, celles qui nous sauteront aux yeux au cours d'une lecture courante.

page	*ligne*	*au lieu de* :	*lire* :
xxv	5	ntéresse	intéresse
1	titre	Pieres Alfonse	[Pieres Alfonse]
1	13	counoiche	connoiche [*la 1re n est en abréviation*].
2	27-8	obedires lui	o. a l.
3	20	e-t bindra	et b. [et *en abréviation*].
	28	non	no-n
5	32	et las	et et las
6	7	malaude	ma[lau]de
	18	doptaua	doptaue
	25	troberent lo	troberen [**f° 3 r°**] lo
	26	l-ome[**f° 3 r°**]. Lo	l-ome. Lo
	35	bens	vens
7	10	d'aquetz	d-aquetz
8	10	nulha	*corr.* milha.
10	1	saber	*corr.* (s)aber
13	3	esbeylha	*corr.* es[mer]beylha
	8	bestie	vestie
	14	aucuna	aucune
14	28	*le premier* no	ne
15	27	mendre	*corr.* : melhor
16	8	Dits	Ditz
17	7	.I. deney eissime[nt]	.I. denci eissimedis [*avec* -is *écrit dans l'abréviation courante de*-us, *visible malgré un pâté*].
	26	e malaudies	et m.
	32	1. La fin de ce mot.. correction	[à *supprimer*]
18	3	clercz	clrecz

page	*ligne*	*au lieu de :*	*lire :*
18	22	hauta	haucta
	27	clercz	clrecz
19	23	ditas	dictas
20	22	bendeunha	*ou* : bendennha
21	6	en cambra	en sa c.
	11	cum a feyt	*corr.* : cum m-a f.
22	3	tant tost	tantost
	22-3	escribussetz	*corr.* : escribusses
23	22	deliuratz	*corr.* : deliurat
	34	1. *ou* preu	[*à supprimer*]
25	30	cau doctar	c. punt d.
26	2	deus iours	*corr.* : deus dus i.
	7	comuersacion	comuerssacion
	13	be*i*lhe	beilhe
28	3	porta, et	p., e
	5	fit tout tempz	f. lonc t.
	7	haut	hauc [*le* c *final est bien net*].
	10	tant totz	tantotz
29	18	s-en	s-ent
30	5	ditz	dit [*le* z *a été gratté quoiqu'il parais encore*].
31	15	la	ta
	20	dita	dicta
	25	eissi	eyssi
32	5	d'Espainhe	d-Espainhe
	31	coffres	cofffres [*partagé entre deux lignes en* coff-fres]
34	3	fus plen	*corr.* : fussen plens
	24	ditz	dytz
37	25	donerey	donerei
38	3	seys	feys
	3	va de dextra	va a dextra [*c'est une forme de* a *majuscule qui se retrouve*, f° 40 r°, l. 21].
	11	e ly ditz	e d.
	31	1. de lecture douteuse	[*à supprimer*]
40	20	direy	direi
41	9	ensemble	emsemble
	13	pus	puis
43	24	omar	dinar *le* [*haut du* d *est couvert sous une lettre enluminée*].
	30	et	e
44	4	leychat	leichat
	23	pun t	punt
45	14	escancce	escantte [*voir Étude* 12, 20°].

page	*ligne*	*au lieu de :*	*lire :*
47	4	castigaua	castigaue
	6	yo	io
48	20	prometut	p[r]ometut
48	21	lains	laius
	25	cascun	cascum
	.27	l-autre	l-autra
49	9	aucuna	aucune
50	2	constrentz	*corr.* : constreng
	12	dizi	disi
	16	aui	abi *ou* aui [*il est difficile de savoir à quelle graphie s'est arrêté le scribe*].
51	7	apprenggues	aprenggues
52	28-9	incontenent	inco[n]tenent
53	9-10	disso : « per lo Sant - Sperit, anatz...	*corr.* : disso per lo Sant-Sperit : « anatz...
	32	gran	grant
55	2	memori	memory
56	11	mas	mans
	14	conbide	combide
	16	las autoritatz	*corr.* l-autoritat
	29	caur	*corr.* : car
57	20	menyar ?	*corr.* menyar, [*sans interrogation*]
60	3	passeuent	*corr.* passerent
	19	debatent	debaten
	28	io dic e enten plan que...	*corr.* : io dic, e enten plan, que...
61	5	e dont	dont
62	5	apert en	aperten
	21	deu rey	de r.
	30	n. 1. Mss. : *etc.*	[*à supprimer*]
65	17	ny e[t] no	ny no [e *est gratté*]
	25	s[os]	s[outz] — [*d'après p. 24, l. 14 où ce mot est écrit en toutes lettres dans le ms.*].
	26	dy[nes]	dy[neis] — [*d'après p. 17, l. 7 ; et p. 84, l. 27 et 29 où* deney *est écrit en toutes lettres dans le mss. et d'ailleurs* —arium > ẹi *dans ce dialecte*].
	30	d[yn]es	d[yneis] — [*voir supra*]
66	13	aubre	*corr.* : marbre
	19	amis	amicz
67	27	iustice	iusticie
68	9	decendra	detendra [v. *Étude*, 12, 20°]
	18	d-aqueszz	d-aquestz [*le premier* z *paraît corrigé en* t].
	25	vostres amatz	*corr.* : v. amas *ou* armas

page	*ligne*	*au lieu de* :	*lire* :
68	28	s[e]ruetz	seruetz [*l'abréviation est dans le ms quoique assez confuse*].
	29	so es las	son las
	31-2	1. Mss.: *etc.*	[*cette note est à supprimer. Cette* s *final dont il est question, a été grattée et a partient à un ancien* es *qui a été remplacé par* son].
70	4	une	vne
	9	une	vne
72	20	coracge	corracge
77	7	sabi	saby
78	28	buitas	biutas [*qu'il faut corriger en* : buitas].
81	26	vna	vne
82	2	de cadude	decadude
	3	lurz	lurs
83	10	iustice	iusticie
85	31	acostumat	acosstumat [— stumat, *à la ligne*]
86	13	bienfeitz	benfeitz
90	12	bau	vau
96	9	maus	mans
98	6	Cherences	Therences [*voir Etude*, 12, 20°].
	22	nature	natura
	24	e las...	*corr.* : e en cubert las...
99	13	s[os]	s[outz] — [*Voir ci-dessus*, 65, 25].
	16	Asses deu...	*corr.* : asses es deu...
101	6	causes	causas
102	32	bona	vona
	33	villanie	billanie
104	9	poders	poder
105	16	uenture. Mas...	uenture. Ne nulh home no es punt b sabi en totas causes. Mas...
106	17	vou	bou
	21	hurous	huros
107	9-10	souffisant	souffissant
109	21	que	qui
	34	le verbe *a*..,	*corr.* : la préposition *a*...
110	8	lo	la
	27	nom	nome
126	2	six	cinq
131	20	comdampdatz... comdampna.	cond... cond...
132	20	houdraubent	hondraubent
137	23	l'on	l'on
138	3	l'on	l'on
152	1	*agús*	*agússa*
	6-7	actionde	action de

page	*ligne*	*au lieu de* :	*lire* :
173	24	dans Grateloup	dans de G.
196	21	*estrui̯re*	*estrúi̯re*
202	23	[*sabrẹi̯* ; etc.	[*sabrẹ́i̯* ; etc.]
203	23	*pẹrdrẹi̯*	*pẹrdrẹ́i̯*
204	6	*cọrrẹi̯*	*cọrrẹ́i̯*
	7	*cọrrerẹi̯*	*cọrrerẹ́i̯*
207	1	*ẹrẹn*	*ẹ́rẹn*
	9	*sẹrẹi̯*	*sẹrẹ́i̯*
208	9	*pọdẹs*	*pọ́des*
	colonne		
215	2	1. aben... 6, 3, 11...	a... 63, 11...
220	1	anar... yram ; *cond...*	a... yram — cond.
221	2	aportar 31, 23 ; 48.	a. 31, 23 — 48...
231	2	1. comande... *jusqu'à* combatre *compris*	*à transporter* p. 232, *col.* 1, *entre* comandat *et* comben
242	2	desoparet... 66 18.	d... 66, 18.
243	2	deuetz... 82 6, —	d... 82, 6 —
245	1	*l.* 1 *et* 2 : ... (20; 128, 138).	... (20 ; 128 ; 138).
	2	4. dit... 42. 8 —	4. d... 42, 8 —
246	1	l. 19 : ...39, 2 13,	...39, 2, 13,
252	1	era... — 60 25 —	e... — 60, 25 —
271	1	parlar... — 57. 5 — ...parlarey ; — 4 parlaram	p... — 57, 5 — .... parlarey ; 4 p.
	2	passar... *subj. imp.* 4 passerem —	p... *s. i.* 4 passesem
274	2	poder, 2 13	poder 2, 13
282	2	rompussi... rompre.	r... rompre
283	1	romput... rampre	r... rompre
284	1	[sarra]—*subj. prés.*	[s.] — *subj. imp.*
289	1	toler... tolly, 3...	t... tolly ; 3...

TABLE

—

MAÇON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS.